U d'/of OTTAWA
39003011257622

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME QUATORZIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME V.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD

RUE DE LA HARPE, n° 78.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME QUATORZIÈME.

C'est peu de lire les Peres : il faut le faire avec fruit; et pour cela, il faut de la méthode et de l'ordre.

DUGUET, *Conser. eccles.*, tom. II. pag. 710, vol. 1

PARIS,

MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXVI.

Universitäts BIBLIOTHECA

BR
62
.G827
1824
v.14

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

Ἰωάννην δὲ τὸν μέγαν τῆς οἰκουμένης λαμπῆρα, ὃς πρῶτον μὲν τῶν Ἀντιοχέων φιλοτίμως ἡρδευσεν ἐκκλησίαν, εἶτα τὴν Βασιλεύουσαν σοφῶς ἐγεώργησεν.

Theodoreti *Dialog.* 1, tom. IV, pag. 31.

ARTICLE III.

JÉSUS-CHRIST HOMME.

§ I.

HISTOIRE DE LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST SUR LA TERRE.

« Reconnoître un Dieu dans un homme né de » Marie, le Créateur de l'univers dans le Fils d'un

» charpentier, de qui l'on montre le berceau dans » Bethléem ! Un Dieu n'échapper que par la fuite » à la colère d'Hérode ; se purifier dans les eaux du » Jourdain ; endurer la faim et la soif ; ressentir le » besoin du repos et du sommeil, tombé au pouvoir » de ses ennemis sans pouvoir s'en défendre, attaché » à un gibet infâme, et terminant sa vie par la mort » la plus ignominieuse ! Il est mis dans le sépulcre, et » l'on nous dit qu'il règne dans le ciel ! Quoi ! l'arbitre » de la vie et de la mort, dans un homme sujet à tous » les maux de l'humanité ! S'il étoit Dieu, pouvoit-il » les souffrir ? Mais une seule parole lui suffisoit pour » exterminer ceux qui se déclaroient contre lui. » — Ainsi raisonnoient les Juifs. A quoi Etienne répond : « N'avez-vous point dans les mains les écrits des prophètes ? ne lisez-vous pas tous les jours les livres de l'ancien Testament ? Vous vous disiez : *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci nous ne savons pas d'où il est.* Nous sommes les disciples de Moïse. — Eh bien Moïse vous a dit : *Le Seigneur suscitera du milieu de vos frères un prophète que vous écouterez comme moi-même.* Tous les prophètes vous ont tenu le même langage (*). »

Act. VII. 29.

Deut. XVIII. 15.

Joann. I. 45.

(*) *In sanct. Stephan.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 330, 331 ; tom. VIII Bened., pag. 18. (Supplément.)

Section I. — *Extraits des Homélies sur l'Evangile de saint Matthieu et autres.*

Homélie II *sur saint Matthieu.* (Chap. I.) (1)

Deux naissances dans Jésus-Christ : l'une toute semblable à la nôtre, l'autre éminemment élevée au-dessus de la nature humaine. Ce qu'il a de commun avec nous, c'est qu'il est né d'une femme ; ce qui lui est particulier, c'est qu'il n'est point né du sang ni de la volonté de l'homme ou de la chair, mais du Saint-Esprit; et que sa naissance, sous ce rapport, étoit l'image de la divine renaissance qui nous étoit promise par la grâce de l'Esprit Saint : ce que nous pouvons dire également de tous les mystères. Son baptême tenoit à la fois de l'ancien et du nouveau Testament : de l'ancien, en ce qu'il l'a reçu d'un prophète ; du nouveau, en ce que l'Esprit Saint s'est fait voir visiblement sur sa personne. Jésus-Christ, en s'associant à nôtre nature, a imité le procédé de l'homme qui, voyant deux adversaires aux prises l'un avec l'autre, les prendroit tous deux par la main pour les réunir et les réconcilier ; ainsi, en se faisant homme, Jésus-Christ a-t-il réuni la nature humaine avec la divine, la grandeur de Dieu avec la bassesse de l'homme, et la loi ancienne avec la nouvelle. Dès son entrée dans le monde, se découvre la gloire de la nouvelle Jérusalem qu'il vient fonder. Son roi s'y fait voir revêtu de notre chair, ainsi qu'un général au milieu de son armée, non sous la pourpre et dans la pompe de sa royale dignité, mais avec le simple équipage du dernier de ses soldats ; car il ne vient pas inspirer l'effroi, il ne

T. VII Bened. Pag. 21.

Joann. I. 13.

Pag. 22.

Ibid. III. 5.

Luc. III. 22.

Pag. 23.

(1) La première se trouve traduite dans le volume précédent, pag. 462 et suiv.

vient que pour sauver. Aussi le nom que son évangéliste
Matth. I. 21. lui donne dès le début et dans tout le cours de son histoire, est-il celui de Jésus, mot hébreu que nous traduisons par celui de sauveur, parce que l'objet de sa venue étoit de sauver son peuple.

Le comprenez-vous maintenant, comme le saint évangéliste élève la pensée de son lecteur; comme, sous la forme du langage le plus commun, il révèle à nos regards dès merveilles d'un ordre au-dessus de toutes nos espérances; je dis du langage le plus commun, car les noms de Jésus-Christ étoient familiers dans l'histoire du peuple juif. Pour accoutumer de loin aux prodiges qui devoient un jour le signaler, et prévenir la surprise et l'incertitude que la nouveauté excite d'ordinaire dans les esprits, Dieu avoit pris soin de le faire annoncer par des figures où ce nom de Sauveur étoit retracé à l'avance (1); c'étoit un Jésus, successeur de Moïse dans le commandement, qui avoit été chargé d'introduire le peuple de Dieu dans la terre promise..... Cependant, pour que l'identité des noms ne les fît pas confondre l'un avec l'autre, saint Matthieu n'a pas manqué de caractériser le nouveau Josué par le surnom de *Christ*, *fils de David*, particulier à celui-ci; l'ancien n'étoit pas fils de David, né de sa tribu.

Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. (Vers. 1.)

Pourquoi *Livre de la génération de Jésus-Christ*, puisqu'il y est question, non pas seulement de sa naissance, mais de toute la suite de ses actions? Parce que la naissance du Sauveur est le point de départ de tous les événements

(1) Voy., dans le volume précédent, l'article *Prophéties*, où sont rapportées les *Figures* dont Jésus-Christ étoit le type, pag. 395—403 et suiv. *Omnia in figura contingebant illis.* (I. Cor. x. 11.)

qui ont suivi ; qu'elle est la source de tous les biens que celui-ci a répandus sur nous. Moïse, en intitulant son histoire : Livre de la création du ciel et de la terre, n'a pas prétendu borner son récit à ces deux seules créations, puisqu'il y raconte bien d'autres faits ; ainsi notre historien nomme son livre du nom du mystère qui est la source et le principe de tous les autres. Pag. 24.

Il l'appelle *fils de David* plutôt que fils d'Abraham, parce que l'illustration du premier avoit laissé dans la mémoire de plus profondes traces que celle de l'autre. En effet, les Juifs disoient eux-mêmes : Ne savons-nous pas que *le Christ doit venir de la race de David et de la ville de Bethléem où étoit David ?* Nul d'entre eux ne l'appeloit fils d'Abraham, mais tous, fils de David, tant parce que David avoit été roi, que parce que le souvenir en étoit plus récent dans la nation. Elle en avoit fait un nom commun qui se donnoit aux princes les plus recommandables ; Dieu lui-même ne dédaignoit pas de se prêter à cet usage. Nous lisons dans Ézéchiel et les autres prophètes que son esprit inspiroit : *David s'élèvera et règnera ;* ce qui ne pouvoit s'entendre de l'ancien, mort il y avoit déjà si long-temps, mais des princes imitateurs de sa piété. Joan. VII. 42. Ezech. XXXIV. 24.

Ici se présente une difficulté. L'on nous dit : Si Jésus-Christ n'est pas né d'un homme, mais seulement de la vierge Marie, comment prouver qu'il descendît du roi David ? Pourquoi taire la généalogie de sa mère, pour ne parler que de celle de Joseph qui n'étoit pas son père ? On demande l'une, on n'a pas besoin de l'autre. Pag. 25.

L'Évangile à répondu à la première partie de la difficulté, par ces paroles : *Allez*, a dit le Seigneur à l'archange Gabriel : *Allez à une vierge fiancée à un homme qu'on nomme Joseph, qui est de la maison et de la famille de* Luc. I. 27.

David. Or, Joseph pouvoit-il être de la maison et de la
Pag. 26. famille de David, sans que sa fiancée le fût également? car c'étoit chez les Juifs une loi ordonnée par le Seigneur lui-même, qu'il n'étoit pas permis de prendre une femme hors de sa propre tribu. — Mais n'auroit-il pas violé la défense? — Non; car, ajoute le texte sacré, Joseph étoit un homme *juste*, religieux observateur de la loi, et toute sa
Pag. 27. conduite à l'égard de son épouse le prouve bien. Si l'évangéliste ne marque pas avec la même précision la généalogie de Marie, c'est que les Juifs n'étoient pas dans l'usage de compter celle des femmes. Il suffisoit donc à saint Matthieu de rappeler celle de son époux, pour donner lieu de conclure qu'ils remontoient par une commune descendance jusqu'à David; la généalogie du mari supposant celle de l'épouse.

Pag. 28. *Exhortation.* Écouter et pratiquer la divine parole. Nécessité à tous de lire les saintes Ecritures (*).

HOMELIE III *sur saint Matthieu.* (Chap. I.)

Pag. 32. Pourquoi l'évangéliste s'est-il appesanti encore davantage sur la généalogie de Joseph? Aux raisons que je viens d'alléguer, j'en ajouterai une autre plus profonde. Dans un temps où la publication de son Évangile étoit encore si récente, il auroit pu craindre de révéler trop ouvertement le mystère d'une naissance aussi loin de toutes les lois de la nature, en déclarant que la mère de Jésus-Christ étoit restée vierge. Les Juifs ne devoient pas connoître sitôt le
Pag. 33. secret de cet enfantement divin. Cette interprétation vous

(*) Tom. VII Bened., pag. 18—32; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 17—24.

fait peine : ce n'est pas de moi-même que je la propose ; elle nous vient de nos pères ; nous la tenons de tradition, et ce sont les personnages les plus recommandables qui nous l'ont transmise. Nous voyons bien le Seigneur lui-même, au commencement de sa mission, tenir plusieurs choses renfermées dans le secret, ne s'appelant d'abord que le Fils de l'homme, sans vouloir divulguer encore le mystère de sa parfaite égalité avec Dieu son père. A son exemple, l'historien de Jésus-Christ ne se presse pas de manifester explicitement le mystère de sa naissance : pourquoi s'en étonner? Son importance l'obligeoit à cette discrétion ; il vouloit écarter de l'esprit du peuple des soupçons aussi mal fondés qu'injurieux à l'honneur de cette chaste vierge. Il savoit quelles peines terribles étoient attachées au seul reproche d'adultère. Ces mêmes hommes qui calomnioient avec tant d'impudence les miracles du Fils, dont ils avoient pourtant de si nombreux témoignages dans l'histoire de l'ancien Testament, l'accusant d'être possédé du Démon, lui qui chassoit les Démons, d'être l'ennemi de Dieu, sous prétexte qu'il violoit la sainteté du Sabbat, en faisant des miracles un jour de Sabbat, bien qu'il y eût dans les temps antiques, des exemples que l'on avoit pu, sans crime, enfreindre la loi du Sabbat, auroient-ils épargné à la mère les plus odieuses imputations et les plus cruels traitements, sur le seul soupçon qu'elle se seroit rendue coupable d'un crime que les lois punissoient avec tant de rigueur? Si, après tant de miracles, ils s'opiniâtroient toujours à ne voir en lui que le fils de Joseph, auroient-ils consenti à le croire fils d'une vierge, avant ces miracles? Joseph lui-même avoit eu peine à croire à la vérité du fait; il avoit fallu, pour le guérir de ses préventions, l'autorité d'un Ange, d'une révélation particulière

Pag. 34. Joan. VIII. 48, v. 16.

Matth. I. 20.

et des oracles prophétiques. Le moyen qu'avec un fonds de dépravation naturelle, aigri par leur acharnement contre la personne de Jésus-Christ, les Juifs adoptassent une opinion si nouvelle, si contraire à tout ce qu'avoient vu les siècles passés ? Il ne nous en coûte pas à nous, fortement convaincus comme nous le sommes de la divinité du Fils de Dieu, de croire à la merveille de sa naissance ; mais bien loin de la persuader à des esprits imbus de l'o-
Luc. xi. 18. pinion qu'il étoit un séducteur, en révolte contre Dieu, c'étoit plutôt risquer de les scandaliser et d'accréditer les soupçons les plus infamants. Voilà pourquoi les Apôtres, au commencement de leur prédication, s'attachent moins à prouver ce dogme, que celui de sa résurrection, dont il y avoit eu auparavant quelques exemples, sauf les différences particulières à la sienne. Quant à la virginité de sa sainte mère, Marie, elle-même paroît craindre d'en découvrir le secret, puisque nous l'entendons dire à son
Ibid. ii. 48. divin Fils : *Voilà trois jours que nous vous cherchons, votre père et moi, dans la plus vive inquiétude.*

Ajoutez que si la révélation s'en fût répandue parmi le peuple, on auroit été moins disposé à le reconnoître pour fils de David, ce qui auroit entraîné les plus grands maux.
Ibid. 15. Les Anges, venus annoncer au monde son avénement, n'avoient pas déclaré aux bergers cette partie du mystère qu'ils découvrirent seulement à Joseph et à Marie.

Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. (Vers. 2.)

Pourquoi ne pas parler d'Esaü ? Quelques interprètes répondent : Parce qu'Esaü et ceux de sa race furent méchants. Je ne suis point de cet avis; car pourquoi l'écrivain sacré auroit-il fait après mention de femmes qui ne valoient pas mieux, et d'hommes d'une aussi mauvaise

renommée, tels que Pharès et Zaram, de Thamar? Ce der- Pag. 35.
nier nom, qui rappelle un inceste, ne devoit-il pas plutôt être passé sous silence? A quoi bon en retracer le souvenir? — Oui, si c'étoit un simple homme dont il racontât l'histoire; mais dans un récit qui nous expose le mystère de la divine incarnation, bien loin de dissimuler de tels aïeux, nous devons nous en faire une sorte de trophée; car c'est là ce qui témoigne le mieux et la bonté et la puissance du Sauveur, venu sur la terre, non pour échapper à notre ignominie, mais pour l'effacer. Car de même que ce qui rend sa mort plus admirable, c'est moins sa mort elle-même que le genre de supplice par lequel il l'a subie, vu que l'infamie même de ce supplice devient la plus éclatante preuve de son amour; de même, dans sa naissance, ce qui lui donne le plus de droits aux hommages de notre reconnoissance, c'est moins de s'être fait homme, et d'avoir pris une chair semblable à la nôtre, que d'avoir bien voulu se donner pour ancêtres de tels hommes, sans rougir de se charger en quelque sorte de la honte de nos misères. Il vouloit, en outre, nous apprendre que toutes les fautes sont personnelles; que l'opprobre des parents qui furent criminels ne réjaillit point sur leurs descendants vertueux. Ce n'est pas tout: il vouloit encore réprimer les orgueilleuses prétentions que la nation juive fondoit sur l'honneur qu'elle avoit d'être issue d'Abraham. Au mépris de la vraie Pag. 39.
noblesse de l'âme, on y croyoit que la vertu de ses pères étoit la défense de ses vices. Jésus-Christ combat ce préjugé, en faisant déclarer, dès les premières pages de son Evangile, que l'on a tort de s'appuyer sur la vertu des autres, quand on n'a point de mérites propres à faire valoir; qu'au surplus les plus parfaits de ces anciens patriarches avoient été loin d'être sans péché, témoin celui qui avoit

donné son nom à toute la contrée, témoin David lui-même : d'où l'on devoit conclure que si la loi ancienne n'avoit pu donner à ces grands hommes une sauve-garde suffisante pour les affranchir du péché, il falloit nécessairement la présence d'un nouveau Législateur.

L'Église, figurée par Ruth et Rahab. Exhortation. Excellence de l'hu-
Pag. 40. milité. C'est elle qui sanctifie les bonnes œuvres. Le pharisien et le centenier de l'Évangile. Humilité de saint Pierre, de David (*).

Homélie iv *sur saint Matthieu.* (Chap. i.)

Pag. 45. La suite des générations écoulées depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, se trouve partagée dans l'Évangile de saint Matthieu, en trois classes, qui, toutes, présentent le même caractère (1). On y voit que quelle qu'ait été la forme du gouvernement des Juifs, du temps des juges, comme sous les rois et sous l'autorité de leurs prêtres, la différence de la politique n'en avoit point apporté dans les mœurs. Leur captivité même à Babylone ne les avoit pas rendus meilleurs. Il falloit que Jésus-Christ vînt au monde pour remédier à tant de désordres.

Pag. 46. Saint Marc, qui n'a écrit qu'après saint Matthieu, ne suit pas le même ordre; il ne s'arrête pas à la généalogie du Sauveur, et il est, en général, plus concis dans sa narration. Saint Luc ajoute quelques détails au récit de saint Matthieu. Tous deux ont imité leur Maître. Saint

(*) Tom. VII Bened., p. 32—44; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 24—34.

(1) La première commence à Abraham, et finit à David; la seconde, depuis David jusqu'à la transmigration en Babylone, où les Juifs furent transportés de la Judée, et la troisième commence à la transmigration de Babylone, et finit à Jésus-Christ. (Chrysost., *ibid.*, pag. 36.)

Marc, disciple de saint Pierre, l'avoit pris pour modèle dans sa précision; saint Luc, formé par saint Paul, ressemble davantage à ce grand Apôtre, que l'on peut comparer à un fleuve qui coule et se répand avec abondance.

Vous ne rencontrez pas ici de ces exordes familiers à nos prophètes : *Voici la vision qui m'a apparu*, ou *voici la parole qui m'a été adressée.* Pourquoi cette différence? C'est que les événements miraculeux présentés à l'admiration des fidèles, portoient avec eux-mêmes leur caractère d'autorité, tandis que les oracles sévères exprimés par les prophètes, s'adressoient à un peuple indocile, qu'il falloit subjuguer par l'autorité du Dieu tout puissant.

Quant à la naissance de Jésus-Christ, elle arriva de cette sorte. (Vers. 18.) Remarquez quelle sage gradation l'évangéliste apporte à son récit. Il a supputé les générations qui avoient précédé la naissance de Jésus-Christ, pour avertir son lecteur que cette période écoulée, Jésus-Christ étoit en effet le Messie annoncé par les prophètes, puisqu'elle coïncide si parfaitement avec le terme fixé par les prophéties de Jacob et de Daniel. C'est là l'époque où doit s'accomplir le mystère de cette naissance miraculeuse. Comment donc s'est elle opérée? Pag. 49.

Marie sa mère ayant épousé Joseph, elle fut reconnue ayant conçu dans son sein par l'opération du Saint-Esprit, avant qu'ils eussent été ensemble. (Vers. 18.)Tenons-nous en à ce que nous rapporte le saint évangéliste; ne disons pas : De quelle manière le Saint-Esprit est-il intervenu dans cette merveilleuse naissance? S'il n'est pas possible d'expliquer la manière dont se fait la génération des hommes, lors même que la nature agit toute seule, comment rendre raison d'une opération toute spirituelle et miraculeuse? Le texte sacré tranche d'un seul mot toutes les questions inutiles : *Conçu*

Pag. 50. *du Saint-Esprit.* Tout ce que je sais, c'est que l'Esprit Saint a seul agi dans ce merveilleux enfantement. Qu'ils rougissent donc, qu'ils soient confondus ces esprits téméraires qui osent porter une indiscrète curiosité sur la génération divine du Verbe (1). Car si la simple naissance humaine de l'Homme-Dieu, manifestée par tant de témoi-
I. Joan. I. 1. gnages, annoncée par tant d'oracles, *vue, touchée au doigt*, comme parle saint Jean, reste encore inexplicable à toute intelligence, à plus forte raison le secret de son éternelle génération. Ni l'archange Gabriel, ni l'évangéliste saint Matthieu ne pouvoient nous en apprendre davantage, sinon qu'il a été conçu du Saint-Esprit. Nous saurions comment le mystère s'est opéré; que de choses encore nous resteroient à connoître! Pouvons-nous comprendre comment le Dieu infini s'est enfermé dans sa créature; comment celui qui contient tout est porté dans le sein d'une vierge; comment celle-ci peut demeurer vierge en devenant mère; comment l'Esprit Saint a formé cet enfant; comment il s'est établi dans ce sein comme dans un sanctuaire; comment ce divin Fils n'a point pris toute la substance de celle qui lui donna le jour, mais une partie seulement, se réservant à lui-même les développements progressifs de l'âge? Toutes propositions qui ont leur fondement sacré dans l'Ecriture : *Ce qui est né dans elle*, dit l'Evangile, *a été*
Gal. IV. 4. *formé par le Saint-Esprit;* et l'Apôtre : *Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi.* Ce qui ferme la bouche à l'impie hérétique qui veut que Jésus Christ n'ait fait que passer par

(1) Bossuet dit, à l'occasion de ce miraculeux enfantement : « Chastes mystères du christianisme, qu'il faut être pur pour vous entendre! Mais combien plus le faut-il être, pour vous exprimer dans sa vie par la sincère pratique des vérités chrétiennes! » (*Elévat.*, tom. x, pag. 191.)

Marie comme par un canal. S'il en étoit ainsi, à quoi bon tant insister sur le sein virginal qui l'a porté? Qu'auroit-il qui l'assujettît à la loi commune de l'humanité? Comment seroit-il vrai de dire qu'il est sorti de la tige de Jessé; qu'il en est le rejeton; qu'il s'appeloit le Fils de l'homme, né de la vierge Marie; qu'il étoit issu du sang de David; qu'il a daigné prendre la forme d'un esclave; que le Verbe s'est fait chair; et tant d'autres témoignages qui déclarent expressément l'identité de sa nature humaine avec la nôtre? Mais le lien qui les unit, voilà le mystère : tout le reste est impénétrable à notre curiosité. Arrêtons-nous humblement à ce que Dieu a bien voulu nous découvrir, et ne franchissons pas les bornes que son silence nous a prescrites.

Au reste, ce qui confirme encore la vérité de cette naissance miraculeuse, c'est la conduite même de l'époux.

Et Joseph, son époux, étant juste, et ne voulant pas la déshonorer, résolut de la quitter secrètement. (Vers. 19.)

Ce mot de *juste* indique, dans sa généralité, toutes les vertus. Joseph n'étoit pas encore au fait du mystère. La preuve, c'est la manière dont il agit avec Marie, quand il fut instruit du fait. Jusque-là il étoit en droit de la suspecter, de sévir contre elle, de la livrer à la diffamation publique et au châtiment que la loi décernoit en pareil cas. Mais celui-ci, supérieur à cette passion violente qui tyrannise si despotiquement le cœur, ne forme contre son épouse d'autre projet que celui de la quitter secrètement. D'où lui venoit cette philosophie si fort au-dessus des mouvements orageux de la nature et des dispositions de la loi? Il falloit qu'aux approches de la grâce qui alloit remplacer la loi, une perfection beaucoup plus grande que celle qui avoit

existé jusque là, commençât à se produire dans le monde. Car de même qu'avant le lever du soleil, avant que cet astre n'ait répandu ses clartés sur l'horizon entier, on voit déjà briller sa lumière sur une partie du globe, ainsi, dès le sein de sa mère, où il étoit encore enfermé, Jésus-Christ faisoit déjà jaillir les rayons de la vive lumière qu'il apportoit au monde; et bientôt vous allez voir des femmes
Luc. I. 41. prophétiser, Jean tressaillir dans le sein d'Elisabeth,
Joan. VIII. 56. comme les prophètes antiques avoient tressailli de joie en apercevant de loin le jour promis au genre humain.

Mais lorsqu'il étoit dans cette pensée, un Ange du Seigneur lui apparut en songe. (Vers. 20.)

Pourquoi ne lui pas apparoître plus tôt sans attendre que le soupçon se fût élevé dans son esprit, comme il avoit fait à l'égard de Marie pour l'avertir de ce qui alloit se passer en elle? Et pourquoi celle-ci, avertie par l'Ange, n'en donne-t-elle pas l'avis à son époux?

A cette double question, je répondrai que la déclaration de l'Ange auroit pu trouver Joseph aussi défiant que Za-
Pag. 54. charie. Dans une circonstance à peu près semblable, on n'est guère disposé à croire sur une simple parole quelque chose d'extraordinaire; il faut en avoir sous les yeux la preuve par soi-même. Marie, elle-même, avoit paru d'abord se refuser à croire à la merveille qui l'alloit combler de tant de grâces, puisqu'elle avoit répondu à l'Ange :
Luc. I. 34. *Comment cela se fera-t-il, vu que je ne connois point d'homme?* Si elle avoit témoigné quelque défiance, combien plus Joseph n'en devoit-il pas concevoir! Etoit-ce à elle à se hasarder à lui en faire la déclaration? Elle n'eût fait que donner l'éveil à d'injurieux soupçons. Quand il avoit été convenable que Marie en fût prévenue, l'Ange s'étoit empressé de le faire. Il n'a pas attendu le moment

de la conception pour lui en apprendre le secret. Une semblable nouvelle l'eût jetée dans le trouble et dans l'effroi. Vierge vraiment accomplie, composée de toutes les perfections, elle l'avoit bien prouvé par la modestie de sa conduite, comme le fait reconnoître l'évangéliste saint Luc : *Ibid.* 29.
nous y lisons qu'après que l'Ange l'eût saluée en termes si Pag. 55.
honorables et si propres à exciter dans son cœur une secrète joie, elle ne s'y livra point; qu'elle ne crut pas légèrement ce qui lui étoit dit, mais *qu'elle en fut troublée, et qu'elle considéroit en elle-même quelle pouvoit être cette salutation.* Voilà pourquoi le même Ange qui avoit prévenu la conception de Marie pour la lui annoncer, ne vient l'expliquer à Joseph que quand elle est déjà déclarée. Matth. I. 20.

Ce n'est qu'au moment d'une grossesse déjà apparente, que l'Ange, pour couper court aux pensées inquiétantes de l'époux, vient lui exposer le mystère à la veille de s'accomplir. Il lui apparoît en songe, non manifestement comme aux pasteurs, à Zacharie, à la Vierge. C'est que la haute vertu dont il faisoit profession, n'exigeoit pas une notification plus éclatante. Marie avoit eu besoin de la recevoir, et long-temps à l'avance, comme étant l'objet immédiat d'une Pag. 56.
révélation d'un tout autre caractère que celle qui avoit été faite à Zacharie. Les pasteurs étoient des hommes trop grossiers pour comprendre la simple annonce verbale qui leur en eût été faite. Joseph, au contraire, trouve dans sa seule foi de quoi lui répondre de la vérité de ce qui lui est dit. C'en est assez que l'Ange lui parle du trouble intérieur qui agite son cœur, sans qu'il en fît part à personne au monde, pour déterminer sa croyance : un tel langage lui faisoit reconnoître évidemment l'envoyé de Dieu, qui seul lit au fond des cœurs.

Ainsi chacune des circonstances concourt à la fois à justifier la vertu de Joseph, la sagesse des mesures prises par le Seigneur pour l'amener à la révélation du mystère, et à confirmer indubitablement la vérité du fait.

Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous Marie pour votre femme.

Il étoit nécessaire de commencer par nommer David, comme étant la tige d'où le Christ devoit naître, et de rappeler à Joseph, en calmant le trouble de son cœur, qu'étant le descendant de ce roi, c'étoit par lui que le Seigneur acquitteroit la promesse faite à sa nation de lui donner un jour le Sauveur du monde.

Pag. 57.

Ne craignez point. C'étoit accuser clairement la crainte où il étoit déjà; crainte en effet légitime, puisque si Marie eût été en effet coupable d'adultère, l'époux ne l'étoit pas moins de violer la loi du Seigneur, en la gardant. On ne dit pas à un homme : Cessez de craindre, à moins que déjà ce sentiment ne soit dans son cœur. L'Ange déclaroit assez nettement qu'il étoit l'envoyé de Dieu, qu'il avoit pénétré les secrètes pensées de son âme.

Ne craignez point de prendre avec vous Marie votre femme. Il ne l'appelleroit point sa femme, si elle lui eût été infidèle. Votre femme ne veut dire ici que fiancée, comme dans l'Ecriture on appelle époux ceux qui ne sont encore qu'accordés. *De prendre avec vous*, c'est-à-dire de la retenir, d'après la résolution qu'il avoit prise de s'en séparer. Retenez-là, comme la tenant de Dieu lui même, et non de la main d'aucun homme; c'est moi qui de la part de Dieu vous la donne pour épouse. Retenez-la, non pour user du mariage, mais à titre de compagne; comme depuis, son divin fils la donnera à son bien-aimé disciple, pour en être le soutien et son consolateur dans ses peines. Nul reproche

Joan. XIX. 19.

sur l'injustice des soupçons qu'il avoit conçus ; il les détruit assez explicitement par la déclaration que :

Ce qui est né dans elle a été formé par le Saint-Esprit. Ce qui l'avoit pu porter à l'idée de s'en séparer, est la raison même qui l'engage à la retenir. Sa justice lui a mérité l'honneur d'être le dépositaire de la chaste maternité de Marie. Bien loin de craindre, son cœur doit goûter une sainte joie, en concevant un mystère aussi éminemment relevé au-dessus de toutes les pensées humaines, et de toutes les forces de la nature.

Elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. (Vers. 21.) Encore que cet enfant soit conçu du Saint-Esprit, ne vous croyez pas dispensé d'en prendre soin et de lui porter une paternelle sollicitude. Dès maintenant, vous entrez en possession de ce titre en lui donnant son nom. *Elle enfantera* d'une manière générale; l'Ange ne dit pas : Elle vous donnera un Fils. Non, ce n'est pas à Joseph, mais à l'univers tout entier que Marie, mère de Jésus, donnera ce fil. Aussi voyez-vous que ce nom a été apporté du ciel : C'est Dieu lui-même qui l'a désigné; nom ineffable qui renferme comme dans un trésor le comble de tous les biens. Lesquels? la réconciliation de Dieu avec les hommes, et la destruction du péché. Pag. 58. Pag. 59.

Parce que ce sera lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. (Vers. 22.) Grâce en effet bien nouvelle; ce ne sont pas des peuples barbares à désarmer, des ennemis visibles à dompter, mais le péché, jusqu'à ce jour, la plus incurable des maladies de l'espèce humaine. Sauvera *son peuple.* Dans ce seul peuple, sont comptés tous les peuples du monde : magnifique privilége qui manifeste d'un seul mot que cet enfant dont on annonce la naissance n'est point un roi de la terre, mais le roi du ciel, et qu'il

est le Fils de Dieu; car il n'appartient qu'à cette divine nature de remettre les péchés des hommes.

Pag. 60 et suiv.

Exhortation. A quelle reconnoissance nous engage un si grand bienfait. Combien ce devoir est mal acquitté. Le vrai fidèle se fait reconnoître à ses œuvres. D'après cette règle, combien il y a peu de fidèles! Désordres et scandales publics. Ils dégradent les chrétiens au-dessous des brutes, au-dessous même des Démons. Emportements de la colère, remède à ce mal. Le péché donne la mort à l'âme. Tyrannie de la vaine gloire. Combien saint Paul en étoit loin. Autre exemple, celui des jeunes Hébreux de la fournaise de Babylone. La pauvreté comparée à cette fournaise. L'aumône chrétienne en éteint les feux, et pour les pauvres qui la reçoivent, et pour les riches qui la donnent (*).

Homélie v *sur Saint Matthieu.* (Chap. i.)

Or, tout cela s'est fait pour accomplir la parole que le Seigneur avoit dite par son prophète, en ces termes : Une Vierge concevra, et enfantera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. (Vers. 22, 23.)

Pag. 73.

L'Ange parlant de Marie, avoit dit : *Votre femme.* Maintenant qu'il a préparé Joseph à la révélation du mystère, il ne craindra plus de l'appeler vierge, scellant sa

Isa. vii. 14.

parole de l'autorité d'un oracle prophétique : *Un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* Pourquoi donc le connoissons-nous sous celui de Jésus-Christ? Remarquez que l'Ange n'a pas dit : Vous l'appellerez; mais indéterminément : on lui donnera, c'est-à-dire les peuples le lui donneront d'après l'événement. C'est assez l'usage de l'Ecriture de désigner les personnages par les principaux faits qui les caractérisent. Non

(*) Tom. vii Bened., pag. 45—71.; Morel, *Nov. Testam.*, tom. i, pag. 34—54.

pas qu'il eût cessé jamais d'être avec les hommes; mais auparavant, il ne s'étoit point montré au milieu d'eux sous une forme si sensible ni si éclatante.

Que si les Juifs nous chicanent sur l'interprétation de ce mot, nous leur répondrons par un exemple tiré du même prophète, dans le chapitre où il dit : *Voici le nom que vous donnerez à l'enfant de la prophétesse : vous l'appellerez : Hâtez-vous de prendre les dépouilles; prenez vite le butin ;* faisant allusion aux victoires qu'il alloit remporter au moment de sa naissance. Ses trophées de gloire fournissent le nom sous lequel il sera connu. De même encore, appelons-nous Jérusalem *la ville de justice*, *la mère des cités*, *la fidèle Sion ;* bien que ce ne soient point là les noms propres de cette ville ; mais une extension qui lui étoit donnée quand elle réformoit ses mœurs. Le même peuple insiste, et nous oppose d'autres interprètes, qui traduisent différemment le mot vierge , par celui de jeune fille. Nous leur répondrons encore que de tous les traducteurs, les Septante , qui donnent cette interprétation, sont ceux qui méritent le plus de créance , parce que leur version a été publiée plus de cent ans avant la naissance de Jésus-Christ; qu'elle fut composée par un grand nombre de savants, parfaitement d'accord entre eux, ce qui rend leur témoignage bien supérieur à celui des écrivains modernes de cette nation venus après Jésus-Christ, lesquels deviennent justement suspects, tant par leur obstination à ne pas reconnoître Jésus-Christ, que par leur haine forcenée contre sa personne. Ils ont, dans une foule d'endroits , altéré les textes; mensonges, infidélités, rien ne leur a coûté pour obscurcir et décréditer nos prophéties. Et quand même nous admettrions la version récente qui change le mot de vierge en celui de jeune fille , nos ennemis n'y gagneroient

Pag. 75.

Ibid. VIII. 3.

Pag. 76.

pas davantage, parce que l'on trouve assez fréquemment, dans l'ancien Testament, ces deux mots pris l'un pour l'autre; par exemple, dans le psaume où il est dit : *Que les jeunes hommes et les jeunes filles louent le Seigneur.* Mais ce qui lève ici toute difficulté, ce sont les paroles qui précèdent. Le Prophète annonce un signe extraordinaire. Quel sera-t-il : *Voilà,* ajoute-t-il immédiatement, *qu'une vierge concevra.* S'il ne devoit y avoir qu'une conception naturelle, où seroit le signe extraordinaire? où seroit le miracle? Il seroit absurde de donner comme un prodige ce qui rentre dans l'ordre commun (1).

Joseph donc étant réveillé de son sommeil, fit ce que l'Ange du Seigneur lui avoit ordonné, et il prit sa femme avec lui. (Vers. 24.) Admirez l'obéissance de ce saint homme et la docilité de son esprit; admirez quelle circonspection, quelle inaltérable pureté! Dans le temps que les apparences déposoient en faveur de ses soupçons, il ne s'est permis aucun éclat, rien de fâcheux contre Marie; maintenant que ses soupçons sont dissipés, il ne pense plus à la quitter, il la retient auprès de lui, à titre d'épouse, et devient le ministre et comme le dispensateur du mystère.

Et il ne l'avoit point connue jusqu'à ce qu'elle enfanta son Fils, premier-né. (Vers. 25.) (2) Ce mot *jusqu'à ce que* ne doit point vous laisser croire qu'il l'ait connue ensuite; mais qu'il ne l'avoit point connue avant ce divin enfantement, et que Marie étoit restée vierge. L'expression *jusqu'à ce que* mar-

Pag. 77.

(1) Pour plus de développement, on peut consulter le chap. III du livre de l'évêque de Puy : *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, p. 280 et suiv.; et l'explication donnée par Bossuet des paroles d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet.*, Collect. génér., t. II, p. 1.

(2) *Et sans qu'il l'eût connue, elle enfanta son fils premier-né, à qui elle donna le nom de Jésus.* (Traduction de Sacy.)

que communément dans l'Ecriture un temps indéterminé. Au livre de la Genèse, au sujet du corbeau qui sortit de l'arche pour n'y plus rentrer : *Etant sorti, il n'y revint plus jusqu'à ce que les eaux de la terre fussent séchées;* et dans les psaumes nous lisons : *Vous êtes depuis l'éternité jusqu'à l'éternité.* Le Prophète a-t-il voulu donner des bornes à l'Essence divine? Non, assurément. Et parmi les caractères qui devoient signaler l'avénement de Jésus-Christ : *La justice s'élèvera dans ses jours avec une abondance de paix, jusqu'à ce que la lune passe.* Ce qui ne veut pas dire que la lune doive passer jamais. L'Évangile donc ne se sert ici de ce mot que pour lever tout soupçon relativement à ce qui s'étoit passé avant la naissance de Jésus-Christ. Il dit ce que nous ne devions apprendre que de lui, c'est-à-dire que Marie fut vierge jusqu'à son enfantement; et nous laisse préjuger à nous-mêmes ce qui en devient la conséquence manifeste : savoir qu'un homme aussi juste que l'étoit Joseph s'est bien donné de garde de profaner par aucune pensée impure, celle qui étoit devenue mère d'une manière aussi divine, et qui avoit été honorée d'une fécondité si miraculeuse. S'il en eût usé avec elle comme avec une épouse, pourquoi Jésus-Christ, en quittant la terre, l'auroit il recommandée à son disciple saint Jean, pour qu'il eût à en prendre soin, à cause de la complète solitude où la laissoit sa séparation d'avec son fils unique.

Gen. VIII. 7. Ps. LXXXIX. 2. Ps. LXXI. 7. Joan. XIX. 27.

Ce qui confond la calomnie, depuis imaginée par la haine des ennemis du nom chrétien, pour obscurcir la gloire de la divine maternité de Marie. Si l'on objecte que l'Évangile lui-même parle de Jacques et de Jean comme frères de Jésus-Christ, c'est par suite de l'opinion commune qui donnoit Joseph pour époux à Marie.

Pag. 78.

Exhortation. Unir à l'invocation des saints la pratique des bonnes

Pag. 79 et suiv.

œuvres. Leur intercession, tout efficace qu'elle est, ne prévaut pas contre les infidélités et les scandales. Exemple des Juifs au temps de Moïse, de Samuel, de Jérémie. Bienfait de l'aumône (*).

Homélie vi sur saint Matthieu. (Chap. ii.)

Jésus donc étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, au temps du roi Hérode, des mages vinrent de l'orient à Jérusalem. (Vers. 1.)

Pag. 84. Qu'étoient-ce que les mages? De quelle contrée venoient-ils? Comment se rencontrent-ils à Bethléem? Qui les a portés à entreprendre ce voyage? Qu'étoit-ce que cette étoile qui leur a servi de guide pour leur faire découvrir Jésus-Christ? Ces questions diverses ne sont pas sans difficulté: Essayons de les résoudre. Commençons par examiner quelques opinions auxquelles elles ont donné lieu. L'apparition de l'étoile au moment de la naissance de Jésus-Christ (1), est, pour certaines personnes, un témoignage, et des plus péremptoires, en faveur de l'astrologie. Ainsi le Démon, père du mensonge, a-t-il abusé de l'une des plus éclatantes preuves de la vérité chrétienne pour la combattre. Il ne pouvoit plus mal choisir; car si l'astrologie avoit eu quelque influence sur la naissance du Sauveur, de manière à déterminer les actions de sa vie, comment en auroit-il renversé l'empire, et avec elle toute la doctrine de la fatalité? Comment auroit-il triomphé des Démons, les réduisant au silence, sappant dans leurs fondements toutes les superstitions, détruisant les temples

(*) Tom. vii Bened., pag. 71—83; Morel, *Nov. Testam.*, tom. ii, pag. 54—63.

(1) Bossuet de même, *Élévat. sur les mystères*, tom. i, pag. 269.

où ils rendoient leurs oracles et tous leurs ateliers d'erreurs et d'imposture ?

Je demanderai, en conséquence, comment les mages ont pu comprendre par l'apparition de cette étoile, que cet enfant nouveau-né fût le roi des Juifs, puisque assurément il ne l'étoit pas, ainsi que lui-même le déclarera à Pilate : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Apercevoit-on autour de lui rien de ce qui fait le cortége ordinaire des rois ; des gardes qui l'accompagnent, des équipages de guerre, des chars où brillent l'or et la pourpre? Bien loin d'étaler aucune pompe, il a choisi la condition la plus méprisable de toutes en apparence(1). Il a voulu naître et vivre pauvre. Si vous rencontrez quelques hommes dans sa compagnie, ce sont ces douze Apôtres, pauvres comme leur Maître, dont il se fait suivre en tous lieux, pour partager sa misère. Tout en le reconnoissant pour roi, quel motif avoient-ils de venir le trouver? Car la science de l'astrologie ne consiste pas à découvrir par l'inspection des étoiles ceux qui entrent dans le monde, mais à prédire, à ce que prétendent ses partisans, ce qui doit arriver à l'enfant, d'après la disposition des astres, au moment de sa naissance. Cependant les mages ne s'étoient pas trouvés auprès de la mère pour remarquer le point de son accouchement. Ils n'avoient point su le temps auquel étoit né Jésus-Christ, pour fonder sur cette connoissance les conjectures à tirer de l'avenir. Eux, par un procédé tout diamétralement contraire, après avoir vu long-temps une étoile qui s'est montrée dans leur pays, les voilà qui se rendent près du nouveau-né pour le voir (2), en quoi ils heurtoient d'une

Matth. II. 2.

Joann. XVIII. 36.

Pag. 85.

(1) Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VII, pag. 251 et suiv.

(2) « Dès qu'ils virent l'étoile, ils ne balancèrent point. Uniquement appliqués à chercher celui quelle leur annonçoit, ils hâtèrent leur marche :

manière encore plus déraisonnable les principes de leur art; car enfin, quel motif a pu déterminer ce voyage? Quel espoir de récompense avoient-ils pour venir de si loin rendre leurs hommages à ce roi? Ils auroient pu prévoir qu'il règneroit un jour sur eux : toujours n'étoit-ce pas une raison suffisante pour les y engager. Que c'eût été un fils de roi, né sur les degrés du trône, l'héritier d'une couronne; on pourroit croire que c'étoit en considération du souverain de qui il tenoit le jour, dans l'espérance d'en obtenir quelque faveur. Je le suppose; mais celui-ci, qu'ont-ils à en attendre? Ce n'est point sur eux qu'il doit régner, mais sur un peuple auquel ils sont étrangers. Il n'a point pour père un roi à qui faire la cour. Pourquoi donc, encore une fois, venir de si loin, et pourquoi? Pour adorer un enfant couché sur le sein de sa mère, d'une femme dans l'indigence, lui offrir des présents au lieu d'en recevoir; et cela, quand ils s'exposent au danger le plus imminent : *Ce que le roi Hérode ayant appris, il en fut troublé, et toute la ville de Jerusalem avec lui.* (Vers. 3.) On me dira : «Mais ils n'avoient pu le prévoir. » Misérable objection! Pouvoient-ils, quelque imprévoyance qu'on leur suppose, ignorer que des étrangers abordés dans une ville

pourquoi? parce qu'ils étoient déjà remplis de cet esprit et de cette sagesse surnaturelle qui conduit les élus de Dieu. Or, comme le remarque saint Chrysostôme, chercher Dieu de la manière efficace dont le cherche une âme fidèle, c'est ne plus raisonner ni délibérer, c'est exécuter et agir : d'où il suit, conclut le saint docteur, que, quand on délibère, quand on consulte, quelque intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou pour mieux dire, se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. » (Bourdaloue, *sur l'Épiphanie*, *Mystères*, t. I, p. 77. La proposition du saint docteur, à laquelle Bourdaloue fait ici allusion, se trouve développée au tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 227.)

pour y répandre la nouvelle qu'un autre roi que celui qui est en possession du trône, vient lui disputer son pouvoir et revendiquer son sceptre, verront à l'instant même des milliers de glaives dirigés contre leur tête. Pag. 86.

Mais celui aux pieds duquel les voilà prosternés au risque de la vie, quel est-il donc? Un enfant garotté dans ses langes. A la bonne heure, si c'eût été un homme fait; on auroit pu croire qu'ils s'abaissoient jusqu'à l'adoration, pour en obtenir quelque grâce. Encore, auroit-ce été le comble de la folie à des hommes, à des barbares, sans aucun rapport quelconque avec les Juifs, de quitter ainsi leur famille et leur pays, tout ce qu'ils avoient de cher, pour reconnoître un roi qui n'est pas le leur. Ce seroit là, sans doute, un trait de démence; ce n'est pas tout. Après avoir fait un si long voyage, satisfaits d'avoir adoré un enfant et d'avoir excité contre eux un violent orage, ils s'en retournent aussitôt.

Non-seulement ils exposoient leur personne, ils compromettoient non moins sûrement l'existence de la mère et de l'enfant. Ce qui eut lieu; car Hérode, troublé par cette nouvelle, s'enquit avec soin du lieu où étoit né l'enfant, dans le dessein de le mettre à mort. Matth II. 16.

Mais quelle étoit cette étoile qui leur sert de guide dans leur voyage? Consultons notre Evangile. Ce n'est pas ainsi que les astres ordinaires déterminent leur cours et leurs mouvements. Le soleil, la lune, les étoiles et les planètes vont de l'orient à l'occident, au lieu que celle-ci marchoit du septentrion au midi, selon la situation de la Palestine à l'égard de la Perse. Elle ne brille point durant la nuit, comme les autres, mais en plein jour. Son éclat est tel que le soleil lui-même ne l'absorbe point; elle se montre et disparoît. A peine les mages sont-ils entrés dans Jérusalem, Pag. 87.

elle se cache, pour se remontrer aussitôt qu'ils ont repris leur route, allant au-devant d'eux, s'arrêtant lorsqu'il le faut, se dirigeant avec une admirable conduite, comme
Exod. xl. 36. la colonne du désert, qui suivoit tous les mouvements du peuple hébreu; ce qui dénote bien une vertu toute particulière. Pour indiquer aux mages le lieu où ils devoient aller, celui où ils s'arrêteront, elle ne se fait point voir au haut du ciel; car vous jugez bien qu'à cette élévation, elle n'auroit point déterminé l'endroit précis qu'ils cherchoient, cette enceinte étroite d'une étable qui renfermoit un aussi petit corps que celui d'un enfant. Il falloit bien qu'elle se rappetissât, en quelque sorte, et descendît juste sur cette étable et presque sur la tête de l'enfant. Ce qui est marqué par l'évangéliste dans ces termes : *L'étoile qu'ils avoient vue en orient commença d'aller devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où étoit l'enfant elle s'y arrêta.* (Vers. 9.) Concluons qu'il n'y avoit dans cette étoile rien de naturel, rien qui ressemblât au reste de ces corps lumineux que nous appelons étoiles; mais que, sous cette forme extérieure, il y avoit une vertu extraordinaire envoyée du ciel pour diriger les mages dans leurs recherches.

Pag. 89. Pourquoi Dieu l'a-t-il fait luire? pour convaincre l'infidélité des Juifs et rendre leur ingratitude inexcusable. Parce que Jésus-Christ est descendu sur la terre pour abroger la loi ancienne, et appeler à son culte l'univers tout entier, il commence par ouvrir aux gentils les portes de la foi, et instruit son propre peuple par des étrangers. Voyant avec quelle indifférence ils en usoient à l'égard des prophètes quand ils venoient dans cette longue succession de siècles leur promettre la venue du Messie, il fait venir de loin des Barbares chercher le roi des Juifs au milieu des Juifs; et il

veut que des Perses leur apprennent les premiers ce qu'ils refusoient d'apprendre eux-mêmes des oracles de leurs prophètes; ménageant par là l'occasion d'aider la foi dans ceux qui étoient *de bonne volonté*, et de laisser sans excuse ceux qui persévéroient dans leur incrédulité. Car que pouvoient-ils dire en rejetant Jésus-Christ, d'après tous les témoignages des prophètes, lorsqu'ils voyoient ces mages le chercher à la seule apparition d'une étoile, et l'adorer aussitôt qu'ils l'ont trouvé? Il fait aujourd'hui, à l'égard de cette nation, par le ministère des mages, ce qu'autrefois il avoit fait par celui de Jonas à l'égard des Ninivites, ce qu'il fera encore par celui de la Cananéenne. Ainsi *les Ninivites s'élèveront contre ce peuple et le condamneront.* Ainsi *la reine de Saba accusera cette race infidelle.* Des étrangers ont cru aux moindres signes; et le peuple de Dieu a refusé de croire après les témoignages les plus éclatants.

Matth. XII. 41.
Luc. XI. 31.

Enfin n'avoit-il pas d'autre moyen qu'une étoile pour faire venir les mages aux pieds de Jésus-Christ? Mais lequel? devoit-il leur envoyer des prophètes; une voix venue du ciel, un Ange? ils ne les auroient point entendus. Dieu préfère le moyen le plus familier aux hommes de cette nation; par une admirable condescendance, il veut bien s'accommoder à leur foiblesse, et les attire en frappant leurs regards par l'aspect d'une astre nouveau et vraiment extraordinaire. Ainsi en avoit-il agi autrefois envers les habitants d'Ascalon et de Gaza, pour échapper à un fléau qui dévastoit leurs villes; ces peuples avoient consulté leurs devins, et firent ce que ceux-ci leur avoient ordonnés; Dieu, par une condescendance toute miséricordieuse, permit que leur conseil eût un plein succès. Sa gloire éclatoit d'une manière bien plus sensible, reconnue par le témoignage de ses ennemis eux-mêmes. Ainsi per-

Pag. 90.

I. Reg. VI. 9.

I. Reg. XXVIII. mit-il encore que l'ombre de Samuel répondît aux enchantements de la pythonisse.

Pag. 91. *Jésus donc étant né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, du temps du roi Hérode.* (Chap. II, vers. 1.)

Pour quelle raison indique-t-il les circonstances du lieu et du temps ? du lieu d'abord : pour ramener l'esprit de ses

Mich. V. 2. lecteurs à la prophétie de Michée : *Et vous, Bethléem, terre de Juda, vous n'êtes pas la plus petite entre les villes de Juda ;* Du temps, par allusion à l'autre prophétie de Jacob ou l'époque de l'avénement du Messie est marquée avec au-

Gen. XLIX. 10. tant de précision : *Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et il sera l'attente des nations.* Ce moment

Pag. 92. étoit arrivé. *Du temps du roi Hérode*, pour distinguer celui-ci de l'autre Hérode, simple tétrarque, qui fit mourir Jean-Baptiste.

Des mages vinrent de l'Orient. Dieu lui-même, plutôt que l'étoile, les amena; c'étoit lui qui agissoit sur leur cœur, comme autrefois sur le roi Cyrus, pour le disposer à délivrer le peuple Juif de sa captivité, laissant à leur libre arbitre le mérite de l'obéissance. *Des mages.* Pourquoi quelques-uns, et non pas tous ? parce que tous n'auroient pas apporté la même docilité de cœur et d'esprit. Une foule de peuples périssoient victime des désordres où ils étoient plongés, quand Ninive seule reçut la prédication du Prophète. De deux voleurs mourants à côté de Jésus-Christ, un seul fut sauvé (1).

Ils viennent, *demandant où est le roi des Juifs, qui est nou-*

Pag. 93. *vellement né; car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer.* (Vers. 2.) Quels vastes espaces ils ont

(1) De même Bossuet, *Élévat. sur les Mystères*, tom. X, pag. 70.

parcourus! Quel courage à braver tant de fatigues! Quelle franchise et quelle généreuse liberté dans leur déclaration! nul retour, nul embarras dans leurs paroles. *Nous avons vu son étoile;* ils ne craignent pas de révéler que c'est sur la foi d'un astre nouveau qu'ils se sont mis en route, et dans quelle intention? *Nous sommes venus l'adorer.* Rien ne les intimide; ni les mouvements du peuple, ni les jalouses fureurs du tyran. En effet, *le roi Hérode ayant appris cette nouvelle en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui.* (V. 3.) Hérode pouvoit raisonnablement s'alarmer pour lui et pour sa famille; mais Jérusalem, quel sujet de crainte pouvoit-elle concevoir, elle à qui ses prophètes promettoient depuis si longtemps un Sauveur, et avec lui tous les bienfaits de l'affranchissement? Mais c'étoit là le caractère Num. xi. 5. de ce peuple; il n'avoit reçu jamais qu'avec ingratitude les bienfaits de Dieu, jusqu'à regretter la servitude en Egypte, quand Dieu l'avoit appelé à une glorieuse liberté. Jérusalem se trouble, mais sans aller à la source, sans témoigner nulle curiosité pour connoître et voir de ses yeux cet enfant qui lui est donné, aux termes de la prophétie d'Isaïe; Isa. ix. 6. moins encore, nul désir de se joindre à ces étrangers qui sont venus l'adorer. L'annonce d'un nouveau roi, qui déjà se fait respecter si fort par les peuples de l'Orient, ne fait sur elle aucune impression: tant cette malheureuse cité est plongée dans le sommeil de l'indifférence!

Exhortation. Dangers de l'indifférence et de la tiédeur. Combien contraires à l'esprit du christianisme. Caractères de la vraie pénitence. Ferveur et contrition qu'elle inspire. Contre les spectacles et les divertissements profanes. Ceux qui y assistent ne se rendent pas moins criminels que ceux qui les donnent (*). Pag. 94.

(*) Tom. VII Bened., p. 84—102; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag 63—77.

Homélie vii *sur Saint-Mathieu.* (Chap. ii.)

Pag. 103. *Hérode ayant assemblé tous les princes des prêtres et les scribes, ou docteurs du peuple, il s'enquit d'eux où devoit naître le Christ; ils lui dirent que c'étoit dans Bethléem, de la tribu de Juda, selon ce qui a été écrit par le prophète.* (Vers. 4. 5.)

Les Juifs apprennent des mages qu'une étoile avoit annoncé le Messie dans leur pays; les mages, à leur tour, apprennent des Juifs que celui dont l'étoile indiquoit la naissance avoit été longtemps auparavant annoncé par les prophètes. Les informations sévères qu'Hérode a prises amènent les uns et les autres à la connoissance la plus claire de la vérité. Ceux mêmes qui la combattoient sont forcés malgré eux de la déclarer (1). Et certes que de témoignages suffisoient déjà pour en manifester l'évidence, pour peu qu'on voulût ouvrir les yeux! La présence de ces étrangers venus des extrémités de l'Orient pour voir cet enfant nouveau-né, le trouble extraordinaire dont le roi est saisi et qui le porte à rassembler son peuple, l'oracle du prophète qui semble comparoître en personne par-devant ce tribunal pour rendre un solennel témoignage; sans parler des événements surnaturels rapportés par saint Luc, comme les prophéties d'Anne, de Siméon, de Zacharie, l'apparition des Anges aux pasteurs de la Judée.

Pag. 104. Que si, après ces premiers miracles, Jésus-Christ paroît quelque temps se tenir dans l'obscurité, ce sera pour se montrer après avec encore plus d'éclat. Alors ce ne se-

(1) Bourdaloue développe éloquemment ces pensées de saint Jean Chrysostôme, *Serm. sur le mystère de l'Épiphanie*, *Mystères*, tom. i. p. 101 —104.

ront plus les Mages, ni une étoile; ce ne seront plus même les Anges du ciel, mais Dieu lui-même, mais son Père céleste, qui proclameront sa divinité le jour de son baptême, au moment où l'Esprit Saint viendra se reposer sur sa tête.

Et toi Bethléem... ; c'est de toi que sortira. (Vers. 6.) Le prophète n'a pas dit qu'il résidera dans cette ville, mais qu'il en sortira, qu'il y prendra naissance.

On a osé dire que cette prophétie s'appliquoit à Zorobabel. Cette opinion est insoutenable. Peut-on dire de celui-ci, comme de Jésus-Christ, qu'il est sorti *dès le commencement de l'éternité ?* En quoi la prédiction qui indiquoit Bethléem pour être le berceau du Roi-Messie, pouvoit-elle regarder Zorobabel, né à Babylone, comme son nom seul l'indique, et non pas dans la Judée? La cause de l'illustration de cette ville sera d'avoir donné la naissance au Messie : *C'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* A quel autre qu'à Jésus-Christ peut-elle se vanter d'avoir donné le jour?

Pag. 105.

Mich. v. 1.

Hérode *fit venir les mages en secret* (v. 7), dissimulant les projets sanguinaires que sa jalouse politique avoit déjà soulevés dans son esprit : insensé qui veut combattre les décrets du ciel! *Il s'enquit d'eux avec grand soin du temps que l'étoile leur était apparue ;* il s'informe, non de l'enfant, mais de l'étoile, enveloppant de tous les voiles de la circonspection les complots qu'il médite. Il est clair que l'étoile s'était fait voir à eux il y avoit déjà bien du temps; son apparition avoit dû précéder leur voyage. Ils n'ont pas manqué de le déclarer à Hérode; et c'est là ce qui le détermine à envelopper dans la ruine qu'il prépare à l'enfant de Bethléem tous ceux qui étoient venus au monde depuis deux ans. La frayeur et l'envie qui l'agitent de concert le portent à éten-

Pag. 106.

Pag. 107.

dre ses précautions au-dela même du temps qu'il avoit fallu à ces étrangers pour exécuter leur voyage ; *et, les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, informez-vous exactement de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer moi-même.* (Vers. 8.)

Pag. 108. Comme l'égarement de sa raison perce à travers sa dissimulation ! S'il a le dessein de l'adorer, pourquoi en faire un mystère en faisant venir les mages en particulier? Si c'est pour lui tendre un piége, comment se fie-t-il aux mages? Mais non : l'esprit une fois obsédé par la jalousie n'est plus capable de rien voir.

Les mages, sans défiance, poursuivent leur route. On ne soupçonne pas le crime que l'on n'a pas dans son cœur.

En même temps l'étoile qu'ils avoient vu en Orient marchoit devant eux (vers. 9), voyageant en quelque sorte avec eux, leur indiquant, non pas simplement la ville, mais le lieu où étoit né l'enfant, s'arrêtant précisément au-dessus, pour le faire reconnoître, puisque lui-même il n'avoit rien de considérable, pas plus que ceux qui l'habitoient.

Ainsi, dirigés et éclairés par ses rayons, ils ne peuvent plus douter que celui qu'ils sont venus chercher de si loin ne soit vraiment le Fils de Dieu.

Pag. 110. Quelle confusion pour Marcion et Paul de Samosate, de ne vouloir pas reconnoître ce qu'ont vu les premiers pères de notre Eglise ; car je ne crains pas de les qualifier de la sorte! Quelle confusion pour les blasphémateurs de l'humanité de Jésus-Chrrist, de refuser d'adorer dans sa chair celui que les mages de l'Orient adorent dans sa crêche! Naîtroit-il dans une crêche, seroit-il enveloppé de langes, s'il n'avoit pas une chair semblable à la notre? Et s'il n'étoit qu'un homme, viendroit-on l'adorer? Or, tel est manifes-

tement le caractère des hommages qui lui sont décernés par les mages. En l'adorant, ils reconnoissent qu'il est Dieu. Que les Juifs rougissent comme ces impies hérétiques, en voyant que des Barbares les ont dévancés dans la foi de Jésus-Christ, quand leur aveuglement les empêche de venir après. Ainsi avoit-il été prédit que les gentils seroient les premiers à embrasser la foi.

Exhortation. Allons, nous aussi, à la suite de ces heureux pag. 111.
étrangers. Sortons de ces contrées lointaines où nous retiennent nos habitudes déréglées; accourons, quoi qu'il puisse nous en coûter, pour mériter de voir Jésus-Christ; ne nous laissons pas intimider par les fatigues de la route. Si les mages n'avoient consenti à s'éloigner de leur pays, ils n'auroient pas eu la consolation de contempler Jésus-Christ. A leur exemple, détachons-nous de tous les embarras du siècle. Tant qu'ils étoient restés dans la Perse, ils n'avoient vu que l'étoile; ce ne fut qu'après en être sortis, qu'il leur fut donné de voir le soleil même de justice. Courage donc; mettons-nous en marche; dirigeons avec joie notre course vers la maison où repose le divin enfant. Dussent les peuples et les tyrans conjurés contre notre foi, s'opposer à un aussi généreux dessein, n'en laissons point les saintes ardeurs s'attiédir dans nos âmes. Ce n'est qu'avec ces sentiments que l'on triomphe de tous les obstacles. Les mages n'évitèrent les piéges que le tyran leur avoit tendus, qu'après avoir joui de la vue du divin enfant. Auparavant on les attaquoit par la frayeur, par les menaces; à peine ont-ils satisfait au mouvement de leur cœur, que la paix y domine. Ce n'est plus la clarté d'une étoile, mais la voix d'un Ange, qui dirige leur course. Ils sont devenus prêtres de Jésus-Christ en lui décernant leurs adorations pag. 112.
et leurs offrandes. Séparons-nous de ce peuple Juif qui

refuse de le reconnoître pour son roi. Fuyons cette ville où règne la confusion, ce tyran dont les mains ne demandent qu'à se baigner dans notre sang; fuyons ce vain prestige d'un monde de mensonge et d'imposture, pour nous réfugier dans la Bethléem spirituelle, nous asseoir à la table où l'on se nourrit d'un pain céleste. Ne fussiez-vous qu'un simple berger, vous serez admis à y voir le divin enfant. Vous seriez roi, vous seriez décoré de la pourpre, initié dans tous les secrets de la science, si vous n'y venez lui rendre vos hommages, ni tout l'éclat de votre dignité, ni toute votre science ne vous sauvera pas. Ne seriez-vous, comme les mages de notre Evangile, qu'un étranger et un Barbare, vous n'en aurez pas moins un libre accès à la cour de notre monarque. Il suffit de s'y présenter avec l'intention de le reconnoître et de l'adorer comme étant le fils de Dieu, et non pour l'insulter par des hommages dérisoires; non pour le fouler sous les pieds, selon l'expression de l'Apôtre, mais pour s'approcher de lui avec un double sentiment de crainte et de joie, si facile à concilier dans un cœur véritablement chrétien. Gardons-nous de ressembler à cet impie Hérode qui demandoit à venir l'adorer dans sa crèche, mais avec le dessein secret de l'égorger. Non moins criminels sont tous ceux qui participent indignement à nos sacrés mystères. Ceux-là, dit l'Apôtre, se rendent *coupables du corps et du sang de Jésus-Christ*. Tels sont ces hommes esclaves de l'amour des richesses, lesquels nourrissent en eux-mêmes un tyran jaloux de Jésus-Christ, et qui ne sauroit s'accommoder du règne de Jésus-Christ. Celui-là, il veut aussi l'empire; il a ses sujets qu'il envoie près de Jésus-Christ, avec l'air de l'adorer, mais en effet pour le mettre à mort. Prenons bien garde d'être de ce nombre. On leur ressemble toutes les fois qu'en professant

Hebr. x. 28.

I. Cor. xi. 27.

à l'extérieur des respects pour Jésus-Christ, et la prière sur les lèvres, on dément par ses œuvres les signes du christianisme. Si vous êtes riche, venez déposer votre or à ses pieds : c'est le donner à Jésus-Christ que de le verser dans les mains des pauvres. A l'aspect de ces étrangers, venus de si loin pour le contempler dans son berceau, vous êtes sans excuse, vous qui craignez de faire un pas pour vous approcher de ce malade, de ce prisonnier qui languit dans la misère et dans la souffrance. Mais que dis-je? je sollicite votre compassion en faveur des indi- Pag. 113.
gents et des prisonniers : vous donnez des larmes à leurs infortunes, les misères d'un ennemi même ne vous trouvent pas insensible; il n'y a que votre Dieu, ce Jésus-Christ, le maître souverain du ciel et de la terre, qui n'obtienne pas le plus léger tribut de votre bienfaisance! Les mages accourent offrir leurs trésors à Jésus-Christ : vous, vous n'avez pas un morceau de pain à lui donner! Vous, vous passez outre, le cœur froid et glacé, à l'aspect de Jésus-Christ, manquant de tout! Après tant de grâces dont il vous a comblés, vous n'avez pour lui que de l'ingratitude! Osez-vous vous comparer à ces mages à qui le désir de voir Jésus-Christ fait entreprendre un si long voyage, vous qui n'avez pas le courage de vous transporter dans son Eglise, près de sa crèche, à moins d'y être traînés sur de brillants équipages. C'est pour vous un voyage trop fatigant et que votre santé ne vous permet pas de hasarder! Combien encore n'ont pas ce prétexte, et le délaissent pour courir à ce qu'ils appellent leurs affaires, ou à leurs théâtres! Ils n'ont pas le temps d'aller voir Jésus-Christ dans sa crèche; ils ont bien le temps d'aller voir les courtisannes sur la scène (*).

(*) T. VII Bened., p. 102—118; Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 87—89.

Homélie viii *sur saint Matthieu.* (Suite du Chap. ii.)

P. 118. *Et étant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et se prosternent en terre; ils l'adorèrent, et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.* (Vers. 11.)

Quel motif a donc pu porter les mages à venir adorer Jésus-Christ dans sa crèche? Qu'y avoit-il de si remarquable dans sa mère ou dans le lieu où elle se rencontroit? Tout ce qui s'offroit aux regards n'avoit rien d'imposant; ni de bien propre à demander des hommages, tels que ceux de l'adoration : et pourtant vous les voyez, non-seulement se prosterner à ses pieds, mais déposer près de son berceau leurs trésors, et lui offrir des dons qui supposent qu'ils le croient moins un homme qu'un Dieu; l'encens et la myrrhe sont les présents faits à la Divinité (1). Qui donc a déterminé ce culte? Le même motif qui leur a fait abandonner leur patrie, et entreprendre un si long voyage; c'est à-dire l'étoile qui leur est apparue, et, avec elle la lumière d'en-haut qui éclairoit leur intelligence, et de pas en pas les dirigeoit vers une science plus parfaite. Autrement, tout le reste ne présentant à l'extérieur rien que de rebutant, ils n'auroient guère songé à l'adorer. Nulle pompe visible, nulle majesté au dehors. Un antre, une vile crèche, une femme manquant de tout! Et c'est bien là ce qui prouve combien leur sagesse étoit dégagée de toute pré-

(1) « Recevons l'interprétation des saints docteurs, et que l'Eglise approuve : on lui donne de l'or comme à un roi, l'encens honore sa Divinité, et la myrrhe son humanité et sa sépulture; parce que c'étoit le parfum dont on embaumoit les morts. » (Bossuet, *Elévat.*, t. x, p. 276.)

vention. A travers les voiles de son humanité, ils recon- Pag. 119.
noissent, ils adorent en lui le Dieu, auteur de tous les biens; ils lui offrent des présents qui n'ont rien de charnel comme les offrandes des Juifs, et par là sont bien mieux assortis à l'esprit de notre Église. Ce ne sont point ni des brebis, ni des génisses; mais les emblèmes pacifiques de la science, de l'obéissance et de la charité évangéliques.

Retournés dans leur pays, ils y seront les premiers Pag. 120.
prédicateurs de la foi chrétienne; et la fureur trompée du tyran apprendra avec quelle facilité Dieu se joue de ses ennemis, quand il ne daigne pas les abattre avec éclat sous sa puissance souveraine.

Or, après que les mages s'en furent allés, l'Ange du Sei- Pag. 121.
gneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir. (Vers. 13.)

Jésus-Christ n'échappe aux fureurs d'Hérode qu'en se retirant dans l'Égypte. Pourquoi choisir cette contrée? Saint Matthieu nous en donne pour premier motif l'accomplissement de la prophétie : *J'ai appelé mon Fils de* Osée. II. 1.
l'Egypte. J'y découvre encore d'autres raisons. C'étoit aussi pour annoncer à toute la terre les espérances qui bientôt alloient se réaliser. Parce que Babylone et l'Egypte étoient les principaux foyers de l'idolatrie; Dieu marquoit, par cette double action, qu'en les appelant des premiers à la foi, et les arrachant à tous les vices de la superstition, il ménageoit la même faveur à toutes les contrées du monde. Dans cette vue, il renvoie les mages à Babylone, et se fait lui-même conduire dans l'Egypte par sa mère. Outre ces motifs, la fuite de Jésus-Christ nous fournit encore une instruction des plus propres à diriger

notre conduite. C'est que, dès l'entrée dans la vie, nous devons nous attendre aux disgrâces et aux contradictions. Jésus-Christ en est la preuve. A peine est-il au monde, le voilà en butte aux fureurs de la tyrannie; il est réduit à s'expatrier, et sa sainte mère va chercher un asile dans une terre barbare. Dieu veut, par là, vous apprendre, à vous surtout qui avez l'honneur d'être engagés dans quelque fonction spirituelle, que s'il vous survient des tribulations à essuyer, des dangers à courir, vous ne disiez point dans le trouble et l'amertume de votre cœur : Pourquoi ce traitement injuste? Ma fidélité me donnoit droit à des récompenses plutôt qu'à des disgrâces. Que l'exemple de Jésus-Christ vous rassure ; la persécution marche d'ordinaire à la suite de la vertu....

Pag. 122. La Judée se déclare contre Jésus naissant : l'Egypte lui offre un asile, et le sauve des dangers qu'il avoit trouvés au sein de la patrie. Image de l'Église chrétienne. La prophétie n'eut pas pour objet seulement ce qui devoit arriver au temps de Jésus-Christ; mais ce qui devoit arriver après lui. Non-seulement les patriarches furent les figures du Messie, Jésus-Christ lui-même a été la figure de son Église.

Joseph obéit en silence, et s'expose, sans murmurer, à tous les hasards du voyage.

Pag. 125. On pourroit s'étonner qu'après avoir commandé aux parents de Jésus-Christ de fuir avec lui dans l'Egypte, l'Ange n'ajoute pas la promesse de les accompagner ni dans leur voyage, ni à leur retour. Son silence à cet égard leur faisoit bien mieux entendre qu'ils avoient l'escorte la plus sûre dans le divin Enfant qui, dès sa naissance, changea l'ordre des choses, et força ses ennemis eux-mêmes à contribuer à l'exécution de ses desseins. Les mages, des

Barbares, des idolâtres, ont quitté leur pays pour venir l'adorer; l'empereur, par son édit, n'a fait qu'exécuter Pag. 126. l'oracle qui avoit marqué sa naissance à Bethléem. L'Égypte le reçoit dans sa fuite; elle le sauve de la fureur de son ennemi, et en possédant son maître, elle reçoit un avant-goût de sa future sanctification, afin qu'aussitôt qu'elle entendra les Apôtres annoncer sa foi, elle puisse se glorifier d'avoir été la première à lui ouvrir son sein. Ce devoit être là le privilége de la Judée: mais l'Égypte le lui a ravi par son zèle. Et ces heureux commencements n'ont point été démentis par la suite. Transportez-vous dans les solitudes de l'Égypte.

Description de la vie sainte que mènent les solitaires. Éloge de saint Antoine, patriarche des solitaires d'Égypte. On peut se sauver dans Pag. 129. toutes les conditions. Abraham étoit né d'un père idolâtre et impie, sans qu'il ait été l'héritier de son impiété. Ézéchias étoit fils du détestable Achaz, ce qui ne l'empêcha point de devenir l'ami de Dieu. Joseph, au milieu même de l'Égypte, s'acquit la couronne d'une inviolable chasteté. Les trois jeunes Hébreux de Babylone surent conserver les maximes d'une sainte philosophie, et se défendre de tous les piéges de la volupté. Moïse vécut dans l'Égypte, et Paul dans tous les endroits du monde, sans que leur vertu ait été moins parfaite pour avoir habité parmi des méchants (*).

Homélie ix *sur saint Matthieu.* (Suite du Chap. ii.)

Hérode voyant que les mages s'étoient moqués de lui, il en fut fort irrité, et envoya tuer tout ce qu'il y avoit d'enfants dans Bethléem et aux environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'étoit fait exactement informer par les mages. (Vers. 16.)

(*) Tom. vii Bened., pag. 118—119; Morel, *Nov. Test.*, tom. ii, pag. 90—95.

Pag. 130. De plus sages réflexions auroient dû apprendre à Hérode l'inutilité de ses desseins. Mais vainement Dieu présente à l'ambition le remède qui pourroit la guérir; le cœur que domine cette sombre et tyrannique passion résiste à tout. Opiniâtre dans sa résolution, Hérode ne médite que carnage, et court à l'aveugle se précipiter dans l'abîme. Tout entier au démon qui le possède, il veut satisfaire à tout prix sa jalouse politique et son ressentiment. Nulle considération qui l'arrête. La nature est muette au fond de ce cœur égaré par ses fureurs; la rage qu'il a conçue contre les mages, il l'a fait retomber sur d'innocentes créatures, et par le massacre des nouveau-nés, il renouvelle l'affreuse
Exod. I. 22. tragédie qui avoit autrefois ensanglanté l'Egypte. Il ordonne le carnage de tout ce qu'il y avoit d'enfants dans Bethléem et aux environs.

On demande pourquoi Dieu a permis la mort prématurée de ces enfants; et l'on s'en prend à sa justice, qui n'a pas empêché ce meurtre exécrable. (Saint Chrysostôme a déjà répondu à l'objection par sa lumineuse théorie sur le bien et le mal, exposée dans le douzième volume de cet ouvrage, pag. 152-177.) Il n'est pas au pouvoir de l'homme de faire
Pag. 131. à aucun autre un mal réel. Les disgrâces que nous éprouvons, Dieu les permet, soit pour servir d'expiation à nos
Pag. 132. péchés, soit pour nous offrir l'occasion de mériter. Qui les supporte avec une courageuse résignation, non-seulement n'en reçoit aucun mal, mais en retire les plus précieux avantages. Ces innocentes victimes qu'Hérode immole à sa sanguinaire politique, étoient-elles malheureuses de mourir à la place de Jésus-Christ; de finir un court orage qui les amenoit au port d'une bienheureuse éternité (1)?

(1) Le P. Cheminais développe cette double pensée dans un excellent

Quelle épouvantable tragédie ! Les enfants sont arrachés Pag. 133.
des bras de leurs mères ; Bethléem nage dans le sang, mais vainement Hérode le fait couler par torrents; en vain il aura fait un horrible massacre des enfants de Bethléem. Celui qu'il cherche n'y sera pas enveloppé. Il en égorgera mille pour un seul ; et ce seul, dont il veut s'assurer, est celui qui lui échappera. Pourquoi? parce qu'il est écrit qu'il n'y a point de conseil ni de prudence contre le Seigneur. Sa cruauté n'aura servi qu'à publier avec plus d'éclat la naissance même du Messie, et à rendre son avénement plus célèbre dans toute la Judée. Il trouve sa propre peine dans le moyen dont il se sert pour contenter sa passion, c'est-à-dire qu'il meurt tragiquement lui-même, lorsqu'il croit avoir ôté la vie à Jésus-Christ, et il ne recueillera enfin pour prix de sa politique, dans tous les siècles, que la réputation infâme d'un homme tout à la fois insensé, impie et barbare (1).

Providence divine exécutant ses desseins par les moyens, ce semble, les plus contraires. Digression sur Hérode. Du mot *Nazaréen*. Contre la passion de l'avarice (*).

sermon pour la fête des saints Innocents, dont voici le dessein : « La Providence n'a permis la mort de ces saints innocents que pour leur bien, c'est-à-dire que pour leur gloire et pour leur bonheur le plus solide. Mort également glorieuse et avantageuse, d'être morts pour Jésus-Christ, voilà leur gloire; d'être morts pour Jésus-Christ dans un âge si tendre, voilà leur bonheur. » (Tom. v, pag. 204.)

(1) Étendu par l'auteur d'un sermon anonime dans Montargon, *Diction. apostol.*, tom. VII pag. 289, 292.)

(*) Hom. IX, tom. VII Bened., pag. 130—139.

Homélie x *sur saint Matthieu.* (Chap, iii.) — *Baptême de Jésus-Christ.*

Pag. 140. Pourquoi Jésus-Christ diffère-t-il jusqu'à sa trentième année à se faire baptiser ? C'est que devant abolir la loi après son baptême, il veut d'abord s'y assujettir durant tout le temps qui le précèdera, temps où d'ordinaire la vertu est le moins assurée ; et les fautes plus communes ; afin de déclarer, par l'exemple de sa vie, qu'en abolissant la loi, il n'avoit point prétendu s'en affranchir. Les âges divers de la vie ne sont point exposés aux mêmes tentations. Les premières années, c'est l'étourderie et le défaut de caractère qui les domine ; l'adolescence, c'est l'amour des voluptés, ce sont les passions. Le reste de la vie sera plus particulièrement exposé à l'avarice. Jésus-Christ attend jusqu'à trente ans : il passe par la suite de tous les âges, se soumettant à la loi, l'accomplissant avec fidélité, et vient enfin au baptême, qu'il ajoute comme perfectionnement à toutes les ordonnances déjà exécutées par lui ; car il marque lui-même que c'étoit là le dernier précepte de la loi qui lui restoit à accomplir, quand il dit à Jean : *Il faut que nous accomplissions ainsi toute justice.* (Vers. 15.)

La vie de saint Jean-Baptiste au désert. Sa prédiction. Il avoit été
Isa. xl. 3. prophétisé par Isaïe comme devant préparer les voies au Seigneur. Exposé de la prophétie. Exhortation à la pénitence, par les paroles du saint précurseur : *Faites de dignes fruits de pénitence* (*).

Où sont, Seigneur, ces légions d'Anges, ces Chérubins abaissant leurs ailes en votre présence? Quand il vous plut de glorifier Moïse, vous fîtes descendre une nuée lumi-

(*) Hom. x *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. i, pag. 110.

neuse, et marcher devant lui une colonne enflammée. Vous fîtes rayonner autour de son visage la gloire des Anges. Tel est l'éclat dont vous environnâtes un simple serviteur; et vous, son maître, sans pompe, sans nul appareil, vous venez, sous les dehors les plus communs, abaisser devant moi cette tête devant laquelle tout se courbe en tremblant! Montrez ce que vous êtes. C'est assez d'abaissements; que la grandeur ait son tour. Juste et saint comme vous êtes, quel besoin avez-vous d'être baptisé? C'est à moi à recevoir de vous ce baptême que vous venez me demander. Je sais tout ce que vous êtes. Ne l'ai-je point manifesté déjà dès le sein maternel où j'étois enfermé? Vous triomphiez dès lors des lois de la nature, pour apprendre à ma langue à vous proclamer par l'organe de ma sainte mère. Luc. I. 41.

A cela, que répond Jésus-Christ? *Laissez-moi faire pour cette heure; car il est bon que nous accomplissions toute justice.* Comme je me suis soumis à la circoncision, pour obéir à la loi de Moïse, ainsi je veux être baptisé pour publier la loi de grâce. Laissez-moi imprimer à l'eau du baptême une vertu sanctifiante. Mon Père aura soin de ma gloire, en faisant crier du haut du ciel: *Voici mon Fils bien-aimé.* Nouvel Adam, je viens laver la faute du premier. Si je ne suis point baptisé, moi qui en suis le représentant; comment pourra-t-il recouvrer la pureté qu'il a perdue? Je viens recevoir le baptême pour conférer à mes disciples le sceau de la régénération. Médecin charitable, bien que n'ayant nul besoin du remède, je veux bien m'associer à ceux qui sont malades, en leur ouvrant une piscine de salut. Je mourrai bien pour eux; refuserai-je pour eux d'être baptisé? Matth. *Ibid.* 17.

Alors Jean ne lui résista plus; et Jésus, après avoir été baptisé, ne fut pas plutôt monté hors de l'eau, que le ciel Luc. III. 21, 22.

s'ouvrit, et il vit l'Esprit de Dieu descendant en forme de colombe, venant sur lui; et en même temps, une voix du ciel se fit entendre en ces mots : C'est là mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.

Jean obéit en tremblant. Il repose ses mains sur la tête de Jésus-Christ. Les cieux se sont ouvert; les Anges en grand nombre contemplent ce spectacle. Le peuple, présent en foule, s'étonne et se demande : *Quel est cet homme?* Ce qu'il est? Vous en doutez encore : C'est mon Fils bien-aimé, dans qui j'ai mis toutes mes affections; écoutez-le. Dieu, son père, témoigne en ces termes son amour pour son Fils, afin que nous comprenions quel est l'amour qu'il nous porte à nous-mêmes, puisqu'il a pu consentir à nous livrer un tel Fils, à nous, esclaves misérables, qui n'avions mérité de sa part que colère et vengeance (*).

Mais pourquoi ces paroles : *Il est bon que nous accomplissions toute justice?* Où est, me dira-t-on, la justice de se laisser baptiser? Il y avoit justice à se soumettre à l'oracle de la prophétie. C'étoit pour y obéir que Jésus-Christ avoit accepté la circoncision; qu'il s'étoit dévoué comme victime; qu'il observoit la loi du sabbat; qu'il se conformoit aux solennités du rit mosaïque. Il y avoit encore une obligation de plus à remplir, c'étoit celle du baptême. Que Dieu lui-même l'eût sanctionnée, Jean-Baptiste le déclare par ces paroles : *Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau;* et Jésus-Christ lui-même : *Tout le peuple et les publicains ont rendu gloire à Dieu, et ont été baptisés du baptême de Jean; mais les pharisiens et les docteurs de la loi ont méprisé le conseil de Dieu, ne s'étant point fait baptiser par Jean.*

Joan. I. 33.
Luc. VII. 29.

(*) *In sanct. Theophan.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 253 - 256 et pag. 366.

Puisque la mission de Jean lui venoit de Dieu, Jésus-Christ n'a donc fait qu'acquitter la volonté de Dieu et remplir un acte de justice en se laissant baptiser. Esclaves du péché et de la mort, nous étions incapables de payer notre rançon. Jésus-Christ s'est substitué à notre place et veut bien payer notre dette. Et pour témoigner que désormais nous étions réconciliés avec Dieu, l'Esprit Saint descend sur Jésus-Christ, sous la forme d'une colombe, comme au temps de Noé la colombe rapporta dans l'arche le rameau d'olivier, pour indiquer que la terre, rentrée en grâce avec le Seigneur, n'avoit plus à redouter ses vengeances (*). Gen. VIII. 11.

Homélie XII *sur saint Matthieu.* (Chap. III.)

Le Maître vient se faire baptiser avec ses serviteurs, le juge avec les criminels : ne vous en troublez pas. Plus il s'humilie, plus il est grand. En le voyant consentir à s'enfermer neuf mois dans le sein d'une femme, et en sortir revêtu de notre nature, pour aller ensuite mourir au sein de l'ignominie et de la souffrance, on ne doit plus s'étonner qu'il veuille bien se confondre avec des esclaves pour être baptisé. Ce qui doit bien plus surprendre, c'est qu'étant Dieu il n'ait pas dédaigné de se faire homme. Tout le reste n'est qu'une conséquence de ce premier abaissement. Pag. 160.

C'est pour nous mettre en garde contre ces fausses idées, que Jean-Baptiste avoit dit auparavant qu'il n'étoit pas digne de dénouer les cordons de ses souliers; que c'étoit là véritablement le juge universel qui ren- Pag. 161. Luc. III. 16.

(*) Hom. XII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 160—167; Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 136 et seq.

Ibid. 17. droit à chacun selon ses œuvres, qui répandroit son Esprit Saint sur tous les hommes : afin qu'au jour de son baptême on ne se livrât point à aucune pensée injurieuse à sa divinité. Et de là cette parole du saint précurseur au moment où Jésus-Christ vient se faire baptiser par ses mains : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi?* (V. 14.) Comme le baptême qu'il conféroit supposoit des péchés qui avoient besoin d'être lavés par la pénitence, pour que l'on ne crût point que Jésus-Christ fût dans ce cas, il s'étoit empressé de l'appeler l'agneau
Joann. I. 29. rédempteur de tous les péchés du monde. D'après cela, pouvoit-il être lui même sous le joug du péché? Aussi ne dit-il pas seulement qu'il soit exempt de péché; mais, ce qui est bien plus concluant, *qu'il efface les péchés* (*).

Vous avez entendu Jean-Baptiste crier aux Juifs qui se pressoient en foule autour de lui pour être baptisés par ses mains : Je *vous baptise dans l'eau pour vous porter à la pénitence; mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je, ne suis pas digne de dénuer ses souliers.* Que dites-vous, ô saint prophète! pourquoi vous déprécier ainsi vous-même par ces paroles : *Un autre est plus puissant que moi*? N'êtes-vous pas le fils du pontife Zacharie, vous de qui la naissance fut l'objet de tant de vœux, vous dont le seul aspect inspiroit du respect aux animaux du désert; vous le Fils de la promesse, dont l'ange Gabriel présagea l'avénement, vous qui fûtes proclamé dans le sanctuaire même à la vapeur des parfums sacrés, vous dont le nom indique que vous êtes la grâce du Tout-Puissant? — O Juifs, vous ne savez ce que vous dites : Moi je rends un témoignage public à la vérité qui m'est connue. Oui, celui qui vient

(*) Hom. IV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 160—167; Mor, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 136.

est plus puissant que moi; car c'est lui qui agit par moi, non moi par lui. Je ne suis que l'esclave, il est le maître; son précurseur, il est l'envoyé du ciel; l'interprète de son Esprit, il est l'Esprit lui-même qui vivifie toutes choses. Je prêche la pénitence, c'est lui qui consomme l'adoption. Je baptise dans l'eau, vous lavant de vos péchés, comme l'on purifie des vases souillés; mais lui, il versera la grâce dans les cœurs, en vous baptisant dans l'Esprit Saint, et dans un feu qui éclaire sans consumer. Moi, j'avertis à l'avance; c'est lui qui remplira l'office de juge : *Il tient son van à la main, et il nettoiera parfaitement son aire; il amassera son froment dans son grenier, mais il brûlera la paille* Luc. III. 17. *dans un feu qui ne s'éteindra jamais.* Donc, *celui qui vient après moi est plus puissant que moi.* Frappés de ces paroles, Joan. I. 30. les Juifs s'attendent à une pompe humaine; ils sont loin de soupçonner que tant de majesté se réduise à la bienfaisance toute spirituelle qui signale d'ordinaire la présence de la divinité. Quand elle vient sous les voiles de son humanité, sans suite, dans une apparente abjection, telle que le dernier des hommes, sur les bords du Jourdain, courber sa tête sous les mains de Jean pour recevoir le baptême; Jean, lui-même, a peine à reconnoître son Dieu, son souverain sous cet humble extérieur. Il hésite, il est déconcerté. Quoi! s'écrie-t-il : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous, et vous venez à moi?* Que faites-vous, Matth. III. 14. ô mon Seigneur! pourquoi cette posture suppliante et humiliée? Les Juifs à qui je parlois de votre royale magnificence, de votre justice sévère, vous reconnoîtront-ils sous d'aussi simples dehors? Où sont les légions célestes qui composent votre escorte? où sont ces Chérubins abaissant leurs ailes en votre présence (*).

(*) *In sanct. Theophan.*, Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 252—256; tom. I Bened., pag. 818.

Homélie xiii *sur saint Matthieu.* (Chap. vi.) *Tentation au désert.*

Pag. 167. *Alors Jésus fut emmené par l'esprit dans le désert, pour être tenté par le Démon.* (V. 1.) *Alors*, c'est-à-dire après que le Saint-Esprit fut descendu sur Jésus, et qu'une voix venue du ciel eut fait entendre ces mots : *C'est là mon fils bien-aimé, dans qui j'ai mis toute mon affection ;* l'Esprit Saint l'a conduit dans le désert. Pourquoi ? Parce que Jésus-Christ se proposoit d'être en toutes choses notre maître et notre modèle ; il consent à se laisser emmener dans le dé-
Pag. 168. sert et tenter par le Démon, afin que si, après le baptême, nous venons à être éprouvés par de graves tentations, nous ne nous laissions point surprendre ni déconcerter comme à l'aspect d'un événement inattendu, mais que nous leur opposions un courage mâle et une résistance vigoureuse ; la tentation n'étant qu'une suite naturelle de la profession du christianisme. Vous venez de recevoir une armure : est-ce pour ne pas vous en servir? n'est-ce pas plutôt pour combattre? Attendez-vous donc que Dieu permettra que vous soyez tenté. Il a ses motifs; c'est d'abord de vous apprendre que la grâce du saint baptême vous a rendu plus fort que votre ennemi, puis d'empêcher que vous ne vous prévaliez du bienfait que vous avez reçu. La tentation est un frein qui vous arrête et vous tient en défiance. C'est encore pour que le Démon, toujours aisément porté à suspecter la sincérité de votre conversion, demeure bien convaincu de la franchise de votre renoncement à son service ; c'est afin de vous fortifier, de vous retremper par la tentation ; enfin, de vous bien pénétrer de l'importance des dons que le Seigneur vous a faits. Le Démon ne penseroit guères à vous attaquer, s'il n'étoit jaloux de l'hon-

neur auquel il vous voit élevé. L'envie qu'il avoit conçue contre le premier homme en fit son ennemi; et si par la suite il dirigea contre le saint homme Job les traits de son infernale malice, c'est parce qu'il ne pouvoit supporter les louanges que Dieu donnoit à sa vertu. Quel est donc le sens de ce mot de l'Evangile : *Priez pour n'être pas exposés à la tentation;* c'est-à-dire que nous ne devons pas nous y exposer de nous-mêmes, mais l'attendre, et en soutenir l'agression avec courage, quand elle vient à se rencontrer.... Matth. xxvi. 41.

Arrêtons-nous un moment à considérer l'artifice du tentateur, le lieu et le temps qu'il choisit. Le lieu : c'est un désert, une solitude sauvage où il n'y a que des bêtes pour habitants, comme saint Marc l'indique; pour nous insinuer que le Démon redouble ses attaques quand il nous voit seuls, sans appui, séparés des autres. Il ne réussit autrefois à surprendre la mère du genre humain qu'en la voyant hors de la compagnie de son mari. Le temps : il ne s'approche de Jésus-Christ qu'au moment où, pressé par la faim, il met un terme à son jeûne. Il n'avoit point osé l'attaquer durant tout le temps qu'il s'étoit imposé ce jeûne, auquel le Sauveur avoit consenti, pour nous apprendre qu'après le baptême nous ne devons point nous livrer aux plaisirs de la table, mais expier, par l'abstinence, les sensualités dont nous nous étions rendus coupables avant le baptême. Marc. i. 13. Pag. 169.

Pour nous apprendre donc de quelle manière nous devons résister à la tentation, Jésus-Christ permet que le démon le tente à diverses reprises. *Si vous êtes*, lui dit-il, *le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pains.* (V. 3.) Il avoit entendu la voix du ciel, qui avoit dit : *C'est là mon fils bien-aimé dans qui j'ai mis toute mon affection*, et le témoignage éclatant que Jean lui avoit rendu; par Matth. iii. 17.

là il a compris qu'il y a dans Jésus-Christ plus que l'homme. En même-temps il le voit pressé par la faim : comment le Fils de Dieu peut-il éprouver la faim ? Ne pouvant pénétrer encore le mystère de sa divine incarnation, il hésite, il doute, il s'enveloppe dans des paroles captieuses, pour chercher à surprendre son secret : *Si vous êtes le Fils de*
Pag. 170. *Dieu ;* il ne lui dit pas : puisque vous avez faim, ordonnez ; c'eût été le rabaisser au rang des hommes sujets à ce besoin ; il l'attaque bien mieux par l'appât de la louange : *Si vous êtes le Fils de Dieu.* Quelle sera la réponse de Jésus-Christ ? Il confond l'artifice en lui faisant voir que le besoin qu'il éprouve n'a rien de honteux, rien qui soit indigne de sa sagesse, et découvre le piége caché sous sa feinte adulation : *L'homme*, répondit-il, *ne vit pas de pain seulement.* (V. 4.) C'est-à-dire Dieu peut bien donner à celui qui a faim une autre nourriture, à savoir celle de sa parole... On demandera pourquoi Jésus-Christ n'accorda pas au Démon le miracle que celui-ci lui demandoit ? A quoi bon ? répondrai-je ; l'intention du tentateur n'étoit pas de croire, il ne cherchoit qu'à surprendre J.-C., comme il avoit fait à l'égard de nos premiers parents, qu'il réussit à tromper en les flattant de fausses espérances. Ainsi les Juifs lui de-
Pag. 172. mandoient-ils dans la suite des miracles, que Jésus-Christ leur refusa, pour nous apprendre que quand nous en pourrions faire, l'on doit s'en abstenir quand il n'y a pas de raison qui les commande, ou que la vanité s'en mêle ; et qu'il ne faut jamais ajouter foi aux paroles du Démon, quelque chose qu'il nous conseille, même dans nos plus pressants besoins.

Vaincu et désarmé dans son premier dessein, le Démon change de batterie : *Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car il est écrit qu'il ordonnera à ses Anges d'avoir*

soin de vous, et qu'ils vous porteront entre leurs mains. (V. 6.) Toujours la même manœuvre. Autrefois il avoit dit à nos premiers parents, pour les jeter dans la défiance contre Dieu : *Dieu sait qu'au jour que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et que vous serez comme des dieux.* Gen. III. 6. De même, en cette occasion. Dieu, lui dit-il, vous a bien qualifié du titre de son Fils, mais c'est pour vous tromper; où bien, si la chose est vraie, et que vous soyez en effet le Fils de Dieu, prouvez-le par quelque témoignage sensible. Le Démon avoit allégué un texte des saintes Écritures; Jésus-Christ oppose un texte des prophètes. Avec calme et douceur, il répond : *Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Deut. VI. 16. Apprenez de l'exemple de notre divin Maître, que c'est par la patience plutôt que par des miracles que l'on triomphe du Démon ; et que jamais il ne nous est permis d'agir par ostentation, et par amour d'une vaine gloire. Voyez en outre la maladresse du Démon, dans le témoignage qu'il allègue. Ce n'est pas comme lui à contresens et d'une manière infidèle, que Jésus cite l'Écriture En disant *qu'il ordonnera à ses Anges d'avoir soin de vous*, Ps. XC. 11. elle ne vous donne pas le conseil de vous jeter en bas. Que les Démons se précipitent en bas tant qu'ils voudront; Dieu ne sait que relever les âmes qui sont à terre. Le Fils de Dieu met sa puissance, non pas à se précipiter au hasard, non pas à faire avec les Démons assaut de témérité, mais à sauver ceux qui sont tombés. Jésus-Christ ne daigne pas encore se manifester au tentateur; il ne lui parle qu'un langage humain. « L'homme ne vit pas seulement de pain; » vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » Il n'y a rien là qui sorte du langage ordinaire. De là vient que le Démon multiplie les épreuves. Tel que le combattant déjà blessé à Pag. 172. mort et baigné dans son sang, déjà enveloppé des om-

bres du trépas, se roule en se débattant de divers côtés; ainsi le Démon, frappé des deux traits mortels qui viennent de lui être portés, chancelle et se replie sur divers artifices. Il essaie encore un nouveau combat, et transportant le Sauveur sur le sommet d'une montagne, il découvre à ses yeux les royaumes du monde, en lui disant : *Je vous donnerai toutes ces choses si vous tombez à mes pieds pour m'adorer.* (V. 8.) Jésus-Christ lui répondit : *Retire toi, Satan; car il*
Deut. VI. 13. *est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.* Le Démon avoit osé s'en prendre à la majesté de Dieu, et en se vantant de pouvoir disposer des royaumes de la terre, il dispute au Tout-Puissant le titre de Créateur de l'univers. Jésus-Christ venge les droits de Dieu son père, et avec une patience toute divine : *Retire-toi*, lui dit-il, *ô Satan.* Parole souveraine à laquelle le tentateur obéit; car après cette réponse, ou plutôt cet ordre de Jésus-Christ, il prend la fuite, et cesse toute question.
Luc. IV. 13. Saint Luc observe que le Démon *avoit achevé toutes ses tentations.* Pourquoi ? Parce que ce sont là les trois principales auxquelles toutes les autres viennent se réunir comme à leur source générale; à savoir, la complaisance envers les appétits du corps, la recherche d'une vaine gloire, l'amour des biens terrestres. Parce que de tous les moyens de séduction, le dernier est le plus puissant, c'est aussi celui par lequel il termine son attaque, celui qu'il réservoit à dessein pour le dernier combat. Comment donc triompher de notre ennemi ? Pas d'autres moyens que celui dont Jésus-Christ nous donne ici la leçon, qui est de recourir à Dieu, de croire que, même dans nos besoins les plus pressants, sa parole est une nourriture qui supplée à toutes les autres; que dans les biens mêmes que nous recevons de sa main libérale, nous ne devons point tenter

Dieu ; que toute notre ambition doit aspirer à la seule gloire du royaume céleste ; que tout le reste doit être compté pour rien ; et que tout ce qui excède la nécessité, n'est digne que de nos mépris.

Il n'est rien qui nous assujettisse au Démon comme la passion des richesses. Nous en avons pour preuve une expérience journalière. Aujourd'hui encore, nous ne manquons pas de tentateurs qui viennent nous dire : Nous vous donnerons toutes ces choses, si vous tombez à nos pieds pour nous adorer. Organes et instruments du Démon sous une forme humaine, ils étoient tous à la fois représentés par le Démon quand il osa s'approcher de Jésus-Christ pour lui adresser un semblable langage ; ce que l'évangéliste nous insinue par cette parole : *le Démon se retira d'auprès de lui pour un temps ;* voulant nous dire que Pag. 173. par la suite il devoit l'attaquer encore par ses suppôts.

Et voilà que les Anges s'approchèrent de lui et le servoient. (Vers. 11.) Tant qu'il avoit été aux prises avec son ennemi, il ne leur avoit point permis de se montrer encore, pour se donner à soi-même tout l'honneur du combat. Ce n'est qu'après avoir triomphé de ses attaques diverses, et après l'avoir mis en fuite, que ses Anges viennent se présenter à lui, pour vous apprendre à vous-mêmes, qu'à la suite des victoires que vous aurez remportées sur le Démon, les Anges s'empresseront de se rendre auprès de vous, et d'applaudir à votre triomphe. Ainsi Lazare, éprouvé par les angoisses de l'indigence et de la faim, fut-il porté par les Anges au séjour du repos. Jésus-Christ nous donnoit dans ces événements figuratifs l'annonce des biens qui nous sont réservés dans l'avenir ; parce que tout cela n'est arrivé que pour votre instruction. Efforcez-vous donc de retracer la victoire de Jésus-Christ ; et si quelqu'un de ces hommes qui

se sont dévoués au service du Démon, venoit, empruntant son langage, et animé de son esprit, vous dire d'un ton insultant : Puissant en œuvre comme vous êtes, transportez cette montagne; ne vous troublez point, nul emportement; mais répondez avec calme par les paroles de Jésus-Christ : *Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Qu'ils viennent proposer le crédit et la puissance, l'opulence et la richesse à la condition de les adorer, résistez avec une généreuse fermeté. L'épreuve à laquelle le Démon mit Notre-Seigneur, il la renouvelle chaque jour à l'égard des serviteurs de Jésus-Christ, déployant contre eux les mêmes manœuvres, non pas seulement au désert, mais au sein de nos cités, dans nos places publiques, dans nos tribunaux, mais jusque dans l'intérieur de nos maisons et de nos propres familles. Quelle doit donc être notre conduite? C'est de lui refuser toute créance, de fermer l'oreille à ses paroles, de ne répondre à ses caresses que par la haine; c'est un ennemi implacable, et qui nous attaque sans être attendu. Quoi que nous fassions, nous ne travaillons jamais pour notre salut avec autant d'activité que lui pour notre perte. Opposons-lui, non pas des paroles seulement, mais des œuvres; non des résolutions, mais des faits; ne lui accordons rien, rien absolument de ce qui peut lui être agréable. Il promet, non pour donner, mais pour recevoir; il promet des trésors sur la terre, pour nous en dépouiller bientôt, et nous faire perdre avec eux les trésors du ciel; il n'enrichit dans la vie présente, que pour appauvrir dans la vie future. Si la richesse ne lui réussit pas pour nous perdre et nous éloigner des récompenses immortelles, il a recours à la pauvreté; et c'est par là qu'il attaqua Job. Mais combien il fut trompé dans ses espérances! Le saint patriarche avoit résisté à l'orgueil des prospérités, il soutint avec encore plus

de force les assauts de l'indigence ; sans attachement à ses biens, tant qu'il les posséda, sans regret pour ces mêmes biens, quand il vint à les perdre. Aussi fut-ce moins son opulence passée, que sa pauvreté actuelle qui le rendit illustre. Le Démon avoit pu lui enlever ses richesses; il ne pouvoit rien contre sa charité ; au contraire, il ne fit qu'en redoubler les saintes ardeurs, et, à la place des biens dont il Pag. 174.
l'avoit dépouillé, lui procurer de plus abondantes et de plus précieuses richesses. Vainement aux rigueurs de la pauvreté, il ajouta la souffrance et les plaies dont il frappa tout son corps : c'étoient autant de nouveaux triomphes pour sa vertu. Furieux de voir qu'avec tout ce formidable appareil de guerre, il n'avoit pu avancer d'un pas, il revient à ses antiques manœuvres, et comme il avoit tenté le premier homme par Ève, ainsi essaiera-t-il de tenter Job par sa femme. Le patriarche sut la réduire au silence; et c'est là encore notre modèle. Que ce soit un frère, un ami le plus tendre, une épouse dont il emprunte la voix pour nous porter à faire quelque chose de criminel, n'importe; voyons, non celui qui parle, mais celui qui fait parler; détestons, non l'instrument, mais l'auteur du perfide conseil. Ce sont là de ses artifices ordinaires. Il a l'air de vous consoler, de compatir à vos maux, de vous flatter par des paroles douces en apparence ; caresses empoisonnées sous lesquelles il déguise ses homicides complots. S'il vous flatte, lui, ce n'est que pour vous perdre; mais quand Dieu vous châtie, c'est pour votre bien. Gardons-nous donc de nous laisser tromper par ces faux dehors, et ne faisons pas consister le calme de la vie dans une paix simulée : *Dieu châtie celui qu'il aime*, dit le Sage. Tant Prov. III 12.
que la fortune nous sourit au milieu des égarements où nous vivons, c'est alors que nous devons nous affliger. Si

le péché doit nous tenir dans une appréhension continuelle, c'est surtout lorsqu'il semble impuni, et qu'il ne nous arrive rien de fâcheux. Quand la justice divine se venge à mesure que nous l'offensons, elle nous fait grâce; mais quand sa longanimité laisse s'accumuler nos manquements, c'est pour réserver un plus rigoureux jugement à l'impénitence. Le juste, lui-même, n'est jamais sans tribulation; à plus forte raison le pécheur doit-il en éprouver. Voyez Pharaon. La patience du Seigneur s'étoit épuisée à son égard; quelle terrible vengeance le punit de tous ses crimes à la fois! Combien Nabuchodonozor ne s'étoit-il pas rendu coupable! La justice divine l'attendoit à la fin pour punir ses crimes d'un seul coup. Le mauvais riche de l'Évangile n'avoit jamais eu rien à souffrir. Son châtiment fut d'autant plus rigoureux, qu'il avoit été plus tardif. Durant la vie présente, il avoit épuisé les délices. Quand il fallut la quitter, ce fut pour aller expier son opulence dans un lieu où les supplices qui l'y attendoient devoient être sans consolation. Et cependant il se rencontre de ces cœurs glacés, de ces esprits tellement dépourvus de sens, qu'au mépris des espérances futures, ils se concentrent tout entiers dans les choses présentes. Vous les entendrez-vous tenir cet absurde langage : Jouissons des biens que la vie de ce monde nous offre, et laissons à l'avenir ses secrets et ses obscurités. Je me livrerai donc à tous mes appétits; je n'aurai d'autre maître que mon plaisir; je ne connoîtrai d'autre vie que la vie présente. Je veux vivre au jour le jour; gardez pour vous le lendemain. O comble d'extravagance! En quoi, je vous le demande, une telle vie diffère-t-elle de celle des animaux? Ne leur donnons pas même le nom d'hommes. Eh! qui pourroit nous accuser d'exagération, en nous

entendant reléguer dans la classe des animaux les plus immondes et les plus stupides, des êtres qui s'obstinent à regarder encore comme douteuses et incertaines des vérités plus évidentes que tout ce qui s'offre à nos yeux? Vous ne voulez pas en croire à tous les autres témoignages; écou- Pag. 175.
tez du moins les Démons, lorsque, pressés par la puissance divine et par l'excès des tourments qu'ils endurent, vous les entendez s'échapper en clameurs et en hurlements, et par là publier la vérité des supplices réservés à l'autre vie. Cette confession, qui leur est arrachée par la présence des corps de nos saints martyrs, ou par la violence des tortures qu'ils éprouvent, la feroient-ils s'ils n'y étoient contraints, eux, que la haine qu'ils nous portent devroit bien plutôt engager à la dissimuler; eux, qui ont tant d'intérêt à nous entretenir dans une sécurité funeste, en éloignant de nos pensées la crainte des peines de l'enfer et d'un jugement à venir? Et vous, que la dignité de chrétien admet à la communication des plus ineffables mystères, loin d'imiter la profession de foi des Démons, vous enchérissez encore sur leur impiété !

Mais qui est-ce, nous dites-vous, qui est venu de l'autre monde pour nous rendre compte de ce qui s'y passe? Eh qui donc aussi est descendu du ciel pour nous dire qu'il y réside un Dieu Créateur de toutes choses? Mais qui manifeste à vos yeux l'existence de votre âme? Si vous ne voulez consentir à croire que ce que vous voyez, vous révoquerez donc en doute qu'il y ait un Dieu, qu'il y ait des Anges, que vous ayez une âme; il n'y aura donc pas une vérité dont vous puissiez avoir la certitude? Si vous êtes résolu de ne croire que ce dont l'existence est évidemment démontrée; j'en conclurai, moi, que les objets invisibles ont plus de droits encore à votre créance que

ceux mêmes qui tombent sous vos sens. Cette proposition vous étonne; elle n'en est pas moins incontestable; et il n'est personne qui, avec tant soit peu d'intelligence, n'en tombe d'accord. Par exemple, nous sommes si souvent trompés par le témoignage de nos yeux : c'est la distance, c'est la disposition de l'atmosphère ; c'est la préoccupation de l'esprit et ses distractions; ce sont les nuages dont nos passions diverses couvrent les objets, qui égarent nos jugements sur leur nature réelle, non pas seulement dans leurs principes élémentaires, ils sont impénétrables ; mais dans leurs simples qualités extérieures et sensibles à la vue. Il n'en est pas ainsi des objets qu'éclaire le flambeau des saintes Écritures : leur infaillible lumière se réfléchit sur tout ce qui existe hors de nos sens, et donne à nos jugements la certitude de l'évidence. Ne nous faisons donc point illusion. De semblables doctrines nous jetteroient dans une insouciance dont l'inévitable résultat seroit de nous précipiter dans ces mêmes feux dont elles semblent vouloir nous défendre. S'il ne doit point y avoir de jugement, ni de supplice infligé au crime, il s'ensuit qu'il n'y a point non plus de récompense réservée à la vertu. Voyez à quelles conséquences vous entraîne un premier blasphème; il vous réduit à dire qu'un Dieu essentiellement juste, bon et miséricordieux ne tient nul compte des efforts et des sacrifices de ses serviteurs. Et de quel raisonnement encore appuieriez-vous une semblable prétention? Vous n'en pourriez produire aucun. Car enfin,
Pag. 176. jugez-la par votre propre conduite à vous-même. Vous seriez le plus dur, le plus impitoyable des hommes; vous surpasseriez les animaux féroces en inhumanité : vous ne laisseriez pas à vos derniers moments sans récompense le dernier de vos domestiques de qui vous auriez reçu des

marques d'affection. Vous affranchissez votre esclave, vous lui laissez quelque somme d'argent, quelque don ; et dans l'impuissance où la mort vous mettra de lui témoigner vous-même l'intérêt qu'il a mérité de votre part, vous ne manquez pas de le recommander particulièrement à vos héritiers, à qui vous adressez les plus vives instances, pour que ses services ne soient pas oubliés. Voilà ce que vous faites, vous, pour n'être pas en reste avec un simple serviteur; et le Dieu qui est la bonté infinie, le Dieu dont la charité pour les hommes ne connoît point de bornes, le Dieu qui leur a fait tant de bien, n'auroit pas de récompense à promettre à ses serviteurs, tels que ces magnanimes apôtres, Pierre, Paul, Jacques et Jean, qui se sont dévoués pour lui aux privations les plus dures, éprouvés chaque jour de leur vie par la faim, traînés de prison en prison, déchirés de coups, précipités dans les flots, dévorés par la dent des animaux, mourant tous les jours, exposés sans cesse à des tortures qu'il seroit impossible même de compter ! Quoi ! vous voyez dans vos jeux olympiques, dans vos armées, partout, proclamer avec éloge, et récompenser l'athlète qui a vaincu, le soldat qui s'est conduit vaillamment, tous ceux en un mot qui ont bien fait leur devoir; et il n'y auroit que Dieu qui n'eût rien à donner, pas même la plus modique rétribution, à ceux de ses serviteurs qui se sont sacrifiés tout entiers à son service ? Les plus justes et les plus saints des hommes, après une vie passée tout entière dans les pénibles exercices de toutes les vertus, n'auroient pas une autre destinée que les adultères, les meurtriers et les parricides? Ils iroient s'anéantir dans les mêmes tombeaux que le profanateur de la cendre des tombeaux? Car, à quoi bon tant de sacrifices, s'il n'y a rien après la mort, et si toutes nos es-

pérances sont limitées à ce cercle étroit de la vie présente. Si, dans votre système, tout devient égal après la mort; entre ceux dont les mœurs avoient été si différentes durant la vie, tout l'avantage reste au méchant, et l'homme vertueux s'est condamné bien gratuitement aux afflictions; et Dieu n'est plus qu'un tyran, le plus cruel, le plus farouche qui fut jamais. Or voilà le comble du délire : voilà pourtant l'inévitable résultat de ces beaux raisonnements. Ah! quand nous n'aurions pas d'autres motifs pour détester une doctrine aussi désastreuse, c'en est assez de ses conséquences pour fixer tous nos doutes, pour nous détourner du vice et nous attacher à la vertu, quoi qu'il puisse nous en coûter. Un jour viendra où nous aurons l'intime conviction que nous avons droit à des biens qui ne sont pas bornés à la possession des choses présentes. Que si l'on vous demande encore : mais qui est revenu de l'autre monde, pour nous instruire de ce qui s'y passe? répondez : Ce n'est pas un homme; peut-être que vous vous seriez tenu en garde contre la pompe de ses relations : on se défie naturellement de ceux qui racontent des choses merveilleuses; c'est le roi des Anges, c'est l'oracle de la vérité qui nous l'a appris avec la plus rigoureuse précision. Qu'avons-nous besoin du témoignage d'un homme, quand c'est le Juge lui-même à qui nous aurons à rendre compte de toutes nos actions; quand, dis-je, c'est lui qui nous déclare avec tant de solennité, et les châtiments et les récompenses ordonnées par lui-même; et qu'il nous a donné de si invincibles preuves de la vérité de ses paroles? S'il ne devoit pas un jour juger tout le monde, vous ne le verriez pas, quelquefois, exercer dès ici-bas de si terribles jugements. Car, pourquoi quelques-uns d'entre les méchants seroient-ils punis, et les autres ne le seroient-ils pas? Dieu

Pag. 177.

fait-il acception des personnes ? Mais le penser seulement, seroit une erreur plus criminelle encore, et qui n'attenteroit pas moins à la justice d'un Dieu qu'elle supposeroit favorable aux uns, inexorable envers les autres. Ecoutez donc la solution de cette difficulté, elle ne sera pas longue. Dieu ne punit pas tous les méchants dès la vie présente, de peur que vous cessiez d'attendre la résurrection ou de craindre le jugement, comme si l'on étoit quitte de tous les châtiments avec la vie ; il ne laisse pas non plus tous les criminels dans l'impunité ici-bas, afin que vous ne doutiez point de sa Providence. Il punit donc quelquefois, et quelquefois il s'abstient de punir. Quand il punit, c'est pour témoigner à ceux dont il ne se venge point, que leur châtiment n'est qu'ajourné ; quand il ne punit pas, c'est qu'il renvoie à un autre jugement bien plus formidable que tous ceux de ce monde. Que si sa sagesse et sa Providence avoient jusqu'ici laissé aller toutes choses sans y prendre part, Dieu n'auroit ni puni personne, ni fait aucun bien à personne. Mais regardez tout ce qui vous entoure. Pour vous, il a créé les cieux, allumé ce soleil qui vous éclaire, assis la terre sur les plus solides fondements, creusé le vaste bassin des mers, répandu à l'entour de nous l'air qui vous fait vivre, réglé l'ordre constant des saisons et l'harmonie qui règne dans la nature. Et quand les tendres soins d'une Providence attentive à tous vos besoins se sont prodigués à votre égard avec une magnificence telle qu'il est impossible de l'exprimer, vous osez dire que celui qui a fait pour vous tant de choses, pourra vous oublier au terme de la carrière, et vous laisser descendre tout entier dans la tombe pour vous y confondre avec les animaux ?... Méditons ces vérités ; persuadons-nous bien qu'au sortir de la vie nous comparoîtrons par-devant le redoutable tribunal pour y être

jugés selon nos œuvres. Nous devons nous attendre à être punis, si nous persévérons dans le péché, comme à recevoir d'immortelles récompenses, si nous employons le court espace de cette vie à l'exercice des vertus chrétiennes, seules capables de nous mériter les grâces qui nous sont promises par la grâce et la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen* (*).

Les Homélies suivantes contiennent le développement de la morale chrétienne, depuis le chapitre v jusqu'au chapitre viii. Les principaux articles s'en trouvent répandus dans tout le cours de cet ouvrage sous des titres analogues.

Homélie vi *sur saint Matthieu.* (Chap. xxi.) *Entrée dans Jérusalem.*

Comme ils approchoient de Jérusalem, etc. (Vers. 1.)

Pag. 654. Jésus-Christ s'étoit plus d'une fois rendu à Jérusalem; jamais avec cette pompe. A la veille de sa passion, il veut manifester sa grandeur et sa puissance avec plus d'éclat.

Cet événement me semble présenter une double prophétie, l'une en parole, l'autre en action. Il accomplit celle par laquelle Zacharie avoit signalé les circonstances de cette entrée, et la complète par une autre, qui ne recevra pas moins son exécution. D'abord arrêtons-nous sur quel-

(*) Hom. xiii *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 167—178; Morel, *Nov. Testam.*, tom. i, pag. 144—156. L'éloquent patriarche a souvent eu l'occasion d'exposer les mêmes vérités, tant sur ce qui concerne l'éternité des peines, que sur ce qui a rapport à l'apologie de la Providence. Nous avons recueilli, dans le douzième volume de cet ouvrage, les morceaux les plus considérables sur le second objet; on trouvera, dans ce quatorzième volume ce qui est relatif au dogme de l'enfer.

ques-unes de ces circonstances. Jésus-Christ prédit à ses Disciples qu'ils trouveront un âne à tel endroit, et ils le trouvent; que personne n'empêchera qu'on l'amène. Sur la simple demande des Disciples, on le laisse aller. Ne regardez point cela comme indifférent. Des hommes, sans doute pauvres et gagnant leur vie par leur travail, se laissent enlever leurs animaux, sur la simple parole que *le maître en avoit besoin*, sans savoir quel est ce maître; tandis que les Juifs, témoins journaliers de ses miracles, refusent de le recevoir. Quelle confusion pour ce peuple ! Pag. 655.

Les Disciples firent ce que Jésus-Christ avoit commandé et amenèrent l'ânesse et l'ânon. (V. 6.) La parole de Jésus-Christ agit souverainement : *Déliez-la et me l'amenez ;* la même parole qui bientôt va réformer le monde. Ce sont les Apôtres qui ont délié cette gentilité opiniâtre, eux qui nous ont amenés à la connoissance de Jésus-Christ. Les gentils sont venus les premiers, les Juifs ont suivi comme l'ânesse suit son ânon.

Quelle étoit donc la prédiction de Zacharie, que le Sauveur accomplit dans ce jour? L'évangeliste le rappelle : *Filles de Sion, voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.* (Vers. 5.) Voilà la prophétie vérifiée. Jésus-Christ vient porté sur une ânesse qu'accompagne son ânon; et lui-même, il prédit par cette action un autre événement futur, dont il trace la figure, marquant la vocation des gentils, lesquels vivant jusqu'alors comme ces rétifs animaux, alloient bientôt se courber sous lui, le reconnoître et l'adorer, s'assujettir à lui, afin qu'il se reposât sur eux ; ainsi l'accomplissement d'une prophétie devenoit le commencement d'une autre. Zach. IX. 9.

Pénétrons plus avant dans l'intention du Sauveur. En faisant cette entrée dans Jérusalem, monté sur un âne, il

veut encore nous donner à tous, par son propre exemple, une leçon d'humilité et de modération. Il ne se contente pas de nous prêcher et les dogmes que nous devons croire, et les devoirs que nous devons pratiquer; il veut être notre modèle, en nous apprenant par tous les détails de sa conduite à nous borner rigoureusement à la seule nécessité, et à nous renfermer toujours dans les règles de la modestie et de l'humilité.

Toutefois, un aussi humble équipage convient-il à un
Pag. 656. roi? Oui, à un roi *plein de douceur*. Son entrée n'est point celle d'un monarque monté sur un char magnifique; il ne lève point de durs impôts, il n'exige point des tributs onéreux, il ne marche point entouré d'une escorte guerrière; il ne se fait connoître qu'à sa douceur toute divine, et à son humilité.

Qu'on demande aux Juifs quel autre roi fit jamais une pareille entrée dans Jérusalem?

Conduite étrange de ce peuple! il n'a vu qu'avec indifférence tant d'autres œuvres extraordinaires, par lesquelles Jésus-Christ a si souvent signalé sous ses yeux sa toute-puissance; et cette entrée dans Jérusalem excite ses transports d'admiration. Toute la ville s'émeut; on se demande quel est ce nouveau triomphateur, et l'on répond : c'est Jésus le prophète, de Nazareth en Galilée. Jésus les force à
Pag. 657. lui rendre cet hommage pour l'accomplissement des prophéties. Ses Apôtres intimidés par les ignominies de sa passion, sauront que s'il les a endurées, c'est parce qu'il l'a bien voulu, puisqu'il avoit été le maître de commander les hommages qu'on lui rendoit.

La Judée reçoit aujourd'hui Jésus-Christ en triomphe. Suivons l'exemple qu'elle nous donne. Accompagnons la pompe de son entrée par des cantiques de joie. Le peuple

étend sous ses pieds ses vêtements. Nous, nous le voyons nu, souffrant dans la personne des pauvres, et bien loin de penser à le couvrir du superflu de nos vêtements, nous n'avons pour lui que des rebuts. On ne vous demande qu'un peu d'or, un peu de pain pour les pauvres expirants de faim et de misère; à peine le peut-on arracher de vos mains avares; que seroit-ce si l'on vous imposoit de plus grands sacrifices? Je rougis d'avoir si souvent parlé du précepte de l'aumône, et que le succès ait si peu répondu à mes pressantes instances. On a donné, il est vrai, mais non pas en proportion de mes vœux. Vous semez, mais non pas à pleines mains; ce qui me fait craindre, mes frères, que vous n'ayez pas une grande moisson à recueillir (*).

Quand un prince revient victorieux d'une guerre entreprise contre un tyran, tous les habitants des villes par où il doit passer, accourent au-devant de lui; avec quelle pompe on célèbre son entrée! on parsème les chemins de fleurs, on dresse des arcs de triomphe, on entonne des chants d'allégresse en l'honneur de sa victoire (1); et c'est là une solennelle reconnoissance de sa souveraineté. Ainsi les Juifs, au jour où Jésus-Christ fait son entrée dans Jérusalem, le reconnoissent pour leur maître et leur monarque; ils rendent hommage à sa divinité; car à Dieu seul peuvent se rapporter les expressions dont ils accompagnent son triomphe : *Hosanna, au plus haut des cieux.* Dieu seul a pu les leur inspirer, comme à l'apôtre saint Pierre, quand il Matth. XXI. 9.

(*) Hom. LXVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 655—659; Morel, Hom. LXVII, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 716—720. (Analyse.) Voyez un bon discours de Joli à ce sujet, *Dominic.*, tom II, pag. 238.

(1) Traduit par Saurin, *Serm.*, tom. V, pag. 5.

Matth. xvi. 16. proclamoit la divinité de Jésus-Christ, en s'écriant : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ;* et la preuve, c'est que les jaloux Pharisiens s'en étonnent et en murmurent : *Ibid.* xxi. 16. *Entendez-vous ce que disent les enfants :* à quoi Jésus répond : N'avez-vous jamais lu cette parole : *Vous avez tiré* Ps. viii. 3. *la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants ?* Et certes, viendroient-ils au-devant de lui des palmes à la main, et faisant retentir ces chants d'allégresse, s'ils n'avoient entendu la secrète révélation qui parloit à leur cœur et leur signaloit le fils de David, leur monarque, le Seigneur et le Sauveur du monde? car ce n'est point à la pompe modeste de son équipage qu'ils ont pu le reconnoître : point de char de triomphe, point de pourpre royale ; pour tout cortége et pour officiers, quelques disciples. N'importe. A l'aspect de l'humble Jésus, monté sur un âne, ils se sou- Zach. ix. 9. viennent de l'oracle du Prophète : vainement les Pharisiens murmurent : Lui, *fils de David!* mais ne connoît-on pas sa famille? Ne sait-on pas quel est son père, un artisan, un charpentier? Oui, mais ce fils du charpentier, c'est celui qui rendoit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie à Lazare gisant depuis quatre jours dans le tombeau. Vous feriez mourir une Joan. xii. 10. seconde fois Lazare, comme vous en avez le dessein, il ne lui en coûtera pas davantage pour le ressusciter une seconde fois. Le Pharisien est sourd. Il n'écoute que sa haine contre Jésus-Christ. Les puissances infernales répondent à ses cris de vengeance. La mort du juste est arrêtée ; sa croix s'apprête. Les complots des enfers échouent : c'est cette croix elle-même, qui sera le salut de l'univers (*).

(*) *In ramos palmarum*, tom. v Bened., pag. 767—783 (Supplément).

§ II.

Miracles de Jésus-Christ.

Quel est le créateur du ciel et de la terre? A cette question, je réponds : Jésus-Christ. Et qui est-ce qui me le prouve? Les miracles qu'il a opérés sur chacun des éléments. Le souverain empire qu'il déploie sur la terre, sur les eaux, dans l'air, partout, manifeste qu'il en est l'arbitre et l'auteur (*).

Extrait de l'Homélie XIV *sur saint Matthieu.*

Jésus-Christ entroit dans les synagogues, non-seulement pour y prêcher, mais pour y manifester sa puissance par des miracles. Toutes les fois que Dieu prépare quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, qu'il établit quelqu'ordonnance, il prélude d'ordinaire par des miracles, afin de donner à ceux qu'il veut y assujettir, le témoignage et la preuve du droit qu'il a de commander l'obéissance. Ainsi, avant de créer l'homme, il avoit commencé par faire sortir du néant le monde tout entier; et ce n'est qu'à la suite de cet acte de sa toute-puissance, qu'il impose à l'homme un commandement. Ainsi, encore, avant de rien ordonner au saint patriarche Noé, il déploya son pouvoir par des œuvres extraordinaires, renouvelant le monde par l'effroyable déluge dont il inonda toute la terre,

T. VII Bened. Pag. 131.

Joan. I. 3.

(*) *De mundi creatione, orat.* II, tom. VI Bened., pag. 463.

et sauvant ce juste du naufrage de l'univers. De même il manifesta sa puissance à Abraham par des miracles nombreux, tels que l'éclatante victoire qu'il lui fit remporter sur cinq rois, la plaie dont il frappa Pharaon, et la protection signalée par laquelle il le sauva d'une foule de dangers. Quand il se disposoit à donner au peuple hébreu la loi du Sinaï, il voulut d'abord lui faire connoître sa toute-puissance par les merveilles les plus frappantes. Telle sera la conduite de Jésus-Christ. Parce qu'il alloit introduire parmi les hommes une législation toute divine, et dont personne avant lui n'avoit conçu l'idée, il commence par fonder l'autorité de sa doctrine sur celle de ses miracles. Devant leur prêcher un royaume céleste que les sens n'atteignent pas, il manifeste par des miracles sensibles la vérité de ses promesses.

On venoit de toutes parts apporter les malades aux pieds de Jésus-Christ ; tant étoit grande la persuasion que l'on avoit de sa puissance ! Imitons l'empressement de ce peuple. Malades nous-mêmes, allons nous présenter à Jésus-Christ. Notre âme a ses infirmités diverses dont elle est travaillée ; et ce sont celles-là, surtout, que Jésus-Christ veut guérir. Il ne guérit les maladies du corps que pour guérir celles de l'âme. Approchons-nous donc de lui, pour lui demander, non pas les biens de la vie présente, mais la rémission de nos péchés, as-

surés de l'obtenir, si nous sommes empressés à la demander.

Les Juifs ne connoissoient encore de lui que la guérison de quelques possédés; c'en étoit assez pour les amener en foule aux pieds de Jésus-Christ; et vous qui auriez à nous raconter tant d'autres effets d'un pouvoir bien plus surprenant opérés par sa miséricorde, vous, l'on vous voit muet, immobile, vous n'avez rien à lui demander; nul empressement à vous rendre près de lui. Alors la Syrie seule avoit été le théâtre de ses miracles et de sa renommée; aujourd'hui c'est l'univers tout entier. Alors les peuples en foule quittoient, pour accourir à lui, et leurs maisons et leur famille; et vous, vous ne faites pas même un pas pour venir dans sa compa- Pag. 182.
gnie, qui vous rendroit bien plus que vous n'auriez quitté. Encore ne sommes-nous pas si exigeants; restez chez vous, à la bonne heure; quittez seulement vos mauvaises habitudes; et vous ne laisserez pas de vous sauver. Que la plus légère souffrance affecte notre corps, rien ne nous coûte: nous n'épargnons ni soins ni dépenses pour nous guérir; que notre âme soit malade, nous éloignons ou bien nous repoussons les remèdes. De là vient que nous n'obtenons pas même la guérison des maladies du corps, parce que nous n'avons pas le temps de nous occuper d'une autre sorte d'infirmités bien plus nécessaires à guérir. Nous ne pensons pas à tarir le mal à sa source; nous ne songeons qu'à nettoyer

les canaux. Oui, mes frères, la source des maux qui affligent notre corps, est le plus souvent dans notre
Joan. v. 5. âme. L'histoire du paralytique de trente années, et de cet autre dont nous parle l'Evangile, et qu'il
Luc. v. 19. fallut descendre d'un toit, nous le prouve assez. Ce ne sont pas seulement les membres de notre corps qui sont en proie à la paralysie; l'âme a aussi la sienne, et bien plus grave et plus dangereuse en raison de son excellence et de sa supériorité sur le corps. Demandons la guérison de cette âme enveloppée de toutes parts dans les liens de la paralysie du péché. Ne faisons passer les intérêts de la terre qu'après les intérêts du ciel; et si nous nous inquiétons des premiers, du moins qu'ils ne viennent qu'après les autres. Parce que vous ne sentez pas la souffrance après avoir péché, ne vous endormez pas dans une sécurité funeste. Bien loin de là, gémissez au contraire, et d'autant plus que vous n'éprouvez point de douleur après avoir péché. Cette insensibilité vient, non de ce qu'il n'y ait dans le péché rien qui blesse, mais de l'endurcissement d'un
Pag. 183. cœur qui ne sent plus son mal.... Ce qu'il y a de mieux, sans doute, c'est de ne point pécher du tout; mais après que l'on a péché, le plus grand bien, c'est de le sentir vivement et de s'en repentir.

Nécessité de la pénitence. Dangers de la prospérité (*).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 161, 162. Voyez au vol. XII de cet ouvrage l'article *Indifférence pour le salut*, pag. 555 et suiv.

Malgré l'ingratitude des peuples, Jésus-Christ n'attend pas qu'on vienne le trouver ; c'est lui qui court au-devant ; il va chercher les malades jusque dans leur pays et leurs cités, leur portant les deux sortes de bienfaits les plus précieux, l'Evangile qui les appelle au royaume du ciel, sa toute-puissance qui guérit leurs infirmités.

La haine des pharisiens ne se borne pas à nier ses miracles ; calomnie réfutée par l'éclatante publicité que Jésus-Christ leur donnoit. Peu embarrassés de se contredire grossièrement, ils les attribuent au Démon. Chasser le Démon au nom du Démon lui-même ! L'imputation est trop absurde. La chose n'est pas possible. Le Démon conserve tant qu'il peut ce qui est à lui ; il y emploie toutes ses forces ; il ne se détruit pas de ses propres mains. Or, Jésus-Christ ne se contentoit pas de chasser les Démons ; il guérissoit les lépreux, ressuscitoit les morts, calmoit les flots de la mer agitée, remettoit les péchés, prêchoit l'Evangile, réconcilioit les pécheurs avec Dieu, son père. Les Démons pourroient-ils en faire autant ? Le voudroient-ils (*)? Matth. IX. 34.

A l'occasion du premier des miracles de Jésus-Christ, à Cana en Galilée, son évangéliste remarque qu'*il fit connoître sa gloire*, et que *ses Disciples* Joann. II. 2.

(*) Hom. XXXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 366 ; Hom. XXXIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 379.

crurent en lui (1). Jusque là, ils se contentoient de l'admirer. Il étoit nécessaire que Jésus fît des miracles, lorsqu'il se rencontroit des témoins graves, réfléchis, judicieux observateurs de l'événement; les miracles accréditoient la doctrine, manifestoient la gloire de celui qui les opéroit. Comment Jésus auroit-il été connu sans ses miracles? La doctrine, la prophétie, les miracles, voilà sans doute des titres suffisants pour déterminer la foi, pour gagner l'esprit et le cœur des fidèles. (*)

Jésus-Christ prend soin d'attacher à ses miracles quelques circonstances particulières qui en constatent l'authenticité. S'il guérit le paralytique, c'est en
Luc. v. 24. lui commandant d'emporter lui-même son lit, pour le bien convaincre de sa parfaite guérison, et pour éloigner tout soupçon qu'il y manquât quelque chose; car ce malade auroit-il pu se charger de son lit et l'emporter avec des bras encore engourdis par la souffrance? Ainsi, dans le miracle de la multiplication
Ibid. ix. 17. des pains, il commande que l'on remplisse plusieurs corbeilles des morceaux qui restoient; au lépreux, il
Matth. viii. 4. dit : *Allez vous faire voir au prêtre.* Quand il avoit changé l'eau en vin, aux nôces de Cana, il avoit voulu non-seulement que chacun des convives s'assurât du changement qui s'étoit opéré, mais il en

(1) Voy le vol. xiii de cet ouvrage, pag. 618 et suiv.

(*) Hom. xxiii *in Joann.*, tom. viii Bened., pag. 132.

avoit fait porter au maître d'hôtel, qui, comme l'observe l'évangéliste, ne savoit rien de ce qui s'étoit passé; c'étoit afin qu'il ne restât pas l'ombre d'incertitude sur la vérité du fait. A la fille de Jaïre, après l'avoir ressuscitée, il dit : *Qu'on lui donne à manger*. Après de semblables précautions, pouvoit-il rester encore le moindre doute sur ses miracles? Etoit-il possible d'y voir l'ouvrage de l'artifice et de l'imposture (*)?

Joan. II. 9.

Luc. VIII. 55.

Nous voyons Jésus-Christ faire plusieurs de ses miracles, en présence de ses seuls Apôtres, tels que la transfiguration sur le Thabor, la mer affermie sous ses pas, d'autres encore après sa résurrection. Il étoit juste que ceux à qui il devoit confier la conversion et le gouvernement de l'univers, reçussent des grâces plus signalées, de plus grands dons que les autres (**).

Les Juifs avoient passé la mer Rouge sous la conduite de Moïse : Jésus-Christ marche sur la mer de Tibériade, qu'il traverse ainsi pour se rendre à Capharnaüm. Un tel miracle étoit bien plus prodigieux que l'autre. Moïse n'avoit agi que comme serviteur, recevant l'ordre de son maître, et obtenant ce prodige de l'efficacité de sa prière. Jésus-Christ n'a besoin que de sa propre toute-puissance. Là, le souffle d'un vent brûlant du midi dessèche

Joan. VI. 19.

Exod. XIV. 21.

(*) Hom. XXXVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 212.

(**) Hom. XXVIII *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 333.

l'eau, découvre le lit de la mer, et ouvre un passage au peuple fugitif; ici, l'eau, retenant sa nature, porte Jésus-Chrit sur sa surface, et rend hommage à son maître, reconnoissant la vérité de cette parole : *Le Seigneur marche sur la mer ainsi que sur une terre ferme.*

Job. IX. 8.

Il y a, entre les miracles de Moïse et ceux de Jésus-Christ, cette grande différence que le premier ne les opère que comme serviteur exécutant une volonté étrangère; Jésus-Christ fait les siens comme maître à l'ordre duquel la nature obéit. Jésus-Christ n'étend point, comme Moïse, les bras vers le ciel ; il n'a pas besoin de prier ; il ordonne ; il commande en souverain. Il ne lui faut que sa simple parole pour apaiser la tempête. Ce qui fut dit de Dieu, son père : *Il a parlé et le vent de la tempête s'est arrêté*, Jésus-Christ l'exécute (*).

Les ennemis déclarés de la vérité s'adressent à celui qui en est l'organe et le principe, pour lui demander du ton à la fois le plus insolent et le plus despotique, nullement dans le dessein de s'en éclaircir : *Par quelle autorité faites-vous ces choses, et qui vous en a donné le pouvoir?* Ce n'est pas à lui, c'est aux choses elles-mêmes à répondre : Qu'ils descendent dans le fond de leur conscience ;

Matth. XXI. 23.

(*) Hom. XXVIII *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 335 ; Massillon, *Divinité de Jésus Christ*, *Avent.*, pag. 349.

qu'ils interrogent les forces de la nature, elles leur diront si ces choses sont au pouvoir de l'humanité ; si, plutôt, elles ne sont pas exclusivement l'œuvre du Dieu tout-puissant. Qu'ils aillent jusqu'aux bornes du possible, qu'ils épuisent et les expériences et les raisonnements : Qui a le pouvoir de ressusciter les morts, l'homme ou Dieu seul? Qui est capable de guérir les lépreux, de commander d'une simple parole aux maladies de s'éloigner, de repousser, par le seul acte de sa volonté, toutes les infirmités de l'âme et du corps? Est-il Dieu, n'est-il qu'un homme, celui-là qui, avec un peu de boue, rend la vue à un aveugle-né? Les faits parlent, pourquoi ne pas s'en tenir à leur pure déposition? Pourquoi aller audacieusement interroger l'auteur du miracle, pour savoir de lui de quel droit il l'opère? Jésus-Christ ne répond que par le silence. Les Juifs ne méritoient pas d'autre explication (*). Joan. IX.

Homélie XXV *sur saint Matthieu.* (Chap. VIII.)

Guérison du lépreux.

Jésus-Christ tempère avec une admirable sagesse sa manière d'agir, qu'il proportionne toujours au besoin de ceux qui l'écoutent, passant des miracles aux instructions, et des instructions aux miracles. Vous le voyez, avant de se rendre sur la montagne, guérir des malades, afin de préparer les esprits à T. VII. Bened. Pag. 307.

(*) *In illud : In qua potestate*, etc. tom. VI Bened., p. 417—419.

l'écouter; et, après qu'il a exposé sous leurs yeux toutes les parties de son enseignement, il fait de nouveaux miracles pour confirmer par l'extraordinaire de ses œuvres ce qu'il avoit dit. Sa doctrine et ses miracles se prêtent un appui mutuel : il parle comme il agit avec une pleine puissance.

Lors donc qu'il fut descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit (v. 1), attiré par le charme secret qui s'attachoit à ses paroles, ne pensant même pas à l'interrompre ni par des mouvements tumultueux, ni par aucune interrogation, écoutant et recueillant ses paroles avec avidité. Frappé du caractère d'autorité qui se manifestoit dans toute sa personne, ces hommes sont tellement ravis d'admiration, qu'après même qu'il a cessé de parler, ils l'écoutent encore, et restent près de lui attachés à ses pas; bien différents des scribes et des pharisiens, qui ne le suivoient que pour chercher à le surprendre dans ses paroles.

Un lépreux vint à lui, en l'adorant, et lui disant : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir; et Jésus, étendant la main, le toucha en disant : Je le veux, soyez guéri; et aussitôt sa lèpre fut guérie. (Vers. 2.)

Admirons et la discrétion et la foi de ce malade. Il a patiemment attendu que Jésus-Christ eût cessé de parler; et ne s'en approche qu'avec l'attitude et l'expression de l'humilité : il se prosterne à ses

pieds, comme le remarque un autre évangéliste, pour mieux témoigner et l'ardeur de sa foi, et l'idée qu'il s'est faite de la puissance qu'il implore. Il ne dit point à Jésus-Christ : Si vous priez pour pour moi ; mais : *Si vous voulez, vous pouvez me guérir ;* et s'abandonne à cette souveraine toute-puissance. Marc I. 40.

S'il avoit eu tort de croire Jésus-Christ Dieu, croyez-vous que Jésus-Christ l'eût laissé dans une erreur aussi condamnable? Il devoit la détruire ; il devoit l'en blâmer, et lui faire un crime de son aveugle croyance. Bien loin de là, il l'y confirme et l'autorise par un miracle qui la justifie. Remarquez sa réponse ; il ne dit pas soyez guéri ; mais : *Je le veux, soyez guéri ;* pour attester que sa divinité n'existe pas seulement dans l'opinion que l'on en a, mais dans l'essence de sa nature ; et que sa volonté suffit pour exécuter ce qu'il ordonne. Ses Apôtres ne parleront pas de la sorte ; ils ne s'attribueront pas cette puissance dans les miracles opérés par leurs mains. Que l'on s'étonne des œuvres extraordinaires qu'on leur voit faire, ils sauront bien répondre : *Pourquoi nous regardez-vous avec admiration, comme si c'étoit nous qui eussions fait marcher cet homme par notre propre puissance?* Jésus-Christ, au contraire, bien qu'accoutumé à ne parler de lui-même qu'avec une si modeste réserve, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de dogmes à

Pag. 308.

Act. III. 12.

établir, ne craint pas de prononcer en présence de cette foule d'un peuple qui l'admire : *Je le veux, soyez guéri.* Il avoit déjà fait bien d'autres prodiges; mais sans y ajouter ce préambule qu'il emploie à cette occasion, pour confirmer l'opinion où le lépreux et le peuple étoient de sa divinité; il dit, sans hésiter : *Soyez guéri;* il le dit avec efficace; et ce qu'il veut s'exécute au moment qu'il le commande. Qu'il n'eût pas été en droit de le dire, c'eût été un blasphème, et l'effet n'eût pas suivi la parole. Mais pour preuve que c'est un Dieu qui parle, la nature obéit à son ordre avec plus de célérité encore que l'évangéliste n'en met à l'exprimer.

Pourquoi, en le guérissant d'une parole, *étend-il sa main* pour *toucher* le lépreux? (V. 3.) J'expliquerai ainsi l'action du Sauveur : il vouloit montrer à tout ce peuple que la loi qui défendoit de toucher un lépreux n'avoit point été faite pour lui; parce qu'il est le souverain Législateur. Elizée s'étoit refusé à voir Naaman venu le trouver pour être guéri de sa lèpre. Bien que celui-ci s'offensât que le prophète ne fût point venu le toucher : par respect pour la loi, Elizée reste dans sa maison, se bornant à lui prescrire d'aller se baigner dans les eaux du Jourdain. Jésus-Christ agit bien différemment; c'est qu'il agit comme maître, non comme serviteur. Il touche et guérit; il touche sans craindre la contagion, et son attouchement seul

Levit. XIII.

IV.Rg.v.10.

fait la guérison, non pas des corps seulement, mais des âmes. Personne là pour lui reprocher que ce fût une infraction à la loi ; c'est qu'il ne s'y trouve point d'envieux pharisien.

Après avoir guéri le lépreux, il lui dit :

Gardez-vous bien de parler de ceci à personne ; mais allez vous-en vous montrer au prêtre, et offrez le don prescrit par Moïse, afin que ce leur soit un témoignage. (V. 4.)

Par cette défense, Jésus-Christ fait voir combien il étoit loin de rechercher la gloire et les applaudissements des hommes. Sans doute que l'éclat de la guérison ne permettra pas qu'elle soit tenue secrète ; et Jésus-Christ ne l'ignoroit pas. Il n'en fait pas moins tout ce qu'il faut pour éviter toute ostentation. Cependant ailleurs il permet, il commande même de publier une guérison semblable. Oui, mais c'est pour qu'il en soit rendu gloire à Dieu. Il ordonne au lépreux le silence, pour nous donner une leçon d'humilité ; à celui qu'il délivre d'une légion de Démons, il permet de publier ce miracle, pour nous exciter à la reconnoissance due aux bienfaits du Seigneur. Il n'est que trop ordinaire de les oublier, quand nous avons obtenu ce que nous demandions avec le plus d'instances.

Pag. 309.

Luc. III. 39.

Pourquoi *se montrer au prêtre?* Parce que la loi l'ordonnoit ainsi, afin de constater si la guérison étoit réelle ; autrement ce lépreux, même guéri, fût

Lévit. XV. 14.

toujours demeuré hors du camp, séparé des autres.

Afin que ce leur soit un témoignage de condamnation, s'ils persistent dans leur incrédulité. Ils accusoient Jésus-Christ de violer la loi de Moïse; Jésus-Christ a vingt fois réfuté cette calomnie en renvoyant à Moïse. Il savoit bien que ses calom-
Pag. 310. niateurs ne changeroient point de langage ni de conduite à son égard. Mais ses miracles seront aussi l'éclatant *témoignage* qui les condamnera. Il a dit
Matth. XXIV. 14. la même chose de son Evangile, *qu'il seroit prêché dans tout le monde, pour servir de témoignage à toutes les nations*, à celles qui ne voudront pas le reconnoître et lui obéir. Car afin que personne ne pût dire : Pourquoi prêchez-vous à tout le monde, puisque tout le monde ne doit pas croire à votre parole? Je le fais, dit-il, afin qu'on reconnoisse que j'ai fait ce que je devois, et que personne ne puisse prétexter de n'avoir pas ouï prêcher mon
Ps. XVIII. 4. Evangile, *puisque le bruit s'en est répandu jusqu'aux extrémités de la terre.*

Ingratitude de ceux qui l'ont méconnu. La reconnoissance ne marche pas sans l'humilité (*).

(*) Tom. VII Bened., p. 306—313; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 310.

Homélie xxvi *sur saint Matthieu.* (Chap. viii.)
Le Centenier.

Le Centenier s'approchant de Jésus lui dit : *Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il est extrêmement tourmenté.* (V. 5.) Pourquoi ne l'avoir pas fait plutôt transporter aux pieds de Jésus-Christ, comme ceux qui avoient découvert le toit d'une maison pour amener sous ses yeux un autre paralytique? La foi du centenier me paroît ici bien plus admirable (1) : il est persuadé que de loin comme de près, la simple parole du Sauveur suffit pour guérir les malades aux portes de la mort, comme l'étoit celui-ci, selon la remarque de saint Luc. T. vii Bened. Pag. 313. Marc. ii. 4. Luc. vii. 2.

Jésus lui répond : j'irai et le guérirai. (V. 7.) Il agit dans cette circonstance autrement que de coutume : jusque là, il se contentoit d'exaucer les demandes. Ici il fait plus : il promet au centenier, non-seulement de guérir le malade, mais d'aller dans sa maison. Quel étoit son motif? Pour avoir occasion de manifester la foi de ce centenier, dont nous ne connoîtrions pas la ferveur, si Jésus eût à l'instant même opéré la guérison. Il en agit à peu près avec lui comme avec la chananéenne, différant de leur ac-

(1) Voyez l'exorde du sermon de Bourdaloue, *sur la foi*, *Dominic.*, tom. i, pag. 93.

corder ce qu'ils demandent, afin de manifester leur humilité.

Pag. 315. *Et le Centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison.* Soyons attentifs à ces paroles, nous tous qui voulons recevoir Jésus-Christ dans nos maisons, comme nous pouvons en effet l'y recevoir. Car toutes les fois que vous retirez chez vous un pauvre, exténué de faim et de misère, c'est à Jésus-Christ, en personne, que vous donnez l'hospitalité.

Mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Quelle confiance il avoit dans la divine toute-puissance de Jésus-Christ, pour lui dire : Commandez et la mort vous obéira, avec la même docilité que mes soldats m'obéissent *à moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres ; il me suffit de dire à l'un : Allez là, et il y va ; à l'autre, venez ici et il vient, et à mon serviteur : faites cela, et il le fait.* (V. 9.)

Peut-être m'allez-vous dire que ce ne sont pas les paroles de cet homme qui nous donnent la preuve de la divinité de Jésus-Christ. Vous avez raison.

Matth. VIII. 2. Ainsi de ce que le lépreux lui disoit : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir*, il ne faudroit pas en arguer qu'en effet Jésus-Christ fût Dieu, si

Ibid. 3. d'ailleurs il ne l'avoit prouvé par sa réponse : *Oui, je le veux, soyez guéri.* De même ici, ce n'est point la déclaration du centenier, mais la conduite de

Jésus-Christ qui l'atteste. Le centenier lui attribue un pouvoir qui n'appartient pas à un homme ; et Jésus-Christ, bien loin de l'en reprendre, non-seulement l'approuve et le loue, mais il va jusqu'à *l'admirer*.

Jésus entendant ces paroles fut dans l'admiration. (V. 10.) Non content de l'admirer en secret, il propose sa foi comme modèle à tout le peuple qui l'environnoit, *et dit à ceux qui le suivoient : Je vous dis en vérité que je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.* Pour en être plus intimement convaincus, comparons la foi du centenier avec celle par exemple de Marthe, au moment même où elle fait le plus éclater son empressement à l'égard de Jésus-Christ. *Je sais*, lui disoit-elle, *que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.* Jésus-Christ, bien loin de louer cette parole, lui témoigna bien, par sa réponse, qu'elle n'avoit pas encore une idée convenable de sa divine toute-puissance : *Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu.* Et pour lui apprendre qu'il n'avoit pas besoin de recevoir rien hors de lui, mais qu'il étoit personnellement la source de tous les biens : *Je suis*, ajoute-t-il, *la résurrection et la vie.* Je n'attends point que cette puissance me vienne d'un autre ; mais je puis tout par moi-même. La foi n'hésite point à reconnoître dans Jésus-Christ toute la plénitude des grandeurs divines ; et c'est cela qui nous

Pag. 315.

Joann XI. 22.

Ibid. 25.

ouvre le royaume du ciel, la foi que Jésus-Christ récompense dans le centenier, en lui accordant la guérison de son serviteur, et lui donnant une louange qui le couvre d'une gloire immortelle : *Je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront leur place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob.* (V. 11.)

Pag. 318.

L'oracle se vérifioit déjà dans la personne du centenier, païen de religion, comme on peut le conjecturer par sa profession seule, et mieux encore par le mot de Jésus-Christ qu'il *n'avoit point trouvé tant de foi dans Israël.* Devoit-on, en effet, s'attendre à rencontrer une aussi vive foi dans un homme qui n'étoit pas Juif? En disant au Sauveur : *Moi qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, j'ai néanmoins des soldats sous moi;* je me figure qu'il se représentoit cette milice céleste dont il le reconnoissoit comme le chef et le monarque, dominant sur les Principautés et les Puissances, sur les maladies et sur la mort elle-même, comme un général sur ses soldats. Telle est l'énergie de ces paroles : Moi, qui ne suis qu'un homme soumis à d'autres, je dis à mes soldats, à mes serviteurs : faites ceci et ils le font ; à plus forte raison vous qui n'êtes soumis à personne. Par où il déclare hautement ce que l'univers tout entier alloit bientôt reconnoître, que Jésus-Christ possède l'empire et la domination universelle, qu'il commande souverainement à la vie

et à la mort, qu'il peut conduire jusqu'aux portes du tombeau et en ramener.

Néanmoins avec une si vive foi, ce même homme ne se croit pas digne que Jésus-Christ entre chez lui. Mais le Sauveur pour récompenser son humilité, lui accorde des grâces encore plus grandes. Le centenier ne lui demandoit que la guérison de son serviteur; Jésus-Christ lui donne rang dans son royaume, qui s'ouvroit aux gentils, quand les Juifs Pag. 319. s'en excluoient. Et, pour preuve de la vérité de sa promesse : *Allez*, lui dit-il, *qu'il vous soit fait selon que vous avez cru; et son serviteur fut guéri à l'heure même.* (V. 13.) Le miracle garantissoit la promesse. Il n'est plus possible de douter de la vérité de ses prédictions pour la vie future, quand on le voit exercer une si prodigieuse puissance dès la vie présente. Je dis plus : promettre un royaume céleste est quelque chose de moins prodigieux, puisque la raison toute seule détermine des récompenses pour la vertu et des châtiments pour le crime après la mort; mais rendre d'une seule parole le mouvement et la vie à des membres morts, étoit un prodige bien supérieur à toutes les forces de la nature.

Substitution de la gentilité aux héritiers des anciens patriarches. Leçon pour les chrétiens, devenus, par leurs infidélités, plus coupables encore que les Juifs, si, à l'exemple de David pécheur, ils ne font pénitence (*).

(*) Morel. *Nov. Testam.*, tom. 1, pag. 517 et suiv.

Tempête apaisée. (Saint Matthieu, chap. VIII, vers. 24.)

T. VII Bened. Pag. 333. Tandis que Jésus-Christ dormoit paisiblement assis dans la barque, la mer vint tout à coup à s'agiter ; ses flots, soulevés avec violence, menaçoient d'une tempête furieuse. Les Disciples l'éveillent, en lui disant : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* (V. 25.) Avant de calmer la tempête, Jésus-Christ les reprend : ce n'étoit là qu'une épreuve qu'il ménageoit à leur vertu, pour leur faire présager les tentations diverses auxquelles ils seroient par la suite exposés, et avec encore bien plus de danger, témoins ces paroles de l'Apôtre : *Nous ne voulons pas vous laisser ignorer, mes frères*, écrivoit-il aux Corinthiens, *ce que nous avons eu à souffrir ; les maux dont nous avons été accablés ont été tels, qu'ils nous ôtoient jusqu'à l'espérance de sauver notre vie.* Voulant donc apprendre à ses Disciples combien ils doivent s'abandonner à sa Providence, au moment même où les flots se déchaînent avec le plus de véhémence, et que tout ce qui leur arrive ne se fait que dans le dessein d'une économie meilleure ; il commence à leur reprocher leur inquiétude. En laissant leur frayeur s'accroître et monter au comble, il leur préparoit un témoignage éclatant de sa toute-puissance, bien propre à imprimer dans leur esprit un souvenir ineffaçable.

I. Cor. I. 8.

Pag. 334.

Ce n'est qu'à l'instant même qu'ils désespèrent, qu'il les sauve ; afin de leur faire mieux sentir le bienfait de leur délivrance, par la grandeur du péril qu'ils ont eu à courir. Jusque là il paroissoit endormi ; peut-être que s'ils l'eussent vu les yeux ouverts, ils se seroient moins empressés d'employer son secours ; peut-être ils auroient été jusqu'à le croire incapable de les sauver. *Hommes de peu de foi*, leur dit-il, *qu'avez-vous à craindre?* (V. 26.) Leur reprochant de ne pas lui donner la confiance qu'ils lui devoient, comme s'il ne lui eût pas été facile d'apaiser la tempête, pendant qu'il dormoit, tout aussi-bien que quand il étoit éveillé. Et ne vous étonnez pas de les voir si peu affermis dans la foi : Jésus-Christ fera encore bien d'autres miracles avant d'avoir obtenu d'eux ce dernier triomphe. Ce qui obligera le Sauveur à leur dire plus d'une fois : *Êtes-vous donc tellement dépourvus de sagesse?* S'il n'y a encore dans les Disciples qu'une foi si timide, ne vous étonnez pas d'entendre le peuple, ne voyant en lui rien au-dessus de l'humanité, dire, au milieu même des transports de son admiration : *Quel est cet homme, pour que les vents et la mer lui obéissent de la sorte?* (V. 27.) On le voit dormir, monter dans une barque, comme un autre homme; et l'on en inféroit qu'il n'étoit rien de plus. Mais en le voyant ainsi commander avec une si admirable puissance à la mer irritée, et calmer ses flots par une simple

parole, ce que l'on devoit en conclure, c'est qu'il étoit Dieu.

Comparaison des miracles de Jésus-Christ avec ceux de Moïse.

Jésus-Christ n'étend point sa baguette comme Moïse; il ne lève point comme lui les mains au ciel; il n'a pas besoin de prier: il parle en souverain qui intime à son esclave sa volonté, en Créateur qui se fait obéir de sa créature; d'un seul mot, il calme l'agitation de la mer, et lui impose le frein. A l'instant même, elle s'est apaisée; plus de trace de tempête. Ce que l'évangéliste marque par ces mots : *Et il se fit un grand calme.* On avoit dit du
Ps. cvi. 25. Père, pour marquer sa toute-puissance : *Il a parlé, et la tempête s'est arrêtée.* Le Fils déploie un pouvoir non moins grand. (*)

Guérison des possédés. (Saint Matthieu, chap. VIII, vers. 28.)

Il y a encore aujourd'hui bien des *possédés ha-*
Marc. v. 22. *bitant les sépulcres*, dont la fureur insensée n'est domptée ni par le fer, ni par les chaînes, ni par les forces qu'on lui oppose, ni par les exhortations et les menaces, ni par la crainte de Dieu et des

(*) Hom. XXVIII *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 333—435; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 341—343.

hommes. Quelle différence y a-t-il, dites-moi, entre le possédé du Démon et l'impudique, par exemple, dont la passion effrénée s'abandonne aux plus brutales sensualités? Il n'est point *nu*, si vous voulez, comme ceux dont parle l'évangéliste; c'est-à-dire que vous lui voyez des habits sur le corps; mais il manque du vêtement réel qui feroit sa gloire; il n'a point dans les mains des pierres dont il se frappe lui-même. Ses crimes, hélas! font à son âme des meurtrissures bien plus dangereuses. Comment lier un tel homme? Comment l'arracher à ses furieux emportements, et obtenir de lui la victoire sur ses insatiables convoitises? Toujours étranger à lui-même, il passe sa vie dans les sépulcres; car, que sont autre chose que des sépulcres, ces repaires infâmes qu'habitent la débauche et la corruption, où la plus dégoûtante lubricité exhale une odeur de mort? *Ibid.* 5.

N'en pouvons-nous pas dire autant de l'avare? Par quels liens comprimer cette passion, non moins indomptable? Tout est impuissant contre elle; menaces, exhortations, conseils; elle échappe à toutes les chaînes. Vous avez beau supplier l'avare de renoncer à l'amour de l'argent, il est insensible; son plus cruel supplice seroit d'être délivré de ce qui fait son supplice. Car, qu'y a-t-il au monde de plus misérable que l'avare? Le possédé de l'Evangile résiste à la parole des hommes; mais il cède à

la voix de Jésus-Christ ; l'avare n'écoute pas Jésus-Christ lui-même. Vainement Jésus-Christ vient lui
Matth. VI. 14. dire à tous moments : *Vous ne pouvez pas servir Dieu et les hommes.* Vainement on le menace de l'enfer, de ses tourments inévitables, il s'en moque ; non qu'il puisse jamais prévaloir sur notre Dieu ; mais enfin notre Dieu ne veut pas nous sauver malgré nous.

Bien qu'habitant au sein des villes, l'avare y demeure ainsi que dans la solitude des sépulcres ; car où est l'homme de bon sens, qui consentît de plein gré à vivre avec l'avare ? Quelque désintéressé que vous puissiez être, vous êtes son ennemi, à moins qu'il ne compte tirer parti de vous. Il faut que tout le monde soit leur esclave et leur victime. Les possédés, du moins, ne font rien de semblable, et ils ne sont malades que pour eux seuls.

L'avare désolera des familles entières ; il est cause que le nom de Dieu est blasphémé. C'est le fléau de toute une cité, la peste de tout le monde, et l'objet de la haine publique. Le possédé n'excite que de la pitié ; on ne le voit point sans quelque sentiment de commisération. S'il fait du mal, c'est sans réflexion et sans le savoir. L'avare commet l'injustice avec étude ; c'est un insensé qui l'est sciemment et par choix.

Tous les possédés unis ensemble, feront-ils ja-

mais autant de mal qu'en a fait le traître Judas, poussé par son avarice au comble de l'impiété?

L'avare est une bête féroce qui dévore tout ce qu'elle rencontre; c'est pis encore; c'est la mort même qui n'épargne personne; c'est l'enfer qui engloutit tout. C'est l'ennemi commun de tous les hommes, qui voudroit qu'il n'y en eût plus qu'un seul, afin que ce qu'ils ont tous ne fût qu'à lui seul. Ne lui parlez point d'ami, de parent, de frère, de père. Eh! qui ne sait, qu'au gré d'un fils possédé de l'amour de l'argent, son père vit toujours trop long-temps, que lui-même il craint d'être père, et que les plus doux liens de la nature sont par lui comptés pour rien (*) ?

On ne voit point l'avare se promener nu dans nos cités, comme marchent les possédés dans les lieux qu'ils habitent. Dépouillés de toute vertu, ils vivent dans une nudité bien plus déplorable. Ils rougiroient de celle du corps; ils sont insensibles à celle de leur âme. Comment? Parce qu'il y a une infinité de gens qui leur ressemblent, ils rougissent aussi peu les uns des autres que ceux qui se baignent ensemble. Ah! s'il y avoit, parmi les hommes, plus de détachement des richesses, l'avarice se montreroit à tous les yeux avec ce qu'elle a de hideux. La multitude des criminels affoiblit la honte du crime.

(*) Hom. XXVIII *in Matth.*, t. VII Bened., p. 330—341.

Comme le possédé de l'Evangile, l'avare habite aussi son sépulcre, où plutôt il est son propre sépulcre; car, qu'est-ce qu'un sépulcre, sinon une pierre qui cache un corps privé de vie? C'est un corps plus dur que la pierre, qui enferme une âme infectée de la corruption du tombeau (*).

Multiplication des pains. (Saint Matthieu, chap. xv, vers. 32 et suiv.)

Jésus ordonne à ses Apôtres de faire asseoir le peuple, comme si déjà la table eût été préparée et que l'on eût servi; il commande que l'on s'asseye. On obéit. On ne dit pas : Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi commander que l'on s'asseye, lorsque l'on ne voit rien de prêt à manger? Les disciples n'ont pas encore vu le miracle et ils le croient, eux, qui avoient commencé par dire : *D'où achetterons-nous des pains.* Ils sont assurés de la toute-puissance du Maître.

Jésus prie, en bénissant les pains, au moment de les multiplier. Pourquoi prier? On ne l'a pas vu prier quand il guérissoit le paralytique, ressuscitoit un mort, calmoit la tempête. Il veut ici nous apprendre qu'avant chacun de nos repas, nous devons rendre grâces à Dieu. Il ne dépend pas de nous de faire comme lui des miracles; les siens, il

(*) Hom. LXXXI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 777.

les opère par sa pleine puissance, avec l'autorité du Maître qui commande à toute la nature. Il nous propose la prière, comme moyen approprié à tous nos besoins.

Il fait distribuer le pain par les mains de ses Apôtres et non par celles du peuple, pour apprendre à ses Apôtres qu'ils sont les serviteurs du peuple; qu'ils se doivent à tous ses besoins; au peuple, qu'il doit de la reconnoissance à ses ministres. Hélas! ils n'en garderont pas long-temps le souvenir. Judas, lui-même, étoit du nombre de ceux qui étoient présents au miracle; car il eut aussi son panier à emporter des douze que l'on remplit des morceaux restés après que tout le peuple eut mangé.

Que ceux qui sont avides de bonne chère, reçoivent encore ici une leçon de frugalité. Quelques pains d'orge, deux poissons, voilà toute la magnificence de ce repas (*).

Guérison de l'aveugle-né (Extrait des Homélies LVI et LVII *sur l'évangile de saint Jean*, chap. IX.)

Comme Jésus passoit, il vit un homme qui étoit aveugle dès sa naissance. (V. 2.) La tendre charité de Jésus-Christ, le zèle qui l'anime pour le salut des T. VIII Bened. Pag. 326.

(*) Hom. XLIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 504—506; Hom. XLII *in Joann.*, tom. VIII, pag. 25c-

hommes ne lui permettent pas de passer nulle part sans y laisser des traces de sa puissance et de sa bonté. Il en donne les témoignages dans les lieux mêmes où on ne lui en demandoit pas. Pourquoi? *C'étoit*, dit le Psalmiste, qui de loin l'avoit vu avec ses yeux prophétiques, *c'étoit, ô mon Dieu, afin que vous soyez reconnu juste et véritable dans vos paroles, et que vous demeuriez victorieux lorsqu'on jugera de votre conduite.* Parce que les Juifs ne peuvent atteindre la sublimité de sa doctrine, il veut la leur persuader par un miracle, et le plus extraordinaire de tous. *Depuis que le monde existe*, dira l'aveugle-né, *on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né.* (V. 32.) C'est Jésus-Christ qui est allé chercher l'aveugle; ce n'est pas l'aveugle qui est venu chercher son libérateur.

Ps. I. 5.

Mais pourquoi étoit-il aveugle? L'Ecriture l'explique : *Afin*, dit-elle, *que la gloire de Dieu fût manifestée.* (V. 3.) Les disciples voyant les yeux de Jésus-Christ se fixer sur cet homme avec une sorte de curiosité, en prirent occasion de lui faire cette demande : *Maître, d'où vient que cet homme est né aveugle? Est-ce sa faute ou la faute de son père et de sa mère.* (V. 2.) Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'incommodités ni de maladies qui ne fussent des punitions de quelque péché. Jésus donc voulant les détromper, leur déclare qu'encore que Dieu afflige souvent les pécheurs par des maladies, il ne laisse

pas d'en envoyer de fâcheuses à d'autres qui sont innocents. Non, répond-il, on ne doit attribuer Pag. 327. l'incommodité que souffre cet homme depuis si long-temps, ni à ses péchés, ni à ceux de son père et de sa mère. C'est le Créateur qui, en lui donnant la vie, n'a pas voulu lui donner l'usage des yeux; mais ne croyez pas que c'ait été sans dessein : il a prétendu en tirer sa gloire; et c'est par moi qu'il veut aujourd'hui faire éclater sa toute-puissance. — Ne pouvoit-elle éclater autrement que par la disgrâce de cet homme? — Qui en doute? Mais elle éclatera bien mieux par le miracle. Quel mal, je vous le demande, lui est-il arrivé? Et si le Seigneur n'avoit point voulu qu'il vînt au monde, qu'auriez-vous à répliquer? Mais moi, je dis que son aveuglement même lui a été profitable; car à défaut des yeux du corps, il a vu des yeux de l'âme. Les Juifs avoient des yeux : de quoi leur a-t-il servi d'en avoir? En voyant, ce n'étoient pas moins des aveugles, et bien plus à plaindre, puisqu'ils se sont attiré un châtiment terrible. Le seul aveuglement à craindre, c'est celui du péché. Celui qui tire toutes choses du néant *est le maître*. Il lui était donc libre de laisser cet homme en cet état. Il a ses vues, quand il nous frappe. Tel qu'un habile Pag. 328. architecte, il peut laisser quelques parties de l'édifice défectueuses, mais avec l'intention de réparer et d'achever son ouvrage. Il saura bien, quand il le

faudra, rendre saine la main desséchée, ranimer les membres du paralytique, faire marcher les boiteux, guérir les lépreux, rendre la santé aux malades, la vie aux morts, ouvrir les yeux fermés à la lumière du jour, en donner à ceux qui n'en avoient point, et par là manifester sa puissance avec bien plus d'éclat.

Dans quel dessein Jésus prend-il un peu de boue pour guérir l'aveugle-né? S'il eût dit : C'est moi qui, pour créer l'homme, ai pris un peu de boue, les Juifs n'auroient pas manqué de crier au scandale. Le miracle qu'il opère devient la preuve la plus authentique que c'est lui qui est vraiment le Créateur. Il témoigne qu'il est avec Dieu son Père d'une même nature, d'une même toute-puissance, en produisant les mêmes œuvres que lui.

Gen. II. 7.

Pag. 329.

Pourquoi l'envoyer à la fontaine de Siloë pour s'y laver? L'évangéliste explique le mystère, en ajoutant *qui signifie l'envoyé.* (V. 7.) Pour attester qu'il étoit l'envoyé promis au monde (1).

Pag. 333.

L'assemblée des Juifs se partage. Les uns disent, en parlant de Jésus-Christ: *C'est un homme de bien*;

(1) « Le mystère n'est pas seulement dans la guérison d'un aveugle, il est encore dans le lieu où elle se fit. Car le nom de la piscine, qui, en langue sainte, veut dire envoyé, marque clairement celui qui a toujours pris la qualité, et fait les fonctions d'envoyé du Père éternel, et qui a donné aux eaux la vertu de rendre, non-seulement la santé aux corps, mais même la vie aux âmes. » (Montereul, *Vie de Jésus-Christ*, tom. II, pag. 161, 162.)

les autres : *Non, mais il séduit le peuple.* (V. 16.) Les pharisiens, qui ne peuvent rien opposer à la vérité du miracle, se rejettent sur le temps ; ils l'accusent d'avoir violé la sainteté du sabbat. Mais le même Jésus, que votre envie persécute, et dont elle cherche à flétrir la réputation, vous a publiquement défiés, en vous disant : *Qui de vous me peut convaincre d'aucun péché?* et personne n'a répondu, personne n'a dit : Vous vous dites impeccable, et vous blasphémez! Si pourtant ils avoient eu de quoi lui faire le moindre reproche, assurément ils n'auroient pas gardé le silence. Pressés de tous parts, ses accusateurs essaient de contester le miracle. *Les Juifs ne crurent point*, dit l'Evangile, *que cet homme eût été aveugle et qu'il eût recouvré la vue.* (V. 18.) S'ils ne l'ont point cru, pourquoi l'accusent-ils d'avoir violé le sabbat? Ainsi, le mensonge se met toujours en contradiction avec lui-même ; mais ses artifices tournent au triomphe de la vérité (*).

Pag. 337.

Joan. VIII. 46

Pag. 338.

Jésus-Christ s'étant rendu dans la maison de Pierre, vit sa belle-mère qui étoit au lit et avoit la fièvre, et lui ayant touché la main, la fièvre la quitta, et, s'étant levée, elle les servit. (Matth. VIII. 14.)

Il suffit à Jésus-Christ de toucher la main de cette malade; et à l'instant même la fièvre l'a quittée. Toute

(*) Tom. VIII, Bened., pag. 326—34.

la vigueur de la santé est revenue, sans passer par la convalescence. D'ordinaire, quand la tempête cesse, l'agitation des flots dure encore. Ici le calme le plus parfait succède immédiatement au plus violent orage.

Le soir venu, on lui présente plusieurs possédés, et il chasse d'eux le malin esprit par sa parole, et guérit tous ceux qui étoient malades. (Vers. 16.) Que de merveilles indiquées dans ce peu de paroles! L'évangéliste n'entre pas dans le détail; il rassemble et comprend tout dans un seul mot. Craignant qu'une aussi prodigieuse quantité de miracles ne trouvât des incrédules. Il en appuie la certitude sur ce mot d'Isaïe : *Il a pris lui-même nos langueurs et il s'est chargé de nos maladies.* Mais quel rapport y a-t-il entre les maladies corporelles, et les plaies secrètes dont nos âmes sont affectées? Jésus-Christ vouloit par là nous marquer que la plupart des maladies corporelles tirent leur source de celles de l'âme; car si la mort, qui est le dernier et le plus grand de tous les maux, ne vient que de cette racine, faut-il s'étonner que les autres en sortent aussi comme de leur tige (*)?

Isa. LIII. 4.

(*) Hom. XXVII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 326, 327.

Paralytique de la piscine. (Saint Jean, chap. v.)

Vous auriez été durant trente-huit ans perclus de tous vos membres par le péché : il ne tient qu'à vous d'être guéri. Jésus-Christ vous fait encore entendre cette parole : *Levez-vous, emportez votre lit.* Veuillez-le seulement, et ne vous désespérez point. *Vous n'avez point d'homme*, mais vous avez Dieu. Vous n'avez *personne qui vous jette dans la piscine*, mais vous avez celui qui peut faire que vous n'ayez point besoin de piscine. Vous ne pouvez pas dire ici : *Tandis que je vas, un autre y est avant moi.* Vous avez aussi-bien que tout autre la liberté de descendre à cette source de grâce qui coule sans s'épuiser, et se donne à tous pour la guérison des corps et des âmes (*). Joann. v. 8. *Ibid.* 7.

La fête des Juifs étant arrivée, Jésus alla à Jérusalem. Or, il y avoit à Jérusalem une piscine ayant cinq galeries. La suite du texte nous apprend qu'à un certain temps, l'Ange du Seigneur descendoit dans cette piscine et en remuoit l'eau, et que celui qui y entroit le premier, après que l'eau avoit été ainsi remuée, étoit guéri, quelque maladie qu'il eût. Dans ces galeries étoit couchée une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avoient les membres desséchés, T. 1 Bened. Pag. 548. Joann. v. 2. *Ibid.* 4.

(*) Hom. LXVII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 667.

qui tous attendoient que l'eau fût remuée. Jésus-Christ aimoit à se rendre à Jérusalem et à s'y faire voir aux Juifs à leurs jours de fête. Parce que c'étoit alors que l'affluence étoit la plus nombreuse, il choisissoit à dessein et le lieu et le temps pour guérir les malades, plus empressé de les soulager qu'ils ne l'étoient eux-mêmes d'obtenir leur guérison :

Vers. 3. *Il y avoit donc là une grande multitude de malades qui attendoient que l'eau fût troublée. Celui qui y entroit le premier étoit guéri;* les autres ne l'étoient pas. Le remède perdoit à l'instant même son efficacité, comme si la maladie de celui qui en avoit profité en eût épuisé la vertu; il falloit ajourner ses espérances. Cela ne se faisoit pas sans dessein. Cette piscine étoit la figure d'une loi, tout entière faite pour des esclaves; mais depuis l'avénement de Notre Sei-

Pag. 549. gneur, le bienfait de la guérison n'a pas été borné à quelques malades; il s'est étendu à tous. C'est le genre humain tout entier qui a été sauvé. La piscine n'agissoit qu'à un certain temps; ici point de temps limité. Là, il falloit qu'un Ange descendît pour agiter l'eau; ici, il suffit d'invoquer sur les eaux sacrées le nom du Dieu sauveur, pour s'en reposer sur elles du soin de son salut. La piscine ne guérissoit que des infirmités corporelles; ici, ce sont les maladies de l'âme qui sont guéries.

Vers. 5. *Or, il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Jésus le voyant là étendu, et*

connoissant qu'il étoit malade depuis long-temps, lui dit : Voulez-vous être guéri? Le malade lui répondit : Assurément, Seigneur ; mais je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau en a été remuée, et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. Jésus s'adresse à celui-ci de préférence aux autres, pour signaler à la fois et son pouvoir et sa bonté : son pouvoir, en l'exerçant sur une maladie aussi incurable ; sa bonté, parcequ'il avoit reconnu dans cet homme plus particulièrement des titres à sa miséricordieuse bienfaisance. Ce malade l'étoit depuis trente-huit ans ; cette circonstance mérite que nous nous y arrêtions. Retenez-la bien, ô vous tous qui avez sans cesse à lutter contre l'indigence ; vous qui gémissez sur le lit de la souffrance, ou sous le poids des disgrâces, sous les coups de ces adversités qui viennent fondre comme une tempête soudaine. Ce corps paralytique est à lui seul le rendez-vous général de toutes les calamités humaines. A l'aspect des misères qui l'accablent, quel homme, fût-il au comble de l'infortune, ne prendra pas sur lui modèle pour supporter avec une courageuse résignation les maux qui l'affligent? Falloit-il un si long temps pour abattre sa constance? Trente-huit ans! et il ne s'est point découragé : il n'a point renoncé à la piscine et à l'espérance. Jésus s'approche de lui et lui dit : *Voulez-vous être guéri?* Pag. 550.
A quoi bon cette question? Pouvoit-il ignorer qu'il

ne demandoit pas mieux? Celui qui lit au fond des cœurs les plus secrètes pensées, ne savoit pas moins ce que tout le monde voyoit. Pourquoi donc lui faire cette demande? Dans la même vue qu'il
Matth. VIII. 7. dit au centurion : *J'irai et je le guérirai.* Parce qu'il connoissoit à l'avance ce que celui-ci alloit
Ibid. 8. lui répondre : *Ne venez pas, Seigneur, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison;* Jésus-Christ veut lui ménager l'occasion de manifester la foi qui étoit au fond de son cœur. Il en agit de même à l'égard du paralytique. Il pouvoit bien le guérir sans lui rien demander; mais son silence nous eût frustrés de l'importante leçon que va nous fournir la réponse du malade. Tout autre eût répondu : L'étrange demande! Est-ce une dérision, une insulte à mes souffrances? Car voilà le caractère des malades, de ceux mêmes dont la résignation n'a pas été mise à d'aussi longues épreuves. *Oui, Seigneur, mais je n'ai personne pour me jeter dans la piscine, après que l'eau en a été remuée.* Ainsi tous les maux l'assiégeoient à la fois : la souffrance, la pauvreté, l'isolement; personne pour l'assister; personne qui s'intéresse à lui : *Pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi.* Figurez-vous ce pauvre malade se traînant chaque année avec de si laborieux efforts vers la piscine, s'arrêtant sur ses bords; et chaque année se consumant en stériles vœux, et cela durant tout

le long cours de trente-huit années, sans avoir pu recueillir d'autre fruit de tant de fatigues que le fruit amer d'en voir d'autres plus heureux que lui, et d'aggraver ses misères par le sentiment même du bonheur d'autrui. Il s'en faut bien que nous imitions cet exemple de patience, nous qui, dès la première fois que nous demandons au Seigneur une grâce qu'il ne juge pas à propos de nous accorder, nous abandonnons au chagrin, au découragement, et renonçons à prier, parce que nous n'avons pas été aussitôt exaucés. *Levez-vous*, lui dit Jésus-Christ, *emportez votre lit, et marchez*. Sa guérison n'a été différée que pour être plus éclatante; car ce n'est pas à un Ange qu'il la doit, mais au roi des Anges en personne. En commandant à ce paralytique d'emporter son lit avec lui comme le trophée de sa puissance souveraine, il veut constater, à la vue de tous, le miracle de sa guérison. Quel médecin a guéri jamais avec une aussi prodigieuse célérité? A peine l'ordre de la guérison est-il échappé de cette bouche divine, la maladie a fui. Elle obéit à la voix du souverain arbitre de la vie et de la mort avec la même docilité que l'esclave à la voix de son maître (*).

Pag. 551. Vers. 8. Pag. 552.

Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus,

(*) Hom. XII *contr. Anom.*, tom. I Bened., pag. 548—552; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 103—108.

de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire (1). Médecin prévoyant, il ôte la souffrance, mais il avertit des rechutes. Après que l'on est guéri, on oublie aisément que l'on fut malade. Jésus-Christ en avertit celui-ci, pour qu'il se tienne sur ses gardes; et lui découvre dans ses péchés la cause de ce qu'il a souffert (*).

Jésus-Christ est allé lui-même trouver le paralytique de la piscine, parce qu'il étoit délaissé de tout le monde; il attend cet autre paralytique qui sera
Luc. v. 19. descendu par le toit d'une maison, parce qu'il ne manque pas de secours. A celui-ci encore il dit :
Ibid. 20. *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*, allant à la source même du mal. C'est le péché qui engendre tous les maux dont nous sommes affligés (**).

L'aveugle de Jéricho. (Luc. XVIII. 35.)

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 576. *Ayant ouï le bruit du peuple qui passoit, il* (l'aveugle) *s'informa de ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit Jésus de Nazareth qui passoit. Aussitôt il dit, en criant : Jésus, fils de David, ayez compassion de moi.* (V. 36—38.) Chose étrange! On lui parle de Jésus de Nazareth; il l'appelle : Jésus fils de David. Qui le lui a appris? *Jésus, fils de David, ayez compassion de moi.*

(1) « Eh quoi de pire ? Le voulez-vous savoir? Des fleuves de souffre et de flammes, etc. » (Fromentières, *Carême*, t. I, p. 258.)

(*) *In paralyt. demiss.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 818.

(**) *Ibid.*, pag. 825, et tom. III Bened., pag. 42.

Que chacun de nous, mes frères, s'applique cette parole à soi-même. De même que dans une pompe funèbre à laquelle beaucoup de personnes sont appelées, à la vue du mort, entouré de ses parents éplorés, tous les spectateurs sont attendris; les uns, parce qu'ils entrent dans les sentiments de la famille; les autres, parce qu'ils se rappellent les pertes qu'ils ont eu personnellement à essuyer; et ainsi un événement étranger les ramène à leurs propres infortunes; de même, identifions-nous avec les saints personnages dont on nous raconte l'histoire; et, faisant un retour sur nous-mêmes, en proportion de nos besoins, empruntons leur langage, en nous écriant : *Fils de David, ayez compassion de nous.* Vous êtes, vous, cet aveugle; vous, ce sourd; vous, ce lépreux, dont l'infirmité spirituelle ne peut être guérie que par une assistance divine. Appelez donc à votre secours le céleste médecin. Pag. 577. Pag. 578.

Mais ceux qui marchoient devant le reprenoient pour le faire taire; mais il crioit encore plus fort : Fils de David, ayez compassion de moi. (V. 39.) La foi qui l'anime ne cède point aux murmures de ceux qui le reprennent. Le fidèle ne relâche point de son ardeur; il s'attache constamment au Seigneur, assuré qu'il est, qu'en fait de piété, une liberté sainte ne sauroit lui déplaire. Là où il s'agit d'une fortune terrestre, on ne trouve que trop de gens qui s'atta-

chent opiniâtrement à sa poursuite; et quand il s'agit de sauver son âme, n'est-ce pas faire preuve de sagesse que de paroître en manquer aux yeux des hommes? *Alors Jésus commanda qu'on le lui amenât; et quand il fut près de lui, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse?* (V. 41.) Cette question n'est point faite sans dessein. Jésus pouvoit bien, sans l'interroger, le guérir; mais il vouloit donner au miracle qu'il préparoit, un éclat propre à réduire ses ennemis au silence. *Seigneur,* dit-il, *faites que je voie, Jésus répond : Voyez, votre foi vous a sauvé.* (V. 42.) C'est à la foi seule que les grâces sont données.

Résurrection de Lazare. (Joann. XI.)

T. VIII Bened. Pag. 385. Après avoir adressé sa prière à Dieu son père, Jésus *cria à haute voix.* Il ne dit pas : Mon Père! ressuscitez ce mort. Mais, tout en priant, il montre que sa seule puissance lui suffit pour faire ses miracles. Humble dans ses paroles, il agit en Dieu. *Lazare, sortez dehors.* (V. 43.) Et voilà que s'accomplit la parole par laquelle il avoit dit : *L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et où ceux qui l'entendront vivront.* Pour que vous ne croyez pas qu'il a reçu d'un autre la vertu et la puissance de ressusciter les morts, il vous a prédit auparavant qu'il les ressusciteroit; et maintenant il le prouve. Jésus ne dit point : Levez-vous, mais,

Joan. v. 22.

sortez dehors, parlant à ce mort comme s'il étoit vivant. Est-il rien d'égal à un semblable pouvoir? S'il n'a pas fait ce miracle par sa propre vertu, qu'a-t-il au-dessus des Apôtres à qui vous entendrez dire : *Pourquoi avez-vous les yeux sur nous, comme si nous avions fait marcher ce boiteux par notre puissance ou par notre piété?* Pourquoi, après que Lazare fut ressuscité, Jésus n'en a-t-il pas dit autant? Act. III. 12. Le motif qui fait parler ainsi les Apôtres, c'est qu'ils savent bien n'être que des hommes comme les autres, et que ce qu'ils font d'extraordinaire est moins leur ouvrage que celui du Maître au nom duquel ils agissent. Si Jésus-Christ ne dit pas la même chose, c'est qu'il est en effet ce qu'il veut qu'on le croie, Fils de Dieu, égal à Dieu, son père. Quand les Juifs l'accusent de vouloir détruire la loi, Jésus sait bien s'en défendre; et quand il s'agit d'un point bien autrement important, à savoir la consubstantialité divine, il la déclare nettement, il en confirme l'opinion. S'il n'étoit point égal à Dieu, il lui suffisoit de dire, je ne suis point égal à Dieu; la question étoit résolue (*).

§ III.

Sacerdoce de Jésus-Christ

Vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Mel- Ps CIX. 4.

(*) Hom LXIV *in Joann.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 413 et seq.

chisédech. Pourquoi pas selon l'ordre d'Aaron? Répondez-nous, ô Juif : si l'ancien sacerdoce ne devoit pas être abrogé, pourquoi l'institution d'un sacerdoce nouveau et d'un sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech? C'est celui-là dont saint Paul manifeste la supériorité sur l'autre, par ce seul mot :

Hebr. v. 6. *Sur quoi nous aurions*, dit-il, *bien des choses à dire, qui sont bien difficiles à expliquer, parce que vous êtes peu en état de les entendre*. Et après avoir rappelé ce qu'étoit Melchisédech, venant à la compa-

Ibid. VII. 4. raison : *Considérez*, ajoute-t-il, *combien il devoit être grand, puisque le patriarche même Abraham lui donne la dîme, choisissant ce qu'il y avoit de meilleur dans ses dépouilles*. Observation qui manifeste toute l'excellence de notre sacerdoce chré-

Gen. XIV. 19. tien. Abraham, tout grand qu'il est, s'humilie devant Melchisédech; il lui paie la dîme, il en reçoit la bénédiction; il rendoit, à l'avance, hommage à un sacerdoce nouveau, d'un ordre bien plus relevé, qui devoit un jour mettre fin au sacerdoce lévitique (*).

Saint Paul, dans son Epître aux Hébreux, a commencé par établir la supériorité de Melchisédech sur Abraham. (Supériorité qu'il fonde sur les hommages que lui rend le saint patriarche, sur le nom de Melchisédech, figure de Jésus-Christ,

(*) *Orat.* VII *adv. Judæ.*, tom. I Bened., pag. 669, 670.

véritablement roi de justice et de paix, comme ayant pacifié le ciel et la terre) (*). Ce premier raisonnement l'amène à conclure l'excellence du nouveau sacerdoce sur l'ancien : *Si le sacerdoce lévitique avoit pu suffire*, dit l'Apôtre, *à quoi bon en instituer un autre?* La preuve qu'il ne pouvoit pas suffire, il la trouve dans l'époque même de son institution purement temporaire, *alors que la loi fut donnée au peuple*. Un autre sacerdoce, selon l'ordre de Melchisedech, devoit remplacer un jour le sacerdoce selon l'ordre d'Aaron. Ce qui vient devant est nécessairement moins parfait que ce qui doit lui succéder. Puis donc que Jésus est venu après, et qu'il reçoit un nouveau caractère, c'est que le sacerdoce antérieur ne le valoit pas. De même la loi; car il est impossible de supposer un sacerdoce sans qu'il y ait une alliance, des lois et des commandements. Par une conséquence nécessaire de cette substitution, la tribu elle-même a dû être changée, la tribu de Lévi remplacée par celle de Juda, pourquoi? afin qu'elle fût tout ensemble royale et sacerdotale; car Jésus-Christ fut roi de tout temps; et il est devenu prêtre lorsqu'il s'est revêtu d'une chair, et qu'il a offert à Dieu son sacrifice. Tout a dû changer à la fois, le sacerdoce, la tribu, les personnes, l'alliance et la loi. Elles étoient charnelles,

Hebr. VII. 11.

Ibid. 12.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 121.

dans la succession, dans les rits, dans les promesses. C'étoit d'elle qu'Aaron avoit reçu son sacerdoce; Melchisedech le tenoit d'une autre source, et bien plus excellente. Bien que Melchisedech fût encore si fort au-dessous de celui-là qui, seul, l'a
Ibid. 16. reçue *par la puissance de sa vie immortelle,* à qui
Ibid. 17. Ps. cix. 4. le Seigneur a rendu ce témoignage : *Vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisedech.* C'est-à-dire prêtre non passager et pour un temps; mais le prêtre qui n'a point eu de commencement et n'aura jamais de fin; puisque Jésus-Christ vit par
Ibid. 21. sa propre puissance, confirmé par serment pontife seul et unique, parceque seul il est immortel. Les autres meurent, et leur puissance expire avec eux, pour se renouveler dans leurs successeurs; mais dans le pontife éternel qui nous a été donné, point de successeur, puisqu'il n'y a point de mort qui puisse in-
Ibid. 25. terrompre l'exercice de son sacerdoce; *capable de sauver toujours ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant, et en état d'intercéder pour eux.* Et tandis que les pontifes d'avant lui, établis par la loi, hommes comme les
Ibid. 27. autres, avoient besoin d'offrir le sacrifice pour eux-mêmes, ainsi que pour tous les autres, celui-ci, par le privilége de sa nature toute sainte et toute divine, n'a rien à demander pour lui-même (*).

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p 128—134; Du-

Le nom de Jésus lui fut apporté du ciel avant sa naissance par l'Ange annonçant qu'il alloit être le Sauveur du monde. Le nom de Christ lui fut donné de toute éternité, à cause de l'onction particulière qui lui est conférée par l'Esprit Saint, onction qui le consacre, non par l'huile, elle n'est qu'emblème; mais par la grâce de l'Esprit Saint lui-même (*).

Dans lui, *nous trouvons*, dit l'Apôtre, *la rédemption par son sang, la rémission des péchés, selon les richesses de sa grâce*. Dieu ne nous a pas seulement donné son divin Fils, mais il nous l'a donné comme victime et comme pontife, pour la rémission des péchés. Quel bienfait c'étoit déjà de nous avoir donné ce Fils; mais consentir que son sang fût répandu pour nous, voilà ce que saint Paul a raison d'appeler les richesses et les richesses ineffables de sa grâce (**). Ephes. I. 4.

Sur le Pseaume CIX : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.* (Vers. 1.)

Ce psaume bat en ruines Paul de Samosate, les Ariens, les Marcionites, les Manichéens et tous ceux T. V Bened. Pag. 2494.

guet, *Explicat. de la Passion*, *Portement de la croix*, pag. 138; Bossuet, *Méditat. sur l'Évangile*, t. IX, p. 175; Joli, Œuvres mêlées, pag. 146; Senault, *Panégyr.*, tom. II, pag. 261; Saurin, *Serm.*, tom. XII, pag. 14, 27 et suiv.

(*) Hom. I *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 430.

(**) Hom. I *in Epist. ad Ephes.*, tom. IX Bened., pag. 6—8.

qui refusent de croire à la résurrection des morts. Il nous sert particulièrement à combattre les Juifs, par la démonstration qu'il nous donne de la divinité de Jésus-Christ.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Je commence par demander aux Juifs quel est le Seigneur dont il est ici parlé; car il est clair que David rapporte l'entretien d'une personne avec une autre. Quel est celui qui adresse la parole? On nous répond : c'est Dieu. Celui à qui il parle, Abraham selon les uns, Zorobabel selon les autres : d'autres en nomment un troisième (Ezéchias). Ils ne savent auquel s'arrêter; ils se battent les uns contre les autres ainsi que dans l'ivresse ou l'obscurité de la nuit. Mais, quel qu'il soit, peut-on le reconnoître à ce caractère particulier du sacerdoce nouveau et ineffable qui lui est conféré dans le psaume : *Vous êtes*, lui est-il dit, *le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech?* Seroit-ce plus fondé pour Abraham ou pour quelqu'un de ses fils? Comment le Seigneur l'appelleroit-il *son Seigneur*, ce patriarche qui se prosterna devant le roi de Salem, lui demandant sa bénédiction? Le moyen encore d'y reconnoître *ce fils engendré avant l'aurore?* (V. 3.) Le Seigneur a-t-il pu dire à Abraham ou à qui que ce soit : *Asseyez-vous à ma droite?* Ce patriarche se tenoit déjà assez honoré d'avoir été admis dans la compagnie des Anges.

Gen. xiv. 19.

Le plus spécieux argument de nos adversaires est celui-ci : Est-il permis d'admettre un autre Dieu, après que l'Ecriture a dit si expressément : *Le Seigneur Dieu est le seul et unique Seigneur* : *Vous n'adorerez que lui seul, et il n'y a point d'autre Dieu que lui?* David, sans doute, n'ignoroit pas ce commandement : d'où vient donc que nous lisons dans un autre de ses psaumes : *C'est pour cela, ô Dieu, que votre Dieu vous a oint d'une huile de joie d'une manière plus excellente que tous ceux qui l'ont été avec vous.* Ce n'est pas, non, ce n'est pas un autre Dieu, mais le même avec qui Dieu s'entretient dans ces paroles qui se lisent au commencement de la Genèse : *Faisons l'homme à notre image ;* et dans un autre chapitre du même livre : *Descendons et confondons leurs langues.* Nous ne disons pas qu'il y ait un autre Dieu ; nous disons que Dieu a un Fils égal en tout à Dieu son père. Nous le disons sur la foi des mêmes oracles. Si les prophètes anciens ne se sont pas exprimés avec la même clarté que nous, c'est que le temps de la révélation n'étoit pas encore venu; c'est que l'esprit charnel des Juifs ne l'eût pas compris. Ils ne l'ont pas non plus laissé tout-à-fait ignorer. Que dis-je? tout l'ancien Testament n'est intelligible que par le nouveau ; et c'est Jésus-Christ seul, c'est la divinité du Fils unique de Dieu qui en fait l'accord et la solution. Otez Jésus-Christ, plus de prophéties, plus d'Ecriture.

Deuter. VI. 4.

Ps. XLIV. 8.

Gen. I. 26.

Ibid. XI. 7.

Pag. 151.

Car je le demande à tout esprit raisonnable : est-il possible d'entendre d'un simple homme ces paroles : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite?* lesquelles prouvent l'égalité entre celui qui parle, et celui à qui l'on parle ; et ces autres paroles : *Je vous ai engendré de mon sein devant l'étoile du jour*, lesquelles prouvent que Dieu a un Fils, et que ce Fils est coéternel à Dieu son Père, Ces autres encore : *Vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (1).

Pag. 251. Par ces mêmes paroles, nous réfutons victorieusement Paul de Samosate, autre Juif sous le masque de chrétien. Celui-là, que vient-il nous dire? que Jésus-Christ ne fut qu'un homme à qui la divine substance n'a été communiquée que depuis la naissance de la Vierge Marie. Qu'a-t-il à répondre à ce mot : *Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour?* Les mêmes arguments que nous faisons valoir contre les Juifs, servent également à le confondre, lui et les autres hérétiques venus après. Nous les perçons tous des mêmes traits. Nous opposons à Arius, comme à Paul de Samosate, ces paroles sans réplique : *Asseyez-vous à ma droite*, qui constituent l'égalité d'honneur entre les deux per-

(1) Molinier argumente des mêmes textes en faveur de la divinité de Jésus-Christ. On diroit que l'éloquent oratorien avoit sous les yeux les Homélies de notre saint patriarche, en composant les belles pages recueillies dans les vol. XIII et XIV de ses *Sermons choisis*, *Disc.* IV.

sonnes. Le trône où il est assis, symbole de sa domination universelle, qui n'admet point de partage, Dieu unique dans son Essence peut-il le partager avec un autre qu'avec son égal? Il n'en fallut pas davantage à Jésus-Christ pour fermer la bouche aux Juifs : « Que vous semble du Christ! de qui est-il » fils? ils lui répondirent : de David. Et comment » donc, leur répliqua-t-il, David inspiré l'appelle-» t-il son Seigneur par ces paroles : Le Seigneur » a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite »? De même l'Apôtre exposant avec son intelligence ordinaire (tant dans son Epître aux Philippiens que dans celle aux Hébreux) comment Jésus-Christ s'est fait homme et comment il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, foudroie à la fois Marcion et le manichéisme, et toute erreur de ce genre qui conteste à Jésus-Christ sa divinité (1). Matth. XXII. 42-44.

Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Quoi! son triomphe sera-t-il limité par le temps? Ecoutez Daniel, parlant du Fils de l'homme : *Sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit.* Dan. VII. 14.

O Christ! le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre puissance. (V. 2.) Sion fut le berceau de la

(1) Voy. au tom. XIII de cet ouvrage l'article *Consubstantialité du Verbe.*

loi, le théâtre des miracles de Jésus-Christ. De son sein partirent les prédicateurs de son Evangile pour aller le répandre dans toutes les contrées du monde.

Hebr. xii 22. « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, » de la ville du Dieu vivant, de la Jérusalem cé- » leste, de l'assemblée de l'Eglise des premiers nés », nous dit saint Paul. *Le sceptre de votre puissance*, littéralement : *La verge de votre puissance ;* ces mots sont synonymes dans les écrivains sacrés et profanes. Dans un autre psaume : *La verge de votre règne sera une verge de rectitude et d'équité*, qui se traduit par le mot de sceptre. Entendez ici cette autorité souveraine, en vertu de laquelle ses Apôtres parcourent tout l'univers, corrigeant les erreurs et les vices des

Exod. xiv. 16. hommes. Nous voyons aussi dans les mains de Moïse une verge qui lui sert à diviser les eaux de la mer : dans les mains des Apôtres, elle abbat l'impiété.

Pag. 254. *Régnez souverainement au milieu de vos ennemis.* Nous avons sous les yeux l'accomplissement de la prophétie. Des églises chrétiennes se sont élevées dans tous les lieux de l'univers, sur les ruines de l'idolatrie, au milieu des Juifs et des gentils conjurés contre le Seigneur et contre son Christ. Partout la douceur des agneaux a triomphé de la rage des loups. *Régnez :* allez prendre possession de l'empire qui vous appartient, non par droit de conquête, mais comme étant votre domaine naturel. Les Apôtres commandent : on obéit. Ils parlent : et l'on vient déposer

à leurs pieds ses trésors. Quoi! m'allez-vous dire, oubliez-vous les persécutions qu'ils ont eu à essuyer? Non sans doute, et c'est par là même que la force de leur empire éclate avec plus de puissance : qu'au milieu de tant de contradictions, malgré toutes les résistances de ses ennemis et la faiblesse des instruments qu'il employoit, avec quelques agneaux qu'il envoyoit au milieu des loups, Jésus-Christ ait obtenu tout ce qu'il vouloit. Les rois de la terre auront beau opposer leurs décrets, leurs licteurs, et toutes les ressources de la tyrannie, une seule épître de Paul, écrite au nom de Jésus-Christ, lui fera plus de disciples que les rois n'ont d'esclaves (1).

Act. IV. 35.

Pag. 255.

La principauté qui est avec vous (de toute éternité paraîtra clairement) *au jour de votre puissance* (2). Ce qui est expliqué dans la prophétie d'Isaïe : *Il portera avec lui, sur son épaule, la marque de sa principauté.* Elle ne lui a pas été donnée; elle réside en lui de toute éternité, liée intimement à sa substance, à sa propre nature, impérissable, immortelle; principauté qui s'est manifestée avec éclat *au jour de votre puissance*, par les miracles qu'il a faits, et que les Apôtres ont faits en son nom. *Au jour de votre puissance*, alors que, du haut de sa croix, il a ressuscité des morts, ouvert le paradis,

Isa. IX. 6.

Pag. 257.

(1) Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 32 et suiv.

(2) Traduction du P. de Carrières.

brisé les pierres, déchiré le voile du temple, fait
Pag. 258. pâlir le soleil, couvert le monde de ténèbres; et, quand, à la prédication de son Evangile, la tyrannie du Démon étoit renversée, les temples de l'idolâtrie s'écrouloient, ses oracles étoient condamnés au silence, les sacrifices impurs anéantis, les écoles des philosophes confondues; que l'on a vu les églises germer dans tous les lieux de l'univers, la virginité en honneur; les cités et les solitudes rivaliser de piété, les saintes assemblées des justes mêler leurs cantiques de louanges aux concerts des Anges; que des milliers de confesseurs se sont élevés au-dessus de la nature par l'héroïsme de leur constance au milieu des plus cruelles tortures; que les barbares accouroient en foule sous les drapeaux de la philosophie chrétienne, et que la parole évangélique, fondée sur la croix et la résurrection de Jésus-Christ, ne s'est arrêtée que là où finit l'univers. *La puissance* de Jésus-Christ c'est sa croix. En voulez-vous voir la preuve? Avant lui, la croix étoit un instrument de supplice honteux, le plus infamant de tous, et le genre de mort le plus déshonorant,
Pag. 259. le plus redouté de tous. Aujourd'hui, on la révère, on la préfère à la vie elle-même, on en fait son plus bel ornement. Bien loin d'en rougir, on s'en fait un titre de gloire. Les fronts parés du diadème l'estiment plus encore que leur couronne; ils la regardent, et certes avec raison, comme l'armure la

plus puissante qui les défend et contre les incursions des Barbares, et contre les phalanges des esprits infernaux (1).

Lorsque vous paroîtrez vous-même dans l'éclat de votre majesté, au milieu de la gloire qui environnera vos Saints. Qui oseroit entreprendre de la décrire cette majesté, cette gloire, dont la connoissance ne sera bien manifestée qu'à ceux qui mériteront d'y être admis un jour avec lui? Tous les efforts de l'éloquence échouent contre un tel sujet. Le langage humain n'a que des similitudes terrestres à nous offrir pour nous donner quelque légère ombre de *ces splendeurs des Saints*, où les corps revêtus d'immortalité jouirontd'une ineffable gloire; puisque, comme l'affirme saint Paul, *il transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses.* Jugez donc de sa puissance par de tels effets; et reconnoissez ce Fils de Dieu, celui-là à qui le Père éternel a dit :

Pag. 260.

Phil. III. 21.

Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin. Nos adversaires, dans la supposition que le Fils a été créé, appliquent cette expression à la nuit où il est né : interprétation puérile, démentie par les

(1) Voy. plus bas les articles *Apôtres*, *Propagation de l'Évangile*, *Vertu de la croix*.

textes précis de l'Ecriture, comme quand il dit :

Ps. LXXIX. 2. *Avant qu'il n'y eût une lune au firmament, votre trône existe : avant que les montagnes eussent été faites, ou que la terre eût été formée, et tout l'univers ; vous êtes Dieu de toute éternité et dans tous les siècles.* Ce qui est confirmé encore par les paroles suivantes :

Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable : que vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. (Vers. 4.)

Hebr. VII. 3. Pag. 262. Melchisédech offrant le pain et le vin à Abraham, instituant par là un sacrifice étranger à la loi ; *sans père et sans mère, sans généalogie*, au moins connue, *qui n'a ni commencement ni fin de sa vie, étoit ainsi l'image du fils de Dieu.* Il étoit l'ombre, Jésus-Christ la réalité. Sacrifice d'un ordre tout nouveau, qui opère efficacement l'abolition du péché et la réconciliation des hommes avec Dieu.

Explication de la figure, au volume précédent, pag. 413 (*).

Ibid. XIII. 8. Jésus-Christ étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles : *Hier*, dit l'Apôtre, c'est-à-dire tous les siècles passés ; *aujourd'hui*, c'est-à-dire le temps présent ; et par *tous les siècles*, saint Paul désigne l'éternité, où il n'y a plus de temps.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 277.

Pontife, mais non pas de qui la sacrificature ne soit que temporaire; tout ce qu'il est, il l'est pour tous les temps, toujours le même (*).

§ IV.

Jésus-Christ prophète. Prédictions qu'il a faites.

Vous ne croyez point à Jésus-Christ; vous refusez opiniâtrément de voir en lui un dieu, le dominateur de l'univers; vous vous obstinez à n'y voir qu'un homme comme un autre. Eh bien! raisonnons de lui comme s'il n'étoit qu'un homme. Quelle est dans cette hypothèse votre manière de raisonner à l'égard des hommes? Lorsque vous en voyez, fidèles en tout à la vérité, que jamais l'on ne surprit à mentir; quelles que puissent être nos préventions à leur égard, nous sommes forcés à les croire, si nous n'avons point renoncé à tout bon sens. Il n'en est pas ainsi de ceux à qui nous avons à reprocher quelques mensonges: ils ont beau dire vrai, nous sommes en défiance alors même qu'il leur arrive de ne pas mentir. Appliquons cette règle à Jésus-Christ. Il a fait bien des prédictions dont l'accomplissement étoit réservé à l'avenir. S'il en est une seule sur quoi vous le trouviez en défaut, nous vous

(*) Hom. XXXIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 303 et 306. Voyez Bossuet, *Serm.*, t. II, p. 230; t. III, p. 51—54; t. VIII, p. 300.

permettons de n'en croire aucune. Mais, s'il n'en est pas une seule qui ne se soit vérifiée à la lettre, ne vous opiniâtrez plus dans votre incrédulité sur des faits plus éclatants que la lumière du soleil (*) (1).

Extrait de l'Homélie XV *sur saint Matthieu.* (Chap. v, vers. 13, 14.)

Jésus-Christ appelle ses Apôtres *le sel de la terre, la lumière du monde,* leur témoignant par ces similitudes prophétiques, que la nature humaine étant tout entière corrompue par le péché, c'est par leur ministère que la grâce de l'Esprit Saint conservera la régénération que lui-même, le Verbe de Dieu, est venu apporter sur la terre. *La lumière* qui doit éclairer, non une seule cité, un seul royaume, mais l'univers tout entier enseveli dans la plus profonde obscurité. Il a comparé son Eglise à la forteresse bâtie sur la montagne. Où sont aujourd'hui ceux qui révoqueroient en doute la toute-puissance de Jésus-Christ? Ces simples paroles suffisent pour les confondre. A qui s'adressoient-elles? à des hommes inconnus dans la contrée même qu'ils habitoient. Par ces diverses comparaisons, Jésus-Christ leur annonçoit une renommée dont l'éclat va se

T. VII Bened. pag. 193.

Pag. 194.

Pag. 195.

(*) *Advers. Judæos., orat.* V, tom. I Bened., pag. 629—633.

(1) Bourdaloue : » Ne supposons point qu'il est Dieu, mais oublions le même pour quelque temps; il ne s'agit pas encore de ce qu'il est, mais de ce qu'il a fait. Qu'a-t-il fait? » (*Sur la religion chrétienne, Carême,* tom. I, pag. 244.) Voy. le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 309 et suiv.

répandre par toute la terre, et n'aura d'autre limite que le monde. Non-seulement il leur parle de célébrité; il déclare qu'elle sera le produit d'œuvres extraordinaires qui signaleront leur bienfaisance. Et en effet, vous les voyez, ces Apôtres de Jésus-Christ, répandre en tous lieux la lumière sur leurs pas, et laisser partout le flambeau de la vérité. Toutefois il n'avoit pas manqué de leur prédire des combats de toute sorte, des persécutions, des guerres à outrance. Mais vainement leurs ennemis déploieront tous les efforts de la violence et de l'artifice pour étouffer cette lumière. Les rayons qu'elle jettera de toutes parts, non-seulement perceront toute la terre, mais pénètreront jusque dans le ciel, comme le soleil se fait jour à travers les nuages. Voilà de bien hautes fonctions et de bien magnifiques promesses. Si pourtant la prophétie s'est accomplie dans tous ses points; si la terre a été purifiée par ce sel spirituel, le monde arraché à ses ténèbres par cette lumière; si les Apôtres, environnés d'ennemis, ont fini par conquérir l'estime et la croyance des peuples; s'ils ont été comme des aigles qui ont couru d'un bout du monde à l'autre avec plus de vitesse et de rapidité que le soleil, répandant de tous côtés la lumière et l'ardeur de la piété, concluez à la toute-puissance de Jésus-Christ, et tombez aux pieds de cette majesté divine (*).

(*) Morel, *Nov. Test.*, tom. 1, pag. 174—180.

Homélie lxxv *sur saint Matthieu.*

Comme Jésus sortoit du temple pour s'en aller, ses disciples vinrent à lui, pour lui faire remarquer la grandeur de cet édifice; mais Jésus leur dit : Vous voyez tous ces bâtiments; je vous dis en vérité qu'ils seront détruits de telle sorte, qu'il n'en demeurera pas pierre sur pierre. (Saint Matt., ch. xxiv, v. 1 jusqu'à 16).

Ruine de Jérusalem.

T. VII. Bened. Pag. 722.

Jésus-Christ venoit de prédire aux Juifs que leur ville seroit réduite en solitude; il leur avoit annoncé les plus terribles calamités. Les disciples, surpris, font voir à leur maître l'étendue du temple, sa magnificence : dans leur admiration, ils ont peine à concevoir comment un aussi prodigieux édifice, chef-d'œuvre de l'art, d'une aussi solide

Pag. 723.

construction, pourroit être jamais renversé. Pour répondre à leur doute, Jésus-Christ leur assure non-seulement que ce temple sera ruiné, mais qu'il le sera de fond en comble. « De tout ce que » vous voyez avec tant d'admiration, leur dit-il, il » ne restera pas pierre sur pierre...» L'événement a justifié la prophétie; et s'il y avoit aujourd'hui des incrédules, l'état où se trouve la ville entière suffit pour leur fermer la bouche (1).

(1) Voy. le vol. xiii de cette *Biblioth.*, pag. 320 et suiv.

De là, *comme il étoit assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples le vinrent trouver en particulier, et lui dirent : Apprenez-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre avénement et de la fin du monde.* Impatients de voir cette gloire future de son avénement, qui leur promettoit à eux-mêmes de si précieux avantages, ils s'empressent de lui demander quand elle arrivera. Tel est l'objet de leur curiosité : *Quand ces choses arriveront-elles ?* c'est-à-dire quand se fera cette destruction du temple ? Puis, par quel signe votre avénement sera-t-il annoncé ? A quoi Jésus-Christ répond : *Prenez garde que personne ne vous séduise ; car plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs. Vous entendrez aussi parler de guerres et de bruits de guerre ; mais gardez-vous bien de vous laisser troubler, parce qu'il faut que cela arrive; mais ce ne sera pas encore là la fin.* Parce que la prophétie de la ruine de Jérusalem faisoit peu d'impression sur leur esprit, dans l'espérance où ils étoient de n'en être pas les témoins, et que leur pensée s'arrêtoit plus particulièrement sur les promesses qui les concernoient plus immédiatement, Jésus-Christ les reporte sur des événements d'une bien plus difficile exécution ; et pour les tenir dans une salutaire défiance d'eux-mêmes, il les avertit de prendre garde tout à la fois, et de se laisser surprendre par de

Vers. 3.

Vers. 4. 5.

flatteuses séductions, ou intimider par la violence des maux qui se préparoient. Leur parler de guerres et de combats qui devoient avoir lieu dans le monde, ce n'étoit pas leur annoncer rien de nouveau ; il y en a eu de tout temps dans l'univers ; et ce qui devoit se passer ailleurs, les intéressoit peu. Il n'étoit donc question que de celles dont la Judée
Pag. 724. alloit être le théâtre ; et pour distinguer par des signes particuliers celle dont la contrée étoit menacée, il ajoute qu'elle sera précédée par des pestes, des famines, des tremblements de terre ; par où il déclare que celle-là ne sera point suscitée, comme les autres, par des causes ordinaires ; mais par des motifs d'un ordre supérieur ; qu'elle sera l'effet d'une vengeance céleste, et que ce sera lui-même qui s'armera en personne contre les Juifs; mais que
Vers. 6. *ce ne sera point là la fin de toutes choses :* pour répondre à la fausse opinion où ils étoient que la destruction de Jérusalem seroit bientôt suivie de la consommation universelle. Il n'a point répondu à la demande faite sur des événements plus reculés, se contentant d'avertir ses disciples de ce qui leur étoit personnel, et donnant le passé pour garant de l'avenir. Ainsi la prédiction qui regarde la fin du monde se trouve justifiée par l'accomplissement des prédictions qui annonçoient aux Apôtres les maux et les persécutions auxquels ils se trouveroient
Vers. 9. exposés. *Vous serez,* leur dit-il, *en butte à la haine*

générale à cause de moi. Cependant : *L'Évangile du royaume sera prêché par toute la terre, pour servir de témoignage à toutes les nations, et c'est alors que la fin arrivera ;* c'est-à-dire la fin de Jérusalem. *Pour servir de témoignage à toutes les nations ;* c'est-à-dire que l'Évangile sera prêché à tous, mais que tous n'y croiront pas, et que la prédication qui en aura été faite à tous sera l'acte d'accusation de ceux qui auront refusé d'y croire ; que ceux au contraire qui l'auront embrassé s'élèveront contre les infidèles, et déposeront contre eux. Ce n'est qu'après que cette prédication se sera fait entendre par tout l'univers, que Jérusalem sera détruite, afin qu'il ne reste aucun prétexte à l'incrédulité. Car en voyant la puissance du Fils de l'homme se manifester à tout l'univers avec un aussi prodigieux éclat, et pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, quelle excuse pourroit avoir encore l'endurcissement à refuser de croire à sa divinité? En effet, quel admirable témoignage de la souveraine puissance de Jésus-Christ et de ses Apôtres, de les voir prêcher l'Evangile par toute la terre, au moment même où les Juifs, chassés de leur pays, étoient errants, fugitifs par toute la terre, comme des rebelles proscrits par l'autorité même des Césars !

Vers. 14. Pag. 725. Pag. 726.

Je comparerois la situation où se trouvoient alors les Apôtres, à celle de navigateurs à qui l'on donneroit la conduite d'un vaisseau jeté en pleine

mer, au moment d'une violente tempête, environnés d'écueils et de pirates, sans avoir eux-mêmes aucune expérience ni de manœuvre, ni de tactique militaire. Malgré tant d'obstacles et de dangers, non-seulement ils échappent au naufrage, mais ils sauvent leur vaisseau. Ainsi, à travers la conspiration générale des peuples et des rois, déchaînés contre la prédiction des Apôtres, l'Evangile n'en est pas moins annoncé, cru dans tout l'univers. La puissance romaine écrase partout ce peuple juif, dont elle avoit à punir les continuelles révoltes; elle a livré leur ville et leur temple à l'embrasement; et quelques hommes sortis du milieu de ces ruines, triomphent des Romains, et leur imposent, malgré eux, de nouvelles lois. Quelle étrange révolution! Comme elle est contraire à toutes les lois de la nature! Des milliers de Juifs
Pag. 727. ne peuvent se défendre contre le glaive des Romains, qui les immole ou les assujettit : et douze hommes, sans armes, abattent à leurs pieds ces mêmes Romains, vainqueurs de l'univers. Un tel prodige peut-il s'expliquer par des raisonnements humains? Pour réussir à se faire écouter, il faut un caractère qui en impose, des qualités qui commandent l'affection, un langage qui ne rebute pas ceux qui l'entendent; il faut de plus n'avoir pas à lutter contre les oppositions. Rien de tout cela en faveur des Apôtres; tout le contraire. Non-seulement, ils

n'ont aucune autorité par eux-mêmes ; mais ceux qui en ont ne s'en servent que pour égarer les autres sur leur compte, et leur susciter des ennemis implacables. Aussi voyez-vous le genre humain tout entier déclaré contre eux. La doctrine qu'ils prêchent n'a rien que de rebutant ; c'est la morale la plus sévère qu'ils viennent substituer à toutes les habitudes de la mollesse et de la volupté. Ils n'ont à proposer à leurs sectateurs que les mêmes périls auxquels eux-mêmes sont tous les jours en butte, à savoir la mort environnée de tous les supplices. Ajoutez que le temps où ils prêchent est le moins favorable de tous, à cause des guerres et des troubles dont l'univers tout entier étoit le théâtre. Il n'y auroit eu que ce seul obstacle ; c'en étoit assez pour empêcher à jamais l'établissement de l'Evangile.

N'avons-nous donc pas raison de nous écrier ici avec le Prophète : *Qui pourra raconter la puissance du Seigneur, et faire entendre toutes ses merveilles?* Ps. cv. 2. Moïse avoit beau faire des miracles sous les yeux des Egyptiens : ce peuple ne vouloit point consentir à laisser sortir les Israélites qui leur fournissoient quelques briques. Je vous demande comment donc les disciples des Apôtres ont-ils pu se laisser persuader de renoncer à une vie tranquille, voluptueuse, pour embrasser de préférence un genre de vie austère et pénible, qui les exposoit à la perte de leur fortune et de leur vie, à une mort conti-

nuelle, à tous les supplices les plus cruels ; et cela, sur la foi d'étrangers, d'hommes inconnus et regardés comme des pestes publiques? Un pareil succès est assurément au-dessus des forces de la nature. Pour en avoir la preuve, figurez-vous voir entrer dans une maison, quelle qu'elle soit, ce qui est si loin d'un royaume, d'une province, d'une ville, un homme décrié, flétri par la haine publique, et s'y introduire avec le dessein d'y mettre la division, en séparant les amis d'avec les amis, soulevant le père et la mère contre les enfants, le mari contre la femme ; il n'aura pas même ouvert la bouche, que déjà il aura été la victime de l'indignation excitée par sa seule présence. Toutefois, ce qui n'arrivera jamais dans une seule maison, l'univers tout entier l'a vu. L'Eglise, à son berceau, auroit eu besoin d'une profonde paix. Oui, si elle eût été humaine ; mais parce qu'elle est divine, elle aura à triompher de la guerre la plus violente, la
Pag. 728. plus acharnée. Comptez ses ennemis divers. D'abord, les séducteurs. *Il viendra*, avoit dit Jésus-Christ, *des faux Christs et des faux prophètes.* Puis les Romains : *Vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre.* Après quoi, les famines, les pestes, les tremblements de terre. Ensuite, les persécutions déclarées contre les Apôtres : *Ils vous feront souffrir de grands maux.* La haine générale, excitée contre la prédication de l'Evangile : *Vous*

serez haïs de toutes les nations, à cause de mon nom. Guerres intestines et domestiques, en sorte que *plusieurs se trahiront et se haïront les uns les autres;* les faux frères, mêlés aux Juifs, faux apôtres, ouvriers trompeurs, dit saint Paul, lesquels se transforment en apôtres de Jésus-Christ : *Refroidissement de la charité,* le pire de tous les maux, parce qu'il éloigne même les consolations. Quelle effroyable guerre! Quels combats d'un nouveau genre! Pourtant la prédication de l'Evangile s'est exécutée à travers tous les obstacles. Tout s'est soumis, tout a été abattu, tout a cédé à la parole qui avoit dit : *Cet Évangile sera prêché dans tout le monde* (1).

Où sont maintenant ceux qui, tirant leurs pronostics du moment de la naissance, y attachent la destinée de toute la vie, et opposent je ne sais quelle révolution de temps aux dogmes de notre Eglise? Qui a jamais ouï dire que dans cette révolution de temps, il ait paru un autre Christ, il y ait eu une prédication d'un autre Evangile? Qui jamais osa imaginer pareille extravagance, bien que nos astrologues assignent à ce monde une durée de cent mille ans; et d'autres visions de même nature? Quelle est donc cette révolution dont ils parlent? Quand a-t-on vu dans un si grand nombre d'années, revenir les embrasements de Sodome et de Gomorrhe, un second déluge universel?

(1) Voyez plus bas les articles *Apôtres*, *Propagation de l'Evangile.*

Une objection plus sérieuse étoit celle qui arguoit contre les prophéties de Jésus-Christ, que le Démon en avoit fait aussi, que l'événement n'avoit pas moins justifiées.

Je réponds que la puissance du Démon lui vient de vos infidélités. Vous vous êtes éloignés de Dieu; vous vous isolez de sa Providence, et vous rendez indignes de sa protection, en renonçant à sa conduite pour vous abandonner à celle du Démon; il vous remue et vous tourne comme il lui plaît; après cela, il ne lui devient pas difficile de prédire que vous ferez ce qu'il prévoit qu'il vous fera faire. Il s'en faut bien qu'il obtienne cet empire sur les saints; il ne l'a pas même sur nous, tout pécheurs que nous sommes, parce que nous n'avons pour lui qu'un profond mépris (*).

T. x Bened. Pag. 47.

« Peut-être ces prédictions auroient été forgées après coup. » Que l'on nous apprenne en quel lieu, à quelles époques elles ont été faites, et quels en sont les auteurs? depuis quel temps elles ont été écrites et publiées? est-ce depuis cinquante ans? depuis cent? Jusque là donc il n'y auroit eu rien d'écrit! Mais d'où nous viennent ces croyances répandues partout l'univers, et dont les détails auroient si facilement échappé à la mémoire? D'où a-t-on su tant de

(*) Hom. LXXI *in Matth*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 794 et seq.

particularités de notre histoire, si elles n'eussent été écrites (1)? Comment Jésus-Christ auroit-il pu imaginer d'annoncer avant l'événement que l'Evangile seroit prêché dans tout le monde; que la république des Juifs seroit renversée sans pouvoir se relever jamais? Conçoit-on que des hommes qui auroient inventé à plaisir les faits contenus dans l'Evangile, eussent été d'humeur à l'aller prêcher au risque de leur vie; que les Apôtres eussent été si fort empressés de le porter chez les peuples les plus barbares, jusqu'aux extrémités de l'univers, s'ils ne l'eussent connu que comme un livre supposé? Les auroit-on cru sur leur simple parole et sans les miracles qui les accompagnoient? Pouvoit-on se rendre à leur prédication, sans être bien convaincu de leur véracité? En supposant nos Evangiles postérieurs à ceux dont ils portent le nom, dans quelles vues leurs auteurs les auroient-ils publiés? par ambition de gloire? comment donc ont-ils supprimé leurs noms, pour en laisser l'honneur à d'autres? Peut-être pour donner à la doctrine plus d'autorité. De deux choses l'une, ou elle étoit fausse ou elle étoit vraie : fausse, elle se détruisoit d'elle-même; vraie, elle n'avoit pas besoin du mensonge pour s'accréditer (2).

(1) Par exemple, que saint Pierre ait été attaché en croix, conformément à la prédiction qui lui avoit été faite.

(2) Ces arguments ont été cent fois opposés à l'incrédulité moderne, tant par nos apologistes que par les prédicateurs de toutes les communions

La nature de ces prédictions est telle, qu'il est impossible d'en violenter le sens par des chicanes de chronologie. Elles annonçoient que Jérusalem seroit détruite : il y a long-temps que Jérusalem n'est plus. Une foule d'événements qu'elles annonçoient sont consommés ; une foule de ceux qu'elles réservoient pour des temps plus éloignés s'accomplit. Par exemple : *Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles*, a dit Jésus-Christ à ses Apôtres : *Je bâtirai mon Eglise sur la pierre, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Et parlant de Magdeleine : *Mon Evangile sera prêché à toutes les nations, et partout où sera prêché cet Evangile, c'est-à-dire dans tout le monde, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire.* Si ces prédictions n'eussent été que de pures imaginations, comment s'exécuteroient-elles sous nos yeux ? Comment les portes de l'enfer n'ont-elles point prévalu contre l'Eglise ? Comment Jésus-Christ est-il demeuré constamment avec son Eglise ? Car s'il ne l'avoit pas toujours assistée de sa présence, elle ne seroit pas sortie victorieuse du champ de bataille ? Ainsi des autres prophéties. Et certes, si les livres où nous les lisons n'étoient pas authenti-

Matth. xxviii. 20.

Ibid. xvi. 18.

Ibid. xxiv. 14.

chrétiennes. L'un des écrivains de nos jours qui les ait fait valoir avec le plus de développement, c'est l'auteur des *Considérations philosophiques sur le Christianisme*, 2e partie, chap. iv ; *Examen du témoignage*, p. 103 et suiv. (Vol. in-8°, Paris, 1785.)

ques, si leur antiquité pouvoit être contestée, Celse et quelques autres, qui ont écrit contre, ne les auroient pas connus. Ils auroient été des premiers à crier à l'imposture. L'univers tout entier eût réclamé; tandis qu'au contraire il s'est soumis. Mais l'unanimité de ce consentement n'est-elle pas une conviction manifeste? Il n'est, il ne peut être que l'ouvrage de l'Esprit Saint. Le mensonge et l'imposture n'auroient point donné lieu à tous les pro- Pag. 48.
diges de vertu qui ont depuis signalé nos annales. Or, cette révolution opérée dans le monde par la réforme des mœurs et l'établissement des plus hautes vérités, elle-même avoit été prédite; elle l'avoit été non-seulement par nos évangélistes et nos Apôtres, mais par les prophètes des temps les plus reculés. Prétendrez-vous aussi attaquer l'authenticité de leurs écrits? Un seul argument suffit pour vous confondre. Ceux de qui nous les tenons, ce sont nos ennemis eux-mêmes qui en furent les dépositaires, et les gentils qui en ont été les interprètes (*).

(*) Hom. VI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 57, 58.

§ V.

Noms donnés à Jésus-Christ.

T. x Bened. Pag. 857.

Phil II. 9.

Un nom lui a été donné, au-dessus de tous les noms, dit l'apôtre saint Paul, dans son Epître aux Philippiens. Lequel? celui de Jésus, de Christ, de Sauveur? Dites-le moi, Commençons par établir un principe fondé sur le témoignage des divins oracles, après lequel vous ne puissiez aller à l'encontre. Vous-même, apprenez-le moi : quel nom croyez-vous être au-dessus de tous les noms? Nous n'avons point ici de discussion à ouvrir avec les infidèles; point d'étrangers dans cette assemblée, nous pouvons donc nous expliquer franchement au sein de la famille. Comment donc entendez-vous ce mot de l'Apôtre? Est-ce parce qu'il a été nommé Jésus? Mais, avant lui, le fils de Navé se nommoit de même; les mots Josué et Jésus sont synonymes. Christ? mais ce nom est commun aux rois ainsi qu'aux prophètes; Saül, tout réprouvé qu'il étoit du Seigneur, est appelé Christ. L'oint du Seigneur, Sauveur? D'autres avoient obtenu cette qualification : interrogeons l'Ecriture. Ce qu'elle appelle le nom de Dieu, c'est sa gloire, celle qui résulte des miracles de la toute-puissance. Le Prophète demande: *Où est celui qui a mis au milieu de son peuple son Esprit Saint; qui, se tenant à la droite de Moïse, les a*

Isa. XLIV. 12.

conduits par le bras de sa majesté, qui a divisé les flots devant eux, pour s'acquérir un nom éternel? N'est-ce pas en effet, même dans notre langage journalier, la gloire des œuvres qui fait l'illustration du nom? Que saint Paul paroisse donc à notre place et qu'il explique cette gloire: Le Seigneur, dit-il, l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, *afin* Phil. II. 10
qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur est dans la gloire de Dieu son père. Et pourquoi? Saint Paul sera son propre commentateur. Parce que, *ayant la forme et la nature de Dieu, et n'ayant point à craindre que ce fût de sa part une usurpation de s'égaler à Dieu, il s'est néanmoins anéanti lui-même, en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rabaissant lui-même jusqu'à subir la mort, et la mort de la croix.* Ibid. 7.
Son dévouement volontaire méritoit une récompense. Ses souffrances ont fait son titre de gloire. Les hommages de l'univers, voilà le prix que Dieu a donné aux humiliations de sa passion. Avant sa passion, son nom fut inconnu sur la terre: grâce à sa passion, l'univers est à ses pieds (*).

Jésus-Christ a divers noms dans l'Ecriture: nous

(*) *Contra Judæ. in serpent. æneum et de verbis apostoli: Donavit illi nomen*, tom. x Bened., pag. 857—859 (Supplément.) Voy. les articles *Rédemption* et *Vertu de la croix.*

l'y voyons appelé voie, porte, pierre, fondement, racine, pasteur et brebis, vie et lumière, le Verbe et la lumière, époux et Seigneur : toutes désignations symboliques qui marquent ses rapports avec son Eglise. *Voie :* c'est par lui que nous devons marcher pour aller à son père. *Porte :* par J.-C. seul nous pouvons entrer dans son royaume. *Pierre :* image de la fermeté inébranlable de la foi donnée à son Eglise. *Fondement :* c'est sur lui que repose tout l'édifice. *Racine :* nous ne portons que par elle les fruits de la vie éternelle. *Pasteur,* c'est lui qui pourvoit à notre nourriture. *Brebis,* qui s'est immolée pour notre salut, comme une victime de propitiation. *La vie,* parce qu'il nous a retirés des ombres de la mort. *Lumière,* parce qu'il a dissipé nos ténèbres. *Verbe,* comme étant engendré de Dieu son père. *Chef,* du corps dont nous sommes membres. *Epoux,* parce qu'il a uni son Eglise à sa personne par une alliance indissoluble. *Seigneur,* parce que nous sommes ses serviteurs. Ces désignations humaines n'altèrent en rien l'idée que nous devons avoir de sa divinité, parce que sa divine essence reste toujours supérieure à toutes les conceptions de nos intelligences bornées ; que sa majesté est ineffable, sa sagesse sans bornes, ses jugements et ses voies sont impénétrables. Il a fallu emprunter ces expressions, parce que nous n'en avons pas d'autres, dans notre langage humain, pour

rendre cette divine nature qui échappe à toutes les expressions. Elle même n'a pas dédaigné d'employer des images et des comparaisons humaines en parlant d'elle-même, afin de s'accommoder à notre foible portée. Par exemple, en nous racontant sa miraculeuse transfiguration, le saint évangéliste nous dit : *Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige ; et les disciples tombèrent contre terre.* Pourquoi ces similitudes avec le soleil et la neige? c'est que l'imagination ne conçoit rien de plus brillant que cet astre, rien de plus blanc que la neige. Mais tous les jours ils voyoient le soleil ou la neige, et n'en étoient pas éblouis jusqu'à être renversés par terre; c'est que l'éclat dont le visage et les vêtements de leur maître parurent empreints, étoit si vif, si fort supérieur à toutes les clartés du soleil, à la blancheur de la neige, si extraordinaire, en un mot, que, pour l'exprimer, il leur a fallu se servir des termes les plus capables d'en approcher, et que, malgré toute la bassesse de ce langage, il n'en avoient pas d'autres à employer (*). Matth. xvi. 4.

(*) *Ad illuminandos cathec.*, tom. II Bened., pag. 236 ; Hom. XXIV *in Epist. ad Rom.*, t. IX, p. 696.

« Le saint nom de Jésus, source de gloire pour lui, comme comprenant les fonctions augustes de Sauveur, de Médiateur, de Roi, de Juge souverain ; source de salut pour nous, parce que c'est par les mérites de celui qui porte ce nom, que nous obtenons la grâce de notre conversion et de la

Quelque chose que nous puissions dire du Fils de Dieu, nous ne dirons jamais rien qui soit digne de tant de grandeur (*).

Vous n'êtes chrétiens que pour ressembler à Jésus-Christ, en prenant modèle sur sa conduite. Or, comment agissoit-il? Il ne restoit pas paisible solitaire à Jérusalem pour y attendre les malades; mais il alloit parcourant les villes et les bourgades, guérissant les infirmités tant du corps que de l'esprit. Que lui auroit-il coûté, pourtant, de demeurer dans un même lieu, et là d'appeler près de lui, tous ceux qui avoient besoin de ses services? Il ne l'a pas fait, pour nous apprendre par son exemple à courir au-devant de ceux qui s'égarent, s'appelant lui-même, dans ses saintes Ecritures, *Pasteurs* et *Médecin*. C'est ce qu'il nous a rendu plus sensible par sa parabole du *Pasteur* qui laisse les quatre-vingt dix-neuf brebis, pour aller à la poursuite de celle qui a fui le troupeau; et quand il l'a retrouvée, la charge sur ses épaules! Que fait le médecin? il n'oblige pas ses malades à quitter leur lit pour venir le consulter; c'est lui qui se transporte près d'eux, et va les visiter dans leur propre maison (**).

persévérance. » (Montargon, *Dictionn. apostol*, tom. VII, pag. 163: La Boissière, *Serm. sur les grandeurs de Jésus, Carême*, tom. I, p. 370.)

(*) Hom. XXVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 154.

(**) *Advers. Judæos., orat.* VIII, tom. I Bened., pag. 687.

La tendre humanité de Jésus-Christ s'étend à tous ; elle ne craint pas de s'abaisser en descendant jusqu'aux plus obscures conditions. Elle guérit l'aveugle-né qui demandoit l'aumône. Il ne choisit pas de préférence les grands, les riches, mais les plus abjects. Il ne dédaigne pas de les assister, de leur faire du bien. C'est qu'il étoit venu sur la terre pour le salut de tous les hommes (*).

Celui qui est privé de l'organe de la vue a besoin d'un guide qui le dirige dans sa marche, pour ne pas donner dans le précipice où il trouveroit sa perte. Il y a de même des aveugles d'esprit qui ne sauroient se passer de maîtres qui les guident, sous peine d'être victimes de leur ignorance, qui les entraîneroit infailliblement dans un abîme de maux. Cet aveugle condamné à toutes les erreurs, c'étoit le genre humain tout entier : il lui arrivoit ce qui ne manque pas d'arriver à ceux qui n'y voient pas, de confondre les objets. Ainsi les hommes, trompés par leurs sens, confondoient-ils l'idée de la Divinité, en donnant le nom de dieux à une foule d'êtres sans réalité, au mépris du Dieu un et véritable. Celui qui, seul, sait traiter efficacement les maladies de l'âme et du corps, envoya

(*) Hom. XVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 333 ; l'abbé Clément, *Mystères*, tom. I, pag. 63, Bourdaloue ; et tous les prédicateurs après lui, *Sermon pour la fête de la Circoncision*, *Mystères*, tom. I, pag. 39 ; Bossuet, *Serm.*, t. III, p 211.

sur la terre des prophètes pour guérir les hommes de leur aveuglement, et les amener à la connoissance de son être. Ils fermèrent leurs yeux à la lumière de la vérité, ils bouchèrent leurs oreilles aux oracles qui se faisoient entendre à eux, refusant la guérison qui leur étoit offerte. Babylone, c'est-à-dire la ville de confusion, repoussa tout entière le médecin qui venoit la sauver. Le mal tenoit à de trop profondes racines. Ce que les disciples n'avoient pu exécuter, le Maître l'entreprit en personne; et Jésus-Christ, fils unique de Dieu, descendit de la Jérusalem céleste pour venir au secours de ce malade désespéré (*).

Dieu étoit irrité contre l'homme : l'homme, de son côté, n'avoit pour Dieu que de l'éloignement. Jésus-Christ s'est interposé entre Dieu et l'homme, pour réconcilier l'un avec l'autre. Comment s'est-il fait notre *Médiateur*? Il a pris sur lui le châtiment que Dieu avoit décerné contre la nature humaine; il s'est substitué à la vengeance que nous avions provoquée; il s'est soumis à tous les opprobres dont nous nous étions rendus dignes. Tel est le sens de ces paroles de l'Apôtre : *Jésus-Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, s'étant rendu lui-même pour nous un objet de malédiction.* Voilà

Gal. III. 13.

(*) *Sermo de cognitione Dei et de S. Theophania*, tom. XIII Bened., pag. 245, 246. Voyez l'article *Incarnation. Ses bienfaits*, vol. XIII, pag. 496; Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 69.

pour l'exécution de la sentence que la colère céleste avoit portée contre nous (*).

Quel est le médiateur du nouveau Testament? Les antiques prophètes l'avoient fait connoître : c'est celui que David avoit dans la pensée, quand il disoit : *J'ai fait alliance,* a dit le Seigneur, *avec celui que j'ai choisi ; j'ai fait serment à David, mon serviteur. J'affermirai votre race pour jamais ; j'affermirai votre trône pour la suite de tous les âges.* Ce fils de David, issu de sa race, c'est là le médiateur de l'alliance nouvelle. Le contrat en est passé dans le ciel. L'avénement de Jésus-Christ lui a donné sa pleine exécution. La promesse embrasse l'éternité tout entière (*). P. LXXXVIII, 4.

Jésus-Christ est la *vigne,* dont la racine est dans le ciel et les branches sur la terre. Il est la *porte* du bercail par où les brebis égarées rentrent dans la vie ; le médiateur, par qui la justice divine s'est laissé fléchir. Il est l'*agneau* et le *pontife* du sacrifice ; c'est lui qui offre et qui est offert, le sacrificateur et la victime. Le Fils de Dieu ; ainsi Dieu son père l'appeloit-il au jour de son baptême ; ainsi s'est-il plu à l'appeler encore au jour de sa transfiguration sur le Thabor, où il fit entendre ces pa-

(*) *In ascens. Jesu-Christi,* tom. II Bened., pag. 450.

(**) *In ps.* LXXXVIII, t. V Bened., pag. 761 (supplément); Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 156.

roles : *C'est là mon Fils bien-aimé dans qui j'ai mis toutes mes complaisances* (*).

Rom. XIII. 14. L'Apôtre veut que *nous soyons revêtus de Jésus-Christ.* Il ne se contente pas de l'appeler notre Souverain, notre Monarque : il nous le donne pour

Eph. III. 16. *vêtement;* de souhaiter que Jésus-Christ *habite dans notre homme intérieur;* il demande encore qu'il nous couvre à l'extérieur. Au-dehors, au-dedans, que Jésus-Christ soit tout pour nous. Est-il un nom que Jésus-Christ ne réclame auprès de nous, comme autant d'attributions par lesquelles nous lui appartenons? Le titre d'époux? Il est l'époux de

II. Cor. XI. 2. nos âmes. *Je vous ai fiancés,* dit saint Paul, *à un époux unique, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure.* Il se

Joan. XV. 15. proclame notre ami : *Désormais je vous appellerai mes amis.* Il est tout ensemble notre vie, notre aliment, notre breuvage, notre tige. Ecoutez son

Gal. II. 20. Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Il est notre apôtre, notre souverain prêtre, le maître qui nous instruit, notre père, notre frère, notre cohéritier; et sa mort et sa sépulture, tout nous est commun avec lui. *Nous avons été ensevelis avec lui, par le baptême, et*

Rom. XI. 3. *nous avons été entés en lui par la ressemblance en sa mort.* C'est lui qui est notre avocat auprès de Dieu son père, suppliant, intercédant pour nous. Quelque chose de plus intime : il est notre maison et

notre hôte : *Nous demeurons en lui et il demeure en nous ;* notre fondement et la pierre angulaire de notre édifice ; le chef du corps dont nous sommes les membres. Il est le laboureur, et nous sommes le champ qu'il cultive ; le cep de la vigne, et nous ses branches. Parmi les rapports divers qui unissent les hommes par les liens de la nature ou du sentiment, imaginez les plus doux, les plus attachants, allez par-delà : Jésus-Christ vous a prévenus ; Jésus-Christ en a fait les symboles et les expressions de sa charité pour les hommes (*). Joan. xv. 4.

§ VI.

Jésus-Christ législateur. Sa doctrine. Ses Paraboles.

Jésus-Christ à publié sa loi, tant par lui-même que par ses Apôtres (**).

Nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu, pour nous instruire comme *un docteur,* disoit Nicodème à Jésus-Christ. Le Sauveur lui donnant à lui-même l'explication de ses propres paroles, lui fait connoître comment il doit les entendre ; de même que s'il lui disoit : Ne pensez pas que je sois docteur, comme l'ont été plusieurs prophètes qui Joan. III. 2.

(*) Hom. XXIV *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 696 ; Morel, *Nov. Testam*, tom. IV, pag 328, 329.

(**) *De Virginitate*, tom. I Bened., pag. 276.

ont été des hommes terrestres ; car moi, je viens du ciel. Aucun des prophètes n'est monté au ciel, et moi j'y habite (*) (1).

T. v Bened. Pag. 160. Vers. 1.

PSAUME XLIV. *Eructavit cor meum verbum bonum. Mon cœur a produit une excellente parole*, etc.

Plût au ciel que tout ce qu'il y a au monde de Juifs et de gentils se trouvât réuni dans cette enceinte, et que les Juifs, me remettant dans les mains le livre des psaumes, nous pussions faire ensemble la lecture de celui-ci ! Vous le savez, dans les tribunaux comme partout, le témoignage le moins suspect est celui qui est rendu par les ennemis. Or, c'est là ce que nous avons à faire valoir ici, et de la manière la plus propre à confondre tout à la fois et les Juifs et les gentils ; les Juifs, qui ne désavouent pas la prophétie, mais nous en contestent l'application ; les gentils, contraints de se ren-

(*) Hom. XXVII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 154.

(1) « Nul chrétien ne révoque en doute que Jésus-Christ Dieu et homme ne soit auteur de la loi évangélique : *Dominus judex, dominus legifer, et rex noster.* Et lui-même, dans l'Évangile, ne recommande-t-il pas sur toutes choses d'observer ses lois, ses préceptes et ses commandements : *Si mandata mea servaveritis quæ ego præcipio vobis. Hoc est præceptum meum?* C'est pourquoi le concile de Trente prononce anathème contre quiconque osera avancer que Jésus-Christ est seulement notre Rédempteur, et non pas notre Législateur. En effet, comme il n'y a point de société qui puisse se maintenir sans lois, Jésus-Christ ayant formé une Eglise, qui est le corps et la société de tous les fidèles, il ne devoit pas seulement en être le fondateur et le conservateur, mais encore le souverain et le législateur. » (Houdry, *Biblioth.*, tom. II, pag. 638.

dre à l'évidence qui résulte du témoignage de nos ennemis. Il n'y a plus de moyen de dire que les chrétiens aient supposé des prédictions où il est parlé si clairement de Jésus-Christ, quand ce n'est pas nous qui les produisons ; mais ceux-là mêmes par qui il a été crucifié. N'importe, au reste, qu'ils soient absents ou présents, nous n'en remplirons pas moins notre ministère. Commençons l'explication. Dans la version des Septante, ce psaume porte pour inscription ces mots : *Cantique concernant le bien-aimé, pour ceux qui seront changés.* Par le *bien-aimé*, nous entendons Jésus-Christ, notre Sauveur. Ceux qui seront changés, c'est nous qu'il a fait passer à un autre ordre de choses si différent de l'ancien. D'où vient que l'Apôtre dit : *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est devenu une nouvelle créature.* II.Cor. v. 17.

L'expression qui commence le cantique est remarquable : Ἐξηρεύξατο, *eructavit*, bien autrement énergique que s'il eût dit : Mon cœur a proféré. Ce n'est pas un langage humain : le prophète, entraîné hors de la sphère des choses terrestres, ne parle point de lui-même ; il cède malgré soi à l'opération divine qui le maîtrise, et raconte ce qu'il n'est pas donné à l'homme d'apercevoir. L'inspiration échappe de son cœur, qui ne la peut contenir ; et parce que c'est l'Esprit Saint qui lui dicte ses paroles, ces paroles ne peuvent être que bonnes. Elles Pag. 161.

ont pour objet celui-là qui est souverainement bon ; ce Fils unique de Dieu son père, qui disoit, Joan. XII. 47. en parlant de lui-même : *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver.* Bien différentes de ces mensongères paroles que le Démon faisoit sortir de la bouche de ses faux prophètes, instruments aveugles, dont il troubloit l'intelligence, obscurcissoit la raison avant d'en faire ses organes ; témoin l'aveu qu'en a fait un philosophe : « Nos faiseurs d'oracles et nos devins ne comprennent rien à tout ce qu'ils nous disent » ; tandis que nos prophètes avoient une pleine intelligence de ce qu'ils révéloient. C'est leur cœur, c'est leur raison éclairée, fécondée par l'Esprit Saint, qui dirigea leur langage.

C'est au Roi que j'adresse et que je chante mes Vers. 1. *ouvrages.* Il ne désigne point de roi en particulier : Pag. 162. on sait bien que c'est au Roi de tout l'univers, au souverain dominateur de toutes choses. Quand nous disons le Tout-Puissant, nous n'avons pas besoin de rien ajouter, parce qu'il n'y a pas un autre Tout-Puissant.

Ma langue est comme la plume de l'écrivain qui écrit très vite. (V. 2.) Rien d'étudié laborieusement. L'Esprit ne cherche pas ce qu'il veut dire ; c'est une onde impétueuse qui s'élance et que rien n'arrête.

Vous surpassez en beauté les enfants des hommes.

(V. 3.) David le voit à travers les ombres de l'avenir, revêtu de notre humanité. Il lui parle, il en contemple les traits, et distingue sa beauté, par ce caractère qui lui est propre : *Une grâce admirable s'est répandue sur vos lèvres.* La grâce de sa sagesse, de sa doctrine, de ses miracles ; grâce par laquelle il a converti et changé l'univers ; qui a été pour le monde ce que le soleil est pour toute la nature. Admirez les effets de cette grâce. Un jour qu'il se promenoit sur les bords de la mer, il dit à Jacques et à Jean : Suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. A l'instant même, ils quittent et leurs filets et leur père, pour s'attacher à sa suite. Les pharisiens eux-mêmes ne pouvoient se refuser à la secrète domination de cette grâce : *Jamais*, disoient-ils, *homme n'a parlé un semblable langage.* On s'étonnoit partout de l'entendre enseigner avec une autorité qui témoignoit bien sa divine toute-puissance, et bien différente de la manière dont enseignoient les scribes et les pharisiens. Et ne falloit-il pas une grâce extraordinaire, surnaturelle, pour persuader, comme il l'a fait, cette maxime, ce semble, si contraire à notre nature : *A moins de se renoncer soi-même et de haïr sa propre âme, on n'est point digne de moi?* Un simple commandement de sa bouche a pourtant exécuté ces miracles.

Pag. 163. Pag. 164. Matth. IV. 21. Pag. 165. Joann. VII. 46.

C'est pour cela que Dieu vous a béni éternelle-

Pag. 166. *ment.* Toutefois n'est-il pas vrai que les nations
Is. II. 1. ont frémi, ne voulant pas le reconnoître, *que les peuples ont médité de vains complots?* Oui, sans doute, et ses évangélistes ne manquent pas de nous en instruire dans le récit qu'ils nous ont laissé de son histoire. Ses prophètes, sans s'arrêter au détail, vont droit au dénouement : *Dieu vous a béni éternellement.* Ce qui se vérifie sous nos yeux ; d'une extrémité à l'autre de l'univers ; nous voyons les autels érigés en l'honneur du Dieu incarné ; et les hymnes des mortels sur la terre s'unissent aux cantiques que les Esprits bienheureux font éternellement retentir à sa gloire. Le premier Adam reçut un héritage de malédiction : celui-ci reçoit la promesse des bénédictions. Et lui falloit-il des bénédictions, à lui qui les donne, à lui qui en a été une source abondante pour toute la nature ?

Vous qui êtes le Tout-Puissant, ceignez-vous de votre épée. (Vers. 4.) *Signalez-vous par votre gloire et votre majesté.* D'autres lisent : *Par*
Pag. 167. *votre grâce et par votre beauté.* (Vers. 5.) (1) Quelle transition ? où est l'analogie entre le docteur sur les lèvres de qui la grâce est répandue, et ce conquérant qui vient les armes à la main prendre possession de son royaume ? Quel mélange de la force et de la

(1) *Gloria tua et decore tuo.* (*Ut Græci, teste Chrysostomo, sic Latini apud Hieronimum.*) *Vulgat. : Specie tua, et pulchritudine tua.* Carrières réunit les deux versions : *Servez-vous de votre beauté et de votre majesté.*

grâce, de la majesté qui impose le respect avec la beauté qui enchaîne les cœurs! Et quelles armes encore voit-il dans ses mains? Des flèches perçantes : *Vos flèches sont très aiguës ; les peuples tomberont sous vous, et elles pénètreront jusqu'au cœur des ennemis du roi.* (Vers. 6.) Ce n'est pas tout ; ce roi, ce guerrier, ce conquérant, David le reconnoît encore aux parfums qui s'exhalent de ses vêtements : *Il sort de vos habits et de vos maisons d'ivoire une odeur de myrrhe, d'aloës et de cannelle.* (Vers. 9.) Encore une fois, quel rapport y a-t-il entre des flèches et des parfums, l'onction de sa grâce et la terreur de ses armes, un glaive qui fait tomber à ses pieds ses ennemis, et les charmes d'une beauté qui subjugue tous les cœurs? Quoi! tout ensemble, les attributs de la paix et le formidable appareil des combats! comment concilier ces contrastes? Recueillons les oracles des prophètes : *Si vous ne vous convertissez à lui, il fera briller son épée, il a déjà tendu son arc et le tient tout prêt*; un autre avoit dit : *Il prendra la justice pour cuirasse.* Voilà le guerrier, et le caractère de son armure; de même ici ses flèches, son glaive : expressions figuratives pour marquer la puissance de ses opérations. Ainsi quand vous lisez ailleurs : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dissipés*, vous ne lui voyez point de glaive, ni d'armure; il lui suffit d'un simple mouvement. Pour agir, il lui suffit de le vouloir; sa volonté, voilà ses

Ps. VII. 13.

Sap. V. 19.

Pag. 163.

Ps. LXVII. 1.

armes ; sa grâce et sa beauté, voilà ses flèches ; sa gloire et sa majesté, voilà l'instrument de ses pacifiques conquêtes. Et la preuve que ce ne sont point
Vers. 5. là des conjectures arbitraires, lisons le psaume : *Regnez*; par quelles armes? *par le ministère de la vérité, de la douceur et de la justice*. Chaque page de son Evangile vous en donne le témoignage. D'autres font la guerre pour posséder des provinces, pour augmenter leur puissance, pour venger leurs querelles, pour acquérir ce qu'ils appellent de la gloire. Notre conquérant n'a combattu que pour
Pag. 170. la vérité, afin d'en établir le règne sur la terre ; pour la douceur, afin d'adoucir les cœurs violents et vindicatifs ; pour la justice, afin de rendre justes ceux que le péché tient sous son joug, en les convertissant d'abord par sa grâce, ensuite par la réforme de leurs mœurs. *Et votre droite vous fera faire des progrès miraculeux et étonnants*. En fût-il jamais de plus extraordinaires, tant par eux-mêmes que par
Pag. 171. leurs moyens? C'est par la mort qu'il a vaincu la mort ; par la malédiction qu'il a effacé la malédiction, et répandu sa bénédiction sur tous les peuples de la terre ; faisant servir à notre délivrance ce qui fut même l'instrument de notre perte. Merveilleux effet de ces flèches aiguës, avec lesquelles il a fait tomber à ses pieds tous les ennemis du Dieu roi de l'univers, les perçant au cœur, non pour leur donner la mort, mais pour les attirer à lui. Voyez

un saint Paul : auparavant ennemi, il est tout à coup percé par ces flèches tombées d'en haut ; son cœur est changé ; de persécuteur, il devient apôtre. Voyez ces peuples entiers d'ennemis du nom de Jésus-Christ : auparavant implacables dans leur révolte, ils se laissent amener à ses pieds, conduire à son école, initier à ses mystères. En tombant de la sorte, ils ont trouvé dans leur chute le fondement de la plus solide grandeur. Il les a enchaînés à son char, en les affranchissant du joug de l'orgueil, d'une fausse sagesse et d'une fausse gloire ; en les arrachant à la tyrannie des Démons. Pag. 172.

Votre trône, ô Dieu, subsistera éternellement. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est à cause de cela, ô Dieu, que votre Dieu vous a oint d'une huile de joie et d'une manière plus excellente que tous ceux qui y ont part avec vous. (V. 7. 8.) Qu'est-ce que le Juif et l'hérétique ont à répondre à un texte aussi précis? S'ils concluent des premières paroles : *Votre trône subsistera éternellement*, qu'elles attestent l'éternité de Dieu ; de qui entendront-ils les suivantes : *C'est à cause de cela, ô Dieu, que votre Dieu vous a oint?* car le Père n'est pas le Christ ; ce n'est pas lui qui a été oint. Il est donc évident que le psaume s'adresse au Fils unique, au même de qui Isaïe a dit : *Son règne n'aura point de fin.* Isa. IX 7.

Comment *oint* et consacré *d'une manière plus excellente qu'aucun autre avant lui?* parce que lui seul a pu l'être par l'Esprit Saint, au jour Pag. 175.

où il vint se reposer sur lui dans son baptême.

Le reste de l'exposition concerne les triomphes promis
Pag. 181. à l'Eglise de Jésus-Christ.

Le psaume finit comme il avoit commencé. S'adressant à Jésus-Christ :

Parce que vous avez fait tant et de si magnifiques merveilles ; que vous avez établi vos Apôtres pardessus les princes de la terre ; que vous avez déraciné les vices, et fait germer à leur place toutes les vertus ; qu'en daignant vous allier à notre nature, vous l'avez relevée, ennoblie : en reconnaissance de tant de bienfaits, l'univers tout entier bénira votre nom, et chantera vos louanges (*).

Outre la loi naturelle, qui ne change pas, il y a une loi écrite, non moins immuable. Si quelques articles en ont été abrogés, ce n'a été que pour être perfectionnés. Par exemple, le précepte : *Vous ne tuerez point ; vous ne commettrez point d'adultère*, n'a point été anéanti ; il n'a fait que recevoir une extension, une force nouvelle. Jésus-Christ, en défendant de se mettre en colère, de jeter sur une femme un regard déshonnête, prévient bien mieux le meurtre et l'adultère. Aussi dit-il qu'il *n'est point venu abroger la loi, mais l'accomplir* (**).

(*) Voyez dans le vol. XIII, pag. 603 et suiv., la paraphrase du ps. XLVI ; Joli, *Dominic.*, tom. II, pag. 228 ; Neuville, *Grand. de Jésus, Carême*. tom. III, pag. 501. Mieux encore Bossuet, dans son *Serm. pour la Circoncision. Royauté de Jésus-Christ*, tom. III, pag. 33, 47.

(**) *In ps.* CX, Morel, *Opusc*, tom. III, pag. 305.

La loi de nature et la loi écrite avoient été reconnues insuffisantes. La première, impuissante pour régler la conduite des mœurs, n'avoit pu sauver les sages de la gentilité des monstrueux excès de l'idolatrie et de tous les vices de la corruption ; l'autre, incapable de justifier par elle-même, n'avoit point empêché les Juifs de se livrer aux mêmes égarements que les païens, comme les prophètes de cette nation ne cessoient de le lui reprocher, et par là n'avoit servi qu'à les rendre plus coupables. Elle indiquoit le précepte, et n'en arrêtoit point la violation ; elle montroit le péché, mais ne donnoit point les moyens de le fuir. C'étoit un dépôt sacré, mais bientôt aliéné par d'infidèles dispensateurs(1). La circoncision, ce glorieux privilége dont les Juifs se prévaloient pour mépriser tous les autres peuples du monde, et se croire dispensés d'observer la loi dans les préceptes qui en constituent l'essence ; la circoncision, en la supposant encore utile, nécessaire même pour les temps où elle avoit force de loi, n'avoit en soi nulle efficacité réelle pour le salut. Vient-elle d'aucun mérite de celui qui

(1) « Que manquoit-il à la loi naturelle ? — La connoissance de ce qu'il falloit faire pour plaire à Dieu, parce que cette lumière étoit obscurcie par la concupiscence.... — Que manquoit-il à la loi écrite ? — Elle ne donnoit pas la force nécessaire pour vaincre et éviter le péché, etc. » (Houdry, *Bibliothèque*, tom. II, pag. 637. Développé dans tout le sermon de Cambacérès, *sur la loi de Dieu*. Voy. au vol. XIII de cette *Bibliothèque*, l'article *Accord des deux Testaments*, pag. 38 et suiv.

l'a reçue, est elle un témoignage de son amour pour Dieu? Les plus anciens des patriarches, le peuple Hébreu tout entier, avant Abraham, ne l'avoient pas connue. C'est la circoncision de cœur et non celle de la chair qui, de tout temps, a fait le vrai Juif. Ce n'est point par la circoncision qu'Abraham a été justifié, mais par la foi. Il falloit donc une grâce nouvelle qui vînt remplacer la loi de nature, suppléer la loi écrite, en rectifiant la première, en perfectionnant la seconde. Tous les peuples du monde l'attendoient de la bonté paternelle du Dieu qui les a tous créés, et aux yeux de qui il n'y a ni Juif, ni Scythe, ni Barbare. Cette grâce toute divine, le législateur du christianisme nous l'a donnée; nous l'appelons la loi de grâce. Par elle, nous devenons justes, nous le devenons sans la loi; non que la loi ait été anéantie: bien loin de la détruire, la foi en Jésus-Christ n'a fait que l'affermir en donnant un soutien à l'édifice ébranlé. La loi avoit comme ouvert la voie à la foi; la foi est venue consolider la loi. La loi avoit commencé par auto-
Rom. IX. 21. riser la foi qui devoit la suivre; *elle est établie*, dit l'Apôtre, *par le témoignage de la loi et des prophètes;* et la foi à son tour a autorisé la loi, qui sans elle demeuroit chancelante et ruineuse (*).

(*) Analyse des Hom. VII et III *in Epist. ad Rom.*, t. IX Bened., p. 482—504; Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 72 et seq. Dessein du sermon de Bourdaloue, *sur la Circoncision* : « Jésus Christ consommateur de l'au-

Rien de plus clair ni de plus simple que la vérité, pour qui la cherche avec un cœur droit et sincère; rien en même temps de plus obscur ni de plus impénétrable que cette même vérité, quand on s'y porte avec des préventions et des défiances secrètes. T. VIII Bened Pag. 304.

En voici un exemple. Les scribes et les pharisiens avoient une réputation de sagesse, ils étoient tous les jours dans la compagnie du Sauveur; témoins de ses miracles, versés dans la connoissance de l'Ecriture, ils n'en étoient pas moins occupés à lui tendre des piéges. Quel fruit ont-ils donc recueilli d'avoir sans cesse sous les yeux l'oracle même de la vérité? Aucun : bien loin d'en avoir profité, ils se sont perdus; tandis que vous voyez ces archers qu'ils avoient envoyés se saisir de la personne de Jésus-Christ, ravis d'admiration, se laisser prendre au charme de ses paroles. Ce ne sont pas ses miracles qui les ont gagnés; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, ils se rendent à sa seule doctrine. Vous ne les entendez pas dire : Jamais homme n'a opéré de semblables prodiges; mais quoi? *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là.* Admirons, Joann. VII. Joann VII.46.

cienne loi, fondateur et instituteur de la loi nouvelle. Comme consommateur de l'ancienne, il accomplit la circoncision des Juifs; comme instituteur de la loi nouvelle, il publie la circoncision des chrétiens, qui est la circoncision du cœur. » (*Mystères*, tom. I, pag. 37.) Voy. les tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 116, tom. XII, pag. 368; tom. XIII, pag. 6, 47, 438 et suiv.

non pas seulement la docilité avec laquelle ils reçoivent l'impression de cette grâce qui agit en eux, mais la liberté avec laquelle ils répondent à ceux qui les avoient envoyés, à ces pharisiens qui persécutoient Jésus-Christ avec une si implacable fureur.

Ibid. 45. *Les archers retournèrent*, dit l'Evangile, *et les pharisiens leur dirent : pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?* Ils témoignoient plus de force en s'en retournant, que s'ils fussent demeurés près de lui ; leur action en faisoit les prédicateurs de la parole de Jésus-Christ. Ils ne disent point : Nous n'avons pu amener cet homme à cause du peuple qui l'écoute comme un prophète ; ils répondent : *Jamais homme n'a parlé comme lui.* Incapables de dissimulation, ils rendent hautement hommage à ce qu'ils ont entendu. Cependant, ils n'ont pu assister à de bien longs discours ; c'en est assez de quelques instants passés près de lui, pour concevoir de sa sagesse la plus franche et la plus vive admiration, et être en droit de reprocher aux pharisiens leur injustice envers un homme qu'ils auroient dû être les premiers à venir écouter, plutôt que de le persécuter.

A cela, que répliquent les pharisiens Au lieu de se laisser toucher, ils s'en prennent à ces archers :

Ibid. 47. *Etes-vous donc aussi vous-mêmes séduits ?* S'ils ne s'expriment point avec plus de dureté, c'est qu'ils appréhendent de les irriter et d'en être abandonnés ; mais leur fureur perce à travers cette feinte modé-

ration. Plutôt que de leur demander quels avoient été les discours de Jésus, ils répliquent par cet argument étrange : *Pourquoi nul sénateur n'a-t-il cru en lui?* Une telle objection, je vous le demande à vous-même, ne tombe-t-elle pas uniquement sur ceux qui ont refusé de croire? *Car*, ajoutent-ils, *pour cette populace qui ne connoît pas la loi, ce sont des gens maudits de Dieu.* Eh! c'est là ce qui vous rend si condamnables d'être demeurés dans l'incrédulité, quand autour de vous tout le reste croit. *Ce sont*, dites-vous, *des gens maudits.* Mais à qui appartient la malédiction? à ceux qui observent la loi plutôt qu'à ceux qui la violent? Et de quel droit condamnez-vous celui que vous êtes déterminés à ne pas croire? Mais, est-il vrai que *nul des sénateurs n'ait cru en lui?* C'est pour répondre à cette objection, que l'évangéliste nomme expressément Nicodème, membre du sénat, pour faire voir que des sénateurs avoient cru en lui. Que si d'autres ne l'avoient pas témoigné publiquement et avec autant de franchise que celui-là, et qu'ils auroient dû le faire, on peut affirmer qu'ils n'étoient pas moins attachés à Jésus-Christ (*).

Ibid. 48.

Pag. 305.

Toutes les fois que Jésus-Christ punit ou récompense, qu'il parle de rémission des péchés, qu'il exerce la fonction de législateur; en un mot, dans

Mor., *Opusc.*, t. v, p. 599.

(*) Hom. III *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 325 et seq.

toutes les actions d'un ordre supérieur, vous ne le voyez jamais recourir à Dieu son père ; il ne prie point ; il commande. Je vais entrer dans quelques détails, sur lesquels j'appelle votre attention : *Venez*, dit-il, *ô les bénis de mon Père, vous mettre en possession du royaume qui vous a été préparé.* Aux réprouvés : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges.* Il ordonne de sa pleine autorité. Nulle invocation d'un pouvoir étranger. Veut-il guérir le paralytique ? *Levez-vous, emportez votre lit et marchez.* Rappeler à la vie la fille du chef de la synagogue ? *Ma fille, levez-vous.* Purifier un pécheur ? *Mon fils ayez confiance, vos péchés vous sont remis.* Chasser les Démons : *Je t'ordonne, malin esprit, de sortir de ce corps.* Calmer les flots de la mer ? *Fais silence, appaise-toi*, et la mer obéit. Guérir le lépreux ? *Je le veux, soyez guéri.* Etablir sa loi ? *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point : je vous dis moi : Qui dira à son frère des paroles outrageantes, sera condamné au feu de l'enfer.* N'est-ce point là le langage d'un maître souverain qui dispose à son gré du lieu des supplices et du séjour des récompenses, de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort ; à qui il est libre de remettre les péchés ; qui exerce un empire absolu sur les Démons et sur les éléments ? Il ne faut pas être dans la dépendance pour avoir

Matth. xxv. 34.
Ibid. 41.
Joan. v. 8.
Marc. v. 41.
Matth. ix. 2.
Marc. v. 8.
Matth. viii. 27.
Ibid. 3.
Ibid. v. 21.

le droit d'établir une législation. C'est l'apanage de la souveraine puissance ; la seule nature des choses l'indique éloquemment. Saint Paul ne s'arroge point le droit de commander la virginité ; il se borne à en donner les conseils, comme étant fidèle ministre du Seigneur, à qui seul il appartient de la prescrire, et se garde bien de rien ajouter aux ordres qu'il a reçus. Jésus-Christ, à titre de maître souverain, et de Fils de Dieu égal à son Père, réforme les lois anciennes et en établit de nouvelles. Pag. 600.

Cependant il déclare n'être point venu pour anéantir la loi et les prophètes : c'est dans le discours qu'il adresse sur la montagne à la foule du peuple qui l'environnoit. Après qu'il eut commencé à dire : *Heureux les pauvres d'esprit, heureux ceux qui sont doux, qui font miséricorde, qui ont le cœur pur,* à la suite de ces paroles, il ajoute : *Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes ; je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir.* Mais remarquez que jusque là, il n'y avoit rien en effet qui ne fût conforme à l'enseignement de l'ancienne loi ; car s'il dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire les humbles, l'ancien Testament l'avoit dit de même : *Le sacrifice que Dieu demande, c'est celui d'un esprit brisé de douleur, d'un cœur contrit et humilié : tel est celui que Dieu agrée.* S'il dit : *Heureux ceux qui sont doux*, Isaïe avoit fait parler le Seigneur dans ces termes : *Sur qui reposerai-je mes* Matth. v. 17. *Ibid.* 3 et seq. Ps. l. 19. Isa. xxix. 19.

regards, si ce n'est sur l'homme doux et tranquille, et qui respecte ma parole? Heureux ceux qui sont miséricordieux; mais cette maxime se trouve répandue dans tous les livres de l'ancienne loi : *Ne*
Eccl. IV. 1. *refusez pas au pauvre les choses qui lui sont nécessaires pour vivre. Ne rebutez pas celui qui vous prie dans sa tribulation.* Heureux ceux qui ont le cœur pur; David le demandoit au Seigneur : *Créez*
Ps. L. 12. *en moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelez l'esprit de droiture au fond de mon âme.* Ainsi des autres béatitudes. A quoi bon déclarer qu'il n'étoit pas venu détruire la loi? Oui; jusque là nulle différence; mais il se proposoit, sinon de la changer, toujours de la perfectionner par un ordre de législation nouvelle et bien supérieure. Par exemple :
Matth. V. 21. *Il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas; vous ne commettrez point d'adultère; Je dis moi : Vous ne vous mettrez point en colère; quiconque regardera une femme avec de mauvais désirs, s'est déjà*
Pag. 602. *rendu coupable d'adultère.* Ce n'est point là changer la loi, c'est l'achever. Auteur de toutes deux, il avoit laissé la première incomplète, se réservant de lui donner, dans des temps postérieurs, le perfectionnement qui lui manquoit, semblable au statuaire qui laisse à dessein quelque défectuosité dans son travail, qu'il ne perfectionnera que par la suite, pour témoigner combien il est maître de sa matière et supérieur à son ouvrage. Comment

donc faut-il entendre l'imperfection de la loi? Est-ce à dire que celui qui l'avoit portée eût manqué à son ouvrage? A Dieu ne plaise, son imperfection ne tenoit pas à sa propre essence, mais à la seule différence des temps. Bonne pour celui où elle fut instituée, en proportion avec tous les besoins du peuple à qui elle fut donnée, elle devenoit insuffisante pour des temps où la nature humaine, élevée par les mains de son sublime auteur à un nouvel ordre de vertus, fut devenue capable du perfectionnement que depuis il a voulu lui imprimer. Ainsi l'arc et les flèches dont on fait les premiers exercices d'un jeune prince, cessent de lui convenir, lorsque le développement et la maturité de ses forces l'appellent sur le champ de bataille. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ; il exerça les hommes, par les éléments de l'ancienne loi, à recevoir une autre loi pour le temps de leur perfectionnement (1). Les confrontant l'une avec l'autre: *Vous avez entendu*, dit-il, *qu'il a été dit aux anciens*, etc. Par qui? Jésus-Christ ne s'explique pas. Il ne prononce pas le nom du législateur, pour éviter jusqu'à l'apparence d'opposition entre l'ancien et le nouveau, et pour montrer mieux leur intime connexion. Il parle ici comme il avoit fait au sujet de la création. Voulant montrer qu'elle étoit son ouvrage, il n'articule ni le nom de

Pag. 603.

(1) Voyez le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 390 et suiv.

Dieu son Père, ni le sien ; mais il se contente de
Matth. v. 4. dire : *Celui qui a créé l'homme, créa au commencement un homme et une femme,* l'empire souverain qu'on le voyoit exercer sur les corps, témoignant assez qu'il étoit celui qui avoit animé les corps, et qu'une même toute-puissance résidoit en sa personne,
Pag. 604. comme dans la personne de son Père. Aussi les Juifs ne s'y méprennent-ils pas; et ses historiens nous ra-
Ibid. VIII. 28. content que *le peuple étoit dans l'admiration de sa doctrine, car il les instruisoit comme ayant autorité, et non pas comme les scribes et les pharisiens* (*)

Avec quelle aimable condescendance Notre Seigneur se proportionne à la portée de la foiblesse humaine! Tout ce qui peut faire éclater son infinie bonté pour les hommes, il l'emploie, il l'exécute. Vous demandez, avec surprise : comment tant de bonté de la part de notre Dieu? Rappelez à votre
Gen. XVIII. pensée, comment, du temps des patriarches, il alloit s'asseoir au pied du chêne de Mambré, sous une forme humaine, mêlé aux Anges, envers qui Abraham exerçoit l'hospitalité. Dès cette haute antiquité, il préludoit à sa future humanité, pour apprendre aux hommes qu'un jour viendroit où il s'incorporeroit à notre nature, pour l'arracher à la tyrannie du Démon, et lui ouvrir les portes du

(*) *De Christi precibus*, tom. I Bened. ; Hom. X *contr. Anom.* p. 531 et suiv.

salut. Ce n'étoient encore là que des commencements où il empruntoit le voile des figures, ainsi qu'il le déclaroit par ses prophètes, jusqu'au moment où il viendroit se montrer dans une chair réelle (*).

Dieu nous a donné deux sortes de vies, l'une actuelle et visible, l'autre future et invisible; l'une assujettie aux besoins d'un corps et à l'impression des sens, l'autre dégagée de cette double chaîne; l'une, dont nous jouissons maintenant; l'autre, réservée à la foi; l'une, qui est entre nos mains, l'autre, qui n'est qu'en espérance; l'une est la carrière, l'autre le prix; à la première, il assigna les épreuves, les combats, les travaux pénibles; à l'autre, il destine les couronnes et les récompenses. Ici, les hasards de la navigation; ailleurs, le repos que l'on goûte dans le port. Ici, nous ne vivons qu'un jour; là, plus de vieillesse, jeunesse immortelle. Parce qu'il est trop commun de préférer les objets sensibles aux biens spirituels, Dieu a voulu que les premiers fussent caducs et périssables, afin de nous en détacher, et de nous amener par leur dépouillement à l'amour des biens à venir. Mais ceux-ci, tout spirituels, n'étant point à la portée de notre vue, et ne pouvant être saisis que

T. III Bened. Pag. 340.

(*) Hom. LVIII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 565. Voyez Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. VII, pag. 188; La Treilhe, dans *Morc. chois. des protest.*, pag. 317.

par la foi et l'espérance, voyez dans la conduite de Dieu, à l'égard des hommes, quelle admirable économie! Descendu sur la terre pour s'y revêtir de notre nature, il vient découvrir à nos regards les choses qui n'appartenoient qu'à l'avenir, et en nous les rendant présentes, il garantit nos espérances. En effet, quel étoit son dessein? De nous former à une vie angélique, de transporter le ciel sur la terre, d'élever les hommes, par l'observation de ses commandements, à la dignité des Esprits célestes; de leur faire mériter les récompenses immortelles, par les combats; pour cela, d'enflammer leurs âmes, de diriger leur essor vers le ciel, de les armer contre toute la puissance des Démons, d'apprendre à des hommes de chair à ne tenir aucun compte de leur chair, à des êtres rampants sous le poids d'un corps qui les opprime, à rivaliser avec les vertus du ciel. Dans cette vue, comment s'y prend-il, pour rendre le combat plus aisé? Examinons d'abord par quels préceptes il règle notre conduite, et lui imprime ce caractère d'une perfection au-dessus, ce semble, de l'humanité. La loi ancienne avoit dit : *Que l'on rendroit œil pour œil.* Le législateur des chrétiens vient dire : *Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche.* Il ne se borne pas à vouloir que l'on supporte les outrages avec patience et douceur; la résignation chrétienne va plus loin. Soyez disposés à endurer par-delà

Deut. XIX. 21.

Matth. v. 39.

même ce que votre ennemi voudroit vous voir souffrir. Aux excès de l'outrage, opposez l'excès de la patience, et triomphez de votre ennemi, en le forçant au respect. *Priez*, tel est l'ordre que nous en fait Jésus-Christ, *priez pour ceux qui vous calomnient. Priez pour vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.* Mais comment accréditer une doctrine aussi relevée? Il la fortifie par l'attrait de récompenses, non pas seulement égales, mais bien supérieures aux combats. Récompenses, à la vérité, invisibles encore, et renvoyées à un ordre de choses à venir, tandis que les combats sont actuels et laborieux. Comment donc réussira-t-il à les adoucir, à les faire aimer? Par deux moyens: le premier, de pratiquer lui-même ce qu'il ordonne; le second, de rendre les récompenses sensibles, en nous les présentant dans sa propre personne. *Priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent;* voilà le commandement : *Afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux;* voilà la récompense. *Estimez-vous heureux, lorsque les hommes vous chargeront de malédictions, qu'ils vous persécuteront, qu'ils diront faussement toute sorte de mal de vous;* voilà le commandement : *Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel;* voilà la récompense. *Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez et*

Ibid. 44. Pag. 341 Ibid. 45. Ibid. v. 11. Ibid. 12. Ibid. XIX. 21.

donnez-le aux pauvres, puis venez, suivez-moi, et vous vous ferez votre trésor dans le ciel. Et encore : *Quiconque abandonnera, pour moi, sa maison, ses frères et ses sœurs, recevra le centuple, et possèdera la vie éternelle.* A côté de chacune de ces maximes, vous voyez la récompense. Pour mieux encore soutenir notre foiblesse, le premier il entre dans la voie qu'il nous avoit tracée, et il y marche à notre tête. On ne s'engage point aisément dans un sentier qui n'a point encore été ouvert; mais quand on le voit déjà frayé, on s'y avance avec plus de confiance. De même, on obéit sans effort à des préceptes que l'on voit n'être pas si difficiles, puisque d'autres les ont pratiqués. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ. En se revêtant de notre nature, il nous montre les préceptes en exécution. La maxime :

Matth. v. 39. *Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche;* il l'a pratiquée, quand un serviteur du grand-prêtre lui donna un soufflet. Pour toute vengeance, il répond :

Joan. xviii. 23. *Si j'ai mal parlé, faites voir le mal que j'ai dit. Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* S'il enseigne la pauvreté, voyez :

Matth. viii. 20. *Les renards ont des tanières; les oiseaux du ciel ont des nids; et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.*

Pag. 342. Ni maison, ni table, ni siége, ni flambeaux; point de riches ameublements, il ne

Joan. viii. 48. possède rien. On l'appelle Samaritain, possédé du Démon : ne pouvoit-il pas châtier ses calomniateurs,

leur ôter la vie? Pour toutes représailles, il chasse les Démons des corps qu'ils obsèdent, parce qu'il avoit dit : *Priez pour ceux qui vous persécutent.* Du haut de sa croix, il prie Dieu son père, de pardonner à ses bourreaux; *car*, dit-il, *ils ne savent ce qu'ils font.* Est-ce qu'il n'avoit point le droit de leur pardonner lui-même? Il l'avoit sans doute; il l'avoit manifesté par ces paroles : *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés.* Mais ce n'est pas assez de pardonner; il veut que l'on prie pour eux, et il nous en donne l'exemple. Tout Dieu qu'il est, il s'abaisse à laver les pieds à ses Apôtres, parce qu'il leur avoit dit : *Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur.*

Luc. XXIII. 34.

Matth. IX. 6.

Ibid. XI. 29.

Voyons maintenant comme il anticipe sur les temps futurs, pour nous donner le témoignage sensible des récompenses. Il avoit annoncé la résurrection de la chair, l'immortalité des âmes, leur glorieux transport dans le ciel, où elles s'élèveront pour aller à la rencontre du suprême rémunérateur. Les faits justifient les promesses. Après sa mort, il ressuscite, se montrant durant quarante jours, au milieu de ses Apôtres, afin de garantir, par sa résurrection, celle qui nous est promise. Il déclare, par la bouche de saint-Paul : *Que nous serons enlevés dans les nues, pour aller à la rencontre du Seigneur, au milieu des airs.* Il l'exécute par sa

I. Thess. IV. 17.

Act. I. 9. propre ascension. *Les disciples le virent s'élever en haut, et entrer dans une nuée, qui le déroba à leurs yeux ; ils restoient frappés d'étonnement, en le voyant monter dans le ciel.* Glorieux présage du triomphe promis à nos corps, puisque la substance n'en est pas autre que celle du corps de Jésus-Christ! Tel est le chef, tels seront les membres : ce qu'est le commencement, ainsi sera la fin. Saint Paul le
Phil. III. 21. témoigne expressément par ces paroles : *C'est de là que nous attendons le Sauveur Notre Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps vil et abject, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.* Puis donc qu'il lui deviendra conforme, il suivra la même route, et s'élèvera sur ses traces, dans les nues, associé aux priviléges de sa résurrection. Ce fut pour nous en donner une ébauche, qu'au jour de sa transfiguration sur la montagne,
Pag. 343. il se fit voir à ses Apôtres, dans tout l'éclat d'une gloire qui figuroit, bien qu'obscurément encore, celle à laquelle nos corps seront appelés. Toutefois, avec cette différence, qu'au jour de la transfigura-
Matth. XVII. 2. tion, ses vêtements eux-mêmes parurent brillants de clarté, et qu'au jour de notre résurrection, nos corps sortiront nus du tombeau. Ainsi Jésus-Christ, ressuscitant, laissa au fond de son sépulcre le linceul qui l'enveloppoit, pour se revêtir tout entier de sa céleste gloire et de son immortelle béatitude (*).

(*) *De futuræ vitæ deliciis.* Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 649—536.

Bien loin d'être sujette au changement, le caractère essentiel de la loi, c'est sa perpétuité qui la rend immortelle, unique dans son essence, et toujours la même sous les noms divers de lois de nature, loi de philosophie écrite, loi de grâce ou de la nouvelle alliance. *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais ;* ainsi a parlé Jésus-Christ, pour désigner son immobilité. Ce qui émane de l'Esprit de Dieu, est au-dessus des temps, au-dessus des vicissitudes humaines ; il est impérissable. Pourquoi ? Parce qu'il fut conçu au sein de la justice et de la vérité, bien différent des lois humaines qui changent au gré du caprice et des événements. Rien là d'obscur ni d'arbitraire ; rien qui soit borné à des intérêts d'un moment. C'est l'avantage réel du genre humain qui les a dictés : l'objet qu'elles se proposent, c'est l'exercice de la vertu, c'est la possession des vrais biens pour l'éternité (*). Matth. xxiv. 35.

Etonnés des oracles de sagesse qui sortent de la bouche de Jésus-Christ, les Juifs se demandent l'un à l'autre : *Comment cet homme est-il si habile, lui qui n'a pas étudié* ? Ils s'en étonneroient moins s'ils le connoissoient mieux. Qu'avoit-il besoin d'étudier, lui qui est le principe de toute science et de toute lumière ? d'étudier les lettres humaines, lui le Dieu T. VIII Bened. Pag. 167. Joan. VII. 15.

(*) *Expos. in psalm.* CX, tom. V Bened., pag. 274.

Verbe, de qui émanent et les lettres humaines, et la loi et les oracles de la prophétie, lui qui inspira Moïse et les Apôtres? Ils s'étonnent de le voir si habile sans avoir étudié, et ils le voient avec indifférence ressusciter les morts. Leur admiration est muette pour les merveilles les plus frappantes : elle se prodigue pour les choses de moindre valeur. Mais pourquoi s'en étonner? Il est la source de toute science, comme de toute sagesse; pour lui rien de caché, rien d'obscur. Le passé, le présent, l'avenir, tout est pour lui sans nuages.

L'hérétique nous arrête pour nous dire : S'il a tant de science, comment se fait-il que lui-même reconnoisse ignorer le jour et l'heure du dernier jugement? Quoi! son Apôtre s'écrie : Que *dans Jésus-Christ sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science!* Comment accorder cette parole avec celle de Jésus-Christ, quand il dit que *nul ne sait ce jour et cette heure, non pas même les Anges du ciel, mais seulement mon Père.* Lui, qui déclare si affirmativement que personne ne connoît le Père, si ce n'est Jésus-Christ son Fils. *De même que mon Père me connoît, aussi je connois mon Père;* il pourroit ignorer ce jour où se fera la dernière consommation? Qui peut le plus peut le moins. Qui connoît l'Essence divine aussi clairement qu'elle se connoît elle-même, peut-il ignorer quelque chose? S'il y a quelque chose qui ne soit pas à la connoissance du

Pag. 268.

Col. II. 2.

Matth. XXIV. 36.

Joan. X. 15.

Fils, il faudra dire que le Père l'ignorera également. O hérétique! ne rougissez-vous pas de cette conséquence! Comment donc entendre la parole de Jésus-Christ? à qui s'adressoit-elle? à des Juifs dont il falloit ménager la foiblesse. On l'accusoit de combattre la loi de Moïse dans le premier de ses dogmes, l'unité de l'Etre divin; Jésus-Christ, pour ne pas heurter encore trop violemment les préjugés de cette nation, ne met pas en avant sa propre divinité, et rapporte tout à celle de son Père céleste. Sur le désir inquiet qu'ils lui avoient témoigné de savoir quand arriveroit le jour du dernier jugement, voulant réprimer une téméraire curiosité : Personne, dit-il, ne connoît ce jour dont Dieu s'est réservé la connoissance à lui seul. « Jésus-Christ étoit Pag. 269.
Dieu, il étoit homme : l'humanité en lui faisoit douter de la divinité, et la divinité faisoit douter de l'humanité. Ainsi, après s'être montré Dieu par les choses qu'il avoit faites en son nom et par sa propre puissance, par ces choses que Dieu seul peut faire; après s'être donné pour le Fils de Dieu de telle façon que les Juifs comprissent qu'il se faisoit Dieu, le lui reprochant, et pour cela voulant le lapider; après avoir établi son unité d'Essence avec son Père par les déclarations les plus précises : Jésus-Christ, pour prévenir les erreurs qui pourroient s'élever contre la divinité de sa chair, a dû établir la vérité de son humanité par des paroles également fortes et pré-

cises. C'est ce qu'il fait en se donnant si souvent le nom de Fils de l'homme, en attribuant à son Père de savoir ce que le Fils de l'homme ne sait pas. C'est dans le même sens qu'il dira : *Mon Père est plus grand que moi.* Mon Père, qui est Dieu sans être homme, est plus grand que moi, qui suis homme en même temps que je suis Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ, par sa chair, réconciliant le monde avec Dieu qui est en lui, est tout à la fois plus grand et moindre que lui-même. Et autant que les choses humaines peuvent être comparées aux divines, c'est ainsi que l'homme se considérant par cette partie bien plus noble de lui-même, qui est son âme, peut croire dans l'exacte vérité qu'il est plus grand que lui-même (*). »

Paraboles.

La parole de Dieu, mes frères, nous vous l'avons dit bien souvent déjà, est un langage simple, populaire, d'une clarté qui la rend accessible à tous les esprits. Ce qu'elle-même nous rend sensible par ces acceptions diverses sous lesquelles on nous en fait connoître l'efficacité, quand elle l'appelle lumière

(*) *In illud evangelii : Quomodo scit litteras cum non didicerit,* edit. Bened. (Supplém.) ; Molinier, IV^e *Disc. sur la vérité de la relig. chrét.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, p. 305—307. Notre saint patriarche, dans une autre de ses Homélies, traduite dans le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 607, reproduit les mêmes raisonnements, ainsi que dans un grand nombre d'autres de ses écrits.

ou flambeau, vie, fontaine ou fleuve, glaive ou épée, porte, tant du bercail que du royaume céleste. C'étoit pour se conformer à l'intelligence de tous ses auditeurs que Jésus-Christ, l'oracle de la sagesse, empruntoit le langage familier de la parabole ou similitude, puisées dans un ordre de choses naturelles, pour les élever à la connoissance des secrets les plus élevés au-dessus de la nature. Tantôt c'est celle des ouvriers envoyés à la vigne, tantôt du levain, etc. Rien d'oiseux dans son langage ; le Dieu qui tient compte des paroles inutiles, ne se seroit pas permis de rien dire qui n'aille à son but, lui qui est essentiellement la source de la sagesse et de la vérité (*). Matth. XII. 36.

Le mot parabole a dans l'Ecriture diverses acceptions. La plus commune exprime similitude, figure, qui, sous une image sensible et populaire, comprend une vérité importante. Jésus-Christ aimoit à parler au peuple en paraboles, dont ensuite il expliquoit le sens à ses Apôtres. Il communiquoit à eux seuls, comme à ses amis, le don de l'intelligence, non-seulement pour pénétrer dans les mystères profonds de la loi nouvelle, mais pour savoir gouverner les ames dont ils seroient les pasteurs dans l'Eglise qu'il venoit fonder, et qu'il nommoit le royaume du ciel ou le royaume de Dieu, ne faisant

(*) *Contr. Judæ. in serpent. æneum*, etc., tom. x Bened., pag. 851, 852. (Supplément.)

pas la même faveur aux autres, qui n'étoient point ou qui ne vouloient point être de son école; ceux-là, il les traitoit en étrangers, et se contentoit de les instruire par des paraboles obscures et qui tenoient de l'énigme (*).

Le Débiteur de mille talents. (Matth. XVIII.)

T. VIII Bened. Pag. 6.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs. (V. 23.) Ne passez point légèrement sur ces paroles; mais arrêtons-nous sur cette enquête rigoureuse qui va s'ouvrir. Entrez dans votre conscience à vous-même, et rendez-vous compte des actions de votre vie tout entière. Lorsque l'on vous parle ici d'un roi qui voulut faire rendre compte à ses serviteurs: représentez-vous tous les hommes rassemblés aux pieds du souverain juge, rois, empereurs, généraux, commandants, riches et pauvres, esclaves et libres; car *nous aurons tous à comparoître en présence du tribunal de Jésus-Christ*, nous dit l'Apôtre. Si vous êtes riches, pensez qu'il vous sera demandé compte de l'usage que vous aurez fait de votre opulence : l'avez-vous employée à des courtisanes, à des flatteurs, à des parasites, ou bien en avez-vous fait jouir les indigents;

Rom. XIV. 10. II. Cor. V. 10.

(*) *Expos. in ps.* XLVIII, t. V Bened., p. 206; Montereul, *Vie de N. S. J.-C.*, t. I, p. 319; Joli, *Dominic.*, tom. I, pag. 375, citant saint Jean Chrysostôme.

pour servir aux caprices de votre luxe, ou pour faire du bien; pour les plaisirs de la table, ou pour le soulagement des infortunés? Vous aurez à répondre, non pas seulement sur l'emploi de ces biens, mais sur leur possession. Les avez-vous acquis par des travaux honnêtes ou par la violence et l'artifice? Est-ce un héritage recueilli de vos ancêtres, ou bien n'en jouissez-vous qu'au prix de la veuve et de l'orphelin dépouillés par vos concussions? Dieu en usera avec nous comme nous en usons à l'égard de nos serviteurs : nous les obligeons à nous rendre compte, non pas seulement de l'argent qu'ils ont dépensé, mais de celui qu'ils ont reçu, de qui, comment et combien ils ont reçu. Le pauvre, de son côté, rendra compte de son indigence. L'a-t-il supportée avec courage et résignation? S'est-il emporté à des plaintes, à des murmures contre la divine Providence, qui le laissoit dans le dénuement à côté du riche nageant dans l'opulence et les plaisirs? A-t-il lui-même obéi au précepte de l'aumône? car personne n'en est dispensé, pas même le pauvre; témoin cette veuve de l'Evangile, qui ne donna que deux oboles, et de qui la modique offrande a surpassé les plus abondantes largesses des riches. Les magistrats et les juges ne seront pas moins assujettis à rendre compte de leur administration : s'il ne leur est pas arrivé d'altérer la justice, de rendre des arrêts dictés par la faveur ou la prévention; de

Pag. 7.

Marc. XII. 43.

la livrer aux séductions de la flatterie, et d'abuser de leur autorité pour condamner des innocents. Les ministres des autels ne seront pas examinés avec moins de sévérité. Je dis plus, ils le seront eux surtout avec la plus scrupuleuse rigueur. Chargés du dépôt de la parole sainte, ils auront à répondre s'ils n'ont rien laissé ignorer à leurs peuples, de ce qu'il leur importoit de savoir; s'ils ont apporté quelque négligence à les en instruire ; s'ils ont été fidèles à pratiquer ce qu'ils enseignoient. Plus particulièrement encore l'évêque, à cause de la prééminence de sa dignité, rendra-t-il compte de l'instruction des peuples et du soin des pauvres, des ordinations qu'il aura faites et de tous les autres détails de son ministère. Nous serons interrogés, non-seulement sur nos actions, mais sur nos paroles, mais sur la part que nous aurons prise à des conversations pleines de médisance, et de calomnies, mais sur nos pensées mêmes. C'est l'Apôtre qui nous en donne l'avis en nous disant : *Ne jugez pas avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui produira au grand jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs.* Appliquez donc la parabole de notre Evangile à tous les âges, à toutes les conditions, à tous les sexes. Pensez à ce formidable jugement. Repassez toutes les fautes de votre vie. Elles seroient effacées de votre mémoire : elles sont toujours présentes à l'œil de Dieu, à moins que vous

Pag. 8.

I. Cor. IV. 5.

ne les ayez expiées par la pénitence, par la confession et par une conversion sincère. Pourquoi Dieu nous fera-t-il rendre compte? ce n'est pas qu'il ignore nos œuvres, lui qui *connoît les choses avant qu'elles arrivent.* Mais afin de vous convaincre, vous qui êtes son serviteur, que vous lui devez légitimement tout ce que vous lui devez : ou plutôt, non-seulement pour que vous connoissiez toutes vos dettes, mais afin que vous les acquittiez. C'est dans cette intention qu'il ordonnoit à son prophète d'annoncer à la maison d'Israël ses iniquités; afin qu'elle les apprît, et surtout afin qu'elle se corrigeât. Dan. XIII. 42.

Ayant commencé à faire rendre compte à ses serviteurs, on lui en présenta un qui devoit mille talents. (V. 24.) Cette somme avoit-elle été confiée tout entière à ce serviteur? l'avoit-il consumée? toujours étoit-elle immense. Ce qui rendoit sa position plus critique, c'est qu'il étoit présenté le premier à son maître. S'il ne fût venu qu'à la suite d'autres exempts de reproche, il ne seroit pas surprenant que le maître eût été disposé à la douceur; la bonne conduite des premiers auroit pu le rendre plus indulgent envers d'autres, trouvés moins irréprochables; mais être présenté le premier après avoir prévariqué, et encore d'une manière si criante, et néanmoins éprouver après cela la clémence de son maître; c'est là ce qui a droit de nous surprendre. L'homme qui s'est rendu maître de son débiteur croit avoir dans les

mains une proie; il s'en félicite, et ne néglige rien pour se faire payer. Si l'indigence du débiteur le met dans l'impuissance d'en rien obtenir, il se paie sur sa personne, par les mauvais traitements qu'il lui fait subir. Dieu fait tout le contraire; c'est lui qui met tout en œuvre pour affranchir son débiteur. Nous, nous nous enrichissons des dettes que l'on nous paie, Dieu s'enrichit en nous les remettant.

Comme le serviteur étoit hors d'état de rendre. (V. 25.) Qu'est-ce à dire, qu'il étoit hors d'état de rendre? C'est une nouvelle preuve de son infidélité. *Il étoit hors d'état de rendre*, c'est-à-dire qu'il étoit dénué de bonnes œuvres, qu'il n'avoit rien à faire
Pag. 9. valoir en compensation des fautes qu'il avoit à racheter, ni bonnes œuvres, ni tribulations; aux termes de l'Apôtre, qui déclare par rapport aux bonnes
Rom. IV. 5. œuvres, d'abord, que *lorsqu'un homme, sans faire des œuvres, croit en celui qui justifie le pécheur, sa foi lui est imputée à justice;* et par rapport aux
I. Cor. v. 5. tribulations : *Que cet homme* (il parle de l'incestueux de Corinthe) *soit livré au Démon qui mortifiera sa chair, afin que son âme soit sauvée.* Celui-ci, destitué de toutes bonnes œuvres, étoit accablé du poids immense de ses iniquités. *Etant*
Pag. 10. donc *hors d'état de rendre, son maître ordonna qu'on le vendît.* Toutefois la suite de la parabole prouve que l'ordre ne fut point exécuté, grâces à

l'indulgence du maître. S'il eût été en effet dans l'intention qu'il le fût, qui l'en empêchoit? pourquoi donc l'ordonner, s'il ne vouloit pas le vendre? afin de l'intimider par la menace, de l'engager à supplier, et par là de lui faire grâce. Il pouvoit bien sans doute lui remettre sa dette, lui pardonner, avant d'en être prié, avant de lui faire rendre compte; il a mieux aimé lui faire connoître d'abord la grandeur de sa dette, pour la lui remettre ensuite tout entière. Vous l'allez voir si dur, si impitoyable à l'égard de son compagnon, après les menaces qui lui ont été faites, après le pardon qu'on a bien voulu lui accorder; qu'eût-ce été, si le maître n'eût pas employé ces moyens divers pour l'adoucir? Le Seigneur a fait tout ce qu'il étoit possible pour fléchir la dureté de son âme; s'il ne s'est point corrigé, ce n'est point la faute du maître, mais de celui qui s'est refusé à tout moyen de correction.

Se jetant à ses pieds, il le supplioit, en disant : Ayez patience et je vous rendrai tout. (V. 29.) Il n'avoue pas l'impossibilité de rendre, contre l'usage des débiteurs, qui, même dans ce cas, n'en promettent pas moins de s'acquitter, bien qu'ils ne puissent jamais le faire, et ne veulent que gagner du temps. Apprenons, ô nous tous, si lâches à prier, quelle est l'efficacité de la prière! Le serviteur n'avoit à produire ni jeûne, ni pauvreté volontaire, nulle sorte de mérite; mais il prie, c'en est assez

pour en obtenir de la commisération. Ne nous lassons donc point de prier. Vous ne l'entendez point, cet homme souillé de tant d'iniquités, dire : Je suis timide ; je n'oserais adresser la parole au Seigneur; comment m'y prendre pour le prier? Langage ordinaire à ces pécheurs, que subjugue le Démon de la crainte. Vous êtes timide, ô mon frère! c'est pour cela même que vous devez approcher, afin de prendre plus de confiance. Celui que vous voulez apaiser, est-il un homme, pour que vous ayez à rougir de l'implorer ? Non, c'est un Dieu qui désire plus que vous-même de vous remettre vos offenses, plus jaloux de votre salut que vous-même. Combien de preuves ne vous en a-t-il pas données?
Pag. 11. Vous manquez de confiance? Eh ! c'est cela même qui doit vous en donner. Moins on croit mériter de grâce, et plus on est sûr d'en obtenir. Se prétendre juste aux yeux de Dieu, seroit la plus étrange des témérités ; et quelque justice que l'on pût avoir sur tout le reste, cette présomption en détruit tout le mérite. Mais se persuader qu'on est le dernier des hommes, c'est un titre réel à la justice ; témoin le pharisien et le publicain. Donc, ne perdons pas courage : que le sentiment de nos fautes ne nous jette point dans l'abattement ; mais approchons-nous de Dieu, jetons-nous à ses pieds, implorons sa clémence, comme le fait ici ce serviteur. Heureux s'il eût persévéré! mais sa conduite va bientôt se démentir.

Le maître, étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit toute sa dette. (V. 27.) Le serviteur n'avoit demandé qu'un sursis : le maître lui donne une entière décharge ; il a donc obtenu plus qu'il ne demandoit. C'est ce qui fait dire à saint Paul : *Celui qui peut faire infiniment plus que ce que nous demandons, ou que nous imaginons.* Non, vous ne sauriez imaginer tout ce que Dieu peut faire pour vous. N'ayez donc pas de honte ; et si vous rougissez, que ce soit seulement de vos péchés, mais ne désespérez pas ; ne renoncez pas à la prière ; approchez, tout pécheur que vous êtes, afin de fléchir votre maître et de lui donner occasion de signaler sa miséricorde dans le pardon de vos fautes. Si vous craignez d'approcher, vous mettez, autant qu'il est en vous, obstacle à son infinie miséricorde. Nous serions plongés au fond de l'abîme du péché : Dieu peut nous en relever à l'instant même.... Telle est l'efficacité de la prière. Non pas qu'elle opère toute seule ; ce qu'elle a de puissance, elle le tire de la bonté de Dieu qui l'agrée, qui fait tout ici.. *Son maître étant touché de compassion, le laissa aller, et lui remit toute sa dette.* Après, comme avant la prière, ce sont les entrailles de la miséricorde divine qui sollicitent et accordent la grâce du pécheur. Ephes. III. 20.

Mais le serviteur ne fut pas plus tôt sorti, que, trouvant un de ses compagnons qui lui devoit cent

deniers, il le prit à la gorge, et l'étouffoit presque, en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. (V. 28.) Peut-on concevoir rien de plus criminel? Le bienfait de son maître est encore tout récent; et déjà il l'a oublié. Vous voyez combien il est avantageux de garder le souvenir de ses fautes. Si le serviteur de l'Évangile n'eût pas perdu la mémoire des siennes, il ne seroit pas devenu si dur et si barbare. C'est pour cela que je vous répète, et jamais je ne cesserai de le faire, combien il est utile et nécessaire d'avoir toujours présentes à la pensée les fautes que nous avons commises, parce que rien n'est plus propre à nous entretenir dans la modération de la douceur et d'une charité fraternelle. L'Apôtre repassoit continuellement dans son esprit les péchés qu'il avoit commis avant d'avoir été lavé dans le bain de la régénération; à bien plus forte raison devons-nous nous souvenir de ceux dont nous nous sommes rendus coupables depuis notre baptême; puisque par là, non-seulement nous les effaçons, mais que nous y gagnons le double avantage, et d'être plus doux à l'égard du prochain, et de servir Dieu avec plus de zèle, convaincus de sa bonté ineffable par le souvenir de nos infidélités. Celui-ci oublie et sa dette et la grâce qui lui a été faite. Son ingratitude le rend cruel; et par son inhumanité, perd tout ce que lui avoit valu la divine miséricorde. *Il le prit à la gorge et l'étouffoit presque,*

en lui disant : Rends-moi ce que tu me dois. Il ne dit pas : Rends-moi mes cent deniers ; il auroit eu honte de spécifier une aussi modique somme ; mais *rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, se jetant à ses pieds, le conjuroit, en lui disant : Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout.* On emploie, pour le gagner, les paroles mêmes auxquelles il avoit dû son pardon. Pardonner après qu'il lui a été pardonné à lui-même, étoit donc une obligation rigoureuse, plutôt qu'un acte de générosité. Quelle différence encore dans la nature de la dette et dans le caractère des créanciers ! D'un côté, dix mille talents, de l'autre cent deniers ; ici un maître offensé par son serviteur, là un homme de la même condition que ce serviteur. Vers. 29. Pag. 24.

Les autres serviteurs voyant ce qui se passoit, en furent indignés. (V. 31.) Ils sont les premiers à le condamner. C'est la remarque de l'Ecriture. La bonté du maître en devient encore plus sensible. Celui-ci ayant appris ce qui étoit arrivé, fait venir le serviteur, il le cite de nouveau à son tribunal. Mais avant de prononcer la sentence, il daigne entrer encore en discussion. *Méchant serviteur ! Je vous avois remis toute votre dette.* (V. 32.) *Méchant !* Lorsque l'offense lui avoit été personnelle, il ne lui avoit point donné cette qualification. Ce n'est que quand il s'est montré dur envers son compagnon, qu'il s'irrite et s'indigne ; afin que vous

apprenez qu'il nous pardonne plus aisément nos offenses envers lui-même que nos fautes envers nos frères.... Alors, *ému de colère, il le livra entre les mains des bourreaux.* (V. 34.) Quoi donc de plus funeste que l'esprit de vengeance, puisqu'il révoque un acte de la bonté divine? Ce que n'ont pu faire sur le cœur de Dieu les autres fautes, l'animosité contre le prochain l'a fait. Cependant il est écrit que : *Les dons de Dieu sont immuables, et qu'il n'y a point en lui de repentir.* Pourquoi donc révoquer ici son bienfait? C'est qu'il n'est point de péché plus odieux que l'esprit de vengeance. Les autres peuvent trouver grâce; celui-là seul, loin d'obtenir le pardon, fait revivre ceux mêmes que le pardon avoit effacés. L'esprit de vengeance produit donc un double mal, le premier, d'être inexcusable aux yeux de Dieu; l'autre, de rappeler et de reproduire tous les autres péchés, après même qu'ils ont été pardonnés.... Travaillons à bannir de nos cœurs tout ressentiment, à nous concilier l'affection de ceux que nous pourrions avoir pour ennemis, persuadés que ni la prière, ni le jeûne, ni l'aumône, ni la participation aux saints mystères, rien, en un mot, ne pourra nous défendre dans le dernier jour, si nous avons conservé de l'animosité contre le prochain; et que si, au contraire, nous sacrifions notre ressentiment, quel que puisse être le nombre de nos péchés, nous en pourrons

Rom. xi. 12.

Pag. 14.

obtenir le pardon. Ce n'est pas moi qui le dis; mais le Dieu même qui doit nous juger. *C'est ainsi*, nous dit-il dans son Evangile, *que mon Père, qui est dans le ciel, vous traitera, si chacun de vous pardonne du fond de son cœur à son frère, qui l'aura offensé. Si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils auront commises contre vous, Dieu vous pardonnera aussi vos péches.* (V. 35.) (*)

L'enfant prodigue. (Saint Luc, Chap. xv.)

Nous ne devons cesser jamais de célébrer la miséricorde du Seigneur; c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. Mais ce devoir ne nous fut jamais commandé plus impérieusement que dans les circonstances où nous sommes. Après tant de miracles qui nous ont sauvés et qui nous conservent, empruntons, pour célébrer notre bienfaiteur, les paroles de Jésus-Christ lui-même. Lui seul connoît bien toute l'étendue de la tendresse paternelle. Allons à son école, apprendre, à la suite de l'enfant prodigue de l'Evangile, comment nous devons espérer le pardon de nos péchés.

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 369. Act. XVII. 28.

Un homme avoit deux fils. (V. 11). Jésus-Christ, en nous représentant Dieu son Père sous l'image d'un homme, et donnant à de simples serviteurs le

*) *De decem mill. talentor. debit.*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 8 et seq., tom. III Bened., p. 1—14.

titre de fils, nous fait bien voir que Dieu a pour tous les hommes un cœur de père. Cet homme, quel
2. Cor. 1. 3. est-il donc? Celui que saint Paul appelle le *Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*, dont la famille comprend les justes et les pécheurs, ceux qui gardent ses commandements, et ceux qui contre viennent à sa loi. *Le plus jeune de ces deux fils*, celui qui se laisse emporter par une humeur volage, par le tourbillon de la jeunesse, *dit à son père : Mon père.* Un sentiment naturel l'attache à celui qu'il ne peut méconnoître comme étant l'auteur de ses jours; mais l'abus de sa liberté l'a jeté dans des écarts qui lui font oublier son Créateur. *Donnez-moi le bien qui me doit échoir pour ma part.* (V. 12) Il a raison de demander à Dieu ce qui appartient à Dieu; mais parce qu'il le demandoit avec des intentions cou-
Pag. 378. pables, il a perdu ce qui lui étoit échu. *Et le père leur fit le partage de son bien.* Il leur a donné à titre de domicile propre le monde tout entier. Créateur universel, il a disposé en leur faveur de toutes les créatures; il les a pourvus d'un corps sensible et d'une âme intelligente, douées d'une raison capable de les conduire comme par la main. Il les a soumis à sa loi, tant naturelle que positive, maître venu d'en-haut pour leur apprendre à se conformer à la volonté du souverain Législateur. *Peu de jours après, le plus jeune, emportant avec lui tout ce qu'il avoit, s'en alla.* (V. 13.) Telle est l'étourderie ordinaire

à cet âge. *S'en alla voyager en un pays éloigné.* Il s'éloigne de son père, de Dieu ; et Dieu s'éloigne de lui. Il laisse toute liberté à qui ne veut pas rester à son service. On est vertueux par choix, non par contrainte. *Là, il dépense tout son bien en débauche ;* là, il dissipe tout ce qui faisoit ses richesses spirituelles ; là, s'abandonnant aux amusements et aux plaisirs, il ne trouve qu'un triste naufrage ; là, tout à la fois coupable et victime, il tombe dans l'indigence ; là, ouvrant son cœur à des joies empoisonnées, il paiera bien chèrement des plaisirs qui, jamais, n'enfantèrent que des repentirs ; et il échange des vertus qu'il avoit contre des crimes qu'il ne connoissoit pas. *Après qu'il eut tout consumé* (V. 14.), car, les bienfaits reçus du ciel ne persévèrent pas dans une âme qui s'abandonne aux déréglements. *Il survint une grande famine dans ce pays.* Du moment où il n'y a plus tempérance, bientôt le besoin se fait sentir ; et avec lui, l'aiguillon de la faim. Le voilà donc *réduit à la pauvreté.* Il ne lui reste plus rien que les maux attachés à l'incontinence, résultats inévitables des excès auxquels il s'étoit livré. *Tellement destitué de toutes choses, qu'il fut obligé de s'attacher à un habitant du lieu.* (V. 15.) Et qu'étoient-ce que ces habitants? Les Esprits de ténèbres au milieu desquels notre jeune prodigue étoit allé vivre. *Celui-ci l'envoya dans sa ferme, pour y garder les pourceaux.* (V. 15.)

Telle est la conduite des Démons, à l'égard de ceux qui les servent; voilà de quelle manière ils les récompensent. *Là, il désiroit de se pouvoir remplir l'estomac des glands que les pourceaux mangeoient.* (V. 16.) Image du péché; vous en savourez la douceur pour quelques moments; bientôt vous n'y trouvez plus qu'amertume et dégoûts. Il vous plaît; pour vous abandonner ensuite à d'éternels châtiments. *Enfin, étant rentré en soi-même,* rapprochant son état présent de son bonheur passé, comparant le service des Démons dont il est devenu l'esclave, avec le service de Dieu, tant qu'il demeura dans la maison de son père, il dit : *Combien y a-t-il de serviteurs dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance! et moi, je meurs ici de faim.* (V. 17.) Combien ne voyons-nous pas de catéchumènes jouir abondamment des instructions saintes! et moi, je manque de tout secours de la divine parole! De combien de précieux avantages je me suis privé par ma faute! Dans quel abîme de maux je me suis engagé! Pourquoi m'être éloigné de ces heureuses assemblées? Pourquoi me suis-je adonné à ce genre de vie, qui me donnera la mort? Ce que j'ai eu à souffrir, m'a trop appris le danger qu'il y a d'abandonner Dieu; combien il est nécessaire de rester attaché à ce Dieu qui conserve fidèlement ceux qui s'attachent à lui. J'ai pu croire aux Démons; qu'avoient-ils à m'apprendre? Rien qu'a être

impur et méchant comme eux. *Il faut que je me lève; que j'aille vers mon père.* (V. 18.) Puis-je faire mieux que de revenir à celui que j'ai été si malheureux de quitter? Je retournerai vers mon père, à celui à qui je dois l'être, de qui je dépends, et dont la Providence n'a pas cessé de veiller sur moi. Je reviendrai près de ce Dieu qui attend le pécheur, et fait les avances auprès de ceux qui veulent se convertir à lui : *Je me lèverai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme un des serviteurs qui sont à vos gages.* (V. 19.) Ces simples paroles suffisent pour me sauver. Je n'ai besoin, pour obtenir grâce auprès de mon père, que de lui en rappeler le nom. Il est impossible qu'à ce nom de père ses entrailles ne soient pas émues; je lui dirai : J'ai péché; sa miséricorde ne me manquera pas. L'aveu de mes fautes, la voix d'un fils parlera à son cœur, et fera taire son juste ressentiment. Je sais combien le repentir a de droits sur lui; combien les larmes de la pénitence ont d'accès auprès de lui. Oui, je connois toute l'étendue de sa compassion, il est mon Dieu, il est mon père. S'il ne m'a point puni dans mes égarements, il ne me dédaignera point dans mon retour. *Il se leva donc, et vint vers son père.* (V. 20.) Sa généreuse résolution est suivie de l'exécution. Ce n'est pas assez de former de salutaires

Pag. 372.

desseins, si on ne les met en œuvre. *Mais comme il étoit encore loin* de la résidence de son Père, qu'il n'apercevoit que dans sa pensée, pendant que, tout entier aux mouvements de son repentir, il frappoit sa poitrine, et, les yeux baissés sur la terre, il inondoit son visage de ses pleurs, s'écriant : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous....* (V. 31.) J'ai péché, je ne le sais que trop, ô mon Sauveur, mon Seigneur et mon Dieu, et vous seul connoissez bien jusqu'où j'ai péché. Ayez pitié de moi ; je ne suis pas digne de lever les yeux au ciel ; je ne mérite nulle grâce pour mes iniquités. Le nombre en est au-dessus de toute mesure ; leur énormité m'humilie et me confond. Ayez pitié de moi, Dieu dont la bonté est inépuisable ; et parce que je suis indigne d'être compté parmi vos enfans, traitez-moi du moins comme l'un de vos serviteurs. Ainsi parloit-il au fond de son cœur ; et celui dont l'œil perçant y découvre jusqu'aux pensées coupables et les laisse impunies, pour donner au pécheur le temps de la pénitence, l'entendit. *Son père l'aperçut de loin, et, touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son col, et le baisa.* Il n'attend pas que le coupable soit près de lui ; c'est lui-même qui va au-devant ; il ne recule pas en présence de ce fils souillé de tant d'iniquités. Mais, le pressant de ses chastes mains, il le serre contre sa poitrine, il l'embrasse, le couvre de ses baisers, et ne peut se rassasier de prodiguer ses tendres caresses

à ce fils, qu'il a tant souhaité de revoir. O ineffable miséricorde! ô prodige de clémence et de bonté! Un seul moment a réparé tout le passé. Quelques larmes versées par la pénitence ont fait disparoître cette multitude de péchés. Vous vous étonnez de voir le Seigneur revenir avec tant de facilité au pécheur : C'est là le miracle de la tendresse paternelle. Ici, contre l'ordre des choses, c'est le Juge qui prévient l'accusé. Dieu ne craint pas de faire les avances auprès du pécheur. Ainsi daignoit-il autrefois faire auprès de son peuple l'office de suppliant. *Mon peuple, que t'ai-je fait? en quoi t'ai-je chagriné?* Ainsi se montre-t-il facile à s'apaiser : il ne peut être vaincu que par lui-même, *ce Père des miséricordes, ce Dieu des consolations*. Mais le prodigue ne s'en tiendra pas aux premiers témoignages de pénitence qu'il a donnés. Ce qu'il s'est dit à lui-même, il le répète à son père : Mon père ! si toutefois je puis encore permettre à ma langue de vous appeler de ce nom, que j'ai si indignement méconnu, outragé! Mon père! j'ai péché, je le confesse; eh! pourrois-je vous cacher ce que vous savez, vous dissimuler ce dont vous avez la preuve sous les yeux? Je suis bien coupable, et vous êtes mon juge; à ce titre, j'implore votre piété. J'ai péché contre le ciel et contre vous; tout m'accuse, et ce ciel, d'où mes crimes me repoussent, et votre majesté sainte, et ma propre conscience, et ces di-

Pag. 373. Isa. v. 4. II. Cor. i. 3. Pag. 374.

vertissements criminels, ces spectacles, ces jeux profanes, auxquels je me suis abandonné, et l'indigence où je parois à vos yeux, ces haillons dégoûtants qui couvrent à peine ma misère : *Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils* ; seulement, *traitez-moi comme l'un de vos serviteurs*, ne me chassez pas de votre royale cour. Loin de vous, je deviendrois la proie du cruel ennemi qui m'a fait son captif. Ne m'admettez pas à votre redoutable banquet : pourrois-je arrêter mes regards sur le Saint des saints? Permettez du moins que je siége hors de l'enceinte sacrée avec les catéchumènes, afin que l'aspect des saints mystères ranime dans mon cœur le désir d'être admis un jour à leur participation ; afin de m'y préparer en me purifiant par les eaux salutaires de la pénitence, et de mériter à mon tour de n'en être pas exclu, en voyant les pieuses ardeurs de ceux à qui il est donné de les recevoir. *Mais le père dit à ses serviteurs*, à ses prêtres, ministres de ses ordonnances : *Apportez-lui promptement sa première robe, et l'en revêtez.* (V. 22.) Apportez la robe dont l'Esprit Saint a fourni le tissu ; revêtez-en ce fils qui n'a pu cesser de m'être cher. Jusque dans ses égarements, il étoit ma propre image ; je ne saurois voir mon image dégradée par cette honteuse indigence : l'ignominie d'un fils retombe sur son père, sa gloire fait la mienne : *Mettez-lui un anneau au doigt*, comme gage de la réconciliation,

comme étant le sceau de mon alliance, qui le rende respectable à tous ses ennemis, et le fasse reconnoître comme m'appartenant. *Mettez-lui des souliers aux pieds*, pour le garantir des morsures du serpent; pour qu'il puisse marcher avec assurance dans les voies du Seigneur. *Amenez le veau gras et le tuez*, ce veau gras qui s'offre lui-même au couteau qui l'égorge; qui vivifie ceux qui le mangent; ce veau gras qui renaît sous les coups dont il est percé; dont la chair sanctifie et assure un bonheur immortel. *Mangeons et faisons grande chère, parce que c'est ici mon fils, qui étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu et il est retrouvé. Et ils firent grande fête.* (V. 23.) Vous connoissez ces célestes joies, ô vous qui fûtes admis au banquet sacré. Il n'est pas fait ni pour les catéchumènes, ni pour les profanes et les étrangers, ce redoutable sacrifice, ce sang céleste répandu pour la rémission des péchés. La victime vivante n'appartient qu'à ceux dont les lèvres sont pures, comme la victime elle-même de qui il a été dit : *Qu'elle n'a point commis d'iniquités, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. Pendant ce temps-là son fils aîné, qui étoit aux champs, revint, et lorsqu'étant près de la maison, il entendit la musique et la danse, il appela un des serviteurs pour savoir de lui ce que c'étoit.* (V. 25.) Et moi aussi j'entends retentir des accents d'allégresse. Prêtons l'oreille, c'est la voix de David

Pag. 375.

Isa. LIII. 9.

Ps. xxxiii. 9. qui chante : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux*. C'est la voix de Paul qui s'écrie : *Jésus-*
I. Cor. v. 7. *Christ est notre agneau pascal qui s'est immolé pour nous*. Le serviteur lui ayant répondu : *C'est parce que votre frère est venu, et que votre père*
Vers. 27. *le voyant plein de vie a fait tuer le veau gras*; celui-ci en fut si mécontent, qu'il ne vouloit pas entrer dans sa maison. Combien Paul étoit loin de cette basse
Rom. ix. 3 jalousie, lui qui désiroit que *Jésus-Christ le fît servir lui-même de victime soumise à l'anathème pour ses frères, qui sont*, dit-il, *du même sang que moi selon la chair!* Le vrai juste ne connoît pas l'envie. L'étendue de sa charité embrasse tous les hommes. Le Sauveur nous le fait bien entendre par cette circonstance, pour nous témoigner combien est immense la bonté de Dieu son Père. La suite le démon-
Vers. 28. tre. *Le père étant sorti le pria d'entrer avec lui*. Conduite au-dessus de toute admiration. Providence pleine de miséricorde. Elle a pitié du pécheur et condescend au juste! elle ne permet pas que celui qui est debout tombe, et relève celui qui étoit tombé. Celui qui étoit pauvre, elle l'enrichit; et celui qui étoit riche, elle l'empêche de tomber dans la pauvreté. *Mais il répondit à son père : Il y a si long-temps que je vous sers sans vous avoir jamais désobéi; et néanmoins vous ne m'avez donné jamais seulement un chevreau pour me réjouir avec mes amis.* (V. 29.) Et moi je suis errant, fugitif

sur les montagnes, sans habits, sans pain, dans l'angoisse et l'affliction : *Et lorsqu'un fils comme celui-là, qui a mangé tout son bien avec des femmes perdues, est venu, vous avez fait tuer pour lui le veau gras*, sans le châtier par une parole sévère, Vers. 30
sans même avoir l'air de détourner de lui votre visage; bien loin de là, vous vous êtes empressé de lui ouvrir des bras hospitaliers, vous l'avez orné de Pag. 377.
vos plus beaux habits, vous lui avez mis au doigt un anneau précieux et des souliers dans ses pieds ; vous lui avez ouvert l'Eglise; pour lui vous avez dressé le banquet, rempli les coupes sacrées, tué le veau gras, appelé au festin et les fidèles serviteurs, et les Esprits célestes, voulant que ce fût une fête pour le ciel et pour la terre. Voilà donc, ô Seigneur miséricordieux, les bienfaits dont vous accablez celui qui dédaigna votre bonté, et qui ne savoit qu'insulter à votre grandeur! Votre clémence est un abîme sans fond. Votre miséricorde s'étend à tous parce que votre pouvoir est sans bornes; votre justice ne se déploie point contre les pécheurs, afin de leur ménager le temps de la pénitence. *Son père lui dit : Mon fils, pour vous, vous êtes toujours avec moi.* (V. 31.) Vous ne vous êtes éloigné jamais du sein paternel, jamais vous ne vous êtes écarté de mon Eglise ; assidu aux chants des hymnes sacrés, toujours dans la compagnie des Anges, toujours aux pieds de mon sanctuaire, me disant avec une sainte liberté : *Notre*

Matth. VI. 9. *Père qui êtes au ciel, que votre nom soit sanctifié.* Il n'en fut pas de même de votre frère qui s'est condamné lui-même. Accablé par la honte et la confusion, le visage et les yeux baissés en terre, le cœur plein de douleur, il est venu vers moi, criant d'une voix lamentable : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : mettez-moi au rang de vos serviteurs.* Que devois-je faire, après avoir entendu un tel langage? refuser ma compassion à mon fils qui revenoit à moi? Jugez-en vous-même, tout irrité que vous êtes contre lui : pouvois-je, avec une âme sensible comme la mienne, le traiter avec inhumanité? étouffer le cri de la nature, qui imploroit ma pitié pour mon fils? *Pour vous, vous êtes toujours avec moi, et je n'ai rien qui ne soit à vous.* A vous le ciel et son firmament; le soleil, la lune et les étoiles ont été créés pour votre usage; à vous l'air, la terre et toutes les productions qui naissent dans leur sein; à vous cette Eglise, ces autels, ce sacrifice, ce veau gras qui s'immole, cette victime de propitiation; à vous les célestes légions, nos Apôtres et nos saints confesseurs; à vous et le présent et l'avenir; les espérances de la résurrection, de l'immortalité, de l'incorruptibilité, du royaume du ciel; à vous la nature tout entière, tant celle qu'embrassent vos regards que celle qui ne se découvre qu'à votre intelligence : vous ai-je enlevé rien

Pag. 378.

qui fût à vous pour le lui donner? Vous ai-je dépouillé pour le vêtir? C'est de mon propre bien que je l'ai avantagé; n'est-il pas mon fils aussi-bien que vous? Vous êtes sage, je vous en estime; il s'est repenti de ne l'avoir pas été, je l'en plains. Je vous aime tous deux, vous pour votre persévérance, lui pour son retour dans le bien : *Il falloit faire festin et nous réjouir, parce que votre frère, qui étoit mort, est ressuscité, qu'il étoit perdu et qu'il est retrouvé.* (V. 32.) Verriez-vous un mort sortir du tombeau sans partager sa joie? N'est-on pas heureux de retrouver ce que l'on avoit perdu? Venez, vous aussi, prendre part à notre allégresse, vous unir à celle des habitants de la céleste patrie, embrasser avec nous votre frère, et chanter avec David le cantique si bien fait pour cette fête : *Heureux celui à qui les iniquités* Ps. xxxi. 1 *sont pardonnées, et de qui les péchés sont couverts.*

Vous avez entendu, mes frères, la parabole sortie de la bouche de J.-C. ; vous en avez bien compris le sens et l'objet : vous voyez quelle miséricorde, quelle patience dans le Seigneur! Adressons-nous donc à lui avec un cœur purifié. Unissons-nous, pour nous écrier tous ensemble : Souverain maître, Seigneur plein de bonté, fils unique de Dieu! nous avons péché contre le ciel et contre vous ; nous ne méritons plus d'être appelés du nom de vos enfants, mais nous avons recours à votre miséricorde ; vous nous en

avez donné le gage le plus précieux dans cette croix que vous avez soufferte pour nous, et la garantie la plus assurée dans le pardon qu'ont obtenu de vous la femme pécheresse, et le larron mourant à vos côtés. Ce que vous avez fait pour eux nous excite, nous et tout ce qu'il y a de pécheurs, à recourir à votre humanité. Vous les avez portés au faîte de la gloire et de la félicité; ayez pitié de nous, qui avons prévariqué comme eux; du haut de votre croix vous avez rappelé les morts à la vie : et nous aussi, nous sommes plongés dans le tombeau du péché; brisez les liens qui nous y retiennent, pour nous faire participer aussi aux bienfaits de votre résurrection.

Avec ces sentiments, attendons-nous, mes frères, Matth. IX. 19. que Notre Seigneur Jésus-Christ nous dira : qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. Vous qui Pag. 379. vous disposez à recevoir la grâce du saint baptême, bannissez de votre esprit toute autre pensée; que toutes vos affections se dirigent vers le céleste époux. Jouissez de la grâce de l'Esprit. Le Seigneur est près; ne vous inquiétez de rien; tenez seulement Matth. XXV. vos lampes allumées, entretenez-y soigneusement l'huile de la piété, afin qu'au moment où l'on vous dira : Voilà l'époux, vous puissiez aller au-devant de lui, tenant à la main vos lampes rayonnantes, pleins de joie et d'une sainte allégresse, en chantant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; à lui la

gloire et la puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. *Amen* (*).

Les Vierges folles. (Saint Matth., chap. xxv.)

Quand je pense à la fragilité de notre vie, à cette foule d'accidents qui la menacent, de chagrins qui la traversent, avec quelle rapidité la figure de ce monde passe et s'échappe, combien nous nous travaillons pour des ombres vaines, pour une chimère de gloire qui bientôt s'anéantit, pour acquérir une puissance d'un moment, des prospérités dont on ne saisit que le fantôme, et des richesses qui s'évanouissent comme un songe; quand, après cela, je me transporte à ce jour, le dernier des jours, jour sans lendemain, où tout sera consommé, jour où il nous sera demandé à tous un compte rigoureux, à quoi rien ne pourra nous soustraire, ni prières, ni miséricorde de la part du juge; que je le vois, ce juge redoutable, descendre du ciel à travers les éclairs, précédé par toutes les puissances célestes saisies d'effroi en sa présence, s'asseoir, environné d'une majesté terrible, sur le trône qui lui est préparé; le ciel qui se roule et se plie comme

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 389.

(*) *In parabol. de filio prodigo*, tom. VIII Bened., pag. 33—39. (Supplément.) Cette touchante, cette admirable parabole a, de tout temps, exercé le génie de nos orateurs chrétiens. On connoît l'Homélie de Massillon à ce sujet. Indiquons celles de l'abbé Poulle et de Bossuet, *contre l'amour des plaisirs*, *Serm.*, tom. V, pag. 93 et suiv.

un livre; les éléments qui se troublent, se confondent, s'embrasent; la terre qui s'ébranle et s'écroule sous les pieds du Juge qui s'avance. La trompette a fait retentir ses sons éclatants; les tombeaux se sont ouverts; les sépulcres s'agitent et rendent leur proie; tous les morts sont ressuscités; toutes les poussières, ranimées en un clin d'œil, redeviennent ce qu'elles furent dans les temps antiques; toutes les âmes sont rentrées dans les corps qu'elles habitèrent: Je vois les justes, ceux qui se tinrent prêts pour rentrer aux noces, courir avec empressement au-devant de l'époux qui vient se placer au milieu d'eux, et les autres, repoussés de la salle du festin nuptial. Plein de ces pensées, combien j'estime heureuses les vierges sages dont l'Évangile
Pag. 390. vient de nous tracer l'histoire. *Le royaume du ciel,* nous dit-il, *est semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes et sortirent du logis, pour aller au-devant de l'époux.* (V. 1.) Avoient-elles attendu, pour sortir de leurs maisons, que la dernière heure vînt à les surprendre; qu'on leur apportât l'arrêt qu'il falloit mourir, que les Anges leur fussent envoyés pour presser leur départ? non. Elles avoient été au-devant de l'époux, du moment où, par un généreux renoncement aux dissipations du siècle, elles alloient commencer à marcher dans la voie étroite, embrassant les laborieux exercices de la pénitence; vivant dans la chasteté, s'abstenant de tous plaisirs,

choisissant la meilleure part, celle de la continence, abandonnant leur cœur aux saintes flammes du divin amour, et ne soupirant qu'après les félicités du royaume du ciel. *Parmi ces vierges, il y en avoit cinq qui étoient folles et cinq qui étoient sages.* (V. 2.) (1) A quoi se reconnoissoit la différence? Les vierges sages unissoient l'aumône à la continence, la bienfaisance à la virginité. Elles savoient que la foi sans les œuvres est morte, et qu'il ne suffit pas, pour être sauvé, de ne pratiquer qu'une seule vertu. Elles avoient, en conséquence, grand soin de fournir leurs lampes d'huile, c'est-à-dire qu'elles subvenoient aux besoins des pauvres, répandoient des aumônes, et se préparoient ainsi la récompense (2). Les vierges folles conservoient bien la chasteté du corps; mais, indifférentes sur le précepte de la charité, elles n'ouvroient pas leurs cœurs au sentiment de la commisération pour les indigents. Qu'en

Pag. 391.

(1) Cette parabole fait allusion à la coutume où l'on étoit en Orient, que de jeunes filles proprement vêtues, portant des lampes à la main, sortissent au-devant de l'époux, lorsqu'il venoit sur le soir du jour des noces. C'étoit à elles à lui présenter la nouvelle épouse, qui étoit reçue en son nom par des femmes destinées à cette cérémonie. Après quoi les filles entroient à la suite de l'époux dans la salle du festin.

(2) Partout notre saint docteur explique, par la charité, la différence de conduite de ces vierges. « Celles qui n'avoient point observé ce précepte méritèrent d'entendre ces désolantes paroles : *Je ne vous connois pas ;* les autres, au contraire, etc.» (Chrysost., *de Verbis apostoli habentes*, etc., tom. III, pag. 265, comme dans tout le cours de la présente Homélie.)

arriva-t-il? *Pendant que l'époux tardoit à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.* (V. 5.) Tandis que leurs compagnes, bien approvisionnées, n'avoient pas à craindre que leurs lampes s'éteignissent, celles-ci renvoyoient au dernier moment à se pourvoir de l'huile nécessaire. En somme : le moment arrive. *On vient dire avec grand bruit, voici l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui.* (V. 6.) Il n'est plus temps; les accents de la trompette se sont fait entendre; les éléments se bouleversent, l'air s'agite, le ciel s'abaisse, la terre tremble, les étoiles se détachent du firmament, les vertus du ciel sont ébranlées; voici les Anges, voici les éclairs, voici toute la nature qui se renverse avec un fracas épouvantable; le juge s'avance, il vient, non pas en plein jour, mais *sur le minuit. On s'écrie : Voilà l'Epoux qui vient; allez au-devant de lui. Alors toutes les vierges s'étant levées*, à moitié endormies, *apprêtèrent leurs lampes;* (V. 7.) mais les unes éclairoient, les autres étoient éteintes. Voilà les vierges folles sous le joug d'une fatale nécessité; nulle consolation, nul espoir dans leur malheur. Elles s'adressent aux vierges sages pour leur demander une chose impossible : *Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent.* (V. 8.) Il eût bien mieux valu faire comme elles. Vainement implorez-vous une assistance étrangère, alors que, parvenues au déclin de la vie, vous voyez se dissi-

per la scène de ses illusions. Il n'est plus temps d'aller aux emprunts; il faut payer de sa personne. Il falloit prévoir à l'avance le péril où le siècle vous engage, se précautionner pour le jour de la rencontre de l'Epoux, réfléchir que la lampe où il n'y a plus d'huile, ne peut plus éclairer. Vous dites : *Donnez-nous de votre huile.* Il n'y a point de fonds à faire sur ce qui n'est pas à vous; on ne peut recueillir que ce que l'on a semé. *Les sages répondirent : De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en.* (V. 9.) Bien qu'il vous reste peu de temps, mettez-le à profit : courez, hâtez-vous; n'attendez pas que les portes soient fermées; allez vite chez ceux qui en vendent. Allez trouver les pauvres, pour vous servir de médiateurs, d'avocats auprès de Dieu. Mais *pendant qu'elles en alloient acheter, l'Epoux arriva* (V. 10.); l'Epoux, l'objet de l'allégresse et des saints désirs des justes, qui vient répandre la lumière au milieu de la nuit profonde. *Celles qui étoient prêtes, entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.* Les autres, je ne puis, sans effroi, me retracer leur triste sort; ce qui me reste à vous dire, me glace moi-même d'épouvante. Elles demandent à être introduites dans la salle du banquet. Pour lui, elles ont renoncé aux voluptés du siècle, dédaigné toute gloire humaine, marché dans des sentiers rudes et difficiles,

Pag. 392.

surmonté les mouvements de la chair, combattu avec ardeur; mais parce qu'elles manquoient de l'huile de la charité, elles trouvent les portes de la céleste cour fermées, sans espérance de les voir s'ouvrir. *Seigneur, Seigneur,* s'écrient-elles, *ouvrez-nous.* (V. 11.) Mais une voix formidable, sortie de l'intérieur, leur répond : *En vérité, en vérité, je ne vous connois pas.* (V. 12.) Sentence effroyable! Encore, si elles pouvoient apercevoir le Juge qui la prononce; mais non; elles n'entendent que sa voix qui leur dit : *En vérité, en vérité, je ne vous connois pas.* Quoi! nous méconnoître, nous, qui vous fûmes dévouées dès le berceau, qui nous sommes attachées à vos pas dès notre jeunesse, avons gardé
Pag. 393. la plus inviolable, la plus rigoureuse chasteté : nous prétendions à des couronnes, et vous refusez de nous admettre! Pour quelle raison, Seigneur? —
Matth. xxv. 35. Pour quelle raison? *Parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étois étranger, vous m'avez refusé l'hospitalité; j'étois nu, infirme, en prison, vous ne m'avez point vêtu, soulagé, visité.* Je vous en avois prévenu dans mes saintes Ecritures:
Ibid. 40. Tout ce que vous n'aurez pas fait en faveur du dernier de mes frères, c'est à moi que vous avez négligé de le faire. Nous avons donc soutenu en pure perte les assauts de la chair; c'est donc bien vivement que nous nous sommes épuisées de veilles

et d'abstinences; que nous soupirions après la venue de l'Epoux, en nous conservant pour lui! — Oui, vous êtes vierges; mais où est votre dot, où est l'ornement nuptial? Vous avez entretenu votre chair dans l'innocence; mais votre innocence fut déshonorée par votre insensibilité. L'huile que je demande, ce sont les œuvres de la charité. Les portes de mon royaume s'ouvrent sans efforts à la miséricorde, compatissante, empressée, comme je le fus, à soulager les pauvres, à les accueillir, à s'intéresser à leurs maux comme à ses propres calamités, à essuyer les larmes de la veuve et de l'orphelin, à leur donner et des consolations et des secours.

Profitons, mes frères, de cette leçon; ne bornons pas notre bienfaisance à des paroles, prouvons-là par nos œuvres. Mettons à la tête de toutes Pag. 394. les vertus la charité envers les pauvres; répandons nos largesses dans le sein des pauvres. C'est le Seigneur qui nous le commande; qu'une crainte salutaire nous fasse éviter le danger des expériences personnelles; songeons à nos propres intérêts, en nous occupant de ceux du pauvre. Tout le crime des vierges repoussées des noces, fut d'avoir manqué au précepte de la charité. En vous parlant ainsi, je ne veux qu'exciter les tièdes et encourager les fervents. Faites donc l'aumône, ô mon frère, entretenez un saint commerce avec le ciel. Ménagez-

vous par l'aumône un utile trafic pour le jour du jugement. Assurez-vous la faveur du juge par vos présents. Ce que vous aurez mis dans la main du pauvre, vous le retrouverez dans la main du souverain juge. Lorsqu'au moment de quitter la vie, vous ferez vos dernières dispositions, n'oubliez pas de porter au nombre de vos héritiers, votre âme qui va bientôt vous échapper. Inscrivez sur votre acte testamentaire le nom du juge. Il lui faut des avocats, pour le moment où elle va comparoître aux pieds du redoutable tribunal; les pauvres que vous aurez nourris, vous prêteront leur voix. Votre miséricorde pour les pauvres déterminera celle que vous avez à attendre de Jésus-Christ. Je regarde, nous dit-il, comme fait à moi-même tout ce qui fut fait à leur égard. Je commande à l'herbe des champs de croître pour le besoin des animaux ; tous reçoivent de ma main leur nourriture ; mais quand vous faites l'aumône à ce pauvre qui vous tend la main, c'est à moi que vous la faites. *Je suis environné de la lumière comme d'un vêtement;* et quand vous habillez ce pauvre, c'est moi dont vous réchauffez les membres engourdis par le froid. Bien que toujours assis dans le ciel, à la droite de mon Père, je n'en suis pas moins avec ce pauvre dans le cachot où vous le visitez, sur le lit de douleurs où il repose. Cette légère offrande, cette obole que vous lui apportez, vous la verrez se multi-

Pag. 395.

Ps. CIII. 4.

plier, parce que c'est à moi que vous l'aurez donnée (*).

Même sujet.

Quel sujet pour moi de confusion et d'une affliction profonde, d'entendre parler de vierges folles! Falloit-il embrasser une vertu aussi relevée, surmonter les impulsions des sens, entrer, pour ainsi dire, en rivalité avec les Anges, en foulant sous les pieds les voluptés charnelles, pour se dégrader de la sorte, en se confondant avec les insensés, et succomber sous de moindres efforts, quand on a bravé de plus rudes assauts? *Les vierges folles dirent à celles qui étoient sages, donnez-nous de votre huile; celles-ci répondent : Nous ne le pouvons pas, de peur de n'en avoir pas assez pour nous et pour vous.* Ce n'est point de la part de celles-ci faute de bienveillance; mais de temps. L'Epoux étoit au moment d'arriver; toutes avoient leurs lampes; il n'y a que les vierges sages qui aient pourvu les leurs de l'huile suffisante. La flamme qui brille sur la lampe, c'est la virginité; l'huile, c'est l'aumône. Point de flamme sans huile, point de virginité sans la charité, qui produit l'aumône. *Allez en acheter à ceux qui en vendent.* Et quels sont-ils? Les pauvres que nous rencontrons à la porte de nos églises.

(*) *De decem virgin.*, tom. VII Bened., pag. 450. (Supplément.)

Combien coûte-t-elle? Si peu que vous voudrez; je n'y mets point de prix, pour que vous n'ayez pas à m'objecter que vous êtes pauvre vous-même. Si peu que vous ayez, achetez. Vous n'avez qu'une obole à donner, c'en est assez pour gagner le ciel. Est-ce donc que le ciel ne vaut pas davantage? Dieu s'en contente. Vous ne l'avez pas cette obole; donnez un verre d'eau. Pour un simple verre d'eau, vous aurez le ciel. Jésus-Christ y a engagé sa parole. Pour si peu de chose, un inestimable trésor! et vous balancez! Hésiteriez-vous pour un misérable intérêt temporel? Faites l'aumône : vous n'avez pas besoin d'être éloquent, votre aumône plaidera votre cause au tribunal du juge suprême; l'aumône est la rançon de votre âme.

Pendant qu'elles en étoient allées chercher, l'Epoux arriva. Celles de qui les lampes étoient allumées, entrèrent avec lui; et la porte fut fermée après elles. Les autres s'étant présentées, frappèrent à la porte, en criant : *Seigneur, ouvrez-nous;* l'Epoux, du dedans de la salle, répondit : *Je ne vous connois pas; retirez-vous.* Après tant de sacrifices, pas d'autre réponse que ce mot : *Je ne vous connois pas!* Est-ce que la virginité n'est que d'un prix médiocre? A Dieu ne plaise! Si grand, au contraire, que pas un des plus saints personnages de l'ancien Testament n'avoit pu s'élever jusque là. Garder la virginité, mépriser la mort, leur avoit paru quel-

que chose au-dessus des forces de la nature; aujourd'hui, nous voyons le sexe le plus délicat, et l'âge le plus tendre, les braver en se jouant. Mais la virginité n'a de valeur qu'avec la charité. Le crime de la vierge qui y manque est plus grand que ne le seroit celui de la femme mariée. Celle-ci peut répondre : j'ai des enfants à pourvoir; mais la vierge, morte tout entière au monde, quelle excuse a-t-elle? quel prétexte peut l'autoriser à amasser (*)?

Ouvriers envoyés à la vigne. (Matth. xx.)

Le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui sortit dès le grand matin, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne. (Vers. 1.)

Ce père de famille, c'est le Seigneur, maître de tout l'univers, qui a appelé les hommes à diverses époques, dans la progression des temps. Pour lui, il n'y a qu'un jour, son éternité; qu'une famille, le genre humain tout entier; qu'une vigne, son Eglise. Mais il y a différence dans les heures et dans le mode de la culture. D'abord le matin, puis la troisième, la sixième, la neuvième et la onzième

(*) *De Pœnitent.*, Hom. ix, Morel, *Opusc.*, tom. i, pag. 625—629. Le P. de La Colombière : « Vous croyez, dit saint Jean Chrysostôme, expliquant la parabole des dix Vierges, qu'on ne ferme l'entrée du royaume qu'à ceux qui n'ont nulle vertu : Vous vous trompez. On rejette aussi ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaste, mais vous n'avez pas fait l'aumône. » (*Serm.*, tom. iii, pag. 71.)

heure du jour. Le matin, ce fut la naissance du monde, quand la toute puissante parole du Créateur eut fait sortir du néant le ciel et la terre. Le premier qui fut envoyé à la vigne pour y travailler, ce fut Adam, placé par lui-même dans le paradis, avec la promesse de l'habiter toujours, s'il eût voulu. Cette première époque s'étend jusqu'à Noé. A la troisième heure du jour, celui ci est appelé pour réparer le genre humain, châtié à cause de ses iniquités. A la sixième, c'est Abraham jusqu'à Moïse; ensuite, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ; onzième et dernière époque qui termine la journée.

I.Cor. x. 12. *Tout cela*, dit l'Apôtre, *arrivoit comme autant de figures, lesquelles ont été écrites pour nous avertir, nous autres qui nous trouvons à la fin des temps* (*).

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 539. Le Père de la grande famille du genre humain, voilant sa divinité des ombres de l'humanité, est venu sur la terre pour donner à sa vigne les ouvriers qui la cultivent, dans le dessein, non pas de s'enrichir par leur travail; mais de les enrichir

Pag. 540. eux-mêmes à son service. Les premiers qu'il envoie, ce sont les Apôtres. Mais le terrain à cultiver est si vaste! il leur faut des auxiliaires. *Il revient sur la troisième heure du jour, et en ayant vu d'autres*

Pag. 541. *qui se tenoient dans la place sans rien faire, il leur dit :*

(1) *Contr. Judæ.*, *de serpent. æneo.*, tom. x Bened., p. 852. (Supplément.)

Allez aussi, vous autres, à ma vigne. (V. 3. 4.) Je n'ai pas borné aux premières heures du jour la prédication de mon Evangile; j'appelle tous les âges à la pénitence. Je ne tiens pas compte du temps que vous avez perdu; si, du moins, vous le réparez par une ardeur nouvelle, vous n'en aurez pas moins votre Pag. 542. récompense comme ceux qui se sont mis à l'ouvrage dès le matin. *Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure, et il fit la même chose.* (V. 5.) Je ne me lasse point d'aller à la recherche; toute heure m'est égale, pourvu que l'on travaille à ma vigne. *Il sortit vers la onzième heure, et trouvant d'autres ouvriers qui étoient debout au même lieu, il leur dit: Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour à ne rien faire?* (V. 6.) N'avez-vous pas des églises? N'avez-vous pas les prophètes, les Apôtres, les martyrs, les saintes Ecritures? Êtes-vous sans yeux pour contempler ce magnifique spectacle de l'univers, sans mains pour faire l'aumône, sans langues pour chanter les sacrés cantiques? *C'est*, diront-ils, *que personne ne nous a loués.* (V. 7.) Voilà les excuses des pécheurs; ils remettent leur conversion à l'avenir. Mais n'importe, quoique tardive, elle ne sera pas Pag. 543. rebutée. Leur jeunesse fut sacrifiée au Démon; que leur vieillesse du moins appartienne au Seigneur. Ce peu de temps qui vous reste, ne le lui refusez pas. *Le soir étant venu*, leur vie étant sur son déclin, *le maître de la vigne dit à son intendant: Appelez*

les ouvriers (V. 8.), tous ceux qui, dès les commencement, ont travaillé à ma vigne, les anciens patriarches, mes Apôtres, mes martyrs, *et leur donnez leur récompense;* ouvrez-leur mes palais et les trésors de mon royaume; qu'ils reçoivent tous indifféremment la même récompense. Quoi ! ceux qui n'ont travaillé que depuis quelques moments, traités avec la même
Pag. 545. magnificence que ceux *qui ont soutenu le poids du jour et de la chaleur!* (V. 12.) Miséricorde ineffable du
Pag. 546. père de famille! Les derniers venus n'ont pas travaillé autant que les premiers; mais la grâce a suppléé au défaut de leurs œuvres. Il acquitte sa parole envers les premiers en leur donnant les récompenses qu'il leur a promises; il y admet généreusement les derniers; il n'exclut personne. C'est Dieu qui justifie; qui le condamnera? Dieu qui donne; qui osera lui demander compte? C'est le Juge qui fait grâce; qui peut l'en accuser?

Dieu vous appelle tous à sa vigne. Quoique vous vous présentiez tard, présentez-vous; ne craignez pas d'être refusés. Il vous supporte pécheurs, vous supportera-t-il moins pénitents (*).

(*) *In illud : Simile est*, etc., tom. VIII Bened., pag. 98 et seq. (Supplément.)

Le pharisien et le publicain. (Luc. XVIII.)

Deux hommes allèrent au temple pour prier ; l'un étoit pharisien, l'autre publicain. Le pharisien dit : Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. Encore s'il disoit : comme quelques hommes, mais *comme tous les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères.* Tous voleurs ? et il n'y en auroit qu'un d'honnête homme ? Quoi ! tous injustes, adultères, et vous seul, vous seriez juste, tempérant ? *ni tel aussi que ce publicain.* Voilà son orgueil qui perce. Même en parlant à Dieu, il se préfère à tous les hommes, sans en excepter aucun. Comment ses prières s'élèveroient-elles jusqu'au ciel : il met dans la balance tout le poids de son orgueil qui les fait redescendre à terre. *Comme ce publicain.* (V. 11.) Mais qu'a-t-il donc fait ? quel brigandage a-t-il exercé ? s'est-il emparé du bien d'autrui ? a-t-il moissonné là où il n'avoit pas semé ? Vous ne le jugez que par les dehors ; vous le voyez dans l'attitude de suppliant, le visage baissé vers la terre, se frappant la poitrine, s'accusant lui-même, n'osant pas lever les yeux au ciel, se tenant fort loin du sanctuaire, et criant : *Mon Dieu, faites-moi miséricorde*, vous qui avez dit : *Venez à moi, ô vous tous qui êtes dans la souffrance, et je vous soulagerai : — En vérité, en vérité*, poursuit

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 569.

Vers. 10.

Matth. XI. 28.

Jésus-Christ, *je vous déclare que celui-ci s'en retourna dans sa maison, justifié, et non pas l'autre.* (V. 14.) Le premier qui s'est humilié, obtient son pardon; l'orgueilleux pharisien est réduit à la plus honteuse nudité, etc. (*).

Même sujet.

Quelle que soit votre opulence, ô vous qui en abusez pour vous livrer à l'orgueil, pensez donc que vous êtes cendre et poussière, et redoutez le sort du pharisien. Apprenez à vous mieux connoître. Telle est la leçon que Jésus-Christ nous donne par cette parabole : *Deux hommes*, dit l'Evangile, etc. Le pharisien et le publicain entrent dans le temple; la manière dont ils en sortent est bien différente. Le premier accouroit pour vanter à Dieu ses bonnes œuvres; le publicain s'y rendoit aussi avec un égal empressement; mais pour y confesser ses iniquités. Le premier se croit supérieur à la loi; et le second s'accuse d'y avoir manqué; il se croit indigne même d'adresser sa prière au Seigneur. Gémissons comme lui, prions comme lui; le premier perd tout le fruit de ce qu'il a pu faire de bien, le second obtient la rémission de tout ce qu'il a fait de mal (**).

(*) Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 569—575, tom. VII Bened., pag. 116 et seq. (Supplément.)

(**) *In publicanum et pharisæum*, tom. XI Bened. pag. 796—799. (Supplément.)

Le levain mêlé à la pâte. (Saint Matthieu, chap. XIII.)

Le royaume du ciel est semblable au levain qu'une femme prend, et qu'elle mêle à trois mesures de farine, jusqu'à ce que la pâte soit levée. (V. 33.) Les justes sont le levain dont Dieu se sert pour corriger les méchants. J'avouerai qu'ils sont en bien petit nombre ; mais c'en est assez de ce petit nombre pour faire lever la masse et communiquer à toute la pâte sa propre énergie. Ce n'est pas la quantité qui opère, c'est la seule grâce de l'Esprit Saint. Les Apôtres n'étoient qu'au nombre de douze. Qu'est-ce que si peu de levain, l'univers tout entier étant en proie à la corruption? Douze apôtres ont suffi pour changer la face de l'univers (*).

La divine parole comparée à la semence. (Saint Matthieu, chap. XIII, vers. 3.)

Il en est de la divine parole comme de la semence. Il ne suffit pas que la semence soit jetée en terre ; il faut qu'elle soit cultivée avec soin, qu'elle soit recouverte de terre ; autrement elle devient la proie des oiseaux. De même, si nous ne revenons sans cesse sur cette parole sainte que nous avons semée T. XI Bened. pag. 525.

(*) *Contra ignaviam*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 884, 885.

dans nos cœurs, si nous ne travaillons continuellement à l'imprimer profondément, nous avons jeté notre grain au vent. Le Démon nous l'enlève, la semence est en pure perte. C'est le feu du soleil qui la dessèche, ou l'humidité des pluies qui la cor-
Pag. 516. rompt; ce sont les épines qui l'étouffent. Pasteur des âmes, il ne vous suffit donc pas de semer. Revenez à la charge; faites la guerre à ces oiseaux qui la menacent, arrachez ces épines, substituez une bonne terre à ce sol pierreux, veillez sans relâche à en éloigner tout ce qui peut nuire à votre semence. La différence qu'il y a entre le laboureur et vous, c'est qu'il travaille sur une terre qui reçoit ce qu'on lui donne, et se prête à toutes les opérations de la culture; mais il n'en est pas ainsi de ce champ spirituel que vous avez à cultiver. Si vous avez la plus forte part du travail, il vous faut aussi le concours de ceux à qui vous vous prodiguez. C'est, mes frères, à vos pasteurs à ensemencer vos cœurs; à vous à recueillir fidèlement la semence, à la bien conserver, à la faire fructifier par vos œuvres, à en écarter les épines, à les poursuivre jusques dans leurs germes. Ce que j'appelle ici les épines, ce sont les richesses stériles et vides de fruits, dangereuses à la main qui les touche, et qui non-seulement ne rapportent rien, mais empêchent même la terre de produire. Epines funestes, elles ne servent qu'à allumer les feux de cette fournaise ardente qui, au jour terrible des

vengeances, châtiera nos passions désordonnées, notre orgueil, nos ressentiments. Apprenez à les bien connoître ces épines si dangereuses au salut, pour vous en défier et pour leur déclarer la guerre. Vous les voyez croître d'elles-mêmes dans les terres pierreuses, escarpées, sèches et qui manquent d'humidité. Ainsi des cœurs durs, sans pitié, sans miséricorde pour les pauvres. Portez-y non pas seulement le fer, mais la flamme, à l'imitation du laboureur, afin de purger la terre de ce principe de malignité qui les engendre. Si vous n'allez jusqu'à la racine, vainement vous les coupez; bientôt vous les allez voir renaître. Faites pénétrer la flamme jusqu'au fond de cette terre, afin de la purifier des sucs vénéneux qu'elle-même avoit contractés de l'alliage de ces plantes empoisonnées; de détruire jusques aux germes de ces affections secrètes qui nous portent à désirer les richesses, à les aimer. Le feu que je mets dans vos mains, c'est le feu de l'Esprit Saint, feu dévorant qui non-seulement retranche les dehors, mais consume jusque dans l'intérieur. Pag. 527.

Quel usage les riches font-ils de la divine parole que nous répandons dans ces chaires chrétiennes? Ils viennent dans nos temples, est-ce pour l'entendre? non, mais pour s'y faire voir, pour y étaler le faste de leur opulence, et se donner, par la magnificence de leurs ajustements, un air de supériorité sur les autres. Toute leur étude est de se faire re-

marquer par la manière dont ils y marchent, dont ils s'y tiennent. « Telles et telles personnes m'ont-elles bien considéré ? ne suis-je pas à merveille dans cette parure ? cette robe ne va-t-elle pas bien à ma taille, cet ornement à l'air de mon visage ? tous les yeux n'étoient-ils pas tournés sur moi ? » On y vient pour humilier le pauvre par d'injurieuses comparaisons, pour se faire place à travers la foule. L'orgueil déborde de toutes parts de ce cœur qui en est tout surchargé. On ne s'y occupe que de soins étrangers et que d'intérêts domestiques ; on croit avoir fait beaucoup d'honneur et à ce peuple chrétien, et à son ministre, peut-être à Dieu lui-même, d'avoir daigné paroître à l'Eglise. Avec de semblables dispositions, le moyen de profiter de la parole sainte ? Il leur semble, quand ils entrent dans l'Eglise et qu'ils y entendent le prédicateur, ne rencontrer ici qu'un homme, et n'entendre qu'une parole humaine. Ils oublient, ils ignorent que c'est ici la maison de Dieu, que ce prédicateur n'est que l'organe de Dieu. Qu'un prince, qu'un grand de la terre leur fasse l'honneur de leur adresser la parole, ils l'écoutent avec recueillement ; Dieu mérite-t-il moins d'égards ? Nous ne sommes, mes frères, que ses ministres. C'est lui, lui-même qui vous parle par notre bouche. Qu'il nous vienne de par l'empereur des lettres qui intéressent la cité, quel empressement, quel silence ! En voici qui nous arri-

Pag. 528.

vent du ciel, marquées du sceau du Roi des rois : Ecoutez donc les paroles qu'elles contiennent. Ecoutez-les avec respect, avec un religieux tremblement (*).

Même sujet.

HOMÉLIE XLIV *sur Saint Matthieu.* (Chap. XIII.)

(Analyse.)

Celui qui seme est sorti pour aller semer. D'où est sorti celui qui est présent partout et qui remplit tout? Où est-il allé? il n'a pas changé de lieu, et n'a fait que se rapprocher de nous par sa divine incarnation. Nos péchés ne nous permettoient pas de nous élever jusqu'à lui. Mur de séparation jeté entre le ciel et la terre. Il s'abaisse à descendre jusqu'à nous. Eh pourquoi? étoit-ce pour perdre cette terre toute couverte de ronces et d'épines? pour punir les laboureurs dont la négligence les avoit laissées croître? Non, mais pour en être lui-même le laboureur, pour la rendre fertile par une culture diligente, pour y répandre cette divine parole qui alloit faire germer la religion et la piété. Telle est

Vers. 1. T. VII Bened. Pag. 470.

(*) Hom. II *in Epist. ad Thessalon.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 380—382 ; Bourdaloue, *Serm. sur la parole de Dieu, Carême*, tom. III, pag. 3 ; Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. IV, pag. 448. Voy. au vol. XIII de cette *Bibliothèque*, l'article *Ecriture Sainte*, *ibid.* vol. XII, pag. 67 ; et plus bas l'article *Parole de Dieu.*

l'explication qu'il nous donne de sa parabole ; cette semence, c'est sa parole ; la terre qui la reçoit, ce sont nos âmes ; celui qui la sème, c'est lui-même. Que devient donc cette semence? il s'en perd trois parties, et il ne s'en sauve qu'une.

Pendant qu'il semoit, quelque partie de la semence tomba le long du chemin, et les oiseaux du ciel étant venus la mangèrent. (V. 4 et seq.) Il ne dit pas que ce fût lui qui l'eût jetée le long du chemin, mais qu'elle y est tombée.

Une autre tomba dans des lieux pierreux où elle n'avoit pas beaucoup de terre, et elle leva aussitôt, parce que la terre où elle étoit n'avoit pas de profondeur. Mais le soleil s'étant levé ensuite, elle en fut brûlée, et, comme elle n'avoit point de racine, elle sécha.

Une autre tomba dans des épines, et les épines venant à croître, l'étouffèrent.

Une autre enfin tomba dans de bonne terre, et elle porta du fruit, quelques grains rendant cent pour cent, d'autres soixante, et d'autres trente. (V. 5-8.)

Il n'y a que cette quatrième partie de toute la semence qui se sauve, et encore avec beaucoup d'inégalité et de différence. Sa parole se répand et se prodigue sur tous indistinctement. Ainsi le laboureur, quand il ensemence tout son champ, ne jette point son grain sur telle partie pour préjudicier à telle autre ; de même le Sauveur ne choisit point

Pag. 471.

de préférence le riche ou le pauvre, le savant ou l'ignorant, le fort ou le foible, mais distribue à tous la semence de sa parole avec une égale abondance, bien qu'il n'ignore pas quelle différence il y aura dans le succès : après quoi il sera en droit de dire avec le Prophète : *Qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie pas fait?* Mais pourquoi semer sur la pierre, sur les épines et le long du chemin? Conçoit-on un semblable procédé? Vous auriez raison de vous en étonner, s'il s'agissoit d'une culture matérielle ; on seroit blâmable de perdre sa semence à de tels emplois ; de cette pierre, de ces épines, de ce grand chemin, vous ne ferez jamais une bonne terre ; mais il n'en est pas ainsi de la semence spirituelle. De la pierre la plus dure peuvent sortir des enfants d'Abraham ; ce grand chemin peut devenir un champ fécond où la semence ne soit plus étouffée par les mauvaises herbes. C'est ce que prétend Jésus-Christ. Autrement il ne seroit point venu semer. S'il y a des terres ingrates et des semences qui ne lèvent pas, ce n'est point la faute du laboureur, mais de la terre ; et voilà ce qui arive ici. Isa. v. 4.

Le grand chemin où la semence devient la proie des oiseaux, ce sont les âmes paresseuses et indifférentes ; la pierre figure celles qui tombent seulement par foiblesse. Celui, dit notre Evangile, *qui reçoit la semence au milieu des pierres, c'est celui qui écoute la parole et qui la reçoit à l'heure même avec joie,* Pag. 472.

mais il n'a point en soi de racine, et il n'est que pour un temps, et lorsqu'il survient des traverses et des persécutions à cause de la parole il tombe aussitôt. (V. 21.)

Quiconque écoute la parole de Dieu, et n'y fait point d'attention, l'Esprit malin vient, et enlève ce qui avoit été semé dans son cœur; c'est là celui qui a reçu la semence le long du chemin. (V. 19.) Perdre le fruit de la divine parole en cédant à la violence de la tentation, est assurément un grand crime; c'est la preuve qu'on ne lui avoit pas laissé prendre de profondes racines, qu'elle ne tenoit qu'à la superficie de l'âme, qu'elle n'étoit pas entrée bien avant dans la mémoire. Elle a séché faute de racine; le Démon nous l'a ravie, mais on pouvoit l'en empêcher. Un crime encore plus grand, est celui d'y renoncer sans qu'il y ait de violentes tentations: on reçoit la divine parole dans un cœur ouvert, comme un grand chemin, à toutes les dissipations; elle est emportée par elles sans qu'il faille une violente secousse; la tiédeur où l'on vit l'empêche de fructifier. Mais un crime qui surpasse tous les autres, c'est de la recevoir au milieu des épines; c'est-à-dire de s'abandonner *aux sollicitudes du siècle et à l'illusion des richesses, qui bientôt l'étouffent et la rendent infructueuse.* (V. 22.) Et, par ce mot, Jésus-Christ Pag. 473. entend les passions diverses qui s'y rapportent, telles

que l'impureté et la vaine gloire. Les riches ne le savent que trop (*).

Parabole du Samaritain, et autres. (Luc. x. 30.)

Un homme descendit de Jérusalem à Jéricho, etc. Ce n'est pas un Juif qui remplit à l'égard d'un étranger le devoir de l'hospitalité : c'est un Samaritain. Il est malheureux, c'en est assez. Si, conformément au précepte de l'Apôtre, nous devons nos prédilections *aux domestiques de la foi*, il ne nous est pas permis non plus de négliger les autres. — C'est un méchant, un homme impur. — Jésus-Christ vous arrête : *Ne jugez point pour n'être point jugés.* Vous porteriez secours à un animal que vous verriez en danger de s'étrangler, sans demander à qui il est. Cet homme qui souffre est à Dieu ; Juif, gentil, n'importe. Ne vous informez pas ce qu'il peut être. Pressez-vous de le secourir.

Ephes. II. 19.

Matth. VII. 1.

Le devoir de la charité s'étend à tous les hommes. Application spéciale au précepte de l'aumône (**).

Je suis la vigne, vous êtes les branches. Que signifie cette parabole? Que quiconque n'écoute pas la parole de Jésus-Christ, ne sauroit vivre ; que c'est par sa vertu et sa puissance que seront opérés les

Joann. XV. 1.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 350—463.

(**) Hom. X *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 108—110.

miracles qui doivent éclater après lui. Jésus-Christ ajoute : *Mon Père est le vigneron.* Quoi donc? le Fils de Dieu a-t-il besoin du secours de son Père? A Dieu ne plaise! Jésus-Christ lui-même nous donne le sens de sa parabole ; et voyez avec quelle exactitude. Il ne dit pas que le vigneron ait soin de la vigne, mais des branches. Il ne fait point ici mention de la racine, mais il apprend à ses disciples que, séparés de lui, privés de son secours et de son assistance, ils ne peuvent rien faire, et qu'ils doivent se joindre et s'unir à lui par la foi, aussi intimement que la branche l'est à la vigne qui la porte : *Mon Père retranchera toute branche qui ne produit point de fruit en moi.* Il veut donc qu'elle produise des fruits sous peine d'être retranchée. La preuve qu'il y a de la vie, ce sont les œuvres.

Cependant la vigne a besoin d'être cultivée avant les branches. Ce n'est point là ce dont il est question; il ne s'agit que des branches : quant à lui-même, il fait bien voir qu'il se suffit à lui seul. Mais ses disciples, quelque heureuses que puissent être leurs dispositions naturelles, ils ne peuvent se passer du soin du vigneron. C'est dans cette vue qu'il ajoute : La branche qui porte du fruit, il l'émonde; celle qui n'en porte point, il ne la laisse pas à la vigne, et même elle ne sauroit y demeurer; que déjà elle porte du fruit, il l'émonde pour lui en faire porter davantage; présageant par là les afflictions qui se-

ront le partage de ceux qui le servent. On émonde une vigne en la taillant, pour la rendre plus fertile (*).

Lazare et le mauvais riche. (Luc. XVI. Hom. I.)

Je me propose de combattre aujourd'hui ceux qui vivent dans la mollesse. Tant que le Démon ne cessera pas de blesser les âmes, de les asservir à ses voluptés impures, nous ne devons pas cesser de déployer les remèdes spirituels. Hier, nous les avons combattus par cette maxime de saint Paul : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, agissez en tout pour la gloire du Seigneur.* Aujourd'hui, c'est le maître de saint Paul que nous allons vous faire entendre; c'est Jésus-Christ lui-même qui vient, non pas seulement nous recommander de fuir la mollesse, mais de châtier sévèrement ceux qui s'en rendent coupables. Tel est l'esprit de la parabole de Lazare et du mauvais riche; matière trop importante pour être effleurée. Je vais en mettre sous vos yeux toutes les circonstances. T. I Benedict. Pag. 714. I. Cor. X. 3.

« Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de » pourpre et de lin, et qui se traitoit magnifique- » ment tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre,

(*) Hom. LXXV, tom. VIII Bened., p. 447; Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 481; Bossuet, *Méditat. sur l'Évangile*, tom. X de la Collection génér. in-4°, pag. 484 et suiv.

» nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert
» d'ulcères, qui eût désiré se rassasier des miettes
» qui tomboient de la table du riche; mais per-
» sonne ne lui en donnoit, et les chiens venoient
Vers. 19-21. » lécher ses ulcères. »

Pag. 715. *Il y avoit un homme riche.* Bien que sa conscience eût à lui reprocher les crimes dont sa vie avoit été souillée, il vivoit exempt d'adversités et de chagrins. Pour lui, tous les biens couloient comme de source. Nulle traverse, nulle disgrâce; point de ces attaques brusques et violentes, qui vont jusqu'à l'âme, pour y porter la tristesse, ou, portant le désordre dans la santé, arrêtent le cours des prospérités mondaines. L'évangéliste nous le donne à entendre par ces mots : *Il se traitoit magnifiquement*, et chaque jour étoit pour lui un jour de fête. Que sa vie eût été criminelle, je le conclus, tant par son dénouement, que par le mépris habituel qu'il affectoit pour le pauvre. S'il traitoit de la sorte celui qu'il voyoit gissant sous le vestibule de sa maison, pouvoit-il être plus compatissant pour les autres? Des yeux toujours fermés sur celui qui étoit à sa porte, accablé par ses infirmités, autant que par sa misère, ne pouvoient guères s'ouvrir sur ceux qui souffroient loin de ses regards. Qu'il eût été insensible une première fois, le même spectacle sans cesse répété, devoit à la fin remuer ses entrailles; mais non. Il le voyoit chaque jour, et son âme,

plus dure que les animaux féroces, n'en étoit point émue. Eh! que demandoit Lazare? Pas autre chose que de ne pas mourir de faim. Il le demandoit, moins par sa voix que par son silence. N'en étoit-ce pas assez pour amollir ce cœur de rocher? Ainsi nous passons et repassons journellement près des pauvres; s'ils parlent, nous nous irritons; s'ils se taisent, s'ils cherchent à nous intéresser par le seul aspect de leurs souffrances, à peine ce langage si éloquent produit-il quelque légère impression sur nos cœurs de pierre. Lazare exprimoit assez ses misères par la pâleur de son visage décharné. L'insensibilité du riche étoit donc le dernier degré de la cruauté et de la barbarie. Que dans une condition médiocre, on n'assiste pas les pauvres, c'est un crime; combien ne devient-il pas plus grand, lorsqu'au sein de l'abondance de tout, on les laisse mourir de faim? Passer une fois ou deux près d'un pauvre sans le soulager, c'est de l'inhumanité; mais tous les jours fermer son cœur et ses mains, sans que le sentiment de bonheur dont on jouit, vous porte à vous attendrir sur le sort du malheureux qui manque de tout; c'est là surpasser en férocité les animaux mêmes les plus cruels. Et voilà pourtant l'homme qui vivoit heureux, bien qu'il menât une conduite si criminelle. Vous voyez ce navire si bien équipé, si chargé de marchandises, il a le vent en poupe. Vous l'admirez; il touche au naufrage. A

côté de lui, étoit un juste, un homme vertueux, et dans la plus extrême misère. Tel étoit Lazare; ce qui le prouve, c'est la manière dont il meurt, et sa courageuse résignation dans les maux. Quelle inégalité! Ecoutez ce que dit le Prophète : *Malheur à vous qui êtes couchés pour manger sur des lits d'ivoire, et satisfaites votre mollesse sur vos couches criminelles; qui mangez les agneaux les plus excellents et les veaux les mieux engraissés, qui buvez le vin à pleines coupes, qui vous parfumez d'huiles de senteur les plus précieuses.* Reposer sur des lits d'ivoire? En dort-on mieux? Ah! quand vous allez vous étendre sur cette couche voluptueuse, si vous pensiez que d'autres n'ont pas eu, durant tout le jour, un morceau de pain, le cri de votre conscience ne viendroit-il pas troubler votre sommeil, et vous reprocher une différence si monstrueuse entre vous et votre frère? Il vous faut une couche brillante? En voici une que je vais, moi, étaler sous vos yeux : c'est la couche, non d'un particulier, non d'un général d'armée; c'est celle d'un monarque : en faut-il plus pour exciter votre ambition? et d'un monarque fameux entre tous les rois de l'univers; celle du bienheureux David. Elle n'étoit point, celle-là, riche d'ivoire, d'or ou d'argent; sa parure, c'étoient les larmes dont elle étoit trempée; son plus noble ornement, la confession dont elle retentissoit : *J'arroserai,* dit-il, *mon lit de mes pleurs,*

Amos. VI. 4. 6.

Pag. 717.

Pag. 718.

Ps. VI. 6.

durant les nuits. Autour de lui, tout reposoit plongé dans le sommeil; lui seul interrompoit le silence des nuits, par les gémissements de sa douleur. Voilà le lit qui convient au pécheur. Un lit ainsi arrosé des pleurs de la pénitence, n'a plus à craindre ni les traits du courroux céleste, ni les flammes de l'enfer. Vous dormez, vous, sur un lit d'ivoire, échauffé par la vapeur du bain d'où vous sortez; et vous ne songez pas que durant le froid des nuits, ce pauvre, couché sur une paille humide, mal défendu par le toit de chaume délabré qui le couvre; haletant, nu, gémit, écrasé sous le poids de la souffrance et de la faim! Non, je n'en doute point : quelque dur que vous soyez, vous vous en voudrez à vous-même de vous permettre des superfluités qui contrastent si fort avec le dénuement de ce pauvre. Disciple de Jésus-Christ, vous marchez, dites-vous, sous ses drapeaux. *Le soldat*, vous répond l'Apôtre, *ne* II. Tim. II. 4. *s'ingère point dans les affaires temporelles*. C'est la terre qui lui sert de lit, non l'ivoire; il ne se parfume point d'essences, il laisse ces vaines sensualités aux femmes perdues de débauche et aux hommes qui leur ressemblent. Parfumez-vous de vertus et non d'odeurs.

Rendu cruel par sa mollesse, par le luxe de sa table Pag. 719. et de ses habits, le mauvais riche couroit au châtiment, attisoit de jour en jour le feu allumé pour son supplice, et se préparoit des vengeances sans miséricorde.

Pag. 720. Cependant le pauvre, près de lui, ne se livroit point au murmure ni à la plainte. Point de ces rapprochements si communs dans la bouche de ceux qui souffrent : Ce méchant homme jouit d'une prospérité constante, inaltérable, tandis que moi, réduit à l'indigence sans l'avoir mérité, je manque même du nécessaire. Où est la Providence? y a-t-il une justice divine qui préside aux choses de ce monde? Blasphème impie, qui ne fut pas un moment ni sur ses lèvres ni dans son cœur; jugez-en par la récompense qui couronna ses vertus. S'il eût été le calomniateur de la Providence, il n'auroit pas eu l'honneur d'être porté par les mains des Anges dans le sein d'Abraham. Et pourtant que pouvoit-il manquer au tableau de ses misères? Il est si pauvre, qu'il n'a pas même des miettes à manger. Demandez ce que c'est que la pauvreté à ceux qui l'éprouvent. Déchiré par les souffrances aiguës que lui causent ses plaies ulcérées que les chiens venoient lécher, il n'a pas même la force d'écarter ces importuns animaux; ce n'est qu'un cadavre animé par un reste de vie. Pas un
Pag. 721. ami, pas un parent, pas une âme charitable qui vienne ou l'assister dans son dénuement, ou le consoler dans ses douleurs. Et ce qui les devoit rendre plus déchirantes encore, c'étoit le spectacle d'un voisinage si différent de la solitude où il vivoit. Dans la maison du riche, affluence sans cesse renouvelée de parasites, de courtisans, de domestiques, allants,

venants, avec le bruyant désordre d'une joie excitée par l'ivresse. Il n'en étoit si près, que pour en mieux voir les licencieux emportements; il ne tenoit encore à la vie que pour sentir plus profondément ses maux; semblable au malheureux condamné à mourir de soif sur le bord d'un ruisseau qui fuiroit de ses lèvres. Point sous ses yeux d'autre Lazare souffrant comme lui; et ne sait-on pas que c'est pour l'infortuné quelqu'adoucisssement d'avoir des com- Pag. 722.
pagnons? Ajoutez que, dans un temps où l'Evangile n'avoit pas encore été publié, il ne pouvoit puiser dans sa doctrine sublime les consolations que donne l'espérance de la résurrection et de l'immortalité. Il pouvoit entendre les téméraires jugements auxquels donnoit lieu le tableau de tant de misères. Rien de plus ordinaire que d'accuser ceux qui souffrent, et de faire remonter l'accusation jusqu'à la Providence elle-même. « Si ce n'étoit pas un méchant homme, se dit-on sans réflexion, Dieu ne le puniroit pas. » Les amis de Job prétendoient expli- Job. IV. 7.
quer de cette manière les disgrâces du saint patriarche. Les habitants de Milet en disoient autant de Act. XXVIII. 4.
saint Paul, après son naufrage dans leur île; et parmi nous cette prévention a passé du théâtre dans le langage commun. Parce que Lazare est malheu- Pag. 723.
reux, on le suppose coupable; parce que ce mauvais riche est heureux, on croit que tout finit avec lui. On se demande s'il est bien vrai qu'au sortir de la

vie, il y ait pour lui un châtiment à subir, comme si l'on pouvoit en douter, sans manquer à la raison même(1). Quoi, dites-vous, après la vie, tout seroit égal entre lui et le juste! mais d'abord, dès la vie présente, est-il bien vrai qu'il reste sans châtiment? Percez ces dehors qui le couvrent, ces essaims d'esclaves qui l'escortent; entrez dans le fond de cette conscience; soulevez ce poids énorme de péchés qui l'accablent; vous y allez voir les frayeurs continuelles qui l'agitent; le trouble et les orageuses sollicitudes qui l'assiégent. Vous y allez voir les remords secrets qui déposent contre lui, un juge incorruptible qui, de son tribunal rigoureux, dresse la sentence, des bourreaux qui l'exécutent par les supplices intérieurs qui le rongent et sans cesse lui reprochent ce qui échappa aux regards des hommes, et n'a eu que Dieu
Pag. 724. seul pour spectateur. Ses plaisirs n'ont duré qu'un moment, sa souffrance est de tous les instants : voyez-le craintif, tremblant, soupçonneux, inquiet; il redoute jusqu'à des ombres; tout lui fait peur, et ses domestiques et ses complices, et ceux mêmes qu'il ne connut jamais, et cette victime de ses séductions ou de ses orgueilleuses brutalités. L'image de ses crimes le poursuit, acharnée à ses pas, sur sa couche, à sa table, en public, en particulier; elle erre sous ses yeux, elle s'attache à son sommeil; et tel que

(1) Voyez au vol. XII les pages 72, 286 et suiv.

le fratricide, il traîne une vie fugitive et misérable. Vainement il essaie d'échapper à soi-même; partout il porte avec lui l'aiguillon brûlant qui le dévore. Il n'en est pas ainsi du juste, même dès la vie présente. Il trouve, et dans sa conscience sans reproche, et dans l'espérance de l'avenir, une double source de voluptés pures; tandis que le méchant, déjà châtié dès maintenant, est de plus tourmenté par l'effrayante expectative des supplices qui l'attendent après la vie. Oui, Lazare est couvert d'ulcères dans son corps; mais ce riche les porte ces ulcères dans son cœur, et des ulcères bien autrement hideux. Le premier vous semble malheureux; vous vantez le bonheur de l'autre; mais attendez la fin. Si vous Pag. 725.
voyez un chef de voleurs allant impunément par les grands chemins, attaquant qui il rencontre, pillant, dévastant les campagnes, et portant le fruit de ses brigandages dans des lieux cachés où il entasse l'or, l'argent, les dépouilles précieuses qu'il s'est faites par le crime; dites-moi, appelleriez-vous un tel homme heureux, parce qu'il a des richesses? ou plutôt ne l'appelleriez-vous pas malheureux, à cause du châtiment où il court? Pourtant, on n'en a point fait encore justice; il est libre; il ne s'est point présenté ni d'archers pour le saisir, ni de commissaire pour instruire son procès, ni même de dénonciateur qui l'accuse; il se livre à la bonne chère, aux plaisirs, à la joie. Qu'est-ce

donc qui détermine votre jugement à son égard ? appliquez-le ce jugement aux mauvais riches. Prononcez, non pas qu'ils sont heureux pour ce que l'on voit, mais qu'ils sont malheureux pour ce qui les attend : ajournez-les à ce redoutable jugement, à cette inévitable exécution qui se prépare, à ces ténèbres extérieures qui vont les envelopper. La justice humaine ne saisit pas toujours tous les coupables ; il n'en est pas un qui échapppe à la justice divine, qui les réserve à une vengeance implacable et immortelle (*).

Lazare et le mauvais riche. (Homélie II.)

Pag. 726. Vous avez vu Lazare pauvre, couché à la porte du riche, son voisin, autour de lui des chiens qui viennent lui lécher ses plaies, consumé par la faim, luttant contre tous les maux. Vous l'allez voir aujourd'hui porté dans le sein d'Abraham, escorté par les Anges, au sein de l'abondance et du triomphe.

Pag. 727. Ecoutez donc, qui que vous soyez, riches et pauvres : Riches, n'estimez pas que vos richesses, sans la vertu, aient tant de valeur. Pauvres, ne regardez pas la pauvreté comme un mal ; elle est, pour les uns et les autres, un maître qui leur donne à tous

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag 27—41. Voy. dans le vol. XII de cette *bibliothèque* la page 171, et les articles *Solution des difficultés contre la Providence ; Conscience ; Immortalité de l'âme.*

d'éloquentes leçons. Si Lazare, pauvre, ne s'est point abandonné à l'impatience, s'il a su se montrer reconnoissant envers la Providence, au milieu de ses afflictions, combien deviennent coupables les riches, qui se permettent de murmurer et manquent de reconnoissance! Mais, quel exemple aussi pour les pauvres qui se laissent accabler par le sentiment de leurs privations! Cessons donc de mettre la richesse au rang des biens, la pauvreté parmi les maux. La richesse réelle n'est pas celle qui compte ses trésors, mais celle qui est sans besoin, comme la pauvreté ne consiste pas à ne rien avoir, mais à désirer beaucoup. Même au sein de l'abondance, on est pauvre quand on désire; on est riche, même en manquant de tout, quand on borne ses désirs et ses besoins. Appelleriez-vous un homme en bonne santé celui qui auroit toujours soif auprès d'un fleuve? A quoi lui serviroit toute cette eau, si elle ne peut étancher le feu qui le brûle?

Il arriva donc que Lazare mourut et fut porté par les Anges. N'y a-t-il que les âmes des justes qui soient après la mort emmenées par les Anges? Pag. 729.

Digression sur le suicide. Réfutation du préjugé où l'on étoit alors, que les âmes de ceux qui s'étoient donné la mort passoient dans les corps des possédés.

Non, toutes le sont, celles des méchants comme les autres. Nous en avons la preuve dans une autre

parabole du Sauveur, où il est aussi question d'un mauvais riche. Celui-ci, fier de l'abondante récolte
Luc. XII. 18. qu'il vient de faire, se disoit à lui-même : *Que ferai-je? je détruirai mes greniers, et j'en construirai de plus grands.* Il détruira ses greniers, et il le fait réellement. L'insensé! Ces greniers véritables qu'il songe à abattre, c'étoient les pauvres qu'il laissa mourir de faim, pour ne s'occuper que de constructions matérielles. Que lui répond le Seigneur?
Ibid. 20. *Dans cette nuit même, on te redemandera ton âme.* Et les Anges viennent aussi s'emparer de son âme, pour la traîner chargée de chaînes devant son juge, comme de celle de Lazare, pour l'accompagner dans
Pag. 730. sa marche triomphale.... Vous m'interrompez pour m'applaudir : j'aimerois bien mieux votre silence que vos acclamations. Des éloges, des applaudissements, si j'en rapportois l'honneur à moi-même, me deviendroient funestes, en m'inspirant une fausse gloire; votre silence me prouveroit votre recueillement. Cette observation vous fait peine; je le vois, mais elle vous est utile et salutaire. Si le riche de notre Evangile n'avoit rencontré que des censeurs qui l'avertissent de ses devoirs, et non des flatteurs qui l'encourageassent à les oublier, il ne gémiroit point aujourd'hui dans les enfers, condamné à d'affreux supplices et à d'inconsolables douleurs. Hélas! ce sont les mains de ces flateurs imprudents qui ont attisé les feux dont il est dévoré. Plût au Ciel que

vos méditations habituelles et vos entretiens les plus familiers portassent sur ces vérités ! C'est le conseil du Sage. Dans toutes vos paroles : *Souvenez-vous de votre dernière fin, et vous ne pécherez jamais. Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulcre.* Arrêtons-nous sur ce mot. Que deviennent ces tables où l'argent éclatoit, ces lits voluptueux, ces riches ameublements, ces parfums et ces précieuses essences, ces flacons remplis d'un vin recherché, ces mets si délicats, ce nombreux domestique, ces essaims de parasites empressés de s'associer à son intempérance! Toute cette pompe tumultueuse, tout a disparu, tout s'est anéanti. A la place, un bûcher funèbre, un peu de cendre et de poussière ; à l'entour, des pleurs, des gémissements ; mais stériles, mais impuissants ; ils ne sauroient arracher à la mort la proie dont elle s'est saisie. Et voilà donc à quoi servent les trésors et la richesse ! Il est parti du milieu de cette nombreuse maison : on l'en a fait sortir nu, tout seul, dépouillé, n'emportant rien avec lui de tout ce vaste cortége auparavant attaché à ses pas, abandonné, sans secours et sans défense. Quoi ! pas un de ces courtisans, naguères si assidus près de lui, n'a pu venir à son aide le sauver du supplice qui l'appelle? Pas un. Enlevé à tout par une force souveraine, il est allé tout seul s'engloutir dans son épouvantable châtiment. Oh! combien il est vrai de dire que *toute chair n'est que de* Eccle. VII. 40. Isa. XL. 7.

l'herbe, que toute gloire humaine n'est que comme la fleur de la prairie; l'herbe s'est desséchée, la fleur s'est évanouie : il n'y a que la parole du Seigneur qui subsiste pour ne périr jamais, dit le Prophète. La mort est venue, et tout s'est éteint; elle est venue le saisir comme au milieu d'un songe flatteur qui n'a plus rien laissé dans ses mains de ces richesses qui lui apparoissoient durant son sommeil (1). Elle l'a saisi pour ne le rendre jamais; tremblant, abattu, confus et sans parole pour demander grâce. Bientôt vous l'allez entendre adresser au pauvre Lazare une parole suppliante, à ce même pauvre qui resta si long-temps sous le poids de l'indigence; et implorer comme une grâce d'être admis à sa table. Comme les choses ont donc bien vite changé de face! On peut reconnoître à présent qui des deux fut le riche, qui des deux fut le pauvre. Le premier, vous l'avez cru riche, parce qu'il avoit le masque de

(1) Massillon, entre autres, a su réunir habilement, dans son Homélie sur le mauvais riche, les pathétiques tableaux et les expressions éclatantes répandues dans ces éloquentes prédications sur la parabole du Lazare. « Telle est cependant votre destinée, dit saint Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices et dans l'oubli de Dieu : vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est heureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit avec surprise s'évanouir ce vain fantôme de félicité, qui amusoit ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparoître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité l'erreur fugitive d'un songe agréable. » (*Carême*, tom. II, pag. 197.)

l'opulence ; dépouillé de son personnage d'emprunt, il n'est plus à vos yeux que le plus vil, le plus malheureux des hommes. Il est si pauvre, qu'il n'a pas même en son pouvoir une goutte d'eau ; qu'il est réduit à en supplier le bienfait, et qu'il le demande sans l'obtenir. N'est-ce pas là le comble de l'indigence? *Ayant levé les yeux, père Abraham*, s'écrie-t-il, *ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue*. Merveilleux effet de l'affliction ! Tant qu'il fut près de Lazare, il le dédaignoit, il passoit outre ; aujourd'hui qu'il en est loin, il l'invoque. A ses côtés, il étoit sans yeux pour le voir ; aujourd'hui qu'il en est à une distance si reculée, il dirige vers lui ses regards suppliants; et dans quelle intention? Peut-être il lui étoit souvent arrivé de se dire à lui-même : A quoi bon la vertu, la religion? J'ai tous les biens en abondance. Ce pauvre vertueux, voit tous les maux fondre sur lui ; à quoi sert de lui ressembler? C'est là le langage qui se répète journellement. Pour réfuter ces objections, le voilà lui-même qui vient nous apprendre qu'il y a un lieu où l'injustice est châtiée, un autre où la vertu et la religion reçoivent la récompense due à leurs sacrifices. Dieu permet qu'il soit le témoin de sa félicité pour aggraver, par ce spectacle, le poids du châtiment qu'il subit. Ainsi, après qu'il eut chassé Adam du para-

Pag. 532.

Vers. 24.

dis, il l'établit dans une contrée voisine, afin que l'aspect du lieu de délices d'où il étoit banni, lui rendît plus amer le sentiment de sa perte. J'avois mis à ta porte Lazare, pour que son exemple te formât à la vertu, et que sa misère te ménageât l'occasion d'exercer ta bienfaisance : tu l'as dédaigné ; qu'il soit désormais l'instrument de ton supplice. Leçon éloquente qui nous instruit que tous ceux que nous aurons méprisés seront mis sous nos yeux pour être nos accusateurs. Le crime du mauvais riche, à l'égard de Lazare, quel fut-il? Fût-ce d'avoir dérobé ses biens? Il n'en avoit pas. Mais seulement de n'avoir point partagé ses biens avec lui. Tout son crime, fut de manquer de miséricorde (1). A quelles vengeances ne doivent donc pas s'attendre ceux qui auront été les ravisseurs du bien d'autrui? Là, il ne sera besoin ni d'enquêtes, ni de témoins, ni de dépositions, ni de procédure. Les seuls faits formeront l'acte d'accusation. Voilà, sera-t-il dit, l'homme et ses œuvres. Après tout, ne pas faire l'aumône au pauvre, c'est en être le ravisseur. Cette proposition vous étonne. C'est l'Ecriture qui le déclare. *Ne dépouillez pas*, nous dit-elle, *le pauvre de l'aumône, qui est sa vie*. Or, dépouiller, c'est ravir. Apprenez donc que toutes

Pag. 735.

Eccli. IV. 1.

(1) Éloquemment développé par Massillon, *sur le mauvais riche*, *Carême*, tom. II, pag. 163 et suiv.

les fois que vous refusez l'aumône, vous en serez puni, comme d'autant de vols faits au pauvre. Vos richesses ne sont pas à vous, quelle que soit la source d'où elles vous viennent. Dieu les a fait parvenir dans vos mains, non pour être employées aux plaisirs de la table, au luxe des habits, à la mollesse; mais pour être distribuées dans les mains des indigents. Vous n'êtes que dépositaire. En gardant pour vous par-delà le nécessaire, vous devenez un dépositaire infidèle, vous dérobez au pauvre un bien que la Providence avoit mis dans vos mains pour les besoins du pauvre; si vous avez reçu davantage, ce n'est pas pour vous, c'est pour lui.

Il n'est pas indifférent de remarquer pourquoi Lazare est porté dans le sein d'Abraham, plutôt que de tout autre juste. C'est pour rendre plus sensible la bienfaisance que ce saint patriarche exerçoit envers les étrangers, par son opposition avec la dureté du mauvais riche à l'égard du pauvre. Abraham alloit à la découverte des étrangers, qu'il invitoit à venir se reposer sous son toit hospitalier, ce qui lui valut l'honneur de recevoir des Anges à sa table, sans les connoître; en quoi il avoit bien plus de mérite; il ne falloit pas un si grand effort de générosité pour faire le plus honorable accueil à de semblables hôtes, quand on les connoît pour ce qu'ils sont. L'homme le moins libéral, deviendra prodigue, quand il est question de recevoir un Gen. XVIII.

grand seigneur; mais Abraham ne voyoit en eux que des hommes, et ne les en recevoit pas moins avec le plus vif empressement. Ce qu'il y a de beau, Pag. 734. d'héroïque, c'est, à l'exemple d'Abraham, de courir au-devant des étrangers, des pauvres, les plus abjects, les plus repoussants, sans s'embarrasser d'où ils viennent, qui ils sont. Ce pauvre qui vous demande l'aumône, il est pauvre, ne lui en demandez pas davantage; il a faim, c'en est assez; fût-il le plus méchant des hommes, donnez-lui à manger. Matth. v. 45. xviii. 48. Jésus-Christ vous l'ordonne par ces paroles : *Soyez semblable à votre Père céleste qui fait luire son soleil sur les bons et les méchants, et pleuvoir sur l'injuste comme sur le juste.* Le cœur du miséricordieux est un port ouvert à tous ceux qui font naufrage, bons ou mauvais, n'importe. A quoi bon ces inquiètes recherches, si tel homme qui vous demande l'aumône l'a mérité? Il est pauvre, il est battu par la tempête de l'adversité, ne lui fermez pas le port de la miséricorde. Dieu nous dispense de ces pénibles soins. Il ne vous dit pas de commencer par lui faire subir un interrogatoire sur ses mœurs et sa conduite. Soyez son bienfaiteur; vous n'êtes pas son juge. S'il falloit aller aux informations, pour ne donner qu'à ceux qui le méritent, nous risquerions de n'en jamais trouver; mais en donnant indifféremment et sans choix, les bons compenseront pour les mauvais, et nous mérite-

rons nous-mêmes de rencontrer, comme Abraham, des Anges à qui distribuer nos largesses.

Père Abraham, s'écrie le mauvais riche, *ayez pitié de moi, et m'envoyez Lazare.* Pourquoi ne s'adresse-t-il point à Lazare lui-même? Par une secrète honte, qui lui fait craindre que ce pauvre n'eût conservé le ressentiment du passé. Il en étoit incapable, sans doute. Mais on juge les autres par soi-même; et parce que l'on fut impitoyable à leur égard, on ne croit plus pouvoir compter sur leur commisération.

Mon fils, lui répond le patriarche, *vous avez reçu vos biens durant votre vie.* Arrêtons-nous sur Vers. 25.
la sagesse et la bonté de cette réponse. Abraham ne lui dit point : Cœur barbare, cœur insensible et dur, après tous les maux que tu as fait endurer à ce pauvre, tu viens nous parler de clémence et de pitié; tu viens demander grâce? Non. Le Sage nous le dit : *N'accablez pas l'âme qui est dans l'affliction.* Il a bien assez de ses tourments sans insulter encore Pag. 736.
à son malheur (*).

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 42—54.

Lazare et le mauvais riche. (Homélie III.)

Raison pourquoi le saint patriarche revient encore sur cette matière, qu'il sembloit avoir épuisée dans les précédentes homélies. C'est pour mieux pénétrer ses auditeurs de l'importance de lire, dans l'intérieur de sa mai-
Pag. 737. son, les livres saints, source inépuisable d'instructions utiles à toutes les classes de la société chrétienne. Réfutation des prétextes allégués contre cette obligation : L'on a ses affaires, son commerce ; on est homme du monde ; on n'est pas un religieux vivant dans le cloî-
Pag. 738. tre, etc. C'est pour cela même qu'il devient à l'homme du monde encore plus nécessaire qu'au religieux d'en faire une méditation assidue, à cause des tentations
Pag. 739. journalières auxquelles il se trouve bien plus exposé. Ce qu'il y a d'obscur et d'embarrassant dans l'intelligence des livres saints, n'est pas un motif légitime d'en né-
Pag. 740. gliger la lecture. Les passages difficiles s'éclaircissent par ceux qui ne le sont pas (1).

Pag. 741. *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens durant votre vie, et que Lazare, au contraire, n'y a reçu que des maux ; maintenant il est dans la joie, et vous dans les tourments. De plus, il y a pour*

(1) Chacune de ces propositions est traitée avec développement dans le volume précédent, article *Ecriture Sainte*, pag. 73—97, ou bien le sera dans les volumes subséquents. Le dernier passage est spécialement cité par Nicolle : « Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Écri-» ture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans votre esprit plusieurs effets » de grâce et de sainteté. » (*Essais*, tom. II, pag. 205.)

jamais un grand abîme entre vous et nous, de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous ne le pourroient, comme du lieu où vous êtes, on ne peut venir ici. Voilà des paroles bien dures, bien affli- Vers. 25-27.
geantes à entendre. Je le sais. Mais la peine même qu'elles nous causent, nous sera salutaire. Si elles nous étoient adressées dans les mêmes circonstances qu'elles l'ont été à ce mauvais riche, il y auroit certes de quoi nous désoler, et bien amèrement, parce qu'il n'y auroit plus lieu au retour. Mais puisque nous sommes encore dans une situation qui nous permet de nous repentir, d'expier nos fautes, de tranquilliser notre conscience, et d'apprendre par le malheur d'autrui à réformer nos mœurs, remercions la divine miséricorde de ce qu'elle a bien voulu nous ménager dans une calamité étrangère un aiguillon à notre paresse et au dangereux assoupissement qui nous absorbe. Elle nous prévient de ce qui nous menace pour nous porter à ne pas nous y exposer. Si Dieu vouloit notre châtiment, il ne nous auroit pas avertis. Bien loin de nous pousser à notre perte, il nous annonce ce qui peut nous y conduire, pour nous tenir sur nos gardes, et nous sauver du malheur d'en faire l'expérience.

Vous avez reçu vos biens durant votre vie. Vous avez reçu. Est-ce qu'il lui étoit dû quelque chose? Oui, tout criminel qu'il étoit, il pouvoit avoir fait

quelques bonnes œuvres(1); les prospérités humaines
Pag. 742. en ont été la récompense. Peut-être aussi Lazare, quoique juste, avoit-il quelques légères fautes à expier. Car où est sur la terre l'homme qui puisse se vanter d'être exempt de tout péché? Les tribulations qu'il essuie en deviennent l'expiation. Dans l'un c'est la balance des péchés qui l'a emporté; dans l'autre, celle des actions vertueuses. Arrivés tous deux au terme de la vie, le premier s'est fait voir vide de justice; le second purifié de ses fautes. A l'un un inconsolable supplice; à l'autre des consolations sans mélange. Ne vous méprenez donc pas dans le jugement à porter sur les prospérités, comme sur les adversités humaines. Ce méchant que vous voyez
Pag. 743. nager dans l'opulence, pleurez sur son sort, il est réservé au châtiment. Cet homme vertueux, écrasé sous le poids de la disgrâce : proclamez-le bienheureux, il est purifié de ses fautes, il marche à la récompense. Malheur à celui dont la souffrance ne vient point expier les fautes! un jour viendra où il implorera vainement une goutte d'eau pour étancher la brûlante soif dont il sera consumé. Mal-

(1) Le saint patriarche en donne la preuve par cette parabole, qui se lit au chapitre XVIII de saint Luc : Du juge qui ne craignoit point Dieu, et ne se soucioit point des hommes, ce qui n'empêcha point qu'il ne cédât aux prières d'une veuve, et ne lui rendit justice. (V. 3—6.) Raisonnement plein de justesse, par lequel saint Augustin, Bossuet, Bourdaloue, Nicolle, tous les moralistes, expliquent les prospérités temporelles accordées aux méchants.

heur donc aux heureux du siècle dont les crimes restent impunis sur la terre ; leur prospérité même est le tissu et le titre et l'aliment du supplice qui les attend ! Ecoutez l'oracle : *Pensez-vous, ô hommes, pouvoir échapper au jugement de Dieu? Est-ce que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longue tolérance; ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à faire pénitence? Et cependant par la dureté de votre cœur impénitent, vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu.* Rom. II. 3. Cet homme attaqué d'une maladie incurable qui dévore lentement les principes de son existence, en est-il moins malade, pour chercher à s'étourdir par les excès du boire et du manger? Au contraire ; il ne fait qu'aggraver son mal. Dites-en autant de cette âme criminelle qui s'endort sans souffrance et sans alarmes au sein de ses voluptés coupables, elle ne fait qu'appesantir sa chaîne, qu'accroître son supplice. — Mais n'y a-t-il donc pas moyen d'être heureux dans ce monde et dans l'autre? — Chose impossible, ô mon frère, espérance vaine! Non, celui dont la vie s'est consumée ici-bas dans la mollesse et dans l'oubli de ses devoirs n'a pas droit d'aspirer aux récompenses de la vie future. Jésus-Christ l'a déclaré en termes exprès. Pag. 745 et suiv.

Textes de l'Écriture. Mélange des biens et des maux.

Les justes de tous les temps éprouvés par la disgrâce. Sagesse de la Providence, dans la distribution des biens et des maux de la vie présente.

Il y a pour jamais un grand abîme entre nous et vous. David l'avoit dit et avec grande raison : *Nul homme ne pourra racheter son frère, ni donner à Dieu le prix de sa propre rançon.* Il n'y a ni père, ni fils, qui puisse obtenir grâce. Vous en avez ici la preuve. Abraham appelle ce riche son fils ; et ce titre fut impuissant. Le riche appeloit Abraham son père ; à la faveur de ce nom, il réclamoit le secours que la tendresse paternelle promet à des enfants, et n'est pas exaucé ; parce qu'il n'est plus ni parents, ni amis, personne au monde qui puisse sauver celui qui s'est perdu lui-même. On vient nous dire tous les jours : Je suis le fils de tel saint confesseur. Frivole ressource. Tout est personnel. Les vierges folles demandèrent vainement aux vierges sages de leur donner de l'huile de leurs lampes, et furent repoussées de la salle du festin. Ne comptez que sur vos bonnes œuvres et non sur l'assistance de l'amitié. Vous êtes fils d'un saint martyr. Eh ! c'est là même votre acte d'accusation, parce qu'ayant sous les yeux, au sein de votre famille, un exemple de vertu, vous en avez dégénéré (*).

Vers. 26. Ps. XLVIII, 7.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 60—72.

Lazare et le mauvais riche. (Homélie IV.)

Le mauvais riche demande deux grâces à Abra- Pag. 752.
ham ; toutes deux lui sont refusées. La première est
pour lui-même : *Envoyez-moi Lazare*. La seconde Vers. 27.
pour ses frères. Elles lui sont refusées, la première
comme impossible, la seconde comme superflue. Pag. 753.
Donnez-moi, mes frères, tout votre recueille-
ment.

Lorsque l'on fait subir la question à un homme prévenu d'un grand crime, on accourt, empressé de voir le juge et l'accusé ; d'entendre sur quoi portera l'interrogatoire, ce qui sera répondu. Pourriez-vous apporter à cette cause un moindre intérêt? Que va dire ici l'accusé? que demande le riche de notre Evangile? que répondra le juge qui est la justice même, siégeant ici, et parlant par la bouche d'Abraham? Le saint patriarche n'en est que l'interprète; comme dans nos tribunaux humains, où il s'agit de prononcer sur un vol ou sur un meurtre ; la loi appelle un magistrat subalterne à qui elle donne commission de recueillir les interrogations et les réponses, parce qu'elle croiroit déroger à la dignité du juge, en le mettant en présence de l'accusé. De même ici, ce n'est pas le Seigneur en personne qui préside, mais Abraham qui fait l'office d'intermédiaire; c'est lui qui est l'organe du souverain législateur, et proclame l'oracle du Ciel. Aussi le riche

n'aura-t-il rien à opposer à une telle autorité. Prêtez-lui donc une oreille attentive.

C'est, pour la plupart des hommes, un sujet de scandale, de voir le crime heureux ici-bas, et le juste malheureux. Un partage aussi inégal fait murmurer contre la Providence; notre parabole en est l'apologie. Si le méchant prospère, si l'homme vertueux est opprimé, ce n'est que pour un temps. Viendra un autre ordre de choses où la récompense et le châtiment auront leur tour. Riches et pauvres, soyez donc attentifs. Imprimons tous cette parabole au fond de nos cœurs, et nous ne verrons,
Pag. 754. dans les prospérités comme dans les afflictions de ce monde, que des ombres vaines et sans réalité, telles que ces images tracées sur le bois ou sur la pierre, dont l'aspect n'excite en nous ni jalousie, ni mépris pour les objets qu'elles représentent.

Je vous conjure et vous supplie, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères, afin qu'il leur annonce ce que je souffre, et qu'ainsi ils ne viennent pas dans ce lieu
Vers. 28. *de tourment.* Après qu'il n'a rien pu obtenir pour lui-même, il demande pour les autres. Comme le châtiment l'a rendu humain et sensible! Naguères, il n'avoit que du mépris pour Lazare, qui étoit sous ses yeux; maintenant, il s'intéresse pour d'autres qui sont loin de ses regards; il voudroit prévenir les maux qui les menacent; il demande que Lazare

soit député vers cette maison de son père, où sa vertu fut si noblement exercée ; qu'on le voie triomphant là où on l'a vu combattant; que les mêmes yeux qui furent témoins de ses souffrances portées à l'extrême, contemplent la gloire qui les a remplacées ; et que l'on apprenne donc que tout ne finit pas avec la vie. Abraham répond : *Ils ont* Pag. 755.
Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Vous Vers. 29.
êtes sensible à l'état de vos frères ; l'êtes-vous autant que le Dieu qui les a faits, que le Dieu qui leur a ménagé cette foule de maîtres chargés de les instruire, de les diriger, de les reprendre? A quoi le riche réplique : *Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils le croiront.* Tel Vers. 31.
est le langage que l'on tient dans le monde. Les voilà, ces mêmes hommes, qui nous disent : Qui est revenu de l'autre monde? Où sont les morts que l'on ait vus ressuscités? Qui est venu nous raconter ce qui se passe dans les enfers? C'étoient-là les propos qui se tenoient journellement dans la maison du riche, au temps de ses prospérités; et il avoit bien ses raisons pour demander que l'on envoyât à ses frères quelque mort ressuscité. Quand on lui citoit nos saintes Ecritures, il s'en moquoit, il ne répondoit que par le sourire du dédain ; il se persuadoit que tout cela n'étoit que des contes en l'air, et supposoit ses frères à cet égard dans les mêmes sentiments que ceux où il avoit été lui-

même. Ils ne croient point à l'Ecriture; mais à la voix d'un mort ressuscité, ils se rendront; plus de matière à plaisanterie, plus de moyen d'être incrédule. Que répond Abraham? *S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand quelqu'un des morts ressusciteroit.* Les Juifs l'ont bien prouvé. Ils ont vu Lazare ressuscité, et ils cherchaient à le faire mourir. Ils ont vu, à différentes fois, des morts ressusciter à la voix des Apôtres, et ils n'ont pas cessé de persécuter les Apôtres.

Vers. 31. Joan. XII. 10.

Et encore, en quoi l'autorité d'un mort qui ressusciteroit seroit-elle plus recevable que celle des Ecritures et des prophéties? Ce ressuscité ne seroit toujours qu'un mort subordonné à la volonté de Dieu; mais l'Ecriture, elle est la parole de Dieu lui-même. Un mort ressuscité, un Ange même, descendu du ciel, équivaudront-ils jamais au maître des Anges, au Souverain dominateur des vivants et des morts?

Des morts sortiroient du tombeau : je ne vois pas ce qu'y gagneroient ceux qui demandent à les voir. Jugez-en par ce qui se passe dans les tribunaux humains. Les incrédules ne croient pas à l'enfer, parce qu'ils ne le voient pas; c'est une vérité qui ne se manifeste qu'aux yeux de la foi; mais les tribunaux où la justice humaine prononce ses arrêts, où, chaque jour, elle ordonne que tel sera conduit au

supplice; que les biens de tel seront confisqués; que tel autre sera condamné, soit aux mines, soit au feu, n'importe à quel genre de torture, on les a sous les yeux : les malfaiteurs, les pervers, les scélérats entendent ces arrêts, voient ces exécutions; en deviennent-ils meilleurs? Ils se rassurent, et continuent leurs déréglements, parce que ce n'est pas eux qui ont été atteints par les mains de la justice. Mais je vais plus loin. Combien de fois, atteints eux-mêmes par la loi, mais échappés au supplice et sauvés des cachots, combien de fois n'en a-t-on pas vu risquer les mêmes aventures, et enchérir sur leurs crimes passés! Ne cherchons donc pas à entendre, de la bouche des morts, ce que les Ecritures nous apprennent tous les jours, avec encore plus d'autorité.

Si le témoignage d'un mort ressuscité eût pu être si profitable aux vivants, Dieu, qui ne l'auroit pas ignoré sans doute, n'auroit pas manqué de leur en ménager la ressource, lui qui a tant fait pour notre bien. S'il avoit fallu que les morts ressuscitassent pour venir nous raconter ce que devient l'homme après sa mort, l'impression de ces apparitions affaiblie avec le temps, on auroit fini par s'en moquer. Ajoutez que le Démon en auroit aisément profité, pour introduire parmi les hommes de fausses doctrines, à la faveur de fantômes et de prestiges, ou bien en subornant des imposteurs

qui se seroient prétendus morts, ensevelis, puis ressuscités, illusions qui n'auroient pas manqué de trouver des dupes. Car si, maintenant que rien de pareil n'existe, les images des morts, retracées en songe, ont trompé plusieurs personnes et causé leur perte, à plus forte raison si c'eût été une vérité certaine et reconnue parmi les hommes, que plusieurs morts soient revenus à la vie. Dans ce cas, le Démon, cet artisan de crimes, n'auroit pas manqué d'employer toutes les manœuvres imaginables pour abuser la crédulité. Du temps où il y avoit des prophètes, ne l'a-t-on pas vu susciter de faux prophètes; opposer de faux Apôtres aux Apôtres, de faux Christs à Jésus-Christ, quand il étoit sur la terre, des dogmes impies, à la doctrine du salut qui nous fut prêchée, et semer en tous lieux l'ivraie à côté du bon grain? Lui en eût-il coûté davantage, non pas, sans doute, pour opérer des résurrections réelles; mais pour en contrefaire. La divine sagesse a bien mieux servi nos intérêts, en ne permettant pas que des morts revinssent. Elle veut que sa parole, énoncée dans les livres saints, soit pour nous un oracle plus sûr que tout autre témoignage; et s'il nous faut des miracles, n'en a-t-elle pas fait assez, et de plus éclatants que ne seroit la résurrection des morts, en arrachant l'univers tout entier au tombeau de l'erreur et du péché, en établissant le règne de la vérité; en nous en-

vironnant de tous les témoignages de la Providence ?

Reconnoître ses fautes. Remords de conscience par l'exemple des frères de Joseph (1).

Fragments sur le même sujet.

Il y avoit un riche. Vous l'êtes vous aussi, ô mon frère. Je vous en félicite, je m'en réjouis avec vous. Mais voilà tel pauvre qui l'est encore. Vous êtes riche, vous : empêchez qu'il ne soit pauvre. C'est un homme qui est blessé; il a au pied une épine profonde, sa raison est égarée; descendez jusqu'à lui, arrachez cette épine meurtrière. *Il y avoit un riche.* Riche de nom et point en effet, lequel se faisoit voir vêtu de pourpre. Sa table, servie avec délicatesse, étoit chargée de vins pétillants sous des couronnes de fleurs. Chaque jour étoit pour lui un festin continuel. Il y avoit aussi un pauvre qui s'appeloit Lazare. On connoît le nom du pauvre, et point celui du riche; sa vaste opulence n'a pas sauvé son nom de l'oubli. Et qu'étoit-ce que toute cette opulence? un arbre chargé de feuillage, mais stérile et sans fruits; c'est un beau chêne dont la cîme s'élève dans les airs, et qui n'a que des glands à offrir pour d'immondes animaux. Homme,

(1) Traduit dans le vol. XIII de cet ouvrage, pag. 335 et suiv.

si vous voulez, mais il n'y a rien là de l'homme. Je ne vois, moi, dans ces richesses amassées par le crime, et grossies par l'inhumanité, je n'y vois qu'une bête féroce, où la bassesse des mœurs a dégradé, anéanti la qualité d'homme.

Il y avoit un riche, il y avoit un pauvre. Substituons les mots : celui qui s'appeloit riche étoit le pauvre véritable; car de quoi sert d'avoir ce qui n'est pas à nous, et de n'avoir pas ce qui est à nous; de posséder des richesses, et de manquer de vertu; de se donner ce qui appartient à d'autres, et de dissiper son propre bien? J'ai, dites-vous, un revenu abondant; mais votre âme est dans l'indigence. Vous avez un nombreux domestique; mais de vertu, point. Rien de ce que vous avez n'est à vous; ce n'est qu'un dépôt qui vous fut confié. Est-on riche pour avoir dans les mains un dépôt? Un dépôt! eh! plût au ciel! Mais c'est bien moins encore; car ce sera l'instrument de votre supplice.

Le mauvais riche apercevant Lazare dans le sein d'Abraham : Père Abraham, s'écrie-t-il, *ayez pitié de moi.* Il implore la pitié dans les mêmes termes que le plus abandonné de tous les indigents. — Eh! que lui voulez-vous? — *Envoyez Lazare.* Quoi! ce Lazare près de qui mille fois il a passé sans le voir! quoi! ce pauvre sur qui ses regards ne daignèrent s'abaisser jamais, c'est là celui qu'il implore comme son Sauveur! Mais où sont ces compagnons de débauches,

ces parasites, ces flatteurs, qui entouroient avec lui cette table splendide, qui fouloient les tapis voluptueux? Qu'est devenu et ce faste, et cet orgueil, et tout cet or surveillé si sévèrement, et ce luxe de vêtements que les vers disputoient à leur maître, et ces trésors à qui l'on décernoit une sorte de culte? Tout cela, feuilles légères que l'aquilon a emportées, songe que les premiers rayons du jour ont dissipé, ombre vaine qui n'a pas tenu contre la vérité (*).

L'écrivain sacré nous a transmis le nom de ce pauvre, comme celui du saint patriarche Job; il ne donne point le nom du riche. Celui qui meurt sans laisser de fruits, perd jusqu'à son nom. Le livre de vie ne contient que les noms des justes : la mémoire du pécheur sera anéantie.

Comme hommes, ce riche, ce pauvre, étoient de la même famille; le pauvre seul est admis à l'héritage de Jésus-Christ.

Tous les maux assiègent le pauvre : C'est l'indigence d'abord qui est venue fondre sur lui avec l'impétuosité d'un violent orage; c'est la souffrance qui brûle et déchire tout son corps; sur sa chair, des plaies qui la dévorent; dans son cœur, inquiétudes éternelles qui le consument. Rien pour apaiser sa faim ni pour étancher sa soif. L'hiver, pour tout vêtement, un peu de paille; l'été, ses blessures, s'irri-

(*) *In terræ motum*, Mor., *Opusc.*, tom. v, pag. 93—97.

tant par la chaleur, le mettent hors d'état de travailler pour gagner sa vie. Les pleurs qui coulent de ses yeux en abondance ont imprimé sur son visage les rides de la vieillesse. Durant son sommeil, il ne rêve que la mort ; à son réveil, il n'a sous les yeux d'autres images que la mort : du moins l'envisage-t-il comme le terme de ses maux ; il l'appelle, elle ne vient pas à son secours (*).

Des chiens viennent lécher ses plaies. Des animaux sont plus compatissants que les hommes. Ce riche n'a pas même une goutte d'huile à présenter à ce pauvre Lazare pour adoucir ses plaies ; et des chiens, plus miséricordieux, lui prêtent le ministère de leur langue pour calmer ses douleurs (**).

Pourquoi appelles-tu Abraham *ton père*, quand tu lui ressembles si peu? Il recevoit, lui, toutes sortes de personnes dans sa maison ; toi tu n'as pas pris soin d'un seul indigent? Faut-il donc s'attendrir sur le malheur de cet homme qui, ayant possédé de si grandes richesses, a mérité de n'avoir pas une goutte d'eau, pour avoir refusé à ce pauvre Lazare les miettes tombées de sa table? Il n'a pas semé la miséricorde durant l'hiver, l'été est venu, et il n'y a pas eu pour lui de moisson. Le dessein de Dieu,

(*) *De Lazaro et Divite*, Morel, *Opusc*, tom VI, pag. 573.

(**) *De Lazaro et Divite*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 575.

en plaçant les impies qui sont dans les supplices, vis-à-vis des justes qui sont dans la gloire, c'est qu'ils se remarquent et se reconnoissent réciproquement. Alors chaque martyr connoîtra son propre tyran, chaque tyran le martyr qu'il a opprimé. A ce jour du terrible jugement, les impies verront les saints qu'ils ont persécutés, assis à la table du Seigneur; et leur plus cruel supplice sera de les voir sans en pouvoir approcher. Ainsi, après que Dieu eut chassé Adam du paradis, il le condamna à labourer la terre, peu loin du jardin de délices, fermé à jamais pour lui, afin que l'aspect de cette terre fortunée, d'où il étoit banni, lui rendît plus amère encore et plus laborieuse la terre ingrate qu'il étoit forcé de féconder de ses sueurs (*).

Ne me parlez pas de la pompe funèbre décernée à ce mauvais riche; ne me dites pas : Le voilà porté sur un lit doré, couché sur des étoffes de soie étalées avec profusion, accompagné d'une ville entière, escorté d'une nombreuse multitude qui vante son opulence. Tout cela ne fera que donner aux vers qui l'attendent une plus abondante pâture. Tout cela lui est étranger; montrez-le moi lui-même en personne, comparaissant au jour du jugement dernier aux pieds du tribunal où Jésus-Christ lui demandera compte de ses œuvres, de ses pensées, de sa

(*) *Epist.* CXXV, *ad episc. Cyriac.*, tom. III Bened., pag. 669.

vie tout entière. Alors, pas un de ceux qui avoient accompagné ces magnifiques obsèques ne viendra prendre sa défense, et l'arracher à la sentence du juge inflexible. Alors, ni ces acclamations, ni ces panégyriques qui retentissoient autour de lui ne lui seront d'aucun secours. Le voilà tête baissée, tremblant et muet, abandonné en proie aux puissances des ténèbres qui l'entraînent au sein des supplices éternels, condamné aux grincements de dents, à des tortures sans terme, et à des douleurs sans consolations. Et, tandis qu'il est tourmenté dans les enfers, sa mémoire n'est pas plus ménagée sur la terre; plus de ces louanges commandées à prix d'argent, ou accordées par un reste de bienséance. Mais, du lieu de son supplice, il peut entendre encore des milliers de voix qui l'accusent, et se disent entre elles à quels châtiments terribles la justice divine l'a livré. Qu'a-t-il donc gagné dans la vie présente? De quel profit lui ont été ses trésors ? Il n'a pu emporter avec lui que ses crimes; et ceux-là mêmes qui n'ont pas eu à s'en plaindre, ne s'en mêlent pas moins à ses accusateurs pour plaindre ceux qu'il opprima.

Opposez à ce tableau celui du pauvre, de Lazare, mourant, comme il a vécu, dans la solitude. Personne qui accompagne ses funérailles; nulle pompe, pas même un drap mortuaire. Ses funérailles n'en sont pas moins magnifiques. Dieu s'est chargé de

sa pompe funèbre ; et ce sont les Anges du ciel qui en sont les exécuteurs (*).

Père Abraham, ayez compassion de moi, et envoyez Lazare dans la maison de mon père, pour avertir mes frères, afin qu'ils se gardent de venir aussi en ce lieu de tourments. Abraham lui répond : Ils ont Moïse et les prophètes ; qu'ils les écoutent. Non, dit le mauvais riche, père Abraham. Mais si quelqu'un des morts alloit vers eux, ils feroient pénitence. Il lui dit : S'ils n'écoutent point Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand quelqu'un des morts ressusciteroit. Réfléchissez bien sur ces paroles *: Quand quelqu'un des morts ressusciteroit, ils n'y croiroient point.* Parle-t-il d'un mort des temps antiques, ou bien de quelqu'un de ceux qui ont été nos contemporains? Si ce fut un homme obscur, son apparition seroit sans éclat, et n'exciteroit nulle surprise. Seroit-ce un Moïse, un Elie? A quelles marques le reconnoîtroit-on? Seroit-ce un homme qui eût vécu de notre temps? les uns diroient bien : Voici un homme qui étoit mort et qui ne l'est plus ; les autres soutiendroient que ce n'est pas le même, et que ce n'est là qu'un fantôme, un esprit ; car l'entêtement à ne vouloir rien croire, ne manque jamais de prétextes. Jésus-Christ guérit l'aveugle-né.

(*) *De sancta Droside, martyr.*, tom. II Bened., pag. 697, 698 ; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 885, 886.

On se partage : C'est bien lui, dit-on ; d'autres : ce n'est pas lui ; c'est quelqu'un qui lui ressemble. Il
Joan. IX. 9. a beau dire : *C'est moi-même*, se donner en preuve du miracle, l'attester par le fait, et le raconter à qui veut l'entendre ; l'opiniâtre incrédulité des pharisiens persiste à nier la chose. Du temps que Jésus-Christ vivoit sur la terre, n'y a-t-il pas eu un assez bon nombre de résurrections ? Au jour de sa
Matth. XXVII. 52. mort, n'a-t-on pas vu les corps de plusieurs saints qui étoient morts, ressusciter ; *et étant sortis*, dit l'Evangile, *des tombeaux*, après son dernier soupir sur la croix, *ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs*. Ce miracle a-t-il converti les Juifs ? A-t-il triomphé de leur aveugle obstination ? Ces miracles, et des miracles de cette sorte, s'opèrent pour les infidèles, non pour ceux qui croient. Ils n'en tiennent pas compte. Quels égards ont-il eus pour Lazare, que Jésus-Christ ressuscita ? Le concours des peuples, empressés de voir le Sauveur qui venoit d'opérer ce miracle, ne fit qu'irriter la fureur des Juifs,
Joan. XII. 10. qui délibérèrent entre eux sur les moyens de faire mourir Lazare une seconde fois. L'incrédulité s'est de tout temps ressemblée à elle-même. Abraham a donc bien raison de dire ici : *Puisqu'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes ; ils n'en croiroient pas davantage à un mort ressuscité*. Les hérétiques de nos jours n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ni l'Evangile. Personne au monde ne les trouveroit

plus dociles. Pour nous, n'abandonnons jamais le sentier où nous marchons. *Je suis la voie*, nous dit Jésus-Christ ; qui s'en écarte, s'égare infailliblement. Quiconque s'éloigne des saintes Ecritures, est sûr de faire naufrage ; ce n'est plus qu'un vaisseau battu par les tempêtes, *poussé çà et là par tous les vents des doctrines humaines*, comme parlent nos livres saints. Il n'y a qu'une route, qu'un port. C'est la foi qui est la boussole. Plus d'autre Evangile à attendre, depuis Jésus-Christ (*). *Ibid.* XIV. 6. Ephes. IV. 14.

Père Abraham, ayez pitié de moi. Vous implorez la pitié, quand il n'y a plus d'accès à la miséricorde. Ne nous avoit-il pas été dit souvent : *Justice sans miséricorde pour celui qui n'a point exercé la miséricorde ?* Vous parlez de pénitence, aujourd'hui qu'il n'est plus temps de confesser ses péchés. David ne vous avoit-il pas crié : *Dans les enfers, qui, ô mon Dieu, vous confessera ?* Le voilà ce Lazare que vous avez vu couché sur la paille, que vous traitiez plus durement que les animaux eux-mêmes. Quand votre vie se passoit dans les délices, lui avez-vous ouvert des entrailles de miséricorde ? Moi, je vous ferme à votre tour l'asile du repos. Jacob. II. 13. Ps. VI. 6.

Envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue. Cette langue qui savouroit les mets les plus déli-

(*) *De Christo pastore*, Morel. *Opusc.*, tom. VI, pag. 275—276.

cats, elle est devenue l'instrument de son supplice. Elle demande vainement une goutte d'eau, parce qu'elle a refusé un verre d'eau froide à ce pauvre. Si, durant votre vie, vous aviez associé Lazare à votre opulence, vous seriez aujourd'hui associé à
Ps. XL. 2. ses félicités. Heureux celui qui est attentif au besoin du pauvre! le Seigneur le délivrera au jour de l'affliction. En répandant la miséricorde, vous éteignez les flammes vengeresses (*).

Ce n'est point par rapport au monde présent qu'il faut juger l'état du riche; voyons-le dans l'autre monde. Ecoutons quel langage y tient cet homme qui possédoit sur la terre tant et de si grands biens, comme vous les appelez, quand moi je ne les nomme que des riens pompeux. Cet homme donc, qui possédoit de si vastes domaines, et qui accuse aujourd'hui sa misère, prêtez l'oreille à sa plainte? quel en est le sujet? *Père Abraham, envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt pour me rafraîchir la langue, parce que je suis horriblement tourmenté dans cette flamme.* Je suppose que durant tout le temps qu'il passa sur la terre, il n'eût connu aucune des disgrâces inséparables de la richesse, et que sa vie entière, c'est-à-dire ce court espace de temps que l'on appelle la vie, et qui n'est qu'un point fugitif, comparé avec l'éternité, n'eût

(*) *De Lazaro et Divite*, Morel, *Opusc.*, tom VI, pag. 568, 569.

été pour lui qu'un cercle de prospérités, sans nul mélange; maintenant que le voilà passé, jugez-le par son langage, et mieux encore par le fait lui-même, est-il rien de plus misérable? Quoi donc, ô riche, n'aviez-vous pas une table fournie des vins les plus exquis? et voilà qu'aujourd'hui, dévoré par la soif, vous n'avez pas même à discrétion une goutte d'eau. Vous n'aviez pas même le courage de laisser tomber un regard sur ce pauvre chargé d'ulcères; et maintenant vous demandez à le voir, sans pouvoir l'obtenir. Tandis que vous dormiez sous des lambris dorés, il étoit gissant, étendu à votre porte. Vous voilà, vous, dans les flammes de l'enfer, tandis que lui, il repose dans le sein d'Abraham. Que les riches retiennent bien cette leçon. Quand je dis les riches, je ne m'adresse qu'à ceux qui sont sans pitié pour les pauvres. Celui-ci son crime n'étoit pas d'être riche, mais dur. Soyez riche, à la bonne heure; mais soyez miséricordieux.

Mais pourquoi, sur tant d'autres prédestinés, appelés à la céleste gloire, Lazare est-il le seul qui se découvre aux regards du mauvais riche? C'étoit afin que la vue de ce pauvre dont il avoit si bien connu la misère, lui fît mieux comprendre la justice du châtiment qu'il éprouvoit. Leçon éloquente! qui nous apprend à nous-mêmes combien peu nous devons nous fier à la richesse. La pauvreté de Lazare ne l'empêche point d'aller au ciel, pas plus

que l'opulence du mauvais riche, de descendre dans les enfers. — Jusques à quand y aura-t-il des pauvres ? Des pauvres, dites-vous ; non, mes frères, on ne l'est point pour ne rien avoir, mais pour désirer beaucoup ; pas plus que pour être riche, il ne suffit pas d'avoir beaucoup, mais de n'avoir besoin de rien. Pauvre, vous allez être riche, si vous méprisez la richesse. Vous n'êtes pauvre que quand vous le voulez (*).

Que l'on se sauve ou que l'on se damne, l'Evangile n'en a pas moins tout son efficace. La lumière du soleil a beau offusquer des yeux malades et qui n'en peuvent soutenir les rayons, en est-il moins tout ce qu'il est ? Ce n'est donc pas à l'Evangile qu'il faut s'en prendre, s'il en est plusieurs qui se perdent ; mais à leur propre corruption. La perte des uns ne rend pas moins que le salut des autres, un solennel hommage à l'efficacité de l'Evangile. C'est parce que le soleil répand le plus vif éclat, que les vues foibles et malades en sont éblouies. Ainsi
Luc. II, 34. Jésus-Christ étoit venu au monde *pour être la ruine et la résurrection de plusieurs*. Quoiqu'il y ait un si grand nombre qui périssent, Jésus-Christ n'en est pas moins le Sauveur des hommes (**).

(*) Hom. II *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI Bened., pag. 209, 210; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 22, 23.

(**) Hom. V *in* II *ad Cor.*, tom. X Bened., pag. 467 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 554.

§ VII.

Dogme de la Rédemption.

HOMÉLIE XXVII *sur l'Evangile de saint Jean.*
(Chap. III.)

Je répète aujourd'hui, et toujours, ce que je vous ai dit souvent : que quand Jésus-Christ parle à ses disciples de choses grandes et relevées, il est dans l'usage de s'accommoder à leur intelligence, et veut bien descendre au langage le plus simple, toujours avec la précaution d'en expliquer le motif. C'est ce qu'il fait dans son entretien avec Nicodème. Après lui avoir exposé sa doctrine sur le baptême et sur la renaissance que la grâce opère ; s'interrompant lui-même : *Si vous ne me croyez pas*, lui dit-il, *lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ?* Il emprunte à dessein des similitudes terrestres, pour élever graduellement leurs esprits, et se fait connoître à eux tout entier, tantôt par son humanité, tantôt par sa divinité. C'est dans cette vue qu'il lui dira : *Comme Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, il faut que le Fils de l'homme soit élevé en haut.* Après lui avoir dit que le baptême est pour les hommes un très grand bienfait, il en découvre la source, comme tirant sa vertu de

T. VIII Bened. Pag. 153.

Vers. 12. Pag. 154.

Vers. 14.

la croix. L'Apôtre écrivoit aux Corinthiens dans le
1. Cor. 1. 13. même sens : *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous, ou avez-vous été baptisés au nom de Paul?* témoignant par là la grandeur de l'amour que Jésus-Christ avoit pour les hommes, puisqu'il a bien voulu souffrir et mourir pour eux, et qu'en mourant il a
Pag. 155. remis leurs péchés par le baptême. Pourquoi donc ne pas déclarer ici positivement qu'il devoit être crucifié, et s'envelopper d'expressions figuratives? Premièrement pour leur montrer la liaison qu'il y a entre l'ancien et le nouveau Testament; secondement pour nous bien convaincre nous-mêmes que s'il a souffert, c'est qu'il l'a bien voulu, et que sa mort, qui ne lui a été dommageable en rien, a fait le salut de plusieurs. Comment croire qu'il ait pu nous sauver par sa mort, quand la mort l'a enlevé lui-même? Il prévient et réfute l'objection par l'allusion qu'il fait à l'histoire du serpent d'airain. Si les Juifs qui regardoient la figure du serpent d'airain évitoient la mort, à plus forte raison ceux qui croient en Jésus-Christ crucifié, recevront-ils de grands dons et des grâces plus excellentes. Certes, ce n'est point par impuissance qu'il s'est laissé attacher à la croix, mais parce que tel a été l'amour
Joann. III. 15. dont Dieu a honoré le monde : *Afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Entrons dans le fond du mystère. La mort qui donnoit la mort, reçoit le péché, comme le ser-

pent avoit le venin. Mais la mort du Seigneur étoit exempte de tout péché, comme le serpent d'airain l'étoit du venin : *Car il n'avoit commis aucun péché,* dit l'Ecriture, *et de sa bouche il n'est jamais sorti aucune parole de tromperie.* C'est donc là ce qu'a déclaré saint Paul par ces paroles : *Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par lui-même.* De même qu'un courageux athlète qui, élevant fort haut son ennemi, le jette par terre, remporte une plus illustre victoire ; ainsi Jésus-Christ, à la face de tout le monde, a terrassé les puisssances qui nous étoient ennemies, et du haut de sa croix, où il fut attaché, il a guéri ceux qui étoient blessés dans le désert.

I. Petr. II. 22.

Coloss. II. 15.

Pourquoi *élevé* plutôt que suspendu ou attaché ? Pour se rapprocher de plus près de la figure et se faire mieux entendre.

Pag. 156.

Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. C'est-à-dire : ne vous étonnez pas que je sois élevé afin que vous soyez sauvés : Ainsi mon père l'avoit-il ordonné, parce qu'il vous a aimés au point de donner son Fils pour ses serviteurs et pour des serviteurs ingrats. Mais personne n'en feroit autant pour son ami. Et certes, *à peine quelqu'un voudroit-il mourir*

Rom. V. 7.

pour un juste. Ces paroles : *Il a tant aimé le monde*, et l'opposition de Dieu avec le monde montrent bien un excès d'amour.

Combien nous répondons mal à cet excès d'amour. Crime de l'insensibilité envers les pauvres (*).

Avant la venue de Jésus-Christ, il y avoit une loi naturelle et une loi écrite, des commandements et des instructions, des prophètes et des miracles, des promesses et des menaces dont il falloit rendre compte. Jésus-Christ est venu sur la terre, non pour
Joann. III. 17. juger et faire rendre compte aux hommes. S'il fût venu comme juge, tous auroient été condamnés;
Rom. III. 23. *car tous ont péché*, dit l'Ecriture, *tous avoient besoin de la gloire de Dieu*. Apprenez à reconnoître la miséricorde divine (**).

Un criminel condamné à la mort alloit subir son arrêt. Déjà il touchoit au lieu de l'exécution, lorsqu'un roi, touché de compassion, substitue au coupable son propre fils, un fils unique qu'il aimoit avec tendresse, à qui jamais il n'avoit eu à faire le moindre reproche ; et, transportant à sa personne l'iniquité et le châtiment de l'étranger, le laisse aller à la mort, pour sauver le vrai coupable du supplice et de l'ignominie. Non content de l'avoir

(*) Morel, *Nov. Testam*, tom. III, pag. 165 et suiv.

(**) Hom. XXVIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 159.

ainsi délivré, il le comble d'honneur. Cependant ce même homme oublie son bienfaiteur, et ne profite de tant de grâces que pour l'outrager. Voilà ce qu'a fait Dieu, voilà ce que font les hommes (*).

Ce qu'il y a d'admirable dans l'économie de la rédemption divine, ce n'est pas seulement que Dieu nous ait donné son fils, c'est la manière dont il nous l'a donné, c'est l'amour immense qui l'a porté à faire notre victime *de ce fils bien aimé dans lequel*, nous dit saint Paul, *nous trouvons la rédemption qu'il nous a acquise par son sang*. Il l'a livré à la mort : pourquoi? pour des hommes, ses ennemis, à qui il ne devoit que de la haine. S'il a pu leur faire un semblable présent quand ils étoient ses ennemis, que n'ont-ils pas à se promettre de sa bonté depuis qu'ils ont été réconciliés (**)? Eph. I. 7.

Dieu, dans ses éternels décrets, avoit fixé le temps où devoit s'opérer la rédemption du genre humain par l'effusion du sang de son fils aîné. *Il nous avoit prédestinés*, nous dit son Apôtre, *pour nous rendre ses fils adoptifs par Jésus-Christ*. Le Père l'a voulu ainsi, le Fils a consenti à l'exécuter. L'incarnation de Jésus-Christ a été l'accomplissement de cette volonté souveraine, la manifestation du mystère *Ibid.* I. 10.

(*) Hom. XI *in* II *Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, p. 616.

(**) Hom. I *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 870.

caché jusque là dans les trésors de la sagesse divine, le sceau de l'alliance entre Dieu et les hommes, le terme de la plénitude des temps. Jusque là Dieu avoit agi par le ministère des Anges, des prophètes et de la loi : organes insuffisants, ils n'étoient que d'un médiocre secours pour le salut des hommes ; ils laissoient croire que l'homme avoit été vainement jeté sur la terre, puisqu'il n'en sortoit que pour périr, entraîné par l'inondation du péché, bien plus déplorable pour les âmes que celle du temps de Noé ne l'avoit été pour les corps. Dieu, par le miracle d'une *grâce surabondante*, a suppléé à tout. Le moment où tout étoit désespéré, étoit le moment marqué pour la réparation.

I. Tim. c. 14.

L'amour saint, qu'on appelle charité, ne rougit point du traitement le plus ignominieux. Jésus-Christ l'a bien fait voir dans le cours de sa passion, et dans le dessein qu'il a exécuté en joignant le ciel à la terre dans sa divine incarnation. C'est son amour pour les hommes qui nous a manifesté un Dieu vivant parmi les hommes; son amour, qui a porté le roi de tous les êtres créés à s'abaisser jusqu'à la servitude ; son amour, qui a fait que le Fils unique et bien-aimé de Dieu son père ait consenti à la mort pour des ennemis, le Fils pour des étrangers, le maître pour des serviteurs, un Dieu pour des hommes, et celui qui étoit libre pour des esclaves. Jugez donc combien l'affection que Jésus-Christ nous

commande de porter à nos frères doit être forte et fervente, puisqu'il ne nous en propose point d'autre modèle que la sienne propre, quand il nous dit: *Imitez le Fils de Dieu, qui est venu, non pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie pour le prix et la rançon de plusieurs.* Par où il nous montre que nous devons tellement aimer nos amis, que nous soyons prêts de nous laisser égorger pour eux (*). Matth. xx. 28.

Le sang de Jésus-Christ a été pour nous le principe de la vie.

Saint Paul ne connoît d'autre gloire que celle de son maître crucifié. Il veut que ses disciples rendent sans cesse témoignage à la croix de Jésus-Christ. Bien loin d'en rougir, c'est là son plus beau titre de gloire. La croix de Jésus-Christ est le trophée de son immense charité pour les hommes. Oui, sans doute, quand on ne l'envisage qu'avec des yeux charnels, on ne voit, dans l'ignominie de cette croix, qu'un sujet de confusion; mais qu'on la considère dans son motif; que l'on approfondisse ce mystère d'amour qui a porté Jésus-Christ à s'immoler pour notre salut : sa croix devient son plus magnifique triomphe. C'est par cette mort qu'il a racheté le monde, qu'il nous a réconciliés avec Dieu, qu'il a fait tomber la barrière de séparation Gal. vi. 14.

(*) Analyse des Homélies xxi sur l'Épître aux Éphésiens, xxxii aux Corinth., Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 351.

entre le ciel et la terre, qu'il a dompté la tyrannie du Démon, qu'il nous a appelés à la vertu des Anges, à la dignité d'enfants de Dieu (*).

Joan. xi. 14. Jésus-Christ s'est appelé lui-même le bon pasteur, donnant sa vie pour ses brebis. En consentant à mourir pour elles, il leur témoignoit sa miséricorde; en donnant lui-même sa vie, de son plein gré, il faisoit preuve de sa puissance. Car, bien que Rom. viii. 31. l'Apôtre dise que Dieu, son père, l'a livré à la mort pour nous, n'en inférez pas qu'il ait été contraint à la subir; non; mais que sa volonté propre a concouru avec celle de Dieu, dans son dévouement volontaire. Ce sont deux actes bien distincts, d'obéir par l'impuissance de faire autrement, ou de coopérer, par sa propre résignation, au décret émané de Isa. liii. 7. l'autorité souveraine. Isaïe, parlant de son sacrifice, le compare à l'agneau qui se laisse conduire à la mort sans se plaindre; à quoi Jésus-Christ, accomplissant la prophétie, ajoute : *Je suis le bon pasteur*. Agneau qui se laisse égorger, pasteur qui se substitue lui-même à tout un troupeau infidèle, égaré dans les voies de la perdition, pour sauver les hommes (*).

Prenez garde, c'est la remarque de saint Chrysostôme: Matth. i. 21. l'Ange ne dit pas : Vous l'appellerez Jésus, parce qu'il

(*) Hom. II *in* II *ad Timoth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 544. Voy. l'article *Vertu de la croix*.

délivrera son peuple des calamités humaines, sous le poids desquelles il gémit; cela étoit bon pour les anciens Sauveurs qui ne furent que la figure de celui-ci, et que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple grossier et charnel. Jésus-Christ étoit destiné pour une plus haute et une plus sainte mission: il s'agissoit pour nous d'une rédemption plus essentielle et beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être guéris, étoient bien plus dangereux et plus mortels que ceux qui, dans l'Égypte, avoient affligé le peuple de Dieu; et c'est pour ceux-là, dit saint Chrysostôme, qu'il nous falloit un Sauveur (1).

Il a racheté son peuple de la servitude; il a établi une alliance éternelle. Que vouloit dire le prophète David par ces paroles? A les prendre dans le sens purement historique, elles faisoient allusion à la délivrance du peuple d'Israël. Dans un sens plus relevé, elles présageoient l'affranchissement du genre humain tout entier, ce qui est manifesté par les paroles qui suivent : *Il a établi une alliance éternelle.* La première alliance n'avoit produit que des fruits de colère : Jésus-Christ vient, non pour juger, mais pour sauver (*). Ps. cx. 9.

C'étoit par l'effusion de son sang que Jésus-Christ

(1) Bourdaloue, *Avent*, p. 430; Chrysost., *passim.*, *Hom. in incarnat. Domini*, , tom. VIII Bened., pag. 220. (Supplément.)

(*) *Expos. in ps.* CX, tom. V Bened., pag. 275. Voyez plus haut, pag. 111.

devoit racheter le monde. Ainsi les prophètes l'avoient-ils annoncé, et la justice de Dieu, son père, ne pouvoit être satisfaite qu'à ce prix (*).

Si Dieu, en créant le monde, a manifesté son amour pour les hommes, Jésus-Christ, en souffrant pour eux, ne leur a pas moins fait connoître tout l'excès de sa charité (**).

Nous apercevons, dans notre réparation, les mêmes instruments que ceux qui avoient fait notre perte. Une vierge ; Eve l'étoit avant son péché, le bois d'un arbre ; la mort. Ici, encore une vierge, la chaste mère de Jésus-Christ, le bois de la croix, un nouvel Adam, qui meurt comme le premier. Le Démon avoit triomphé d'Adam par le bois ; c'est par le bois que Jésus-Christ triomphe du Démon. L'arbre du paradis terrestre donne la mort à celui qui mange de son fruit, et à tous ceux qui devoient naître de notre premier père. L'arbre de la mort

(*) Hom. xxxvi *in Matth.*, tom. vii Bened., p. 410 ; *De adoratione pretiosæ crucis*, tom. iii Bened., pag. 822, 823 (Supplem.) ; Hom. xvi *in Epist. ad Hebr.*, tom. xii Bened., pag. 160 ; *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. x, pag. 700.

(**) Hom. iii *in Epist. ad Corinth*, t. x Bened., p. 17. Senault : « Certes, si la croix a été infâme à Jésus-Christ, elle lui a été encore plus glorieuse ; et le Père éternel a pris tant de soin de l'honorer en cette occasion, qu'il a voulu que la croix fût la source de ses plus éminentes grandeurs ; car c'est elle qui, lui servant d'un autel, comme parle saint Jean Chrysostôme, lui a procuré la qualité de souverain prêtre, et lui a donné le moyen d'offrir à son Père ce sacrifice, qui a causé la rédemption de l'univers. » (*Panégyr.*, tom. ii, pag. 609.

arrache à la mort ceux mêmes qui étoient morts bien des siècles avant que Jésus-Christ n'y fût attaché. Grâce à la mort d'Adam, nous avons été rendus immortels par Jésus-Christ; ce qui fut la cause de notre perte, est devenu l'instrument de notre victoire (*).

§ VIII.

Mystères.

Je conjure tous ceux qui aiment Jésus-Christ de me prêter une favorable attention : je vais vous parler de Jésus-Christ. Tout ce qui traite du Sauveur n'est pas une simple prédication, mais renferme un mystère de piété. Tout le développement de la religion s'appelle mystère; mot qui, dans le langage habituel de nos livres saints, s'applique à toute la substance des matières religieuses. Ce n'est pas à la raison humaine, mais à la foi qu'elle est proposée. Vous demandez ce qu'est Jésus-Christ; les prophètes vous répondent : *C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne lui peut être comparé; c'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé. Après cela, il a été vu*

T. VIII Bened. Pag. 214.

Baruch. III. 36-38.

(*) *In sacr. pascha*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 643; *De cœmeter. et cruce*, tom. II Bened., pag. 400.

sur la terre, et il a conversé avec les hommes. Comment y a-t-il pris naissance? Qu'est-ce que le mystère de la divine incarnation? Isaïe vous arrête par
Isa. LIII. 8. ce mot : *Qui pourra jamais raconter sa génération?* Tous les Apôtres à la fois vous répondent : Il est
Joann. I. 1. Hebr. I. 3. Dieu; Dieu *au commencement*, Dieu dans Dieu, toujours Dieu, *la splendeur de la gloire de Dieu son père, et le caractère de sa substance, et soutenant tout par sa parole toute puissante.* Comment celui qui étoit de toute éternité a-t-il pu prendre naissance? Comment est-il le Fils de Dieu? Nous vous répondons avec les prophètes, avec les Apôtres, avec les Anges qui vinrent l'annoncer aux
Luc. II. 10. bergers : *Nous vous apportons une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.* Ne poussons pas plus loin notre curiosité; sachons nous soumettre à ses commandements, non scruter sa nature (*).

(*) *In incarnat. domini*, tom. VIII Bened., pag. 220. (Supplément.)

1. *Nativité de Jésus-Christ.*

Homélie *sur la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Je vois dans la solennité de ce jour (1) un mystère étrange et vraiment admirable. J'entends retentir à mon oreille les chants des bergers, dont les voix s'élèvent de la solitude de leurs campagnes jusqu'au ciel, pour s'y mêler aux cantiques célestes. Anges, Archanges, Chérubins et Séraphins, glorifient le Seigneur par des chants d'allégresse et les hymnes du triomphe. Une sainte joie les anime en l'honneur de cette fête qui du ciel transporte sur la terre la Divinité unie à l'humanité. Économie sublime! bonté ineffable! Le Dieu qui est au-dessus des cieux s'abaisse jusqu'à notre néant; et l'homme, si fort dégradé par sa chute, est élevé jusqu'au ciel. Aujourd'hui Bethléem est l'image du ciel, non plus de celui que décorent les astres du firmament et que le soleil éclaire de ses feux, mais de celui que les chœurs célestes font retentir de leurs cantiques, et que le soleil de justice remplit de son immensité. Ne me demandez point comment s'opère ce prodige. Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 495. Pag. 496.

(1) « L'institution de la fête de Noël étoit nouvelle dans l'Eglise d'Antioche, comme dans tout le reste de l'Orient, où elle n'étoit pas distinguée de celle de l'Epiphanie, de tout temps célébrée avec le plus pompeux appareil. » (D. Ceillier, *Hist.*, tom. I, pag. 142; Petau, *Rationale tempor.*, part. II, lib. IV, cap. II; Tillemont, *Mém.*, tom. XI, pag. 50.)

Là où Dieu commande, la nature ne sait qu'obéir. Il a voulu, il a pu ; il est venu, il nous a sauvés. La volonté de Dieu ne connoît point de résistance.

Exod. xiv. 3. *Celui qui est* de toute éternité reçoit aujourd'hui la naissance. L'Etre par essence devient ce qu'il n'étoit pas. De Dieu il se fait homme. Non pas qu'il perde rien de sa divine substance ; car ce n'est point aux dépens de sa divinité qu'il devient homme ; non plus que par de successifs accroissements il devienne Dieu, d'homme qu'il étoit : il est le Verbe impassi-

Joann. i. 14. ble, immuable par essence ; *et le Verbe s'est fait chair* en conservant toute l'intégrité de sa nature divine. Au moment où il a pris naissance parmi les hommes, les Juifs n'ont pas voulu reconnoître son miraculeux avénement, les pharisiens l'ont éludé par de fausses interprétations des saintes Ecritures, les scribes se sont égarés dans des raisonnements en opposition avec les oracles. Hérode a cherché le

Matth. ii. 8. nouveau-né, non pour lui rendre hommage, mais pour le faire mourir. Aujourd'hui, je vois tout le

Ps. lxxii. 4. contraire. *Sa naissance*, pour parler avec le divin psalmiste, *n'a point été cachée à leurs enfants et à leur postérité*. Les rois sont venus à son berceau, proclamant le roi des cieux descendu sur la terre, admirant qu'il ne se soit point fait accompagner de ses armées célestes, mais qu'il eût fait son entrée dans le monde par une voie aussi nouvelle et aussi extraordinaire que le chaste sein d'une vierge-

mère ; toutefois ne laissant point ignorer à ces mêmes armées célestes le secret de sa conduite, et jusque dans l'abaissement de son humanité, conservant toute la gloire de sa divinité. Ils sont venus lui apporter leurs adorations, comme étant le roi du ciel ; les hommes de guerre, comme étant l'arbitre des combats ; les femmes, parce qu'il est né d'une femme, afin de changer en joie les douleurs de l'enfantement ; les vierges, comme étant le fils d'une vierge, le souverain créateur du lait et des mamelles ; les enfants, comme s'étant fait enfant lui-même, afin de *tirer une louange parfaite de la bouche des enfants à la mamelle*, et triomphant des fureurs d'Hérode par le sang des enfants qui furent ses premiers martyrs ; les hommes, comme s'étant fait homme, pour guérir les maux de ses serviteurs ; les pasteurs comme étant le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis ; les prêtres, comme étant le pontife consacré selon l'ordre de Melchisédech ; les esclaves, comme ayant pris la forme d'un esclave, afin de nous affranchir de notre servitude ; les pêcheurs, comme ayant fait de ses Apôtres des pêcheurs d'hommes ; les publicains, comme ayant choisi parmi les publicains un de ses évangélistes ; les courtisanes, comme ayant permis que ses pieds fussent lavés par les larmes d'une courtisane. Tous les pêcheurs, en un mot, y sont venus pour contempler cet agneau de Dieu qui efface les

Ps. VIII. 3.

Joan. XI. 14.

Ps. CIX. 4.

Pag. 497.

Matth. IX. XXVI.

Joann. I. 29.

péchés du monde ; le mage pour former sa garde, le pasteur pour le bénir, le publicain pour annoncer
Joann. IV. Matth. XV son Evangile, la pécheresse pour déposer des parfums à ses pieds, la samaritaine pour y trouver une source de vie, la chananéenne pour lui témoigner sa foi.

Au milieu de cette allégresse universelle, et moi aussi, je veux m'abandonner à la joie, et, par de saints transports, solenniser la fête de mon Dieu. Pour la célébrer, je n'entonnerai point la trompette, je n'agiterai point le thyrse, je n'allumerai point de flambeaux, je ne ferai point entendre le son des instruments ; mais à la place de tout ce profane appareil, je porterai les langes de Jésus nouveau-né. Ces langes sont mon espérance, ma vie, mon salut ; ils me tiendront lieu de trompette et de lyre. Je les porterai, ces langes vénérables, afin que leur vertu m'inspirant le don de la parole, je puisse m'unir aux concerts des Anges pour chan-
Luc. II. 14. ter avec eux : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, et à la troupe des pasteurs pour répéter avec eux : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Ce Fils de Dieu engendré d'une manière ineffable dans le sein de Dieu son père, c'est pour moi qu'il prend aujourd'hui naissance dans le sein d'une vierge d'une manière également au-dessus de toute conception humaine. Engendré avant la naissance des siècles par Dieu son père, selon le privilége de sa

divine nature, comme le sait celui dont il est le fils; il naît aujourd'hui du sein d'une vierge contre l'ordre de la nature, comme le sait la grâce de l'Esprit Saint. Sa divine génération est vraie; sa naissance humaine ne l'est pas moins. Véritablement Dieu, engendré par Dieu; véritablement homme, enfanté par une vierge. Dans le ciel, fils unique de Dieu, engendré par Dieu seul; sur la terre, fils de Marie, enfanté par une vierge seule. Sans mère dans le ciel, sans père sur la terre. Parler autrement seroit un blasphème impie. De la part du Père, génération toute divine; de la part de la mère, conception toute spirituelle; et s'il est impossible d'expliquer le mystère de l'une, il n'est pas plus permis de chercher à comprendre le secret de l'autre. Je sais que dans le temps une vierge a enfanté, je crois qu'avant tous les temps Dieu a engendré un Fils; j'ai appris à adorer en silence le mystère de cette double génération, et non pas à chercher à le pénétrer par de vains discours. Dans les opérations de Dieu, ce n'est pas le cours naturel des choses, c'est sa toute-puissance seule qu'il faut avoir en vue, Pag. 498. pour y soumettre sa foi. Dans l'ordre de la nature, il faut à la femme un époux pour être mère : qu'une vierge le soit toujours après l'enfantement, c'est là un prodige au-dessus de la nature. Réservez votre curiosité pour ce qui se fait selon les lois de la nature; anéantissez-vous au-devant de ce qui se fait

contre ses lois ; non qu'il faille en détourner ses regards, mais parce que vous tenteriez vainement de le comprendre, et qu'il exige de votre part l'hommage du silence.

Pardonnez-moi, si, dès le commencement de ce discours, j'en viens à ce qui paroît devoir le terminer. Confondu par la sublimité du mystère, je tremble de l'aborder ; et je ne sais comment ni sur quoi doit s'arrêter ma pensée. Que dirai-je? A quel langage recourir? Je vois bien et celle qui a porté dans son sein, et l'enfant qui en est sorti ; comment s'est opéré cet enfantement ; voilà jusqu'où mes regards ne portent pas. Car, ici, la nature est vaincue, l'ordre commun est interverti à la parole de Dieu. L'œuvre de la nature n'a été pour rien dans un événement au-dessus de la nature. La volonté seule du Très-Haut a tout fait. O miracle ineffable de la grâce! Le Fils unique de Dieu, celui-là qui est avant tous les siècles, l'Être invisible, simple, incorporel, s'est revêtu de ma propre chair, il est entré dans un corps visible, corruptible comme le mien. Pourquoi? afin de se rendre accessible à mes regards en m'apportant ses sublimes leçons, et, par elles, me conduire à la connoissance des choses que mes regards ne saisissent pas. Il sait que les hommes, plus portés en général à croire à leurs yeux plutôt qu'à leurs oreilles, sont en défiance contre ce qu'ils ne voient pas : c'est pour cela qu'il a dai-

gné se rendre visible, afin de fixer nos irrésolutions. Nouvel Adam, il a voulu naître, comme le premier, du sein d'une mère vierge après comme avant son enfantement, et d'une vierge dans la plus parfaite ignorance du mystère, auquel elle ne participe que comme simple instrument, et dont elle ne sait que ce qu'elle en a appris de l'ange Gabriel : *Comment*, lui avoit-elle dit, *cela pourroit-il avoir lieu? je ne connois point d'homme.* A quoi l'Archange avoit répondu : *L'Esprit Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Mais, comment le Verbe est-il avec elle, et comment bientôt après est-il sorti de son sein ? De même que l'ouvrier, venant à rencontrer une matière précieuse, en fait un vase d'un grand prix, ainsi Jésus-Christ ayant trouvé le corps très pur et l'âme toute sainte d'une vierge, s'en est fait un sanctuaire vivant. De la chair d'une vierge il a formé un homme dont il s'est revêtu pour se manifester au milieu de nous, sans rougir de la bassesse de notre nature. Il n'a pas cru qu'il fût indigne de lui de porter son propre ouvrage ; et certes, l'ouvrage acquérait le plus haut degré de gloire en devenant le vêtement de l'ouvrier. En effet, comme dans la première formation de l'homme, il avoit fallu, pour qu'il s'achevât, que l'argile se trouvât entre les mains du Créateur, ainsi, pour que cette enveloppe grossière de notre chair corruptible pût être renou-

Luc. I. 34.

Ibid.

Pag. 499.

velée, il étoit indispensable qu'elle servît de vêtement à celui qui se proposoit de la régénérer..... Dans ses desseins de miséricorde, il avoit arrêté que notre ignominie fût changée en gloire, qu'un excès d'honneur couvrît notre opprobre, et que la plus haute vertu se manifestât dans le plus profond abaissement. Il se revêt de ma chair pour me rendre capable d'entendre sa parole ; il me donne son esprit, afin qu'en prenant la vie et me la communiquant, il puisse faire avec moi un échange de ses trésors. Il s'identifie à ma chair pour me sanctifier, il m'associe à son esprit pour me sauver.

Isa. VII. 14. Ses prophètes l'avoient dit : *Voilà qu'une vierge concevra.* La prophétie s'est accomplie ; ce n'est plus un événement futur ; c'est un prodige exécuté. La Judée, à qui il avoit été annoncé, l'a vu s'opérer. Nous le croyons, nous qui n'en avions pas entendu la prédiction : *Voilà qu'une Vierge concevra.*

Pour la synagogue, la lettre ; pour l'Eglise, la possession. A celle-là, le titre de la promesse ; à celle-ci, sa jouissance. La Judée eut l'honneur d'être le berceau de l'Homme-Dieu ; son domaine, c'est l'univers tout entier. Elle reçut dans son sein le sarment de la vigne ; nous, nous en avons recueilli le fruit. *Une vierge concevra.* Dis-nous, ô Juif, qui donc cette vierge a-t-elle enfanté ? Tu peux, au moins, me donner autant de confiance qu'à ton Hérode. Mais non, tu ne le veux pas ; je sais bien

pourquoi. C'est dans le même esprit de malice. Tu le disois à Hérode pour qu'il le fît mourir. Tu ne me le dis pas, à moi, de peur que je ne l'adore. De qui donc a-t-elle été la mère? De qui ? Du maître de la nature. Tu as beau n'en point convenir : la nature tout entière répond pour toi. Marie l'a enfanté comme il a voulu l'être. Il n'a pas voulu naître selon les lois de la nature; mais, comme maître de la nature, il a imaginé un mode tout nouveau, extraordinaire, pour témoigner qu'en se faisant homme, il ne naissoit point à la manière des hommes ; mais comme un Dieu a dû naître.... Ne convenoit-il pas, en effet, au dispensateur de la sainteté, de naître par un chaste et saint enfantement?... S'il fût né comme moi, d'un mariage ordinaire, on eût été généralement porté à supposer quelqu'illusion ; mais en naissant d'une vierge, en lui conservant sa virginale pureté, une naissance aussi extraordinaire donne à ma foi la garantie la plus assurée. En conséquence : que le gentil ou le Juif me demande si Jésus-Christ, Dieu par sa nature, s'est fait homme d'une manière contraire à la nature, je répondrai affirmativement, et j'apporterai en preuve l'inaltérable virginité de sa mère ; car il faut être Dieu pour triompher ainsi de la nature. Il n'y a que le créateur de la femme, et l'auteur de la virginité, qui ait pu se donner une naissance aussi pure, et, par des procédés aussi

inexplicables, se faire un temple tel qu'il l'a voulu. Dites-moi donc, ô Juif : une vierge a-t-elle enfanté? Oui, ou non. Dans le premier cas, la naissance fut donc surnaturelle. Dans l'autre, pourquoi cette
Matth. II. 6. fausse déclaration faite à Hérode, quand il vous eut demandé où devoit naître le Christ: *à Bethléem, de Juda*, lui répondites-vous. Connoissois-je, moi, un bourg, un pays de ce nom? Savois-je quelle étoit la dignité de celui qui venoit d'y voir le jour? N'étoit-ce point le prophète Isaïe qui m'avoit appris
Isa. VII. 14. à le connoître comme Dieu ; en disant : *Une vierge concevra, elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel?* N'est-ce pas vous-mêmes, imprudents ennemis, qui nous avez découvert la vérité? N'est-ce pas vous, scribes et pharisiens, scrupuleux observateurs de la loi, qui nous avez appris tout ce qui concerne sa personne? Votre langue n'est pas la nôtre. Ce n'est pas nous qui interprétons l'Ecriture. C'est vous-mêmes qui, soit après, soit avant l'enfantement de Marie, sur la demande d'Hérode, lui donnâtes pour réponse l'oracle du prophète :
Mich. V. 2. Matth. II. 6. *Et toi, Bethléem, appelée Ephrata, tu n'es pas la dernière des principales villes de Juda; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël?* — *De toi;* oui, bien véritablement de Bethléem, du milieu de vous, qu'est sorti le Sauveur, et qu'il s'est répandu par toute la terre. En parlant ainsi, étoit-ce complaisance de votre part? N'étoit-ce pas

plutôt la déclaration expresse de votre pensée ? S'il est donc sorti de Bethléem et du milieu de vous, c'est qu'il existoit auparavant. Pour sortir de quelque part, il faut être. Qui n'existe pas, a besoin d'être crée pour entrer dans la vie ; autrement il reste dans le néant. Il étoit, comme étant l'Être par essence. Il étoit, avant de venir au monde, ce qu'il est Pag. 500.
de toute éternité ; il existoit gouvernant l'univers comme Dieu : Il est né comme homme ; gouvernant son peuple, et sauvant le monde comme Dieu. O bienfaisants ennemis ! ô propices et utiles accusateurs ! Ils nous apprennent, sans le savoir, que le Fils de Dieu est né à Bethléem ; ils nous le découvrent dans l'obscurité de son berceau ; ils sont les premiers à percer ces voiles ignobles dont il se couvre, pour nous amener à la crèche où gît le Roi des rois. Ils vouloient le dérober à nos regards : leurs aveux forcés le manifestent à nos hommages. Maîtres ignorants, ils ne se doutent pas de la connoissance qu'ils révèlent. Ce sont des affamés qui donnent aux autres une nourriture dont ils ne profitent pas eux-mêmes ; ils ouvrent une source de vie, et ils ne songent pas à y boire, le plus riche trésor, et ils restent dans l'indigence.

Pour nous, accourons, célébrons à l'envi cette fête et cette solennité sainte. C'est dans ce jour que le joug de l'ancienne servitude est brisé, que les Démons ont été confondus ; que la mort a été dé-

truite; que le paradis s'est rouvert; que la malédiction a été effacée, le péché vaincu; que la vérité est revenue habiter parmi nous, et que la divine parole a commencé de se répandre avec rapidité dans le monde. La vie céleste a été apportée sur la terre; les Anges communiquent avec les hommes, et les hommes conversent librement avec les Anges. Pourquoi? Parce que Dieu lui-même s'est fait voir sur la terre, et que l'homme s'est élevé dans les cieux. Tout s'est rapproché, tout s'est réuni. Dieu, il s'est fait homme en se faisant reconnoître comme Dieu. Tout entier dans le ciel, tout entier sur la terre. Dieu impassible, il s'est fait chair pour venir habiter parmi les hommes. Il n'est pas devenu Dieu, il l'étoit : il est devenu chair, pour que la crèche pût recevoir celui que l'étendue des cieux ne peut contenir. Il a voulu naître dans une crèche, afin que celui qui nourrit tous les êtres reçût d'une vierge-mère la nourriture de la première enfance. Père du siècle futur, il consent à se laisser presser par les bras d'une vierge comme l'enfant à la mamelle, pour se rendre accessible à tous ceux qui s'approchent (1).... Ici, quels aspects
Pag. 501. s'offrent à mes yeux? Un artisan pauvre, une crèche, un enfant nouveau-né, des langes, une mère délaissée, manquant des choses les plus nécessaires;

(1) Développé dans tous les sermons sur l'incarnation et la Nativité de notre Sauveur, entre autres par Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 384.

partout des marques de la plus extrême indigence. Mais que de richesses au sein de cette pauvreté! C'est pour nous que le Dieu qui possède tous les biens s'est fait pauvre.... Du fond de cette crèche, Pag. 502. il ébranle l'univers. Enveloppé de langes, il brise les liens du péché. Sa langue ne rend encore que des sons inarticulés ; et déjà il a instruit les mages, déjà il les a convertis à la foi.

Plusieurs passages de cette Homélie se trouvent cités par le concile d'Éphèse, et par saint Cyrille d'Alexandrie, pag. 159 de l'édition de Rome. Savill et Sirmond n'en ont pas révoqué en doute l'authenticité.

Homélie sur la naissance de Notre Seigneur.

T. II Bened. Pag. 354.

L'événement après lequel avoient soupiré les patriarches des temps les plus reculés, que les prophètes avoient annoncé, dont les justes désiroient être les témoins, nous le voyons : c'est en ce jour qu'il s'est accompli. Un Dieu fait chair s'est fait voir sur la terre, et il a habité parmi les hommes. Réjouissons-nous donc, mes bien-aimés, livrons-nous à l'allégresse. Si le saint précurseur a tressailli dans Luc. I. 41. le sein de sa mère, au moment où Marie visitoit Elisabeth, à plus forte raison devons-nous faire éclater nos saints transports, nous qui voyons aujourd'hui, non plus Marie seulement, mais le Sau-

veur lui-même qu'elle porta dans son sein. Admirons, quoique sans le comprendre, la grandeur d'un mystère qui surpasse toute conception humaine. Supposez en effet que le soleil, se détachant de la voûte céleste, vînt tout à coup à marcher sur la terre pour y promener en tous lieux ses rayons ; assurément un tel spectacle auroit de quoi étonner et ravir d'admiration tous ceux qui en seroient les témoins. Mais quelle comparaison encore de l'astre visible qui éclaire le monde, avec le vrai soleil de justice, qui s'est uni à notre chair pour répandre sa lumière dans nos ames?

Saint Jean Chrysostôme fait remarquer à ses auditeurs qu'il n'y avoit pas encore dix ans que cette fête étoit célébrée dans l'église d'Antioche : On ne la distinguoit pas de celle de l'Épiphanie. Elle attira un prodigieux concours. Le saint évêque s'attache à prouver que c'étoit véritablement en ce jour que Jésus-Christ étoit né; et la preuve qu'il en donne, c'est l'étonnant progrès que cette solennité avoit fait en si peu de temps, ce qui ne seroit pas arrivé si son établissement ne venoit de Dieu. Il combat les Manichéens et les païens, dont il oppose les infâmes superstitions au dogme des deux natures en Jésus-Christ, dont l'une ne préjudicie point à l'autre. Exhortation. Reconnoître le bienfait de la divine incarnation, par la pratique des vertus chrétiennes, par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ avec les dispositions convenables.

Pag. 355.

Pag. 363.

Pag. 365.

Esprit du mystère : « Un Dieu humilié et anéanti, un

Dieu pleurant et versant des larmes, un Dieu souffrant! Oui, dit saint Chrysostôme, couché dans la crèche, il faisoit pénitence pour nous, parce qu'il savoit que nous étions incapables de la faire sans lui, et que notre pénitence, sans la sienne, nous eût été absolument inutile puisqu'elle eût été indigne de Dieu (*) (1). »

Sur les paroles de l'Apôtre : *Depuis que, la bonté de Dieu notre Sauveur, et son amour pour les hommes, a paru dans le monde.* « Prenez garde, mes frères, dit saint Chrysostôme, expliquant ce passage de l'Apôtre : Il y avoit des siècles entiers que Dieu, quoiqu'offensé, las d'être en guerre avec les hommes, méditoit de faire, avec eux, un traité de paix, pour lequel il avoit réservé tous les trésors de sa miséricorde et de sa grâce. Il y avoit des siècles entiers que ce Dieu de gloire disoit aux hommes, par un de ses prophètes : J'ai, sur vous, des pensées de paix et non de colère et de vengeance. Mais ces pensées de paix, dit saint Chrysostôme, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu; ce n'étoient que des pensées, des vues, des projets qui, ne sortant point hors de Dieu, demeuroient sans exécution : Dieu étoit plein de ces pensées; mais le temps n'étoit pas encore venu où il avoit résolu de les manifester et de les produire. Comme Dieu de miséricorde, il avoit des pensées de paix; et cependant, on ne voyoit partout que des effets de sa justice, et d'une justice rigoureuse. Aujourd'hui, ces pensées de paix, suspendues depuis tant de siècles, et cachées dans le sein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes : pourquoi? Tit. III. 4.

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 417 et suiv.

(1) Bourdaloue, *Serm. pour la Nativité, Mystères*, tom. I, pag. 8.

Parce que Jésus-Christ, Dieu et homme, c'est-à-dire, la grâce même et la miséricorde même, se fait voir à eux. Ce ne sont plus des pensées de paix; mais des chefs-d'œuvre consommés, mais des miracles, mais des prodiges de paix; et Dieu ne dit plus simplement : Je conçois, je médite, *Ego cogito;* mais : J'accomplis, j'exécute ce que j'avois promis aux pécheurs (*) ».

« Non, poursuit saint Chrysostôme, Dieu, en choisissant ce moyen, n'a point oublié ce qu'il se devoit à lui-même; et la preuve en est évidente. Car, tandis que je vois, dans le divin enfant qui vient de naître, la miséricorde de Dieu incarnée et humanisée, je vois, dans la même personne de cet enfant, la justice de Dieu pleinement vengée; tandis que j'y vois la grâce et la rémission du péché offerte à l'homme, j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du péché (**).

» Saint Chrysostôme appelle l'amour que le Fils de Dieu nous témoigne en ce mystère, un amour de condescendance, c'est-à-dire un amour qui le fait descendre jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui par la dignité d'enfants de Dieu, pour nous éclairer et nous instruire par son exemple, pour nous guérir de nos infirmités et de nos misères (***).

» C'est par les pasteurs de la crèche, que l'Eglise a

(*) Bourdaloue, *Serm. sur la Nativité, Avent*, pag. 200; Chrysost., Hom. v *in Epist. ad Tit.*, tom. ix, Bened., pag. 757 et suiv.

(**) *Ibid*, pag. 202.

(***) Giroust dans Houdry, *Bibliothèque des prédic,*, *Mystères*, tom. i, pag. 65; Chrysost., *in Incarnation Domini*, tom. viii Bened., pag. 220, 221 (Supplément); Hom. lxi *in Matth.*, tom. vii Bened., p. 612.

commencé. Telle fut l'origine de l'Église, qui, selon la remarque de saint Chrysostôme, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puisque hors de là Jésus-Christ n'étoit point connu (*).

II. *Circoncision de Notre Seigneur.* (Luc. II. 21 et suiv.)

Notre Seigneur Jésus-Christ ne se contente pas de se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, il veut obéir à la loi de la circoncision, parce qu'il est venu, non pour anéantir la loi, mais pour l'accomplir. *Le huitième jour auquel l'enfant devoit être circoncis étant donc arrivé, il fut nommé Jésus, qui étoit le nom que l'Ange avoit annoncé avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère;* ainsi appelé parce qu'il avoit pris l'office de Sauveur. Or, il y avoit alors dans Jérusalem un homme appelé Siméon; c'étoit un homme juste et craignant Dieu, et l'Esprit Saint étoit en lui. Il lui avoit été révélé par l'Esprit Saint qu'il ne mourroit point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Ce saint vieillard attendoit dans le temple l'accomplissement de la promesse, assuré que, quelque part que le Messie dût prendre naissance, il ne manqueroit pas de se rendre dans le temple. Il y étoit au moment où les parents de Jésus

Luc. II. 21.

Vers. 25.

(*) Bourdaloue, *sur la Nativité*, *Avent*, pag. 441; Chrysost., Hom. XVIII et IX *in Joann.*, tom. II Bened., pag. 814. (Supplément.). Voyez au vol. XIII l'article *Incarnation*, pag 496 et suiv.

Vers. 27. y vinrent apporter l'enfant; c'étoit l'Esprit Saint lui-même qui l'y avoit amené pour le faire jouir de la promesse. Là, il prit l'enfant entre ses bras, et

Vers. 29. bénit Dieu, en disant : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller en paix votre serviteur, selon votre parole ;* que vous le laissez aller enfin emancipé de cette prison de la vie, embarrassée de tant de sollicitudes dont il désiroit l'affranchissement. Vous le laissez aller *en paix ;* car il a sous les yeux celui qui vient apporter la paix au monde, le médiateur entre le ciel et la terre, qui va réconcilier Dieu avec les hommes. *Parce que mes yeux ont vu le sauveur que vous nous donnez.* Je le voyois, je le connoissois auparavant en espérance; maintenant je le vois réellement de mes propres yeux. Ce que j'attendois, le voici accompli. Le sauveur que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, non plus d'un seul, non plus d'une nation privilégiée, mais de tous ; car cet enfant nouveau-

Vers. 32. né est le maître donné à tout l'univers, *la lumière qui éclairera toutes les nations, et la gloire de votre peuple d'Israël.* Lumière brillante au sein des ténèbres, lumière qui a répandu le jour de la vérité dans la nuit de la gentilité! La gloire d'Israël, parce que c'est de son sein que partira le premier rayon ; lumière pour tous les peuples du monde, parce que tous en deviendront les disciples. La gloire d'Israël, me dira-t-on. Mais où est cet Israël qui l'ait re-

connu? — Voici Pierre, voici Paul et Jean, voici les trois mille d'abord, puis les cinq mille qui ont cru à la parole du salut; voici une Eglise entière à Jérusalem, voici tous les Juifs qui ont cru et qui forment le peuple des croyants. Car, au milieu même de l'endurcissement de la nation, Dieu s'est réservé, comme autrefois, sept mille vrais Israélites; la semence de la foi s'est conservée au cœur de la nation; le peuple n'a point péri tout entier, et si le petit nombre a été celui des élus, tous n'en avoient pas moins été appelés. La table du festin évangélique a été dressée pour tous les conviés; ce qui n'empêche pas que le maître du festin entré dans la salle, et y voyant celui qui n'a pas la robe nuptiale, ne lui dise : *Que faites-vous ici?* et il commande qu'il en soit chassé, comme nous le lisons dans la parabole. Il y a eu donc partage. Tous n'ont pas été incrédules; et ceux qui l'attendoient, ceux qui l'ont reconnu, ont recueilli, selon la prophétie de Siméon, la gloire de son avénement. Il est la gloire d'Israël dans la personne de *Joseph et de Marie, saisis d'admiration en entendant les choses que l'on disoit de lui;* et quelle gloire! Un ange est venu annoncer sa naissance, les mages l'ont publiée. les pasteurs de Judée l'ont célébrée par leurs hommages, les chœurs des Esprits célestes ont fait retentir le cantique de l'allégresse, une étoile du ciel l'a fait connoître au monde; Anne, fille de Phanuel, l'a

Act. II. 41. IV. 4.

III. Reg. XII. 18.

Matth. XX. 16.

Ibid. XXII. 12.

Luc. II. 33.

prophétisé. Siméon le proclame; toute la nature s'en est émue; le père et la mère de Jésus contemplent ces prodiges avec une surprise mêlée de crainte; mais c'est l'événement lui-même qui leur en découvre l'objet. *Siméon* les bénit, et dit à
Ibid. 34. Marie, sa mère : *Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe de contradiction :* Pour la ruine de ceux qui refuseront de croire en lui, qui le méconnoîtront, qui le crucifieront; pour la résurrec-
Ibid. 35. tion de ceux qui le confesseront. *Et votre âme à vous-même en sera percée comme d'un glaive.* En voyant son divin Fils attaché à la croix, en proie aux souffrances les plus cruelles pour le salut des hommes, elle ne pourra s'empêcher de se dire à elle-même : Qu'avois-je fait pour mériter d'être une mère aussi affligée? Ainsi personne au monde ne sauroit échapper aux épreuves des afflictions. *Votre âme sera percée comme d'un glaive, afin que les pensées de plusieurs qui seront cachées dans leurs cœurs, soient découvertes.* Jésus a souffert pour établir le discernement entre ceux qui le contredisent et ceux qui le reçoivent; pour éprouver la piété des uns, signaler l'incrédulité des autres; mais il viendra un jour où il n'y aura plus matière à contradiction; alors que l'on verra briller du plus haut du ciel ce signe de contradiction, cette croix à l'aspect de laquelle *tout ge-*

nou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers (*). Phil. II. 10.

Esprit du mystère : « La circoncision, non plus extérieure, selon la lettre; mais circoncision de cœur; voilà l'idée que saint Paul en a conçue, et par là, dit saint Chrysostôme, il nous a marqué l'essentielle différence et la perfection infinie du culte chrétien, comparé à celui des Juifs et des païens. Car les païens, remarque ce père, pratiquoient un culte tout à la fois charnel et faux; les Juifs, dans leurs cérémonies, en observoient un pareillement grossier et charnel; mais véritable. Les chrétiens seuls ont l'avantage, dans leur religion, d'avoir tout ensemble et un culte véritable et un culte spirituel (**).

III. *Epiphanie. Baptême. Transfiguration de Jésus-Christ.*

Sur les paroles de l'Apôtre : *La grâce du Dieu sauveur s'est manifestée*, etc. (Tit. II. 11 et seq.)

Il en est parmi ceux qui nous entendent un grand nombre qui assistent à nos solennités, qu'ils connoissent de nom, mais dont ils ignorent l'histoire, l'origine et l'établissement. On sait bien, par exemple, que l'Epiphanie est une fête, et qu'elle revient.

(*) *De Occursu Domini*, Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 245 et suiv.; tom. II Bened., pag. 812—815. (Supplément.)

(**) Bourdaloue, *sur la circoncision de Jésus-Christ, Mystères*, tom. I, pag. 55; Chrysost., Hom. VI et VII *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 475 et suiv.

chaque année. Mais que cette fête soit celle de la manifestation; qu'il n'y ait eu qu'une seule manifestation ou qu'il y en ait eu deux; mais pourquoi et à quelle occasion a-t-elle été instituée, voilà ce que l'on ignore. Il est bon de vous instruire à ce sujet, et de vous apprendre que l'Eglise célèbre aujourd'hui deux manifestations, l'une que nous voyons s'être réalisée, l'autre encore dans l'avenir et réservée à la fin des temps, aura lieu de la manière la plus éclatante. Vous venez d'entendre saint Paul parler de l'une et de l'autre, qu'il réunit dans ces paroles de son Epître à Tite : *La grâce du Dieu sauveur s'est manifestée à tous les hommes, pour nous apprendre à nous dépouiller de toute impiété, de toute affection au siècle présent, et à vivre dans le monde avec sobriété, avec justice et piété,* voilà la première; *en attendant l'accomplissement de la bienheureuse espérance et l'avénement* ou manifestation *de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ*; voilà la seconde. C'est de cette dernière que le prophète avoit dit : *Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, pour annoncer l'avénement du grand et terrible jour du Seigneur.*

Joël. II. 10. 21.

Mais pour quelle raison n'appelons-nous pas du nom de l'Epiphanie ou de manifestation le jour où il est né, mais celui-ci auquel nous célébrons son baptême, par lequel il a sanctifié les eaux? Car c'est en commémoration de cet événement que les fidèles

vont le soir de ce jour recueillir de l'eau qu'ils emportent dans leurs maisons et gardent toute l'année. Et par une protection visible de la Providence, cette eau se conserve jusqu'à deux et trois ans, sans aucune altération, aussi pure, aussi saine après un si long temps, que celle qui viendroit à être puisée au moment même ; miracle subsistant qui atteste la bénédiction que le sacrement lui a imprimée. Nous ne nommons point manifestation le jour de sa nativité, parce qu'en en effet elle n'eut pas lieu ce jour là : témoin ces paroles de saint Jean-Baptiste : *Vous avez au milieu de vous un homme que vous ne connoissez pas.* Le saint précurseur lui-même ne commence à le connoître bien, qu'après qu'il lui eût été dit : « Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre, et se reposer sur lui, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit Saint. » Il y a donc plus d'une manifestation (*). Joan. I. 26. Matth. III. 11.

Nous avons vu son étoile, disent les mages, *et nous sommes venus l'adorer.* S'ils l'avoient pris pour un enfant vulgaire, ils ne seroient pas venus de si loin lui rendre leurs hommages. Car enfin, quelle espérance pouvoient fonder sur un foible enfant, des hommes d'une nation étrangère et barbare? d'où pouvoient-ils savoir qu'il étoit appelé à être conquérant, qu'ils avoient à attendre des récom- *Ibid.* II. 2.

(*) *De baptismo Christi*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 277.

penses d'un monarque dont la contrée qu'ils habitoient les tenoit si fort éloignés? il n'y avoit pour eux que des périls à courir : pourquoi s'y exposer? quelles précautions prennent-ils contre le caractère ombrageux de cet Hérode qui régnoit en Judée? Arrivés à Bethléem, quelle marque de royauté s'est offerte à leurs regards dans cette vile étable? Où sont les satellites et les officiers de ce nouveau roi? Où est son palais et son royal équipage? Rien de tout cela : une étable, une mère sans asile, la plus extrême indigence, rien que des haillons. A qui donc prétendent-ils offrir cet or, cette myrrhe, cet encens? Quelle autre lumière que celle de la foi leur a appris à le connoître? Disons avec tout le peuple chrétien que par le don de l'encens ils proclament sa divinité, par l'or, sa royauté, par la myrrhe, sa sépulture (*).

Sur la parole des mages, *nous avons vu et nous sommes venus*. « Paroles, remarque saint Chrysostôme, qui expriment admirablement la force et l'opération de la grâce, puisqu'il est vrai que dans l'affaire du salut, tout dépend de certaines vues, à quoi la grâce est attachée, ou plutôt en quoi consiste la grâce même....

Il est aisé, dit saint Chrysostôme, de suivre le mouvement de la grâce quand il n'en coûte rien à la nature,

(*) Hom. VIII *inter hactenus ineditas*, tom. XII Bened., pag. 379. Voy. plus haut, pag. 23 et suiv. de ce volume, le commentaire de notre saint patriarche sur l'Évangile de saint Matthieu.

et d'obéir à l'inspiration de Dieu, quand il ne s'y rencontre nul obstacle de la part du monde. Le mérite de la foi et de la sagesse chrétienne est de renoncer même, quand il le faut, à ce qu'on aime le plus tendrement, de quitter ses habitudes, de rompre ses liens, de se priver des commodités et des douceurs de la vie, et de se faire de certaines violences sans lesquelles on ne parvient point au royaume de Dieu. C'est alors, poursuit saint Chrysostôme, que la prudence de la chair est encore bien plus subtile et plus artificieuse pour nous détourner de la voie où Dieu veut nous conduire (*).

C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Celui sur qui l'Esprit Saint est venu, à notre commune voix, se reposer sur sa tête, au jour de son baptême, et qui, depuis, a envoyé à ses Apôtres le même Esprit Saint qu'il avoit reçu; ce Fils, dont la naissance a précédé les siècles, sorti de mon sein, incréé, de qui la divine génération n'est connue que de lui seul et de moi; Jésus-Christ, l'empreinte de ma divine Essence, la vive impression de ma personne, mon Fils, non par adoption, mais par le privilége d'une nature coéternelle à la mienne, consubstantiel à moi, lumière émanée de ma lumière, vie de ma vie, vérité de ma vérité, puissance de ma puissance, Dieu de Dieu. Je suis son père, il est mon fils. T. XIII. Bened. Pag. 232.

(*) Bourdaloue, *sur l'Épiphanie*, tom. 1, pag. 78—81. Autres imitations du saint docteur dans le même sermon, pag. 104, 105.

Entre lui et moi, point d'intermédiaire, point de succession de temps. Fils parfait d'un père parfait, d'un père qui, n'attendant pas sa fécondité des années, est père dès qu'il est, qui n'est jamais sans fils, dont le fils n'a rien de dégénérant, rien d'imparfait. Ce n'est que par cette communication de tout l'Être de son père qu'il est vrai fils, qu'il est propre fils, qu'il est fils parfait. Le Verbe de Dieu ne sauroit être moindre que Dieu. C'est-à-dire que pour connoître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens et de tout ce qui peut être conçu et nommé parmi les hommes; il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser autre chose sinon que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus. Et plus un fils est parfait, ou, si l'on peut ainsi parler, plus un fils est fils, plus il est de même nature et de même substance que son père; plus il est un avec lui. Et s'il pouvoit être de même nature et de même substance individuelle, plus il seroit fils parfait. Mais quelle nature peut être assez riche, assez infinie, assez immense pour cela, si ce n'est la seule infinie et la seule immense, c'est-à-dire la seule nature divine? C'est ainsi qu'il nous a été révélé que Dieu est père, que Dieu est fils, et que le père et le fils sont un seul Dieu, parce que le fils est engendré de la substance de son père, qui ne souffre point de division, et ne peut avoir de partie, ne peut être rien moins

qu'un Dieu, et un même Dieu avec son père ; car, qui dit substance, la dit toute, et dit par conséquent, Dieu tout entier.

Quand il s'agit de l'auguste mystère de la Trinité, d'une Essence indivisible en plusieurs personnes, du père qui n'est pas plus que le fils, du fils qui n'a nulle dépendance de son père, du Saint-Esprit qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre, c'est là que notre raison demeure, qu'elle s'humilie, qu'elle se couvre de ses ailes, comme ces Anges que vit le prophète ; qu'elle s'interdit tout examen, toute réflexion, toute curiosité. Isa. VI. 2.

Les Chérubins, sans cesse prosternés aux pieds de l'adorable Trinité, couvrent leurs visages de leurs mains en chantant : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées.* Ils ne disent pas que l'une des personnes soit plus sainte ni plus parfaite que l'autre ; ils n'établissent entre elles aucune différence. *Ibid.* 3.

C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Il est coopérateur, non le ministre des œuvres de ma toute-puissance. De ses mains, du seul acte de sa volonté, comme de la mienne, sont sortis le ciel et la terre, le monde tout entier, avec les productions diverses qui célèbrent, avec tant de magnificence, la gloire de leur auteur. C'est lui qui, de concert avec moi, a créé l'homme, lui qui, par amour pour l'homme, s'est fait homme Matth. III. 17. Pag. 234.

lui-même, sans déplacement, sans changement de substance, devenu homme sans cesser d'être Dieu, s'enfermant dans les chastes entrailles de Marie, toujours résidant au sein de Dieu, son père; enfant naissant dans une pauvre étable, allaité par sa mère. Lui, qui soutient toute la nature, il permettoit qu'Hérode attentât à ses jours; et se faisoit reconnoître par Siméon pour être le Seigneur et la lumière du monde. Il fuyoit en Égypte pour en renverser les idoles et pour justifier les prophéties. *C'est là mon fils bien-aimé*; point d'autre fils né de mon sein, ni enfanté par Marie. Invisible à tous les yeux, et rendu sensible à ceux de ses contemporains; tout à la fois éternel, et produit dans le temps : consubstantiel à moi, par sa divinité, aux hommes,
Pag. 235. par tous les attributs de l'humanité, à l'exception du péché. Ne séparez point en lui l'humanité de la divinité. Deux essences en Jésus-Christ; mais une seule personne divine; l'unité ne les confond point, la propriété ne les divise point. Homme et Dieu, foible et tout-puissant, créé et incréé, ayant un corps et n'ayant point de corps, limité et sans limites, petit et immense, mourant et ne mourant pas, mourant et nous donnant la vie. Chrétiens qui écoutez nos bégaiements grossiers, les voies d'un Dieu dans l'humiliation et dans les foiblesses vous surprennent, parce que vous êtes petits et foibles; et que si l'homme, qui n'est que bassesse, s'étoit

une fois rabaissé, il ne pourroit plus ni se relever, ni relever un autre homme; mais Jésus-Christ, que vous adorez, qui est Dieu, un avec Dieu, égal à Dieu, possède en soi la source de la justice, de la gloire et de la vie, toujours Dieu, souverainement saint et grand au milieu des misères humaines. Voilà cette Trinité sainte que nous adorons; cette Trinité que nous servons, cette Trinité à laquelle nous sommes consacrés par notre baptême. Voilà ce que Dieu nous a révélé du mystère de l'Être divin; et il faut croire ce que Dieu dit de lui-même, quand nous le comprendrions moins, et bien encore qu'il nous soit impossible de le comprendre. Voilà ce que le Fils de Dieu a enseigné dès les commencements; la foi à laquelle nous avons été initiés par l'Esprit Saint; celle que les divines Ecritures nous ont apprise, que les saints Pères ont proclamée dans tous les siècles. Pourquoi tant de questions futiles et de téméraires controverses? Pourquoi ces guerres éternelles par lesquelles nous nous provoquons les uns les autres, nous à qui il est ordonné d'aimer même nos ennemis? Pourquoi ces disputes artificieusement ourdies sur les articles de notre foi, sous le prétexte illusoire d'explications de la foi? Il est fils engendré du père, disent les uns; non, il n'est pas engendré du père, répondent les autres. Il a souffert; non, il n'a souffert qu'en figure; il est ressuscité; non, il a eu simplement l'air de ressusciter. Ainsi

Pag. 236.

l'on fait descendre le Rédempteur au tribunal d'une raison inquiète et querelleuse. On lui demande compte de ses bienfaits. Répondons qu'il a fait comme il a voulu; qu'il a souffert, qu'il est mort parce qu'il l'avoit arrêté ainsi dans le décret de sa sagesse souveraine; qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel, qu'il en descendra pour juger les vivants et les morts, dans la même forme qu'il s'est montré lors de son premier avénement, parce qu'il n'a point laissé dans son sépulcre sa dépouille mortelle. Et pourquoi dans la même chair? Pour que le perfide Apôtre reconnoisse quel est celui qu'il livra aux mains de ses meurtriers; les Juifs, cette tête auguste qu'ils osèrent couronner d'épines. Ah! quand ils le verront assis sur son trône de gloire, environné des légions d'Anges prosternés et tremblants à ses pieds; qu'ils viennent dire encore : Ce n'est pas celui-là que nous avons attaché à la croix; c'est un autre Jésus de Nazareth, né à Bethléem, que nous avons condamné. A l'aspect de son côté sanglant, des plaies de ses pieds et de ses mains percées de clous, ils seront bien forcés, quoiqu'ils en disent, de le reconnoître et de tomber à ses pieds. Pourquoi donc renoncer à la foi? A quoi bon tous ces raisonnements sur la foi, qui ne servent qu'à satisfaire la haine de notre ennemi commun? Le Démon sait trop bien que l'unité de la foi entretient, parmi les fidèles, la pureté des mœurs.

Pag. 238.

Pour la détruire, il jette, au sein de la famille chrétienne, ces semences de division, qu'il couvre d'un masque de piété pour surprendre les foibles. Défions-nous de ses manœuvres, croyons ce que nos pères ont cru, ce que la tradition nous a conservé (*).

Ce n'est point à Moïse ni à Elie, qu'ont été adressées de semblables paroles, mais à Jésus-Christ et à lui seul. Ce n'est donc plus ni Moïse ni Elie qu'il faut entendre, mais Jésus-Christ seul (**).

Jésus-Christ amène avec lui sur la montagne du Thabor, trois de ses Apôtres : Pierre, Jacques et Jean, pour les rendre témoins de sa mystérieuse transfiguration. Le premier, c'est celui à qui il a donné le nom de Pierre, comme l'emblème de la fermeté de sa foi et le fondement de l'édifice de son Eglise : *Tu es Pierre*, lui a-t-il dit : tu l'es, tu ne l'es pas devenu, comme nous lisons dans l'Ecriture : *Pour vous,* Ps. CI. 28.
ô Seigneur, vous êtes toujours le même, et vos années ne finiront point. En récompense de sa foi, les clés du royaume des cieux lui ont été données par ces paroles : *Tout ce que tu lieras sur la terre sera* Matth. XVI. 29.
lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre

(*) Hom. *in verba : Hic est filius meus in quo mihi*, etc., traduite en grande partie par Bossuet, *Elévat. sur les Mystères*, tom. X de la collection in-4°, pag. 22—25 ; Molinier. *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 348—390; Bourdaloue, *sur la très sainte Trinité, Mystères*, tom. I, pag. 381 ; La Boissière, *Grand. de Jésus, Carême*, tom. I pag. 335, 336.

(**) *In transfigurat. Servator.*, Tom. X Bened., p. 766. (Supplément)

sera délié dans le ciel. Dignité éminente, qui surpasse toutes les forces de la nature! Les ordonnances qu'il rend sur la terre sont portées par les Esprits célestes aux pieds du trône de la majesté souveraine qui a promis de les ratifier. *Heureux,* au jugement de Jésus-Christ; oui, et, bien plus que l'antique patriarche Joseph, à qui le roi d'Egypte avoit confié ses greniers, lui, ce sont les trésors du ciel qui sont mis sous sa garde. Heureux, moins encore pour la vertu de ses miracles, que pour l'honneur d'avoir, le premier de tous, confessé la divinité de Jésus-
Marc. xiv. 61. Christ, par ces paroles : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

Le second des Apôtres, que Jésus-Christ appelle près de lui, non moins illustre par son détachement des richesses, et plus illustre encore par
Joan. xiii. 25. l'honneur qu'il eut de reposer, au jour de la cène, sur la poitrine de son divin maître, Jean, à qui il fut donné de proclamer ces paroles, qu'avant lui ni le ciel ni la terre n'avoient point entendues : *Au commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit avec*
Joan. i. 1. *Dieu, et le Verbe étoit Dieu.*

Le troisième est Jacques, distingué d'un autre de même nom, appelé le Juste, titre qui ne convient pas moins à celui-ci, qui mourut décapité par les ordres d'Hérode, en punition de l'amour qu'il portoit à Jésus-Christ (*).

(*) *In transfigurat.*, tom. x Bened., pag. 774, 775. (Supplément.)

Le Verbe s'est approprié un corps, se l'est rendu propre, et en ce corps, toutes les passions de ce corps. Il ne faut séparer ni par la pensée, ni par l'intelligence, le Verbe et le Christ, en les unissant seulement de parole (comme faisoit Nestorius). Mais toutes les fois que nous nommons le Verbe, nous devons entendre que l'homme est aussi compris sous ce nom. Nous savons que le Christ a éprouvé toutes les foiblesses de l'humanité : la faim, la soif, la souffrance, la mort, pour notre salut (1). S'il eût été indifférent à notre perte, il n'auroit pas répandu son sang pour nous. Il a subi la mort pour nous donner l'immortalité ; il a eu faim pour nous nourrir de sa chair, soif pour nous abreuver de son sang. Il avoit voulu naître d'une femme pour réparer la chute de la première des femmes ; se faire appeler le Fils de l'homme, pour nous mériter l'honneur d'être les fils de Dieu ; il a pris ce qui étoit à nous, et nous a donné ce qui étoit à lui (*).

(1) Bossuet : « Puisque mon Sauveur étoit Dieu, il falloit certainement qu'il fît des miracles; mais puisque mon Sauveur étoit homme, il ne devoit pas avoir honte de montrer de l'infirmité, et l'ouvrage de la puissance ne devoit pas renverser le témoignage de la miséricorde. » (Bossuet, *Serm.*, tom. II, pag. 393.)

(*) *In venerab. crucem*, tom. II Bened., pag. 821, 822 (Supplément).

IV. *Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Joan. XI. 47. Peu de jours avant de se saisir de Jésus-Christ, pour le mettre à mort, les Juifs tinrent conseil, et ils se disoient : *Que ferons-nous?*, comment nous y prendrons-nous pour nous débarrasser de cet homme? O aveuglement! Israël ne se souvient donc plus de la loi qui dit : *Vous ne ferez point mourir* Exod. XXI. 7. *l'innocent et le juste?* Quoi! il ne vous suffit pas de tout le sang des prophètes, que vos pères ont versé! il y faut ajouter encore celui du juste, de l'innocent! et vous dites : *Que ferons-nous?* Mais ouvrez les yeux sur l'iniquité de votre conseil; rappelez-vous ses œuvres. Lazare mort, enseveli depuis quatre jours, il vient de le rappeler à la vie. Il a fait bien plus ; il a brisé les liens du péché, plus difficiles encore à rompre, et vous armez contre un tel homme des mains meurtrières! *Que ferons-nous?* Ah! changez plutôt le sens de vos paroles, et dites : Que faisons-nous en persécutant le Juste comme nous faisons, en refusant de croire qu'il est le fils de Dieu? Il l'a bien prouvé en guérissant les lépreux, rendant la vue à des aveugles-nés, en nourrissant cinq mille hommes dans un désert avec cinq pains, arrêtant d'une seule parole le sang de l'hémorroïsse, faisant marcher le paralytique perclus de ses membres depuis trente-huit années. Nous l'avons vu marcher

sur la mer comme sur une terre ferme; calmer du seul mouvement de sa main la tempête qui en soulevoit les flots; et nous refusons de croire à sa parole! Mais quel mal a-t-il fait à ceux qui l'ont reçu (*)?

Extrait du commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu, et autres.

« N'attendez pas que j'ouvre à vos yeux une scène si triste, que je vous montre cette auguste victime sous le couteau qui l'immole, que je vous représente avec le prophète, ces lions furieux et avides de carnage, qui frémissent autour de Jésus; ces ruisseaux de sang qui coulent, qui inondent la terre. Qu'on donne, dit saint Chrysostôme, qu'on donne des paroles à la représentation des disgrâces humaines; les souffrances d'un Dieu ne veulent que des larmes. Entreprendre de les peindre, ce seroit les affoiblir. Sur un pareil sujet on n'en dit jamais assez, et l'on en dit toujours trop dès qu'on s'explique autrement que par le silence et par les pleurs. *Lacrymarum tempus, non verborum; luctus, non sermonum* (**).

La guérison des malades manifestoit dans Jésus-Christ sa divinité; elle ne faisoit qu'envenimer de plus en plus contre lui la haine des pharisiens. La fureur les emporte; vous croyez voir des animaux avides de se baigner dans le

T. VII Bened. pag. 619.

(*) *In illud : Collegerunt Judæi concilium*, tom. VIII Bened., pag. 43, 44 (Supplément); Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 387.

(**) Neuville, *Carême*, tom. IV, pag. 447; Chrysost., Hom. II *ad Antioch.*, tom. II Bened., pag. 10.

sang. Cependant ils dissimulent encore, et cherchent à le surprendre dans ses paroles. Parce qu'il n'y avoit rien à reprendre dans ses actions, ils lui proposent des questions captieuses; c'étoit tantôt à l'occasion du sabbat, tantôt concernant le mariage et la répudiation; d'autres fois ils l'accusoient d'être un blasphémateur, un possédé du Démon; toujours sur les plus misérables prétextes. Ses réponses, toujours pleines de sagesse, leur fermoient la bouche, mais laissoient au fond de leurs cœurs de vifs ressentiments qui s'aigrissoient de plus en plus, par la honte et la confusion dont elles les avoient couverts. Tel est le caractère de l'envie! Passion implacable, qui ne sait ni rougir ni pardonner : on a beau la réduire au silence, elle ne fait que redoubler ses attaques.

Pag. 620. *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* leur avoit répondu Jésus-Christ, en confondant leur artifice. Ailleurs, il s'étoit abstenu même de ce reproche, et n'avoit répondu que par son silence, alliant à un souverain pouvoir une souveraine humilité. Quand il parloit, c'étoit pour leur prouver qu'il connoissoit leurs perfides desseins; quand il se taisoit, c'étoit pour nous apprendre à nous-mêmes à endurer avec douceur toutes les contradictions (*).

T. VII Bened. Pag. 761. *Après que Jésus-Christ eut achevé ces discours, s'adressant à ses disciples : Vous savez*, leur dit-il, *que la Pâque se fera dans deux jours, et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié.* (Matth. XXVI, vers. 1.)

(*) Hom. LXXIX *in Matth.*, édit. Bened.; LXXX, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 673 et seq. Et toute la suite des Homélies sur saint Matthieu, jusqu'à la fin du vol. VII dans l'édition des Bénédictins, tom. II dans celle de Morel.

Quels étoient ces discours? Il avoit parlé de son royaume, des récompenses promises dans le ciel, des supplices éternels. C'est après cela qu'il parle immédiatement de sa passion, comme s'il disoit : Pourquoi redouteriez-vous les peines qui ne durent qu'un moment, quand elles doivent être suivies de félicités qui ne finiront jamais?

Cependant, en annonçant à ses Apôtres qu'il va bientôt en être séparé, il veut ménager leur sensibilité, en ne leur déclarant sa passion prochaine, qu'après leur avoir rappelé la célébration de la Pâque; il ne leur dit donc point que dans deux jours il sera livré à la mort, mais que *dans deux jours se fera la Pâque*. En unissant ces deux circonstances, il leur insinuoit qu'il se préparoit un grand mystère, une fête, une solennité qui intéressoit le salut du genre humain tout entier, et leur témoignoit qu'il savoit tout ce qu'il alloit souffrir. Le nom de Pâque rappeloit à leur mémoire tous les miracles de l'Egypte, et l'annonce de ses souffrances indiquoit les bienfaits qu'elles alloient répandre sur la terre.

En même temps les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les anciens du peuple, s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre nommé Caïphe;

Et ils tinrent conseil ensemble, pour trouver moyen de se saisir de Jésus avec adresse, et de le faire mourir;

Et ils disoient : Il ne faut point que ce soit pendant la fête, de peur qu'il ne s'excite quelque tumulte parmi le peuple. (Vers. 3, 4, 5.)

Arrêtons-nous un moment à considérer dans quel désordre étrange étoit tombé le gouvernement de la nation. Elle comptoit alors plusieurs princes des prêtres; la loi ne permettoit pas qu'il y en eût plus d'un. Le déréglement des choses les avoit multipliés; et leur autorité, au lieu d'être

à vie, comme le législateur l'avoit expressément ordonné,
Pag. 762. étoit annuelle. L'état touchoit à sa ruine.

Parce qu'il étoit arrêté que la dette de tout le genre humain devoit être payée à la justice de Dieu, que tous les hommes coupables alloient obtenir la grâce de la réconciliation, et que l'innocent Jésus seroit la victime du monde, Jésus-Christ est abandonné aux mains des Juifs, qui le mettront à mort, sans égard pour tant de bienfaits dont il les avoit comblés, les préférant à tous les autres peuples de l'univers (1). Malgré toute leur ingratitude, le Dieu sauveur ne cessera pas encore de s'intéresser à eux: il essaie de les arracher au poids de la vengeance qui les accable, en leur envoyant, après lui, ses Apôtres, qui n'en seront pas mieux traités que leur maître: jusqu'au dernier moment, il priera pour eux.

A la vue d'un semblable modèle de charité, vous diraije, mes frères: Aimons nos ennemis jusqu'à mourir, s'il

(1) « De quoi s'agissoit-il dans l'ineffable mystère de notre rédemption ? De satisfaire Dieu offensé et déshonoré par le péché de l'homme, et de reformer l'homme perverti et corrompu. Voilà pourquoi Jésus-Christ étoit envoyé, et à quoi se terminoit la mission qu'il avoit reçue. Or, pour parvenir à ces deux fins, pouvoit-il, demandent tous les Pères, prendre un moyen plus puissant, plus efficace, plus infaillible que la croix? La victime qui s'offroit, l'expiation qu'elle a subie étoient seules en proportion avec la grandeur et la majesté de Dieu, et seules pouvoient nous faire bien comprendre à quel prix nous avions besoin d'être rachetés; quelle profonde blessure le péché avoit faite à notre nature, puisqu'il nous falloit un tel médiateur. » (Bourdaloue, *Passion*, *Carême*, tom. III, pag. 264, 268 ; *Mystères*, tom. I, pag. 120.) C'est, plus particulièrement qu'un autre, l'archevêque de Constantinople, qui fournit à l'éloquent jésuite la substance des raisonnements, développés par lui avec une si grande force de conception et de logique dans ses quatre fameux sermons sur la Passion de Notre Seigneur.

le faut, pour eux? Plût au ciel que je pusse vous inspirer de tels sentiments! Mais non; notre peu de courage ne nous en rendroit pas capables. Je me bornerai donc à vous dire: Ne portons point envie à ceux qui nous aiment; n'ayons point une malignité secrète contre ceux qui nous font du bien. Je ne vous dirai point: Rendons le bien pour le mal: toute désirable qu'est cette vertu, elle suppose une perfection dont nous sommes bien loin. Je me contenterai de vous dire: Du moins, renoncez à la vengeance. Quoi donc! cette chaire d'où je vous prêche ne seroit-elle, à votre idée, qu'un théâtre de déclamation? Sommes-nous des comédiens qui venions jouer ici un rôle emprunté, pour que vous soyez continuellement en opposition avec ce que nous vous déclarons être la vérité? Non, mes frères, non, ce n'est pas sans dessein que l'on nous a transmis la mémoire des actions de Jésus-Christ, et particulièrement de ce qu'il a souffert, de ce qu'il a fait par l'entremise de la croix. Pourquoi l'a-t-il subie? Parce qu'il a voulu nous rendre les imitateurs de sa patience, de sa charité. En même temps que sa puissance se manifestoit par les signes les plus éclatants, sa miséricorde se déploie à l'égard du peuple déicide, avec non moins de magnificence. Vous le voyez d'une seule parole renverser les soldats venus pour le prendre. En guérissant les blessures, il leur parle avec bonté; du haut de sa croix, il commande à la nature, obscurcissant le soleil, faisant fendre les rochers, ressuscitant des morts, jetant, par des songes, l'effroi au cœur de l'épouse du gouverneur romain; et alors même il laisse paroître la plus extrême humilité, aussi admirable dans son silence que quand sa toute-puissance se déclare par ses miracles. Il prédit l'avenir, et, du haut de sa croix, il demande grâce

pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur ce péché.* A peine ressuscité des morts, il s'empressera d'appeler ces mêmes Juifs qui viennent de verser son sang; de leur offrir la rémission de leurs péchés, de les combler de nouveaux bienfaits. Ses propres bourreaux, ceux-là qui l'ont crucifié et mis à mort, il les admet à l'honneur de devenir les enfants de Dieu. Se peut-il rien de plus charitable, de plus généreux?

Pag. 763. Au récit de tant de miséricorde, couvrons nos visages de nos mains, en rougissant d'être si loin du modèle que nous sommes appelés à imiter. Quelle monstrueuse différence! Méditons-la du moins pour nous condamner nous-mêmes, et pour nous pénétrer de sentiments plus charitables à l'égard de nos frères. Pour eux Jésus-Christ est mort; et nous ne voulons pas leur pardonner! Nous refusons de nous réconcilier avec ceux dont Jésus-Christ a acheté la réconciliation avec Dieu son père au prix de tout son sang (1).

Ils se rassemblent chez Caïphe. Au moment de commettre le plus exécrable forfait, ils viennent s'autoriser de la puissance même qui auroit dû l'empêcher. Quelle sera la délibération? De se saisir secrètement de Jésus et de le faire mourir sans éclat : par crainte du peuple, disoient-ils, et

(1) Bossuet : « Que doit produire en nous, à l'égard de nos frères, un tel excès de miséricorde?... A la vue d'un tel excès de miséricorde y aura-t-il quelque âme assez dure pour ne vouloir pas excuser tout ce qu'on nous fait souffrir par foiblesse, pour ne vouloir pas pardonner tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice? Ah! pardon, mes frères, pardon, grâce, miséricorde, indulgence en ce jour de rémission; et que personne ne laisse passer ce jour sans avoir donné à Jésus quelque injure insigne, et pardonné pour l'amour de lui quelque offense capitale. » (*Serm. pour le vendredi saint*, tom. VII, pag. 460.)

dans cette intention, ils projettent de n'exécuter le crime qu'après la fête. Ce n'est pas Dieu qu'ils redoutent; ce n'est pas le respect pour la fête qui les retient, mais les hommes, mais la rumeur publique. Il n'étoit point dans l'intérêt du Démon que la passion du Sauveur fût publique; et il eût bien voulu qu'elle fût reculée à un autre temps. Mais la haine l'emporte sur la politique. Du moment où l'on a trouvé un traître, on change d'avis, on ne peut plus attendre; et c'est au milieu de la solennité que Jésus sera mis à mort.

Or, Jésus étant en Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, Pag. 765.

Une femme vint à lui avec une boîte d'huile de parfum de grand prix, qu'elle répandit sur sa tête, comme il étoit à table. (Vers. 6, 7.)

Ce n'est point sans sujet que l'évangéliste indique comme première circonstance, la maison, celle de Simon le lépreux. La lèpre étoit un mal qui rendoit immonde et abominable. Mais Simon en avoit été guéri par le Sauveur: autrement, il ne seroit point venu siéger à sa table. Cette femme, dont il est ici parlé, se persuada aisément qu'il ne seroit pas plus difficile à Jésus-Christ de guérir dans elle la lèpre spirituelle du péché.

Béthanie n'étoit éloignée de Jérusalem que de deux mille. Jésus-Christ en se rendant si près de cette capitale fait bien voir qu'il se livroit volontairement à la mort, lui qui avoit bien su s'y dérober, toutes les fois qu'il étoit le plus violemment poursuivi par la fureur des Juifs. Plu- Pag. 766.
sieurs autres femmes s'étoient approchées du Sauveur, pour en obtenir la guérison des maladies corporelles; celle-ci n'est point amenée par un semblable motif. Elle vient lui rendre hommage en le reconnoissant, non pas comme un

simple homme, mais comme étant au-dessus de l'humanité. C'est dans cette considération qu'essuyant de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ, elle abaisse sous ces pieds sacrés le plus noble de ses membres, à savoir, sa tête.

Ce que voyant les disciples, ils s'en fachèrent en disant : Pourquoi cette profusion ?

On auroit pu vendre ce parfum bien cher, et en donner l'argent aux pauvres. (Vers. 8 et seq.)

Ces pensées leur venoient de ce qu'ils avoient entendu
Osée. VI. 6. leur maître, dire : *J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice;* reprocher aux pharisiens qu'ils négligeassent les choses les plus importantes de la loi, telles que la justice, la miséricorde et la foi ; insister, dans son sermon sur la montagne, sur le précepte de l'aumône, d'où ils inféroient que, s'il réprouvoit les holocaustes et les sacrifices de la loi ancienne, moins encore agréeroit-il l'usage qui venoit d'être fait de ce parfum. Mais pendant qu'ils s'occupoient de ces pensées, Jésus-Christ qui pénétroit au fond du cœur de cette femme, y voyoit de quel tendre respect, de quel affectueux dévouement elle étoit animée pour sa personne. C'est pour cela qu'il accepte son sacrifice, et lui permet de répandre ce parfum sur sa tête. Il avoit bien consenti à se revêtir d'une chair comme la nôtre, à s'enfermer dans le sein d'une femme, à se nourrir de l'aliment de la première enfance : qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'il consente à l'action de cette femme? Dieu son père n'avoit pas dédaigné la fumée des holocaustes antiques et l'odeur des parfums dont les habits de ses prêtres étoient empreints. Pourquoi Jésus-Christ dédaigneroit-il le parfum que la piété vient lui offrir en sacrifice? Les disciples, qui n'avoient point l'œil perçant de leur maître, blâment inconsidérément l'action de cette femme; et leur censure ma-

nifeste mieux encore l'étendue de son zèle par l'aveu qui leur échappe, que son parfum auroit pu être vendu jusqu'à trois cent pièces d'argent. Jésus leur répond :

Pourquoi vous indisposez-vous contre cette femme? ce qu'elle vient de faire, c'est une bonne œuvre. (V. 10.) Il pouvoit la justifier par plus d'un motif; il se contente d'en exprimer un seul qui leur remet sous les yeux sa passion prochaine :

Car vous aurez toujours, ajoute-t-il, *des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours.*

Et lorsqu'elle a répandu ce parfum sur ma tête, elle l'a fait pour m'ensevelir.

Je vous dis en vérité que partout où sera prêché cet Évangile, qui doit être annoncé par tout le monde, on racontera à sa louange ce qu'elle vient de me faire. (Vers. 11—13.)

Vous l'entendez : avec quelle assurance il parle d'une prédication qui se fera, non plus seulement dans la Judée, mais au sein même de la gentilité (1). Par là, quel adou- Pag. 367.
cissement à la pensée de sa mort, puisque même après son crucifiement, il fera éclater sa puissance au point de remplir l'univers tout entier des rayons de la prédication évangélique! Persisteriez-vous après cela dans l'égarement de l'incrédulité et dans le malheur de se refuser à l'éclat d'une vérité qui s'est répandue sur un aussi vaste théâtre? La prédiction s'est accomplie. Quelque part que vous alliez, vous entendrez raconter avec éloges l'action de cette femme. Etoit-ce pourtant une femme distinguée par l'illustration de son rang? Nullement. Un fait arrivé sous les yeux d'une grande multitude de spectateurs? Non : ce n'est ici que la maison d'un particulier, d'un lépreux; il n'y a de témoins

(1) Sur la prophétie faite par Jésus-Christ à l'occasion de Magdeleine. Voy. le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 344, et dans ce volume l'article *Jésus-Christ prophète*, pag. 121 et suiv.

que quelques disciples. Qui donc en apporté si loin la renommée, jusqu'à ne lui donner d'autres bornes que celles du monde, là où il n'y a plus d'hommes pour l'entendre? Qui? si ce n'est la puissance du même Dieu qui avoit fait la prédiction. Les faits qui illustrèrent la vie des monarques et des conquérants, finissent par tomber dans l'oubli malgré le secours même des monuments qui devoient en immortaliser le souvenir; la postérité a perdu jusqu'au nom de tant d'hommes fameux de leur temps, lesquels avoient fondé des empires, érigé des villes, subjugué des nations, sans que ni leurs trophées, ni leurs statues, ni leurs lois elles-mêmes en aient pu conserver la mémoire: et parce qu'une femme pécheresse a versé de l'huile dans la maison d'un lépreux obscur, devant douze témoins seulement, l'univers tout entier retentit du bruit de cette action; une si longue succession de siècles n'a pu en altérer la renommée. Elle se publie, elle se répète avec acclamation dans la Perse, dans l'Inde, chez les Scythes, les Thraces et les Sarmates, dans les contrées et jusque dans les îles les plus reculées. O ineffable miséricorde du Dieu Sauveur! non-seulement il consent à laisser approcher de sa personne une femme pécheresse pour lui baiser les pieds et les essuyer de ses cheveux, verser sur son corps une huile précieuse; mais il la défend contre ceux qui l'en blâment.

Pag. 768. Je crois bien que si Jésus-Christ eût été consulté à l'avance, il ne l'eût pas permis; mais la chose faite, il s'empresse de rassurer cette femme contre le trouble où les reproches de ses disciples auroient pu la jeter. Conformément à cette conduite de Jésus-Christ, que l'on vienne à présenter à l'église de riches offrandes, telles que vases sacrés, superbes parures, ornements précieux, destinés à

décorer l'intérieur ou le pavé du temple, ne le trouvez pas mauvais; n'allez pas vous récrier, qu'il vaudroit mieux en distribuer l'argent aux pauvres. Anéantir le présent quand il est fait, seroit porter le trouble dans l'âme du bienfaiteur. Mais aussi, qu'avant de le faire, on vous demande votre avis: refusez hardiment, et prononcez en faveur des pauvres.

Tel est le sage tempérament que Jésus-Christ observe à l'égard de cette femme; il la console, et ses disciples avec elle; non-seulement il la console; mais il la loue, en déclarant *qu'elle a fait une bonne action :* par là, dit-il, elle a d'avance annoncé la mort que je vais subir, et m'a donné les honneurs de la sépulture.

Alors l'un des douze, appelé Judas Iscariote, s'en alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le mettrai entre les mains? (Vers. 14.)

Au moment même où Jésus-Christ parloit de sa sépulture, où il recevoit un éclatant hommage de la part d'une femme pécheresse, un de ses Apôtres s'abandonnoit aux inspirations du Démon qui le poussoit dans la trahison la plus infâme. Judas venoit d'entendre la prédiction que l'Évangile, et par conséquent son crime, seroit manifesté dans tout l'univers; et cependant rien ne l'arrête.

Le saint évangéliste le désigne par son surnom, pour ne pas le confondre avec un autre disciple de même nom. Il le distingue par sa qualité d'Apôtre, ne rougissant pas de confesser qu'il étoit du nombre des douze, et ne dissimulant rien de ce qui pouvoit retomber sur eux-mêmes. Il auroit pu dire simplement qu'il étoit du nombre des disciples; il y en avoit tant! Il marque sans nul déguisement qu'il étoit un des douze, c'est-à-dire l'un de ceux

que leur maître commun avoit choisis entre tous; qu'il étoit du même rang que Pierre et Jean. Un seul intérêt l'occupe, celui de la vérité, qu'il expose sans nulle altéra-
Pag. 769. tion. Il a omis plusieurs des miracles de Jésus; mais ce qui peut être un sujet de confusion dans les paroles comme dans les faits, il le rapporte avec candeur; il l'exprime avec franchise. Vous observerez ce caractère, non pas seulement dans les trois évangélistes dont le langage est plus simple, mais dans saint Jean, où il y a bien plus d'élévation. C'est même celui de tous qui nous a transmis, avec les détails les mieux circonstanciés, les outrages et les insultes faits à Jésus-Christ.

Le perfide Apôtre va donc trouver de lui-même les Juifs pour leur vendre son maître, et le vendre à si vil
Luc. XXII. 6. prix ! Saint Luc observe qu'il avoit fait son marché avec les magistrats. *Que voulez-vous me donner*, leur avoit-il dit, *et je vous le livrerai. Et ils convinrent de trente pièces d'argent.*

De ce moment, il ne cherchoit plus que l'occasion de le leur mettre entre les mains, quand il se trouveroit seul, loin du peuple et de ses disciples. (Vers. 15, 16.)

Pourquoi le trahir ? quel mal Jésus-Christ lui avoit-il fait ? Quoi ! de lui avoir donné l'empire sur les Démons, sur les maladies, sur la mort elle-même ?

Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai : et ils convinrent de lui donner trente deniers. Voilà donc le prix d'un sang qui n'a point de prix ! Trente deniers, ô Judas ! pour le Dieu qui va répandre son sang pour le salut des hommes!

[*Alors l'un des douze*, et ce mot *alors* marque bien la circonstance. C'étoit au moment où Magdeleine, pécheresse publique, venoit de répandre sur la tête de Jésus-

Christ un parfum précieux. Au moment donc où cette femme, enfoncée jusque là dans le crime, venoit mériter et obtenir son pardon, un des disciples tramoit dans son cœur le perfide dessein de trahir son maître. Magdeleine venoit abjurer ses coupables égarements, Judas alloit demander le prix de son infâme trahison. La première baisoit les pieds du Sauveur; l'autre s'apprêtoit à lui donner un baiser pour le vendre.... A la vue de Magdeleine, obtenant grâce, ne désespérez jamais de votre salut. A la vue de Judas, ne vous livrez pas à une dangereuse sécurité.

Alors l'un des douze, qui se nommoit Judas Iscariote. C'étoit le nom du lieu où il étoit né. Pourquoi nous apprendre sa patrie? Plût au Ciel que son nom à lui-même eût pu rester à jamais ignoré!

Judas Iscariote, non, le traître Judas. Malgré l'énormité de son crime, le saint évangéliste ne lui donne point cette qualification, pour nous apprendre jusqu'où nous devons porter la réserve dans nos accusations (*).]

O perfidie! ô délire! monstrueux aveuglement! Se laisser à ce point dominer par la passion de l'argent! Si souvent il avoit vu son divin maître passer au travers de ses ennemis et échapper de leurs mains! Jésus-Christ n'en pouvoit-il pas faire encore autant? Vainement Jésus-Christ lui avoit tant de fois adressé la parole pour l'effrayer ou l'attendrir. Le soir encore du même jour qu'il tramoit son horrible complot, encore au moment même où il s'apprêtoit à l'exécuter, Jésus s'intéressoit à lui; il essayoit de le ramener. Le traître n'en poursuit pas moins son barbare dessein. Voilà notre modèle, mes frères.... A l'exemple du Sauveur, nous ne devons rien négliger,

(*) *De proditione Judæ.*, Morel. *Opusc.*, t. v, p. 408—412.

avertissements, instructions, prières, instances, motifs de consolation, pour rappeler le pécheur de ses égarements et le relever de son mortel assoupissement, dussent tous nos efforts échouer. Jésus-Christ connoissoit bien par sa prescience que le traître seroit inflexible; et il ne laisse pas d'employer auprès de lui tous les moyens propres à le gagner s'il eût pu l'être. Avis, reproches et menaces, larmes et caresses, insinuations tendres et délicates, rien n'est épargné. A l'instant qu'il en est trahi, il permet à Judas de l'embrasser. Tout est inutile, l'avarice a fermé son cœur; elle le rend impitoyable; elle le pousse dans le plus noir, dans le plus sacrilége de tous les attentats. Ecoutez, ô vous tous qui êtes possédés de la passion de l'avarice, vous dont le cœur est comme celui de Judas, en proie à cette maladie, écoutez et tremblez des funestes ravages qu'elle apprête dans vos âmes. Si l'un des compagnons de Jésus-Christ, témoin journalier de ses miracles, le confident habituel de son divin enseignement, s'est précipité dans cet abîme pour s'être livré à la passion de l'argent; que n'avez-vous pas à craindre, vous qui, concentré tout entier dans les affections mondaines, fermez l'oreille à la parole du salut, à la voix de nos saintes Ecritures!

Point d'autre moyen d'échapper aux atteintes de ce mal, qu'une surveillance sévère et de tous les moments sur soi-même. L'avarice, mes frères, l'avarice est un monstre cruel, sanguinaire. Toutefois, avec une résolution courageuse, il n'est pas difficile de s'en garantir. Cette passion n'est point dans la nature. Jugez-en par ceux qui en ont triomphé. Ce qui est dans la nature est commun à tous; or, tous n'en sont pas atteints. Ce qui la produit, ce qui l'entretient, c'est l'indolence, c'est l'égoïsme, qui détache le cœur de tous les liens naturels, méconnoît citoyens, amis,

Pag. 770.

parents, frères, et jusqu'à soi-même; et de là le monstrueux excès où donne Judas. Vous m'allez dire : Comment un homme que Jésus-Christ lui-même avoit élevé à l'apostolat, a-t-il pu devenir aussi coupable? Sachez que la vocation n'est point violence, tyrannie. Elle invite, elle pousse au bien; elle ne contraint point; elle parle au cœur; mais sans attenter à la liberté. On peut donc résister à ses impressions; et voilà le crime de Judas, la source de son malheur. La passion prévaut, l'amour de l'argent l'emporte; on se néglige sur ses devoirs. Comme lui, on finit par les oublier tous. La vigilance sur soi-même auroit empêché tout le mal. Mais la preuve qu'il n'est pas incurable, c'est que nous voyons des hommes en grand nombre, qui en avoient été possédés au point d'usurper le bien d'autrui, devenir désintéressés jusqu'à renoncer à leur propre bien. Mais tant que l'avarice est maîtresse du cœur, avec elle viennent fondre tous les crimes, la profanation des tombeaux, les meurtres, les dissensions, les guerres (1). Pag. 771.

Or, le premier des jours où l'on mangeoit des pains sans levain, les disciples vinrent trouver Jésus, et lui dirent : Où voulez-vous que nous vous préparions à manger la pâque? Pag. 773.

Jésus leur répondit : Allez vous-en dans la ville, chez un tel, et lui dites : Notre maître vous envoie dire : Mon temps est proche; je viens faire la pâque chez vous, avec mes disciples.

Les disciples firent ce que Jésus leur avoit commandé, et préparèrent la pâque. (Vers. 17—19.)

Le premier des jours où se mangeoient les pains sans levain, est, dans saint Matthieu, la veille de la fête des

(1) Est-ce saint Jean Chrysostôme qui a inspiré à Saurin les éloquents reproches qu'il adresse aux avares dans son sermon sur le crime de Judas? (Tom. XI, pag. 63 et suiv.)

Azymes, où se devoit immoler la pâque. Les disciples demandent à Jésus où il vouloit la célébrer; d'où l'on conclut que Jésus-Christ ni ses Apôtres n'avoient point de maison, point de domicile fixe. Il n'avoit pas une pierre pour y reposer sa tête; ses disciples avoient tout quitté pour suivre leur maître.

Matth. VIII. 2.

Ibid. XIX. 27.

Il parle, il commande avec un souverain empire. Ici, comme au moment de son entrée dans Jérusalem : *Si quelqu'un vous dit quelque chose, dites que votre maître en a besoin.* Pourtant cet homme à qui les disciples sont chargés de dire : *Notre maître vous envoie dire : Je viens faire la pâque chez vous, avec mes disciples*, ne connoissoit pas Jésus-Christ, ou s'il le connoissoit, il pouvoit craindre de se compromettre auprès de ses ennemis, en lui prêtant sa maison. Nulle résistance de sa part. Jésus-Christ ordonne; il obéit. Jésus-Christ déclare que *son temps approche;* toujours pour préparer ses disciples à leur prochaine séparation, et faire connoître à tous les Juifs qu'il s'offroit volontairement à la mort; *qu'il vient faire sa pâque avec tous ses disciples*, pour éloigner la pensée qu'il voulût se dérober à ses ennemis.

Ibid. XXI. 33.

Pag. 774.

Le soir donc étant venu, il étoit à table avec ses douze disciples (Vers. 20.). Judas étoit du nombre; il participe aux mêmes mystères; il entend Jésus-Christ parler de la trahison qui se prépare. Avant le repas, Jésus-Christ lui avoit lavé les pieds aussi-bien qu'aux autres. Durant le repas, il dit à tous : *Un d'entre vous me trahira.* (V. 21.) Il ne nomme point le perfide, et lui épargne la honte d'une accusation directe; lui ménage avec bonté l'occasion du repentir, et ne déclare enfin le traître qu'après que les autres disciples, épouvantés d'un crime que leur conscience ne leur reproche pas, ont témoigné leur inquiétude par cette

demande : *Est-ce moi Seigneur?* C'est alors que pour mettre fin à l'inquiétude où ils sont, il répond : *Celui qui met la main avec moi dans le plat, c'est celui qui me trahira.* (V 23.) Essayant encore, mais inutilement, par une révélation aussi précise, de faire entrer le remords dans son cœur, il ajoute :

Pour ce qui est du Fils de l'Homme, il s'en va à la mort, selon ce qui a été écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme sera trahi, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais venu au monde. (V. 23.)

Transportez-vous à cette table où siége le traître à côté du Sauveur ; voyez quelle douceur dans les paroles que Jésus- Pag. 775.
Christ adresse au perfide qui le trahit ; et conservez encore au fond de votre cœur le levain secret de ressentiment et d'aigreur qui vous anime contre votre frère.

Mais malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera trahi, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne fût jamais né; c'est moins là l'expression du reproche que celle de la commisération. Cependant Judas, ajoutant l'impudence à la perfidie, demande : *Est-ce moi Seigneur?* (V. 25.) Il ose demander ce que sa conscience lui crie; Jésus-Christ répond : *Vous l'avez dit.* Ne pouvoit-il pas lui dire bien plus tôt : O le plus fourbe des hommes ! il y a si long-temps déjà que votre détestable complot couvoit au fond de votre cœur ; il y a long-temps que votre marché étoit fait avec les Démons ; déjà vous en avez reçu le prix ; et quand je mets votre crime sous vos yeux, vous m'interrogez comme si votre conscience n'avoit rien à vous reprocher ! Non, vous ne l'entendez rien dire de semblable. *Vous l'avez dit;* voilà toute sa réponse.

On nous dira peut-être : Puisqu'il étoit écrit que le Sauveur devoit souffrir, pourquoi tant s'appesantir sur le crime

de Judas? Le traître n'a fait qu'exécuter l'ordre des saintes Écritures. Étoit-ce donc l'obéissance aux Écritures, plutôt que l'intention du crime qui l'a fait agir? A ce compte, le Démon lui-même seroit innocent. Mais loin de notre pensée, mes frères, un tel blasphème. Quoique leur double crime ait donné lieu au salut du genre humain, en a-t-il moins mérité les plus rigoureux châtiments? Est-ce donc la trahison de Judas qui nous a sauvé? N'est-ce pas la charité de Jésus-Christ qui, par une profondeur de conseil admirable, a fait tourner à notre profit l'iniquité des méchants. On insiste : Mais si Judas n'eût pas été ce traître, un autre l'auroit été. —Qu'est-ce que cela fait à la question? — Beaucoup, me dites-vous ; puisqu'il étoit devenu indispensable que le Christ fût mis à mort, et le fût par la main des hommes, pour l'accomplissement des prophéties et la réparation du genre humain; ce qui ne pouvait avoir lieu, en supposant tous les hommes vertueux et justes. — Pitoyable raisonnement! comme si la haute sagesse du fils de Dieu n'eût pu trouver autrement le moyen de nous sauver. Il est vrai que Jésus-Christ paroît s'attendrir sur le malheur de Judas; qu'en conclure? Qu'il ait été l'instrument de la Providence qui nous a rachetés? La conséquence seroit absurde. — Mais on va plus loin : S'il eût été plus heureux pour Judas de n'être point né, pourquoi Dieu l'a-t-il laissé venir au monde, lui et tous ceux qui lui ressemblent? — Quoi! au lieu de condamner les méchants qui, toujours maîtres de ne l'être
Pag. 776. pas, l'ont été de leur plein gré, vous abandonnez la question pour vous en prendre à Dieu lui-même, dont vous allez interroger les œuvres et scruter les impénétrables secrets! Mais vous savez bien peut-être que l'on n'est point méchant malgré soi, par nécessité. Vous voudriez qu'il n'y eût eu au monde que des justes, afin qu'il n'y eût point

ni de châtiments ni de lieu de supplices pour punir les méchants. — Pourquoi les laisser vivre ? pourquoi, du moins, ne les pas anéantir au moment de leur naissance? — A quoi nous vous répondrons d'abord par ce mot de l'Apôtre : *O homme ! qui êtes-vous pour oser disputer avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi ?* Que s'il nous faut entrer en discussion, je ne craindrai pas d'affirmer qu'il est bien plus convenable à la sagesse divine de permettre un mélange qui sert à relever la vertu des uns par le contraste avec la conduite des autres. Par là, les méchants eux-mêmes deviennent profitables aux bons. Dieu punit les méchants, non pas dans ce sens qu'ils auront servi à faire éclater la vertu des bons, mais par cela seul qu'ils ont été méchants. Ils n'étoient pas nés tels; ils ne sont punis qu'en conséquence de leurs déréglements. Et, certes, quels châtiments ne méritent pas ceux qui, ayant sous les yeux de si excellents modèles de vertu, s'en sont éloignés pour s'abandonner au vice? Et de même que les bons ont droit à une double récompense, et pour avoir été bons, et pour s'être défendus de la contagion du vice; de même les méchants doivent s'attendre à être punis pour deux motifs, le premier pour n'avoir point voulu, comme les justes, s'attacher à la vertu, le second, pour avoir refusé de profiter de l'exemple que les justes leur donnoient... Rom. IX. 10.

Comme ils mangeoient, Jésus prit du pain, et l'ayant béni, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Pag. 781.

Et prenant le calice, ayant rendu grâces, il le leur donna en disant : Buvez-en tous.

Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés. (Vers. 26—28.)

Pag. 782. C'est au moment de sa passion que Jésus-Christ a institué le mystère de l'Eucharistie; pourquoi? Pour montrer par toute la suite de ses actions, que c'étoit lui-même qui avoit établi l'ancienne loi, et que tout ce qui s'y trouvoit contenu n'étoit que des ombres dont la loi nouvelle devoit donner l'éclaircissement.

Il rend grâces à Dieu, pour nous instruire dans quel sentiment de reconnoissance il faut célébrer ce saint mystère; pour nous apprendre que dans tous nos maux, nous devons rendre grâces à Dieu; pour exciter et affermir notre espérance; car si la pâque figurative avoit eu l'efficacité d'affranchir le peuple hébreu de la servitude où il gémissoit; la pâque véritable en aura plus encore pour racheter tout l'univers. Parce qu'un nouvel ordre de bienfaits va commencer pour le genre humain, il a réservé l'institution du sacrifice eucharistique au moment où la loi ancienne alloit être abrogée, et remplacée par la plus auguste immolation. *Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui va être livré pour la rémission des péchés.* Nous ne voyons point que les Apôtres aient été troublés à ces paroles; elles n'étoient plus nouvelles pour eux. C'est pourquoi Jésus-Christ ne s'arrête pas à confirmer par d'autres développements la vérité de ce qui leur avoit été dit à ce sujet; il appelle ce sang *le sang* de la nouvelle alliance, c'est-à-dire de la promesse de la loi nouvelle qui va leur être donnée; il en renouvelle ici la promesse; et c'est ce sang même qui doit être le sceau de la nouvelle alliance; car de même que la première étoit cimentée par le sang des animaux, de même la nouvelle doit être consacrée par le sang. Parce que le nouveau législateur est prêt à mourir; il laisse son testament, désignant avec précision l'objet de sa mort, à savoir la *rémission des péchés.* C'est ce qui manquoit à l'ancienne obla-

tion. *Faites ceci en mémoire de moi :* il ne doit donc plus Lxxi. 19.
être question des sacrifices antérieurs que comme de figures qui s'évanouissent au moment où la réalité paroît. Comme autrefois la pâque se célébroit en mémoire des prodiges opérés pour la délivrance d'Israël, ainsi la nouvelle pâque doit être célébrée et répétée en mémoire du nouveau libérateur. Le sang des victimes lévitiques couloit pour le salut des Pag. 783.
premiers-nés; le sang de la nouvelle alliance ne cessera de couler pour la rémission des péchés de tous. Moïse avoit dit : *Ceci vous servira d'une mémoire éternelle ;* ainsi Jésus- Exod. XII. 13.
Christ veut-il que son sacrifice soit célébré par ses dis- 14.
ciples, en perpétuité de son institution. Il ajoute :

J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous, c'est-à-dire de vous donner des choses nouvelles, d'instituer une pâque qui vous rendra spirituels. Pourquoi ce désir? Parce que c'étoit l'heure après laquelle son ardent amour pour les hommes soupiroit; l'heure où il va sauver le monde, fonder ses mystères; détruire, par sa mort, la tyrannie de la mort, impatient qu'il est de commencer l'œuvre de notre rédemption, et pour cela, de courir à la croix avant même qu'elle ne soit présente à ses regards.

Il boit le premier de ce calice, de peur qu'ils ne s'effrayassent de ses paroles : quoi ! du sang à boire ? de la chair à manger? comme s'en étoient scandalisés ceux des Joan. VI. 53.
Juifs à qui il avoit d'abord parlé de ce mystère, leur donnant l'exemple pour prévenir leurs délicatesses.

Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour auquel je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. (Vers. 29.)

Comme il avoit parlé de sa passion et de sa croix, il annonce maintenant sa résurrection qu'il appelle *le royaume de Dieu son père.* Après qu'il sera sorti du tombeau, ses

disciples le verront manger et boire; témoignage infaillible de sa vie nouvelle, à quoi les esprits les plus grossiers seront forcés de se rendre, et sans lequel on eût pu le prendre pour un fantôme. Aussi les Apôtres attesteront-ils
Act. x. 41. la vérité de sa résurrection, en disant : *Nous qui avons mangé et bu avec lui.* Pour éloigner donc de la pensée toute équivoque sur le fait de sa résurrection, et donner à l'affirmation de ses disciples le plus solide fondement, il leur fournit par ces paroles la preuve la plus décisive de son existence réelle : *Jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous.* A cette marque vous serez en droit de reconnoî-
Pag. 784. tre et de certifier que vous m'avez vu ressuscité, d'une manière en effet bien *nouvelle*, extraordinaire, toute miraculeuse, non plus dans une chair passible; mais immortelle et incorruptible, qui n'aura plus besoin sans doute d'être soutenue par la nourriture; mais qui n'en sera pas moins réelle, puisqu'elle prendra la nourriture.

Et ayant chanté le cantique, ils s'en allèrent sur la montagne des oliviers. (Vers. 30.)

Ayant chanté le cantique. Recueillez ces paroles, ô vous qui, ne cherchant dans la table, comme les animaux, que le plaisir de la table, en sortez sans rendre grâce à Dieu par le cantique de la reconnoissance. Recueillez-les, vous aussi qui, dans la célébration de nos saints mystères, n'attendez pas les dernières prières qui les terminent pour vous échapper du lieu saint. Jésus-Christ commence par rendre grâces avant le repas, pour nous avertir que c'est là pour nous aussi un devoir. Il finit de même, pour nous apprendre à l'imiter.

Mais pourquoi se rendre sur cette montagne que le traître Judas connoissoit si bien? Si ce n'est encore pour

montrer qu'il ne vouloit point se cacher, et qu'il se livroit de lui-même à la conjuration.

Là, s'adressant à ses disciples : *Je vous serai à tous en cette nuit une occasion de scandale*, il a allégué la prophétie : *Car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées* (Vers. 31.); afin de rappeler que s'il alloit à la mort, c'étoit pour obéir à la volonté de Dieu son père; que l'ancien Testament tout entier n'avoit été que la prédiction de l'avenir; que pas une des circonstances de sa passion n'avoit échappé à l'œil des prophètes. Celle-ci nous fait voir ce qu'étoient les Apôtres avant le crucifiement de Jésus Christ, et ce qu'ils ont été après. Ces mêmes hommes, si foibles, si aisément renversés auparavant, vous les verrez bientôt intrépides, inébranlables....

Zach. XIII. 7.

Pierre lui répondit : Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez jamais pour moi. (Vers. 33.)

Pag. 785.

Que dites-vous, ô Pierre! Le prophète annonce que *les brebis seront dispersées;* Jésus confirme l'oracle; et vous le démentez!... Au lieu de répondre humblement à son maître : Secourez-nous contre ce scandale, Pierre s'abandonne à une confiance présomptueuse, jusqu'à dire : *Quand tous les autres se scandaliseroient à cause de vous, pour moi, jamais.* Quand tous tomberoient, moi je resterai debout.

A quoi donc pensez-vous, ô téméraire Apôtre! quand Jésus avoit dit, parlant à tous : *Un de vous me trahira,* vous trembliez d'être le coupable; et bien que votre conscience ne vous accusât point, vous contraigniez un des douze à demander au maître qu'il s'expliquât; et maintenant qu'il déclare si expressément que tous sans nulle exception *seront scandalisés à cause de lui,* Pierre veut en

savoir plus que son maître ; Pierre s'inscrit en faux contre la parole de Jésus-Christ. D'où vient cette confiance ? D'un fond secret d'amour-propre et de complaisance pour lui-même. Débarrassé du poids de l'ignorance par la déclaration du traître, il ne croit plus avoir rien à craindre pour lui-même ; et s'abandonnant à une fausse sécurité, il s'érige en accusateur des autres : *Quand tous les autres seroient scandalisés à cause de vous, moi, je ne serai jamais scandalisé.* Peut-être se glissoit-il dans le cœur de cet Apôtre une certaine ambition et un secret orgueil. Cette foiblesse dominoit encore le cœur de tous les disciples ; nous en avons le témoignage dans la dispute qu'ils élevèrent durant la dernière cène elle-même, sur la question
Luc. XXII. 24. de savoir qui *d'entre eux étoit le plus grand.* Jésus-Christ, pour l'en guérir, permet, il ne commande pas, non, à Dieu ne plaise ! que Pierre le renie ; mais il retire sa grâce de lui, et nous donne à tous dans sa personne une leçon éclatante de notre foiblesse naturelle.

Cette présomptueuse confiance qui osoit donner le démenti à la parole du prophète, à celle de Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ la rabat en permettant le triple reniement de son Apôtre. Pierre ne veut pas croire à la prédiction : il croira du moins à l'expérience.

Ibid. 31. Ecoutez la réponse du Sauveur : Pierre, *J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille point.* Il lui fait entendre que sa chute sera plus considérable que celle des autres disciples ; qu'il a donc besoin d'un plus puissant secours. Pierre en effet péchoit doublement, d'abord pour refuser de croire à la parole de Jésus-Christ ; ensuite pour se croire valoir mieux que les autres. Ce n'est pas tout ; et sous ce nouveau rapport, la faute devenoit encore plus grave : il vouloit tout rapporter à ses seules forces. Pour appliquer à

tout un même remède, Jésus-Christ permettra qu'il tombe: et sans faire aucune mention des autres disciples, il borne à Pierre seul l'effet de sa prière : *Simon, Simon, Satan vous a demandé afin de vous cribler comme on crible le blé*, c'est-à-dire de vous tenter, de vous troubler, de vous confondre : *mais j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne manque point.* Pourquoi donc n'avoir pas étendu sa prière à tous, puisque le Démon n'a pas plus épargné les autres? C'est encore pour les motifs que je viens d'alléguer; parce que la faute de Pierre devant tirer à plus de conséquences, il lui falloit une assistance plus particulière. Jésus Christ ne dit pas : Je n'ai point permis au Démon de triompher de votre foi; il dit seulement, *j'ai prié*; il parle ici comme homme, avec l'humilité qui convient à la qualité de victime où il s'abaisse. C'est comme Dieu qu'il a fondé son Eglise sur la confession du même Apôtre; qu'il saura la maintenir contre tous les dangers, contre les coups de la mort; qu'il a donné à Pierre les clefs du ciel, qu'il l'a investi d'une si grande puissance; et si pour tout cela, il n'a point eu recours à la prière, c'est qu'il agissoit par sa pleine puissance. Etoit-il donc plus difficile de calmer le trouble d'un seul homme que d'assurer sur ce même homme l'indéfectibilité de son Eglise?

ibid. 31.

Pag. 786.

« Mais la prière de Jésus-Christ n'a point empêché que Pierre ne reniât son maître. » C'est que ce n'en étoit point là l'objet. Ce qu'elle demandoit, ce n'étoit pas qu'il ne reniât point, mais que sa foi ne défaillît point, ne fût pas entièrement renversée : et telle a été effectivement l'œuvre de cette prière. Délaissé à lui-même pour son orgueilleuse présomption, plein de confiance dans ses forces, au point qu'après que Jésus-Christ lui eut déclaré que *cette nuit même, avant que le coq chantât, il le renieroit jusqu'à trois fois*,

le téméraire Apôtre n'hésite pas à répondre : *Me fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas*, et que, selon la
Marc. XIV. 31. remarque de saint Marc, plus Jésus-Christ affirmoit, plus de son côté Pierre s'opiniâtroit. S'il a prouvé sa foiblesse par l'humiliation de sa chute, il n'a pas moins prouvé par la suite combien la grâce qui l'a relevé est toute puissante.

Ce n'est point là le langage qu'il tiendra désormais ; sur la demande faite par lui à Jésus-Christ après sa résurrec-
Luc. XXI. 21. tion : *Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il?* parlant de Jean l'évangéliste; quand son maître réprime sa curiosité, Pierre se renferme dans le silence. Une autre fois Jésus
Pag. 787. lui ayant dit : *Ce n'est pas à vous qu'il est donné de connoître l'heure ni le moment*, Pierre ne réplique rien. De même encore, lorsque dans sa vision mystérieuse, la voix
Act. X. 15. du ciel lui eut dit : *N'appelez plus impur ce que Dieu a purifié*, Pierre, bien qu'il n'entendît point encore le sens de ces paroles, n'en demande point l'explication. Tels furent les fruits heureux de sa chute. Auparavant il rapportoit tout à lui-même; désormais vous l'entendrez dire,
Ibid. III. 12. à l'occasion de la guérison du paralytique : *Pourquoi nous regardez-vous comme si nous avions fait marcher cet homme par notre propre force ou par notre puissance?* Leçon importante qui nous apprend que la volonté de l'homme ne lui suffit pas, et qu'elle a besoin d'être soutenue par la force d'en haut. Et de même que le secours du ciel ne nous profitera pas si notre volonté lui résiste, témoin la trahison de Judas persévéramment rebelle à toutes les impressions de la grâce qui lui parloit par la bouche de Jésus-Christ, de même la volonté n'empêche point la chute, si Dieu retire son secours, témoin l'exemple de saint Pierre. Il faut donc le concours de ces deux actions. Ce principe posé, je vous exhorte et vous supplie, mes frères, d'éviter à la fois et

de vous en reposer absolument sur l'aide du ciel, dans la pensée que vous n'ayez rien à faire pour votre salut, et d'attribuer à vos efforts une efficacité telle qu'ils vous dispensent de recourir à Dieu. Dieu veut que l'on agisse, que l'on s'évertue; il nous demande une coopération personnelle; mais il ne nous permet pas non plus une présomption qui rapporte à soi-même ce que l'on fait de bien. Par là il établit la balance entre tous les devoirs; il sépare de nos actions ce qui leur seroit préjudiciable, et ne nous laisse que ce qui peut être pour nous une source de mérites et de récompenses. Il a permis que le prince des Apôtres succombât pour faire servir sa chute elle-même à le rendre plus humble et plus fervent. Car, nous dit l'Évangile, *Celui à qui il a été plus pardonné, aimera aussi davantage* (1). Luc. VII. 49

Croyons à la parole de Dieu; croyons-y aveuglement, quelque répugnance que les sens et notre raison elle-même puissent opposer à ce qu'il nous dit. Que le témoignage de Dieu prévale sur le témoignage de nos sens et de notre intelligence, là surtout où il s'agit de mystères où la foi chrétienne ne s'arrête pas à ce qui paroît sous nos yeux, mais s'attache à la parole de Dieu. Cette parole ne peut nous tromper; nous sommes tous les jours dupes de nos sens. Puis donc que c'est Dieu qui a dit: *Ceci est mon corps*, croyons, croyons sans hésiter; suppléons par les lumières de la foi au témoignage des yeux. Jésus-Christ n'y donne rien aux sens; c'est à la foi à remplacer ce qui leur man- Matth. XXVI. 26.

(1) Voyez au vol. XII, pag. 363 et suiv. l'article *Eglise romaine. Chute de saint Pierre*. Nous invitons également à lire une page éloquente de Saurin, sur la réparation que l'Apôtre a faite de sa faute, *Serm. sur l'abnégation de saint Pierre*, tom. XI, pag. 147.

que. Dans l'administration du baptême, l'eau objet sensible, devient l'instrument d'un don spirituel; mais ce don lui-même, mais la grâce de la régénération qu'elle confère, l'esprit seul peut la saisir. Si vous étiez une intelligence spirituelle, indépendante d'un corps, Dieu vous eût fait ses dons indépendamment des organes du corps; mais parce qu'il a uni votre âme à des sens, il a voulu que des objets sensibles servissent d'intermédiaires à des grâces toutes spirituelles.

Combien n'en est-il pas en ce moment qui se disent: Je voudrois bien voir Notre Seigneur Jésus-Christ revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre! qu'avec joie je contemplerois son visage, toute sa personne, jusqu'aux vêtements, jusqu'à la chaussure qu'il portoit! Moi, je vous réponds: C'est lui, lui-même que vous avez sous les yeux; c'est lui que touchent vos mains, lui qui s'incorpore dans votre chair. Voilà bien plus que ses habits; c'est son être tout entier qu'il vous donne; ce n'est point seulement à vos regards qu'il vient s'offrir, il s'abandonne tout entier à vos attouchements; il est votre nourriture, il s'identifie à votre propre substance. Gardez-vous donc, qui
Pag. 788. que vous soyez, d'approcher de cette table sacrée avec dégoût, avec négligence; venez-y plein d'une sainte ardeur, brûlant des feux d'une vive charité. Les Juifs ne mangeoient l'agneau pascal que debout, le bâton à la main,
Exod. XII. 11. les pieds chaussés, en grande hâte, avec l'empressement de voyageurs qui alloient sortir de l'Egypte pour la terre de Palestine; vous, c'est au ciel que vous allez vous rendre. Combien donc ne sommes-nous pas obligés à plus de vigilance et de circonspection! Car, malheur à celui qui communieroit indignement; les plus terribles châtiments lui sont préparés. Quoi! vous ne pouvez sans indignation en-

tendre le récit de la trahison de Judas; vous ne pensez point sans frémissement au crime de ses bourreaux. Profanateur du corps et du sang de Jésus-Christ, vous vous rendriez coupable d'un crime égal, et bien plus grand encore. Ceux-là, quand il déchiroient impitoyablement sa chair adorable, ils ne le connoissoient pas. Vous, comblé de ses bienfaits, vous, quand vous le recevez dans une âme souillée, à la cruauté vous unissez l'ingratitude. Ce n'étoit pas assez pour son amour de s'être fait homme, d'avoir enduré pour nous les supplices de la flagellation et du crucifiement; il veut encore s'incorporer à notre chair, et non point simplement par la foi, mais réellement et substantiellement ne faire qu'une même chair avec nous.

Quelle ne doit donc pas être la pureté de celui qui s'approche de cet auguste sacrifice! Combien saintes doivent être et la main qui rompt ce pain devenu la chair d'un Dieu, et la bouche qui reçoit celui qui est tout amour, et la langue qui est teinte de ce sang redoutable! Pensez quel honneur pour vous, quel est le banquet où vous êtes admis. Ce que l'on vous y sert pour aliment, c'est celui que les Anges n'envisagent qu'en tremblant, écrasés sous le poids de la gloire qui jaillit de sa face; c'est lui qui devient votre nourriture, lui qui se convertit dans votre propre substance, lui qui devient une même chair avec vous. *Qui donc racontera les œuvres du Tout-Puissant? Qui publiera dignement toutes ses louanges?* Quel pasteur donna jamais son sang pour nourrir ses brebis? On voit des mères donner leurs enfants à d'autres nourrices. Bien loin d'imiter un tel exemple, Jésus-Christ nourrit les siens de son sang, et les unit intimement à sa propre substance.... Sachons correspondre à l'ardente charité de notre Dieu; ne dégénérons pas de la gloire à laquelle il nous élève. Avec quelle

Ps. cv. 2.

avidité ne voyez-vous pas les enfants se précipiter sur le sein de leurs nourrices, et sucer le lait de leurs mamelles! Telle et plus grande encore doit être l'ardeur de notre empressement à nous rendre au banquet sacré, à nous plonger dans cette source de vie; et que la plus sensible de nos douleurs soit d'être privés de cette nourriture céleste. La puissance des hommes n'est ici pour rien. Le même Dieu qui opéra dans l'institution eucharistique, opère encore aujourd'hui. Nous n'en sommes que les ministres; c'est le même Dieu qui sanctifie nos offrandes et en change les espèces. Loin donc de la table sainte tout Judas, tout cœur avare qui viendroit encore pour l'y trahir; loin, bien loin de sa présence tout ce qui n'est pas son disciple. Jésus-Christ, c'est lui-même qui le déclare, ne veut faire sa pâque qu'avec ses disciples; sur nos autels et dans le cénacle, c'est le même banquet, c'est le même Jésus-Christ.

Pag. 789.

Matth. xxvi. 17.

Jésus-Christ ne quitta le cénacle que pour se rendre au mont des Oliviers, et nous aussi, au sortir de la table sainte, allons trouver les pauvres. Les pauvres sont des oliviers plantés dans la maison du Seigneur. L'aumône déposée dans leurs mains répandra sa bienfaisante onction sur nos derniers moments.

Fuyez donc, encore une fois, fuyez loin de la table sainte, cœurs durs, âmes vindicatives, emportées, souillées par quelqu'impureté que ce soit. Ces paroles s'adressent, non pas seulement à ceux qui viendroient y participer, mais à ceux qui en sont les dispensateurs. Combien n'est-il pas nécessaire que vous en soyez bien pénétrés pour vous faire un devoir de ne distribuer le pain sacré qu'avec la plus sévère circonspection! Malheur à vous-mêmes, si vous alliez admettre au banquet redoutable ceux que vous sauriez en être indignes; car il vous sera demandé compte de

leur sang, quel que pût être leur rang et leur dignité, magistrats, consuls, empereurs, n'importe : repoussez-les, écartez-les, vous en avez le droit. Vous êtes préposés à la garde d'une source d'eau vive, que vous devez conserver pure au troupeau fidèle; y laisseriez-vous pénétrer des animaux immondes qui voudroient s'y plonger, pour la troubler et la corrompre? Que dis-je une source d'eau vive? C'est une source d'un sang et d'un esprit sacré : et vous verriez s'y introduire des hommes chargés de crimes pour l'infecter de leurs iniquités, vous les verriez sans vous indigner, sans les chasser? Criminelle indifférence qui vous attireroit les plus sévères châtiments! Dieu ne vous a conféré l'honneur du sacerdoce qu'à la charge de discerner ceux qui sont dignes ou non de la participation à nos mystères. C'est en cela que consiste votre dignité, votre royal privilége, et non pas à étaler dans l'enceinte de nos édifices religieux une tunique éclatante de blancheur.

Vous me direz : Pour cela, il faudroit les connoître. Aussi ne parlé-je pas de ceux que vous ignorez; mais seulement de ceux que vous connoissez. Ecoutez une parole qui me pénètre moi-même d'horreur et d'effroi. Ce seroit un moindre scandale de voir aux pieds de l'autel eucharistique des possédés du Démon, que d'y rencontrer de ces pécheurs publics dont saint Paul a dit *qu'ils foulent aux pieds Jésus-Christ, qu'ils tiennent pour impur le sang de son alliance, et qu'ils font outrage à la grâce de son Esprit Saint.* Le possédé ne sera point puni de Dieu pour avoir été tourmenté par le Démon; mais celui qui communie indignement sera condamné à des supplices éternels. Vous communiez comme Judas : tremblez d'être puni comme lui. L'assemblée des fidèles est aussi le corps de Jésus-Christ. Ministre des saints mystères, prenez garde d'ir-

Hebr. x. 28.

Pag. 790.

riter le Seigneur, en négligeant de purger ce corps; ne présentez pas une épée tranchante au lieu d'une viande salutaire. Que si quelqu'un osoit s'en approcher indignement, nul respect humain, rejetez-le. Il vaut mieux craindre Dieu que les hommes. Vous craignez les hommes, insensé! Celui même que vous craignez se jouera de vous; craignez le Seigneur; les hommes eux-mêmes vous en estimeront davantage.

Vous avez peur de vous compromettre avec ce pécheur public; nommez-le moi, et je saurai bien l'empêcher de se porter à cet excès d'audace. Il faudroit m'immoler moi-même, avant d'obtenir de moi que le corps du Seigneur soit livré à ce traître; l'on verroit couler tout mon sang plutôt que de me voir donner ce sang sacré à d'autres qu'à ceux qui m'en paroissent dignes.

Que si, malgré toutes les précautions, l'on vous trompe, ce n'est plus votre faute. Seulement, appliquons-nous à bien connoître ceux qui nous sont dénoncés par le scandale de leur vie; et Dieu saura bien nous faire connoître aussi les autres. Mais à quoi serviroit-il qu'il nous découvrît ceux qui seroient dans des crimes cachés, si nous recevions indifféremment ceux qui vivroient dans des crimes publics.... Le moyen de multiplier les bonnes communions, c'est de prévenir les mauvaises.

Après cela, Jésus vint dans un lieu appelé Gethsemané, et dit à ses disciples : Asseyez-vous là pendant que je m'en irai ici près, pour prier.

Puis, prenant avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença d'être saisi de tristesse, et d'avoir le cœur pressé d'une extrême affliction. (Vers. 36, 37.)

« Quel en étoit le sujet? Comme Dieu, il est inaccessible aux impressions de la souffrance; comme homme, il

veut porter nos crimes et nos châtiments, tous ceux qui sont dus au péché. C'est le péché qui le plonge dans cette amertume. Le péché! quoi donc, n'est-il pas la justice, l'innocence même? Oui, mais le courroux céleste a transporté sur lui le péché de tous les hommes, et sur le mont des Oliviers, il commence à l'expier par l'amertume de la contrition qui le pénètre. Ah! mes frères, s'écrie saint Chrysostôme, voilà le grand désordre que nous aimons à vous reprocher, et pour lequel nous devons éternellement pleurer sur nous. Un Dieu se trouble à la vue de notre péché, et nous sommes tranquilles! Un Dieu s'en afflige, et nous nous en consolons! Un Dieu est humilié, et nous marchons la tête levée! Un Dieu en sue jusqu'à l'effusion de son sang, et nous n'en versons pas une larme! c'est ce qui doit nous épouvanter. Nous péchons, et bien loin d'en être tristes jusqu'à la mort, peut-être, après le péché, insultons-nous encore à la justice et à la Providence de notre Dieu, et disons-nous intérieurement comme l'impie : *J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux* (*)? » Eccli. v. 4.

Et alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. (Vers. 38.)

Ces trois disciples que Jésus-Christ emmène avec lui, étoient les mêmes qui avoient été témoins de sa transfiguration. Il les choisit de préférence aux autres qui n'avoient pas ce motif, pour soutenir leur courage contre le spectacle de ses humiliations et de ses souffrances.

Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon père, s'il est possible, faites que ce calice passe et s'éloigne de moi; néanmoins, que ce que vous voulez soit fait, et non pas ce que je veux.

*) Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, p. 121.

Ensuite, étant venu vers ses disciples, et les ayant trouvés qui dormoient, il dit à Pierre : Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ?

Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est foible. (Vers 39—41.)

Pag. 791. Pourquoi s'adresse-t-il plus particulièrement à Pierre ? Pour le mettre en opposition avec lui-même. Tant de tiédeur, après tant de protestations ! Il ne peut veiller une heure avec son maître ; et il parloit de mourir avec lui !

Mais parce que tous les autres avoient fait les mêmes promesses que lui, il leur donne à tous le même avertissement : *Veillez et priez afin que vous ne tombiez pas dans la tentation.* Vous auriez beau vouloir mourir pour moi, comme vous me le promettiez : vaine résolution, si Dieu ne la seconde. Pourquoi ? C'est, ajoute-t-il en adoucissant le reproche, et rejetant la faute sur la foiblesse de notre nature, c'est que *l'esprit est prompt et la chair est foible.* Les promesses ne coûtent pas; mais les répugnances de la nature deviennent plus fortes, si la grâce n'en triomphe.

Il s'en alla donc prier encore une fois, en disant : Mon père, si ce calice ne peut passer, sans que je le boive, que votre volonté soit faite. (Vers. 42.) Pour nous apprendre qu'il faut s'attacher fortement à ce que Dieu veut, s'y conformer aveuglement, et le lui demander. En conséquence, bien loin de fuir, c'est lui qui va au-devant de ses ennemis.

[Qu'est-ce à dire, *s'il est possible ? Mon Père, éloignez de moi* cette croix? Peut-il ignorer si la chose est possible ou
Joan x. 2. non? Quoi ! cette intelligence sans bornes, *qui connoît son Père aussi-bien que le Père connoît son Fils*, ainsi qu'il

le déclare lui-même en termes exprès, auroit pu être dans l'ignorance sur ce point? Lui étoit-il plus difficile d'avoir le secret de ses souffrances, que la profonde connoissance réservée à lui seul de l'Essence divine? Il auroit ignoré ce qu'avoient su ses prophètes? car, ils avoient clairement prédit qu'il falloit, qu'il étoit inévitable qu'il souffrît. Ils en avoient développé toutes les circonstances. Et de même qu'il est impossible qu'une chose qui a été faite ne l'ait pas été, il ne l'étoit pas moins qu'une chose ainsi prédite, n'arrivât pas. Ils en avoient parlé comme de choses déjà faites, en sorte que des événements encore déposés dans l'avenir, ont sous leur plume la certitude et l'évidence d'événements déjà passés. Ils ont vu et son sanglant sacrifice, et ses causes, et ses bienfaits, le disciple perfide qui l'a trahi, le tribunal inique qui l'a condamné; ils l'ont vu mis dans le sépulcre, ressuscité, monté aux cieux. Et celui de qui ils tiennent leur mission, et avec elle l'ordre de publier ce qu'ils ont vu, auroit été le seul à l'ignorer? Y a-t-il à cela la moindre vraisemblance? Il faudroit de plus supposer encore, non pas seulement qu'il ait ignoré ce qu'il alloit souffrir, mais qu'il ait eu la volonté de s'y soustraire, et pourtant, quand Pierre lui avoit dit : *Non Seigneur, il n'en sera pas ainsi*, vous l'avez entendu lui répondre avec la plus grande véhémence : *Retirez-vous de moi, Satan, vous m'êtes à scandale, parce que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, mais celles du monde;* et cela après qu'il venoit de l'appeler *bienheureux*, qu'il lui avoit donné les clefs du royaume des cieux! Devient-il présumable qu'après un tel langage, il ait eu l'intention de repousser ses souffrances? Il se présente lui-même sous l'image du bon pasteur; il prononce que la marque à laquelle se reconnoît le bon pasteur, c'est *qu'il donne sa vie pour ses brebis;* il va plus loin, et ajoute : Matth. xvi. 22 et suiv. *Ibid.* 17. Joann. x. 11.

Ibid. 12. *Le mercenaire qui n'est pas le pasteur voit le loup venir*, et il laisse là le troupeau, et s'enfuit. Si donc le caractère du bon pasteur est de donner sa vie pour ses brebis, et celui du mercenaire de ne vouloir pas exposer sa vie; comment démen-
Ibid. x. 28. tiroit-il son propre langage? Il a dit : *C'est de moi-même que je quitte la vie, c'est pour cela que mon père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre.* Mais si vous la quittez de vous-même, pourquoi supplier ailleurs qu'on ne la lui ôte pas? Pourquoi se vanter que son Père l'aime précisément à cause de cela? Il n'y a pas long-temps qu'il
Ibid. XVII. 1. disoit à Dieu son Père : *Mon Père! voici que l'heure approche* (l'heure de sa passion), *glorifiez votre Fils;* et qu'entend-il par cette gloire? Sa croix par laquelle seule Dieu pouvoit être réconcilié avec les hommes, et les grâces de l'Esprit Saint se répandre sur la terre. Aujourd'hui que le moment en est venu, il ne le voudroit plus? mais s'il en étoit ainsi, qui l'y contraignoit? Quelle nécessité y avoit-il d'y courir? Pourquoi tant désirer de boire ce calice, ainsi
Luc. XXII. 15. qu'il s'en étoit exprimé par ces paroles : *J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous*, la veille du jour où en effet il doit en épuiser jusqu'à la lie? Lui étoit-il si difficile d'empêcher l'exécution du complot tramé par ses ennemis? Il est le premier à courir au-devant. A son seul aspect, ils seront aveuglés, renversés par une seule parole de sa bouche. Ne pouvoit-il pas échapper de leurs mains? Preuve que c'est lui-même qui s'est livré, qu'il l'a fait volontairement, sans nécessité autre que celle du choix qu'il en avoit fait. Ce n'étoit point assurément le pouvoir qui lui manquoit; car vous l'allez voir plus puissant, plus formidable sur sa croix, et au sein de la mort elle-même, qu'il ne s'étoit fait voir jusques-là; opérer les plus éclatantes merveilles, faire reculer le soleil, trembler la terre, fendre les

rochers, déchirer le voile du temple, forcer Judas à reconnoître son innocence, et ressusciter des morts. Pourquoi donc enfin paroît il se refuser aux souffrances de sa passion? Parce qu'étant homme sujet à toutes les infirmités de notre nature, il permet à sa chair d'éprouver l'impression de la crainte et de la tristesse, comme il s'étoit soumis aux foiblesses de la faim, de la soif, du sommeil, de la fatigue. Parce qu'il veut nous apprendre par son propre exemple à ne pas nous exposer de nous-mêmes à la tentation; à nous conformer à la volonté de Dieu, à accepter de sa main les croix qu'il nous envoie, quelles que puissent être les répugnances de la chair, et à lui dire: *Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne* (*).]

[*S'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi: toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* Est-ce qu'il a peur de la mort? est-ce qu'il voit avec regret arriver l'heure de sa passion, lui qui a dit *qu'il falloit que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il mourût, qu'il fût enseveli, et qu'il ressuscitât le troisième jour;* lui qui avoit dit: *Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois jours;* et encore: *Il dépend de moi de laisser ma vie et de la reprendre: personne n'a le pouvoir de m'en dépouiller; c'est de moi-même que je la quitte, et je la reprends à volonté.* Et, quand son Apôtre, après l'avoir confessé le Christ, fils du Dieu vivant, lui eut témoigné qu'il lui paroissoit peu convenable qu'il souffrît, il avoit répondu avec chaleur :

Marc. VIII. 31. Jean. II. 19. *Ibid.* X. 18.

(*) *In illud: Pater, si possibile est,* tom. III Bened., pag. 18—24; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 114—125 (en substance); Bossuet, *Passion de N. S. J.-C., Serm.*, tom. VII, pag. 328—330; Bourdaloue, *Exhortation sur la prière de Jésus-Christ au jardin des olives., Exhortat.*, tom I, pag 312 et suiv.

Marc VIII, 33. *Retire-toi de moi, Satan ; tu m'es une pierre d'achoppement, parce que tu ne goûtes pas les choses de Dieu, mais les choses des hommes.* Lui enfin qui avoit envoyé ses prophètes prédire ses souffrances (*).]

Il parloit encore, lorsque Judas, un des douze, arriva,
Pag. 792. *et avec lui une grande troupe de gens armés d'épées et de bâtons, qui avoient été envoyés par les princes des prêtres et par les sénateurs du peuple juif.* (Vers. 47.)

Judas, un des douze. L'évangéliste n'hésite pas à le nommer, il l'appelle encore *un des douze. Avec des épées et des bâtons.* Quelles armes pour des prêtres!

Or, celui qui le trahissoit leur avoit donné ce signal : Celui que je baiserai, c'est celui que vous cherchez ; saisissez-vous-en. (Vers. 48.) Juste ciel ! quelle noirceur ! quelle monstrueuse scélératesse dans l'âme du perfide ! De quels yeux pouvoit-il donc envisager son maître ! quelle bouche
Pag. 793. osa-t-il imprimer sur son visage? Malheureux disciple ! quels sont tes projets ? quel horrible complot ! Et quel signal donnes-tu pour ton infâme trahison ? un baiser ! Parce qu'il connoît bien Jésus-Christ pour le cœur le plus sensible, le plus affectueux, c'est là ce qui l'enhardit à le trahir ! Misérable ! Son crime n'en devient que plus atroce et plus impardonnable. Un signal pour le reconnoître ! Il savoit bien que son maître eût pu, s'il l'eût voulu, passer à travers ses ennemis, comme il l'avoit fait tant de fois, et que s'il va se laisser prendre, c'est qu'il le voudra bien. En effet, pour signaler sa puissance, Jésus-Christ a répandu sur leurs yeux des ténèbres qui les empêchent de le reconnoître. *Que cherchez-vous ?* leur demande-t-il. Il est sous leurs yeux ; ils ne manquent pas de flambeaux pour les éclairer dans l'obscurité. Judas, au milieu d'eux, les

(*) *De sanct. Trinit.*. Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 196, 197.

conduit près de sa personne, et ils le cherchent encore ; il faut qu'il se déclare lui-même : *Je suis celui que vous cherchez ;* et cependant il fait de nouvelles tentatives pour ramener le traître. *Judas !* lui dit-il, dans saint Luc, *vous embrassez le Fils de l'homme pour le trahir :* jusqu'à ce que, voyant tous ses efforts inutiles, il dessille les yeux de ceux qui le cherchoient, et se livre entre leurs mains. Luc. xxii. 48.

En même temps ils s'avancèrent, mirent la main sur Jésus, et se saisirent de lui. Pag. 797.

Alors un de ceux qui étoient avec Jésus, mettant l'épée à la main et frappant un des gens du grand-prêtre, lui coupa l'oreille.

Jésus lui dit : Remettez votre épée dans son lieu ; car tous ceux qui prendront l'épée, périront par l'épée. (Vers. 50, 51, 52.)

Saint Jean attribue cette action à saint Pierre, dont on peut en effet reconnoître ici le zèle accoutumé pour son maître. Que si l'on demande pourquoi les disciples de Jésus avoient en ce moment des épées, c'est qu'il leur en avoit fallu pour la célébration de la Pâque ; et ils les portoient encore, sur le bruit des dangers que leur maître alloit courir. Mais l'usage que celui-ci en fait, lui attire de la part de Jésus-Christ une sévère réprimande, et donne au Sauveur une occasion nouvelle de signaler sa douceur et sa puissance. Il guérit aussitôt celui qui est blessé, et, s'adressant au disciple : *Remettez votre épée dans le fourreau.* Celui-ci obéit sans répliquer une parole. Jésus-Christ ne veut point d'un secours humain. *Croyez-vous que je ne puisse prier mon Père, et que, si je l'en avois prié, il ne m'envoyât pas ici plus de douze légions d'Anges ?* (V. 52, 53.) Il priera donc Dieu son père, non pour perdre encore ceux qui le persécutent, mais pour les sauver. S'il a suffi Joan. xviii. 10. Pag. 798.

IV. Reg. XIX. 35. autrefois d'un seul Ange pour exterminer une armée entière de cent quatre-vingt-cinq mille combattants, que ne pourroient pas des légions nombreuses d'Anges contre une poignée d'hommes ? S'ils ne se montrent pas, c'est que les divines Écritures en ont ordonné ainsi : *Comment s'accompliroient les Écritures, qui marquent que cela doit se faire ainsi?* (Vers. 54.) Puisque tel est l'ordre du Ciel, pourquoi voudriez-vous vous y opposer ?

S'adressant à ses ennemis : *Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons pour me prendre ; j'étois tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point pris.* (Vers. 53.) Pourquoi ? Parce qu'ils n'avoient de pouvoir sur sa personne qu'autant qu'il veut bien leur en donner. Les prodiges qu'il opère à ce moment le leur prouvoient assez. D'une seule parole il renverse leur cohorte; il guérit la plaie de celui qui a été blessé ; l'autorité de ses paroles se montre avec autant d'éclat que celle de ses miracles. Il rappelle ses prédications plutôt que ses miracles eux-mêmes : *J'étois tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple*, joignant la plus sublime modestie à la plus haute puissance. Au lieu de venir dans ce lieu écarté, ne pouvoit-il pas se renfermer dans ce temple, où il eût été protégé par la faveur du peuple, qui venoit l'y entendre avec empressement? Falloit-il donc tout cet appareil militaire pour prendre un homme qui se livroit de lui-même? Et en s'offrant ainsi volontairement, il manifeste qu'il a avec Dieu son père une même volonté, puisqu'il accomplit les Écritures que Dieu a dictées.

Alors ses disciples l'abandonnant, s'enfuirent tous. (Vers. 56.) Ils n'avoient pas fui quand on est venu s'emparer de sa personne ; ils ne fuient qu'après l'avoir entendu

déclarer que tout ce qui se fait, n'arrive que conformément aux Écritures, et que toute résistance seroit vaine.

Pendant qu'on l'emmenoit chez Caïphe, *Pierre suivoit de loin, et entra dans la cour de la maison du grand-prêtre, pour voir la fin de tout ceci.* (Vers. 58.)

Pierre donnoit du moins quelques marques de courage, en allant à sa suite jusque dans la maison du grand-prêtre. Jean s'y rencontra aussi; mais il en étoit connu.

On se rend chez Caïphe, grand-prêtre pour cette année, afin de n'agir que par son avis; toutefois pour exécuter plutôt que pour délibérer : le projet étoit arrêté d'avance. Cependant que devient la célébration de la Pâque? Ce Pag. 300.
n'étoit pas Jésus-Christ qui en avoit transgressé le devoir, puisqu'il venoit d'en observer la cérémonie légale. Mais ces hommes, accoutumés à violer toutes les lois, renvoient à d'autres temps l'observation de la fête : *Lorsque le matin fut venu, ils n'entrèrent pas dans le prétoire*, dit saint Jean, *afin qu'ils ne fussent point impurs, et qu'ils pussent manger la Pâque;* ils ne s'occupent que du soin de consommer leur exécrable dessein.

En conséquence, ils font à la hâte quelques informations, pour se donner l'air d'un jugement dans les formes. Ils appellent des témoins qui se contredisent; le désordre et l'agitation qui règnent dans l'assemblée font bien voir qu'il n'y a là qu'un fantôme de tribunal.

Deux faux témoins se présentèrent qui dirent : Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu, et le rebâtir en trois jours. (V. 61.) Jésus-Christ n'avoit point dit : *Je détruirai*, mais *détruisez : solvite.* Il ne parloit point du temple de Jérusalem, mais du temple de son corps, qu'il devoit effectivement rétablir trois jours après. Que fait à cela le grand-prêtre? Ne cherchant qu'un prétexte contre l'accusé : *Vous*

ne répondez rien, dit-il, *à ce que ces témoins déposent contre vous.* (Vers. 62.)

Mais Jésus demeuroit dans le silence. (Vers. 63.) Que faire autre chose dans une assemblée où il n'y avoit pas l'ombre de justice, et qui n'étoit réellement qu'une assemblée de brigands ?

Le grand-prêtre poursuit : *Je vous adjure par le Dieu vivant, dites-nous si vous êtes le Christ, Fils de Dieu. Jésus répondit : Vous l'avez dit : mais je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté de Dieu, venir dans les nuées du ciel.*

Le grand-prêtre entendant ces paroles déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé. Qu'avons-nous plus besoin de témoins ? Vous venez d'entendre son blasphème. (V. 64, 65.)

Par cette feinte indignation, il veut faire passer Jésus-Christ pour criminel de lèse majesté divine. L'épouvante
Act. VII. 56. passe dans tous les cœurs. Ainsi feront-ils lors du martyre de saint Etienne ; ils se boucheront les oreilles pour ne pas entendre ce qu'ils appellent des blasphèmes. En quoi donc Jésus-Christ avoit-il blasphémé? ne l'avoient-ils pas en-
Luc. XX. 42. tendu déjà s'appliquer à lui-même, et dire en pleine assemblée ces paroles du psaume : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, asseyez-vous à ma droite?* Et l'explication qu'il en avoit faite, les avoit tellement confondus, qu'ils n'avoient eu rien à lui répondre, et qu'ils n'avoient plus osé le contredire. Sur quoi donc pouvoit porter un tel reproche? Jésus s'étoit appelé le Christ : et jusqu'au dernier moment, il ne cessera de se faire reconnoître dans cette qualité, de déclarer qu'il étoit assis à la droite de Dieu son père, qu'il reviendroit un jour sur la terre pour juger tous les hommes, et qu'il est dans une parfaite conformité avec Dieu.

Caïphe ayant déchiré ses vêtements, s'adresse au peu-

ple : *Que vous en semble* (V. 66), demande-t-il? Il évite de prononcer lui-même l'arrêt; il se contente d'exposer le prétendu crime, et laisse aux autres l'énoncé de la peine. Le perfide savoit bien que si l'affaire étoit bien examinée à fond, il en sortiroit une conviction intime de l'innocence de Jésus; mais c'est d'eux-mêmes qu'il veut en obtenir la condamnation, et il la prépare par ces artificieuses paroles, qui n'admettoient plus de grâce : *Vous venez d'entendre vous-mêmes son blasphème.* Aussi s'écrie-t-on : *Il est coupable de mort.* (V. 66.) Par là, ils se rendent eux-mêmes à la fois accusateurs, témoins et juges.

On pourroit s'étonner qu'ils ne l'aient pas accusé plutôt d'avoir violé le sabbat. C'est que Jésus-Christ leur avoit fréquemment fermé la bouche à ce sujet; c'est que la passion trouvoit assez de quoi se satisfaire dans le présent, sans remonter vers le passé. Aussi Caïphe n'en veut-il pas davantage. En déchirant ses habits en présence de tout ce peuple, il excite tous ses ressentiments ; et comme si l'accusé eût été condamné légalement, parce que l'arrêt a été porté, il le renvoie à Pilate. Tout est dit par ce seul mot: *Il est coupable de mort.* En présence de Pilate, ils n'auront rien de plus à allégner. *Si ce n'étoit pas un méchant homme, nous ne vous l'aurions pas livré.* Supposant par le vague de cette accusation qu'il s'étoit rendu coupable de crimes publics et notoires (1). Joan. xviii. 30.

Mais pourquoi plutôt ne pas le faire mourir secrètement? — Ils avoient plus d'intérêt à flétrir sa mémoire. Il falloit opposer l'ignominie d'un supplice public à l'éclat de ses prédications et de ses miracles. Jésus-Christ les laisse faire; et leur iniquité même servira au triomphe de

(1) Voy. Massillon, *Serm. du vendredi saint*, tom. IV, pag. 321.

la vérité. Sa mort manifestée à tous les yeux trompera l'attente des Juifs. Ils espéroient que la publicité de l'exécution le couvriroit d'ignominie; ils n'ont fait que travailler à sa gloire. Et comme en disant : mettons-le à
Joan. xi. 48. mort pour empêcher que les Romains ne viennent et ne détruisent notre ville, ils ont appelé et la vengeance des Romains et la destruction de leur ville : ainsi en le crucifiant dans le dessein de le diffamer, ils n'ont réussi qu'à le faire adorer par toute la terre.

Pilate leur dit : *Prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon votre loi.* Les Juifs ne veulent plus de ce privilége : il faut que Jésus soit condamné comme un pervers, comme un tyran, comme un malfaiteur et un séditieux ; qu'il soit crucifié entre deux voleurs : *N'écrivez pas que c'est le roi des Juifs, mais bien qu'il s'est dit être le roi des Juifs.* Tous leurs emportements n'auront d'autre effet que de constater leur déicide, et de les rendre à jamais inexcusables. Ils se
Pag. 802. vantoient d'avoir triomphé de Jésus-Christ : c'est Jésus-Christ qui a triomphé d'eux, en faisant tourner à sa propre gloire l'ignominie de son supplice.

Aussitôt on lui cracha au visage ; on le frappa à coups de poing, et d'autres lui donnèrent des soufflets,

En disant : Christ, prophétise-nous qui t'a frappé. (V. 67. 68.) Jésus-Christ endure ces outrages sans se plaindre.

« Comme législateur de la loi nouvelle, Jésus-Christ s'étoit déclaré dans ses divines instructions contre tout esprit de vengeance. Mais, dit saint Chrysostôme, cela ne suffisoit pas, il falloit pourvoir à la sûreté de ce commandement, et mettre ce précepte à couvert de tous les stratagèmes et de toutes les subtilités dont la passion des hommes se sert pour en éluder l'obligation et la pratique ; car il n'est pas croyable, ajoute ce saint docteur, combien

de ruses et combien d'artifices l'amour-propre sait là-dessus imaginer; tantôt nous persuadant qu'on nous fait injure, lorsque ce n'est qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque chose de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoisonnant; tantôt pour colorer nos vengeances, nous les déguisant sous le masque de zèle et d'équité, nous les proposant comme permises, comme raisonnables, comme saintes; nous fournissant des prétextes pour les exciter, des autorités pour s'y confirmer, mille adoucissements pour les pallier. Il étoit, dis-je, nécessaire de renverser tout cela, et parce que pour le renverser et l'anéantir, il étoit d'une égale importance d'ôter à l'homme la liberté de son raisonnement, parce que s'il y a chose pernicieuse et trompeuse, c'est le raisonnement d'un esprit piqué et animé, parce qu'il n'y a que la passion alors qui raisonne, et que rien n'est plus faux ni plus outré que le raisonnement de la passion; il falloit que Jésus-Christ, fils de Dieu, fortifiât sa loi d'une conviction qui fût au-dessus de tout le raisonnement humain. Or cette conviction sans replique, poursuit saint Chrysostôme, est son exemple (1) ».

L'héroïque patience de Jésus figurée par celle du patriarche Joseph.

Pourquoi ces brutales fureurs, pourquoi ces cruels ou- Pag. 803.
trages contre un homme qu'ils vont mettre à mort? La cruauté de ce peuple ne tenoit plus nulle mesure. Tout ce que l'insulte et la violence ont de plus barbare est épuisé contre la personne adorable du Sauveur. Tels que des chasseurs, maîtres enfin de leur proie (2), ils s'aban-

(1) Bourdaloue, *sur le soufflet donné à Jésus-Christ*, *Exhortat.*, tom. I, pag. 396; Chrysost., tom. VII, pag. 763, 802, 821.

(2) « Saint Jean Chrysostôme dit que les Juifs en usèrent en cela comme

donnent à leur joie féroce; c'est pour eux une fête de se plonger dans son sang, de déchirer ses membres palpitants, de s'enivrer du spectacle de ses douleurs. Mais admirons ici tout à la fois et l'ingénuité des disciples qui nous transmettent sans nul déguisement ces particularités, en apparence si humiliantes pour la gloire de leur maître, et mieux encore l'extrême douceur du maître qui consent à endurer tant d'outrages : c'est pour nous qu'il les souffre : maître du ciel et de la terre, il se laisse ainsi traiter par les derniers des hommes, et met sa gloire à nous témoigner son amour, en souffrant pour nous. Quel contraste ! d'un côté la plus inaltérable résignation, de l'autre la plus furieuse barbarie, tant dans les paroles que dans les actions!

Le prophète Isaïe en avoit tracé le tableau dans ces ter-
Isa. LIII. 3. mes : *Il s'est élevé devant le Seigneur comme un foible arbrisseau, et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche ; il a été sans beauté et sans eclat ; nous l'avons vu, et il n'avoit rien qui attirât nos regards. Il nous a paru méprisable, le dernier des hommes, un homme de douleurs* (1). Imaginez rien d'égal à ces insultes : ils couvrent de crachats infâmes ce visage auguste, en présence de qui les flots de la mer avoient reculé, et le soleil va dans un moment voiler ses rayons; ils l'accablent de coups; la tête n'est pas

des chasseurs qui, ayant enfin trouvé la biche qu'ils poursuivoient, ne se contentent pas de la prendre, ni de la faire simplement mourir, mais qui se font un plaisir de la fatiguer, de la tourmenter, de lâcher tous les chiens sur elle, de la faire fouler et déchirer toute vive. » (La Colombière, *Serm. du vendredi saint*, tom. I, pag. 284.)

(1) Développé par Bourdaloue, *Passion*, *Carême*, tom. III, pag. 244, d'après saint Jean Chrysostôme. Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. VII, pag. 343, 344.

épargnée; leur rage s'abandonne aux transports les plus effrénés. Les railleries cruelles se mêlent aux plus féroces traitements ; on se joue de sa personne comme d'un roi de théâtre : *Christ, prophétise-nous qui est-ce qui t'a frappé.* Ils savoient bien qu'on le donnoit pour un prophète. Saint Marc ajoute cette circonstance qu'on lui avoit jeté un voile sur le visage, le traitant comme un de ces infâmes malfaiteurs, indignes de voir le jour, livré ainsi aux insultes des plus vils esclaves. Marc. XIV, 65.

Arrêtons souvent nos regards, je vous en conjure, sur ces tristes images; aimons à nous entretenir dans les sentiments de piété qu'elles inspirent; imprimons-les fortement dans nos cœurs. Ce sont là nos titres de gloire; elles font ma joie et mon espérance. J'admire moins encore Jésus, quand je le vois ressusciter des morts, que quand je le considère dans ses extrêmes souffrances (1) : saint Paul en fait l'objet de ses continuelles méditations. Sans cesse et sa croix et sa mort, et ses souffrances et ses ignominies, sont présents à la pensée de l'Apôtre. Tantôt vous l'entendez dire : *Allons à lui, en portant son opprobre*; tantôt *: Jetons les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, au lieu de la joie qu'il pouvoit goûter, a souffert la croix, méprisant l'ignominie.* Hebr. XIII, 13.

Pierre cependant étoit assis dehors dans la cour, et une servante vint à lui qui lui dit : Vous étiez aussi avec Jésus le galiléen.

Mais il le nia devant tous jusqu'à trois fois, en disant : Je ne sais ce que vous dites. En même temps, le coq chanta, et Pierre se souvint de la parole que Jésus lui avoit dite :

(1) Développé par Bourdaloue, citant saint Chrysostôme, *Mystères*, tom. I, pag. 269, et par tous les prédicateurs.

Pag. 805. *Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois; et étant sorti de ce lieu là, il pleura amèrement.* (Vers. 71-75.)

Conduite étrange ! Au moment où on étoit venu saisir son maître, on l'avoit vu, plein d'ardeur, tirer l'épée et en frapper un des serviteurs du grand-prêtre ; et ici, qu'on l'accable d'outrages, bien loin de s'en indigner, de voler à sa défense, il le renie (1). Dans l'épouvante qui le saisit, une misérable servante le déconcerte et l'abat. Ce n'est pas une fois ni deux, mais jusqu'à trois qu'il renie son maître ; et cela, en si peu de temps, non pas en présence du tribunal, mais dehors.

Luc. xxii. 60. On peut inférer du récit de saint Luc, que saint Pierre ne reconnut point sa faute immédiatement après l'avoir commise, pas même aussitôt après le chant du coq, mais seulement après que Jésus-Christ eut jeté sur lui le regard Marc. xiv. 68. qui le fit rentrer en lui-même. Saint Marc ajoute ces circonstances importantes, que sans doute il avoit apprises de saint Pierre lui-même dont il étoit le disciple, et qui achèvent bien de prouver sa scrupuleuse véracité : que dès le premier renoncement de l'Apôtre, le coq avoit chanté une première fois, et qu'il chanta une seconde fois après son dernier renoncement. Dans le trouble où étoit saint Pierre, il n'avoit rien entendu. Ramené au repentir par le regard de son maître (2), il sortit, et pleura amèrement sa faute.

(1) Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. vii, pag 450.

(2) « Que ce regard dit de choses ! que ces yeux sont éloquents ! jamais discours ne fut si énergique ; jamais orateur ne s'exprima avec tant de force. Jésus-Christ regarde Pierre. C'est l'homme de douleurs qui se plaint d'un nouveau fardeau qu'on ajoute à celui sous le poids duquel il est comme prêt à plier. C'est le Rédempteur charitable qui a pitié d'une âme qui va se perdre. C'est l'Apôtre de notre salut qui prêche dans les chaînes.

Le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les anciens du peuple tinrent (pour la quatrième fois) *conseil contre Jesus, pour le faire mourir.*

Et ils l'amenèrent lié, et le livrèrent à Ponce-Pilate, gouverneur du pays. (Chap. XXVII, vers. 1, 2.)

Sa mort avoit été résolue, mais ne devoit pas être exécutée ce jour là à cause de la fête. Le Ciel en avoit disposé autrement. Malgré cette circonstance, elle aura lieu ce jour là même, parce que Jésus-Christ doit accomplir, par sa mort, la Pâque véritable dont l'autre étoit la figure.

Alors Judas qui l'avoit trahi, voyant que Jésus étoit condamné, touché de repentir, reporta aux princes des prêtres et aux anciens leur trente pièces d'argent. (Vers. 3.)

Pénitence tardive, qui ne fera qu'aggraver son crime et celui des prêtres : le sien, en n'amenant qu'un stérile aveu ; celui des prêtres, que son exemple ne convertit pas.

Judas s'en va jeter dans le temple l'argent qu'il avoit reçu pour prix de sa trahison. Ainsi faites-vous, ô vous qui, après vous être enrichis par vos rapines, faites des aumônes au prix du sang de l'innocent. De tels bienfaits sont purement pharisaïques : ce sont les libéralités des Démons. Combien n'en voyons-nous pas aujourd'hui encore de ces prétendus bienfaiteurs qui se croient sans reproche, parce qu'ils auront donné aux pauvres quelque peu de ce qu'ils ont volé aux autres! C'est de ces hommes que le prophète a dit : *Vous couvrez mon autel de larmes.* Jésus-Christ ne veut pas d'un pain arrosé de sang. Pag. 808. Malach. II. 13.

Judas ne s'en repent que quand le crime est sans remède. C'est ainsi que le Démon agit à l'égard de tant de faux

Enfin c'est le maître des cœurs, c'est le Dieu tout puissant qui réprime les efforts du Démon et lui enlève sa conquête. » (Saurin, *Serm. sur l'abnégation de saint Pierre*, tom. XI, pag. 134.)

pénitents, à qui il ne laisse sentir la grandeur de leur
Pag. 806. péché que quand le mal est devenu irréparable. Judas fait bien sans doute de s'avouer coupable, de rejeter le honteux salaire de sa perfidie, d'aller même jusqu'à braver le ressentiment des Juifs : il pouvoit encore obtenir grâce. Son désespoir, qui le porte à se faire mourir lui-même, achève de le perdre. La vérité finit toujours par sortir des nuages qui l'offusquent, et ses adversaires eux-mêmes servent à son triomphe, par leur crime même et par leur châtiment. Le supplice que le traître s'inflige à lui-même, fait l'éternelle condamnation des Juifs. Il va reporter aux princes des prêtres leur trente pièces d'argent en leur disant : *J'ai péché, parce que j'ai livré le sang innocent; mais ils lui dirent : Que nous importe? C'est votre affaire.*

Judas, après avoir jeté l'argent dans le temple, se retira et s'alla pendre. (V. 4. 5.)

Sa conscience le punit, le remords l'accable; il ne peut plus supporter ce supplice intérieur. Aussi aveugles que lui, les Juifs persistent dans leur endurcissement; au lieu de profiter de l'exemple de son repentir, ils s'opiniâtrent dans le crime, avant de l'avoir consommé, étouffant les remords de leur conscience qui se décèle par l'embarras
Joan. XIX. 21. de leurs déclarations; tantôt : *N'écrivez point qu'il est le roi les Juifs;* ils en ont peur, même après qu'il est sans vie sur la croix; tantôt : que l'on garde bien son sépulcre, *de peur,*
Matth. XXVII. 64. disent-ils, *que ses disciples ne viennent le dérober, pour dire après qu'il est ressuscité des morts; et cette autre erreur deviendroit pire que la première.* Eh! qu'importe que ses disciples le disent? Si la chose n'est pas vraie, sera-t-il si difficile de confondre l'imposture? Ses disciples le dérober! Eh! comment s'y prendroient-ils? Les voilà tous

en fuite, dispersés au moment où on est venu le prendre. Jusqu'à leur chef, Pierre lui-même l'a renié trois fois, ne pouvant, sans pâlir, entendre la voix d'une simple servante. Mais le crime qui les aveugle les jette dans un trouble et dans un désordre dont ils ne peuvent se défendre. *Que nous importe? C'est votre affaire.* Entendez, avares, entendez ces paroles : Voyez à quel affreux châtiment l'avare Judas est en proie ! Il perd à la fois son argent, sa vie, son âme et le fruit de son crime. Tel est enfin le succès de l'avarice ; elle fait perdre à celui qu'elle tyrannise, et l'argent dont elle lui inspiroit une si furieuse passion, et le bonheur de cette vie, et les biens de l'autre(1). Elle jette ici Judas dans une épouvantable confusion. Après l'avoir rendu méprisable aux yeux de ceux-là mêmes à qui il a livré son maître, elle le pousse à la mort la plus infâme. Mais on ne reconnoît son crime qu'après qu'il est commis. Jusque là, on ferme les yeux, on craint de sonder la profondeur de l'abîme où l'on court; on se répond avec les Juifs : *Que nous importe?* Et par là on s'accuse soi-même, sans le vouloir. L'ivresse de la passion étouffe le cri secret de la conscience ; on ne veut plus reculer, et l'on tâche de se dissimuler sa faute par une ignorance affectée, et par de vains prétextes dont on cherche à la couvrir.

Que ce mot ne leur fût échappé qu'après le crucifiement et la mort du Sauveur, ce ne seroit point une excuse sans doute, mais un crime de moins. Mais avant, mais quand vous êtes libres encore, et qu'il dépend de vous de ne point prononcer la sentence, de quel front osez-vous tenir un

(1) Le ministre Saurin semble avoir eu sous les yeux ces paroles de notre saint patriarche, qu'il a étendues dans un mouvement plein de chaleur et d'éloquence, *Serm. sur le désespoir de Judas*, tom. XI, pag. 314.

semblable langage? S'excuser de la sorte, c'étoit notoirement se condamner soi-même. Comment? En rejetant tout le crime sur le traître; mais il étoit temps encore de sauver l'innocent. En ne le sauvant pas, vous n'avez fait qu'ajouter au crime de la trahison, le crime du meurtre, et provoquer contre vous d'inévitables châtiments. Bientôt après, maîtres de choisir, d'après le droit que Pilate leur en a donné, entre Jésus-Christ et Barrabas, ils persévèrent dans leur haine, et aiment mieux conserver la vie à un insigne voleur, couvert de crimes, que de sauver l'innocent Jésus, qui ne leur avoit fait jamais que du bien.

Mais les princes des prêtres prenant cet argent, dirent : Qu'il n'étoit pas permis de le mettre dans le trésor, parce que c'étoit le prix du sang.

Après donc qu'ils eurent délibéré sur ce qu'ils en devoient faire, ils l'employèrent à acheter le champ d'un potier, pour y enterrer les étrangers.

De là vient que le champ s'appelle encore aujourd'hui Haceldama, *c'est-à-dire le prix du sang.*

Zach. xi. 12. *Alors cette parole du prophète Jérémie*(1) *fut accomplie : Ils ont pris les trente pièces d'argent, le prix de celui qui a été vendu et mis à prix par les enfants d'Israël.*

Et ils les ont donné pour le champ d'un potier, ainsi que le seigneur me l'a commandé. (Vers. 6-11.)

(1) La prédiction est de Zacharie, et non pas du prophète Jérémie. Origène répond à la difficulté en nous apprenant qu'il y avoit de son temps, et plusieurs siècles avant lui, un livre apocryphe attribué à Jérémie, où se trouvoit ce passage; et saint Jérôme témoigne aussi l'avoir lu. En lisant avec attention le prophète Zacharie, on trouve qu'il a aimé a emprunter les pensées de Jérémie. Les Juifs étoient si frappés de cette conformité, qu'ils avoient coutume de dire que l'esprit de Jérémie reposoit dans Zacharie.

Forcés encore, par le témoignage de leur conscience, de reconnoître qu'ils ont acheté le meurtre d'un innocent, ils ne veulent point que l'argent en soit mis dans le trésor, et l'employant à l'acquisition d'un champ pour la sépulture des étrangers, ils le font servir de monument à la perfidie. Le nom seul de ce champ rend un témoignage éclatant à ce sang qu'ils ont répandu. Tout cela se fait par délibération du conseil général de la nation, afin que le crime pèse également sur tous.

Remarquez que toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ avoient été prédites plusieurs siècles à l'avance. Ce ne sont pas seulement les évangélistes, mais les prophètes, qui décrivent en détail les humiliations du Sauveur, et en avoient été les prédicateurs et les historiens.....

Jésus donc comparut devant le gouverneur, qui lui fit cette interrogation : Êtes-vous le roi des Juifs? Jésus lui répondit : Vous le dites. Pag. 810.

Et lorsque les princes des prêtres et les anciens l'accusèrent, il ne répondit rien. (Vers. 11 -- 12.)

La première question de Pilate est la même que les Juifs ne cessoient de tourner en cent manières. Mécontents de ce gouverneur, qui s'embarrassoit peu de leurs cérémonies légales, ils allèguent contre Jésus des crimes d'état. Même politique à l'égard des Apôtres, qu'ils accusoient de prêcher leur Jésus, qu'ils vouloient, disoit-on, faire passer pour roi, bien qu'il n'eût été qu'un simple particulier, les présentant par là à la vengeance publique comme des factieux en révolte contre l'autorité. Jésus lui répond : *Vous l'avez dit.* Il déclare qu'il est roi, mais que son royaume n'est pas de la terre ; et pour ne laisser nulle équivoque sur le caractère de sa royauté: *Si*, dit-il, dans saint Jean, *mon* Pag. 811. Joan. XVIII. 36.

royaume étoit de ce monde, mes sujets auroient combattu pour m'empêcher de tomber entre vos mains. C'étoit pour ne point donner lieu à ce soupçon, qu'il avoit payé le tribut, qu'il en avoit fait un devoir à ses disciples, qu'il avoit fui lorsque tout le peuple le vouloit faire roi. S'il ne fait point ici valoir ces faits pour sa justification, c'est qu'il avoit été impossible aux Juifs d'oublier les nombreux témoignages qu'il avoit donnés de son peu d'ambition; mais que leur égarement les empêchoit alors de reconnoître. Voilà pourquoi il garde le silence dans cette occasion; et si de temps à autre il consent à le rompre pour dire quelques paroles, c'est pour ne pas permettre qu'un silence prolongé eût un air d'affectation (1). Il avoit daigné répondre au grand-prêtre qui l'interrogeoit. Il fera quelquefois le même honneur à Pilate; pour le reste, il se taira, parce qu'il savoit bien qu'on ne vouloit pas l'entendre. Aussi le prophète avoit-il dit de lui, si long-temps auparavant : *Il a été jugé et condamné dans son humilité* (2). Isa. LIII. 8.

« Pilate est surpris de voir tant d'emportement d'une part, et de l'autre si peu de preuves; mais c'est pour cela même, dit saint Jean Chrisostôme, c'est parce qu'il n'y a point de preuves qu'il y a de l'emportement (3).

Patience en effet surnaturelle, silence non moins admirable que ses autres miracles. Si sa prière à Dieu son père, sur le mont des Oliviers, avoit fait voir qu'il étoit

(1) Massillon, *Serm. du vendredi saint*, *Carême*, tom. IV, pag. 319, 320.

(2) Bourdaloue substitue un autre texte : « Silence si héroïque, que l'Esprit Saint en a fait un éloge particulier dans l'Écriture : *Qui cum malediceretur, non maledicebat.* » (*Mystères*, tom. I, pag. 213.)

(3) Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 212.

un homme : son silence devant Pilate montre qu'il est plus qu'un homme (1).

Le gouverneur s'étonnoit de cette conduite : et certes il y avoit de quoi s'étonner d'une aussi héroïque patience de la part d'un accusé qui avoit tant de choses à répondre pour sa justification. On savoit bien qu'il n'y avoit aucune charge réelle à produire, et que l'envie toute seule avoit armé ses calomniateurs.

Or c'étoit la coutume qu'au jour solennel, le gouverneur accordoit au peuple la liberté d'un prisonnier, quel que fût celui qu'ils lui demandassent.

Il y en avoit alors un insigne nommé Barrabas.

Pendant qu'ils étoient donc assemblés, Pilate leur dit : Lequel désirez-vous que je vous délivre de Barrabas ou de Jésus qu'on appelle le Christ?

Car il savoit bien que c'étoit par envie qu'ils le lui avoient livré. (Vers. 15 -- 18.)

Pilate imaginoit cet expédient pour sauver Jésus-Christ, sinon en faisant déclarer son innocence, du moins en lui obtenant grâce en faveur de la solennité. Étrange renversement ! D'ordinaire c'étoit le peuple qui demandoit au magistrat la grâce d'un condamné ; ici c'est le magistrat qui la demande au peuple ; et les bourreaux sont inflexibles : l'indulgence qu'on leur montre n'a fait qu'attiser leur envie, et redoubler leurs fureurs. Le silence de Jésus-Christ triomphoit de tous leurs emportements.

(1) « Les Pères en expliquent le motif diversement. L'opinion la plus vraisemblable est celle de saint Chrysostôme. Pourquoi donc ce silence ? Jésus-Christ n'entreprend point de faire son apologie, parce qu'il n'en avoit pas besoin, parce que son innocence étoit manifestée, et que Pilate son juge en étoit lui-même convaincu. » (Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 218.)

Pag. 812. « Pilate avoit quelque probité et quelque justice : il avoit même quelque force et quelque vigueur; il étoit capable de résister aux persuasions des pontifes et aux cris d'un peuple mutiné. Combien j'admire la vertu mondaine, quand elle peut se soutenir en de semblables rencontres ! mais voyez que la vertu même, quelque forte qu'elle vous paroisse, n'est pas digne de porter ce nom, jusqu'à ce qu'elle soit capable de toute sorte d'épreuves. C'étoit beaucoup, ce semble, à Pilate d'avoir résisté à un tel concours et à une telle obstination de toute la nation judaïque, et d'avoir pénétré leur envie cachée, malgré tous leurs beaux prétextes; mais parce qu'il n'est pas capable de soutenir le nom de César, qui n'y pense pas et qu'on oppose mal à propos au devoir de sa conscience, tout l'amour de la justice lui est inutile; sa foiblesse a le même effet qu'auroit la malice; elle lui fait flageller, elle lui fait condamner, elle lui fait crucifier l'innocence même : ce qu'auroit pu faire de pis une iniquité déclarée, la crainte le fait entreprendre à un homme qui paroît juste. Telles sont les vertus du monde : elles se soutiennent vigoureusement jusqu'à ce qu'il s'agisse d'un grand intérêt, mais elles ne craignent point de se relâcher pour faire un coup d'importance. O vertus indignes d'un nom si auguste ! ô vertus qui n'avez rien par-dessus les vices, qu'une foible et misérable apparence. (1) » !

Pendant que Pilate faisoit tous ses efforts pour leur épargner ce crime, eux combloient la mesure de leur iniquité pour la rendre sans excuse. Car enfin, en faveur de qui étoient les préventions? D'un homme déjà condamné pour ses crimes, où de celui qui n'étoit encore qu'accusé? Si même après un

(1) Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. VII, p. 457—459.

jugement, il y avoit lieu à pardonner, à plus forte raison avant le jugement. Jésus-Christ pouvoit-il donc être mis en parallèle avec des meurtriers? Aussi l'évangéliste, parlant de Barrabas, ne dit-il pas simplement que ce fût un voleur, mais un *voleur insigne*, connu pour avoir commis plusieurs meurtres. Voilà pourtant celui qui obtient la préférence sur le Sauveur du monde, sans égard ni à la plus sainte de leurs fêtes, ni aux lois de l'humanité.

Lorsqu'il étoit dans son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste; car j'ai eu un songe aujourd'hui qui m'a fort travaillée à son sujet. (Vers. 19.)

Quel surcroît de témoignage en faveur de l'innocence de Jésus! C'est le ciel lui-même qui se déclare par le songe envoyé à cette femme. Pourquoi à cette femme, plutôt qu'au gouverneur lui-même? Parce que peut-être elle le méritoit mieux; parce que, surtout, si c'eût été Pilate qui eût reçu cet avertissement, on se seroit défié de son témoignage, ou qu'il en auroit fait mystère.

On cherchera peut-être à excuser Pilate, en alléguant qu'il se compromettoit à vouloir sauver un homme accusé d'avoir aspiré à la royauté. Il falloit donc prouver ce crime, aller aux enquêtes, en produire quelqu'indice; par exemple, des levées d'hommes, des armes, d'autres manœuvres semblables. Rien de tout cela (1). Pilate cède sans beaucoup d'efforts. Il est donc bien loin d'être innocent. Aussi Jésus-Christ lui dira-t-il à lui-même : *Celui qui m'a livré à vous* Joann. XVIII. 36.

(1) « On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi; car un innocent qu'on veut perdre est toujours ennemi de l'état, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés! Mais où sont les armes et les richesses du fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise, etc. » (Massillon, *Passion*, *Carême*, tom. IV, pag. 328.)

est encore plus coupable que vous. C'est par lâcheté qu'il ordonne la flagellation de Jésus-Christ; par lâcheté qu'il le laisse aller à la mort.

Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle le Christ ?

Ils répondirent tous : Qu'il soit crucifié. Le gouverneur dit : Mais quel mal a-t-il fait? Et ils commencèrent à crier encore plus fort : Qu'il soit crucifié.

Pilate, donc, voyant qu'il ne gagnoit rien, mais que le tumulte s'excitoit toujours de plus en plus, se fit apporter de l'eau, et, lavant ses mains devant tout le peuple, leur dit : Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous à en répondre. (Vers. 22 -- 24.)

Quoi? vous le proclamez juste, et l'abandonnez aux fureurs du peuple! Vous ne l'arrachez pas d'entre leurs mains, comme fit dans la suite ce tribun militaire, à l'égard de saint Paul, dont on lui demandoit le sacrifice, et sans s'effrayer ni des clameurs ni des menaces de la sédition? Mais non; incapable de montrer cette généreuse fermeté, le lâche gouverneur mollit, il cède, il est entraîné; il ne sait point résister au peuple, ni le peuple à ses prêtres : tous sont également corrompus, également inexcusables. C'est à qui criera le plus fort : *Qu'il soit crucifié.* Ce n'est pas seulement sa mort que l'on demande; on veut qu'il meure par le plus infâme supplice, par la croix (1).

Act. XXIV. 24.

(1) « Prenez garde, chrétiens, à cette application, elle est de saint Chrysostôme, et si vous la concevez bien, il est bien difficile que vous n'en soyez pas touchés. La conscience, qui malgré nous préside en nous comme juge, nous dit intérieurement : Que vas tu faire ? voilà ton plaisir d'une part, et ton Dieu de l'autre. Pour qui des deux te déclareras-tu ? car tu ne peux sauver l'un et l'autre tout ensemble; il faut perdre ton plaisir ou ton Dieu. Et c'est à toi de décider ; et la passion qui s'étoit en

Pourtant que de motifs pour être ramenés à des sentiments plus équitables, s'ils avoient voulu l'être! Cette proclamation de l'innocence de Jésus par le juge, au moment où il se lave les mains; la substitution qu'il essaie d'un autre prisonnier à la personne de Jésus; le désespoir de Judas et son propre suicide en punition de son crime; la persévérance de Pilate à rejeter les fausses accusations dirigées contre Jésus-Christ, le songe surnaturel de sa femme, ses propres efforts pour le sauver, même en le supposant criminel, combien d'avertissements pour les Juifs: ils ne s'opiniâtrent pas moins à demander sa mort, en criant tous ensemble :

Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. (Vers. 25.)

Après qu'ils se sont ainsi dévoués au châtiment, Pilate leur abandonne la victime.

Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. A la bonne heure *sur nous ;* mais que vous ont fait vos enfants, pour étendre sur eux la malédiction? Ce n'est pas ainsi

nous rendue le maître de notre cœur, par une monstrueuse infidélité nous faisoit conclure : Je veux mon plaisir. — Mais que deviendra donc ton Dieu, repliquoit secrètement la conscience, et qu'en ferai-je, moi, qui ne puis pas m'empêcher de soutenir ses intérêts contre toi? — Qu'il en soit de mon Dieu ce qui pourra, répondit insolemment la passion, je veux me satisfaire, et la résolution en est prise. — Mais sais-tu bien, insistoit la conscience, par ses remords, qu'en t'accordant ce plaisir, il faut qu'il en coûte à ton Dieu de mourir encore une fois, et d'être crucifié dans toi-même? — Il n'importe! qu'il soit crucifié, pourvu que je me contente. — Mais encore quel mal a-t-il fait, et quelle raison as-tu de l'abandonner de la sorte? — Mon plaisir, c'est ma raison; et puisque mon Dieu est l'ennemi de mon plaisir, et que mon plaisir le crucifie, je le redis : Qu'il soit crucifié. » (Bourdaloue, *Passion*, *Mystères*, tom. 1, pag. 141, 142.)

qu'en agira le miséricordieux Jésus; car c'est du milieu d'eux et de leurs enfants qu'il a tiré ces milliers de Juifs
Act. xxi. 20. convertis à la foi, et ce Paul, qui avoit été son persécuteur : *Vous voyez, mon frère*, dit l'apôtre saint Jacques, *combien de milliers de Juifs croient maintenant en Jésus-Christ! et tous sont de la même famille que ceux qui l'ont crucifié.*

[*Que son sang retombe*, etc. « Ce fut la voix de ces barbares, enhardis à la mort de Jésus-Christ, avides de son supplice. Mais c'étoit, dans un autre sens, la voix de ces âmes fidèles, qui entroient dans le dessein de Dieu, qui s'arrosoient par la foi de ce sang qui devoit réunir le ciel à la terre : c'est la voix qui retentit aujourd'hui dans cet auditoire, et qui doit s'accomplir sur cette assemblée dans l'un ou dans l'autre de ces deux sens. Oui, ce sang sera sur vous en vengeance et en malédiction, comme sur l'ingrate Jérusalem, dans vos familles, etc. (1). »

« Ce peuple furieux demande que le sang du juste soit sur lui et sur toute sa postérité; il consent, il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendants : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros*; et l'événement répond à ses souhaits. Encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés, sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu (2). »]

Alors les soldats du gouverneur ayant mené Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute la compagnie.

(1) « Saurin, *Serm.*, tom. v, pag. 196.

(2) Massillon, *Passion*, *Carême*, tom. iv, pag. 325, Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. vii, pag. 500; Chrysost., *Advers. Judæ.* *et passim.*

Et l'ayant dépouillé, ils jetèrent sur lui un manteau d'écarlate.

Puis, entrelaçant des épines, ils en firent une couronne et la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite, et, fléchissant le genou devant lui, ils se moquoient de lui en lui disant : Nous vous saluons, roi des Juifs.

Ils lui crachèrent aussi au visage, et, prenant son roseau, ils lui en donnoient des coups sur la tête. (V. 27-29)

On eût dit que l'enfer tout entier étoit en ce moment ramassé autour de Jésus. Que les Juifs, animés par l'envie et par la haine, se portassent à tant d'excès, à la bonne heure : mais ces étrangers, quel pouvoit en être le motif? C'étoit le Démon en personne sans doute qui les excitoit tous à tant d'outrages, et leur faisoit goûter une volupté cruelle à ces barbares divertissements. Nulle pitié, pas le moindre Pag. 818. sentiment d'humanité. Ces soldats féroces se disputent à qui imaginera les plus insultantes ignominies, enchérissant sur les Juifs, ou s'abandonnant à leur grossièreté naturelle. On accumule, on multiplie, on invente les plus sanglants outrages. Cette tête auguste est en proie tantôt aux soufflets tantôt aux coups, que déchargent sur elle des mains impures et sacriléges ; tantôt une couronne d'épines y enfonce ses pointes déchirantes. Et nous, Chrétiens, qui savons bien tout ce que le Sauveur des hommes a souffert, nous nous emportons à la moindre offense ! Lui, ce n'est pas un seul de ses membres, c'est tout son corps qui est victime de ces brutales fureurs. Sa tête, les épines et le roseau la déchirent ; son visage est couvert d'infâmes crachats ; et chacune de ses joues, les soufflets la meurtrissent. Tout son corps dépouillé, mis à nu, le supplice de la flagellation n'en fait qu'une vaste plaie. Avec la plus brutale violence, la plus amère dérision, d'ironiques

hommages ; pour manteau royal, une vile pourpre ; pour sceptre, un roseau. Jusqu'à sa bouche et sa langue elle-même, à qui l'on n'offrira pour breuvage que du fiel et du vinaigre! Imaginez, si vous le pouvez, une complication plus barbare de souffrances et d'opprobres. Ils ont peur d'oublier une espèce de torture sans en avoir épuisé tous les raffinements contre leur victime. Tout couverts du sang des prophètes antiques, il leur faut encore celui du fils de l'homme. Vainement les Juifs essaieroient-ils de couvrir leur crime du nom du gouverneur; ce sont eux qui ont tout fait, eux qui ont prononcé l'arrêt de mort, eux qui s'écrioient chez Pilate : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ;* eux qui l'accablent d'outrages et d'indignités; eux qui le chargent de liens, et le mènent ainsi garrotté vers Pilate ; eux qui le livrent à ces soldats étrangers pour en faire le jouet de leurs fureurs, eux qui les excitent par leur propre exemple. Pilate n'avoit rien commandé de tout cela ; ce fut le crime des Juifs : ils ont été tout à la fois accusateurs, témoins, juges et bourreaux (1).

Nous choisissons, pour vous faire le récit de ces événements, le temps où tous indifféremment peuvent se réunir dans le temple, pour ôter aux payens le prétexte de dire que nous ne vous entretenions que des faits glorieux et des miracles du Sauveur, mais que nous dissimulons ses opprobres et ses souffrances. Par une disposition particulière de l'Esprit Saint, l'ordre de nos lectures amène

(1) « Toutefois, il n'est pas moins vrai de dire, avec saint Jean Chrysostôme, que le Juif et le gentil, le laïque et le prêtre, le pontife et le magistrat, le sujet et le roi, le peuple et la cour, tous ont coudamné Jésus-Christ, parce qu'ils devoient tous être jugés par lui. » (Bourdaloue, *Mystères*, tom. 1, pag. 159.)

l'histoire de sa passion, à l'époque de la première de nos solemnités, celle de la pâque, qui nous attire le plus grand concours; et nous la proclamons en présence de tous, pour conclure que Jésus-Christ est Dieu; c'est là l'objet de notre foi. Elle se fonde non pas seulement sur les grâces diverses dont il nous a comblés, mais plus particulièrement sur l'ardent amour qu'il nous a témoigné en souffrant pour nous, afin de nous donner dans sa personne un parfait modèle de la plus haute vertu (1)....

Après s'être ainsi joués de lui, ils le dépouillèrent du manteau d'écarlate, lui mirent ses habits, et l'emmenèrent pour le crucifier...,

Et étant arrivés au lieu appelé Golgotha, c'est-à-dire, le lieu du Calvaire,

Ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel. En ayant goûté, il n'en voulut point boire.

Mais après qu'ils l'eurent crucifié, ils partagèrent entre eux ses vêtements, les jetant au sort.

Afin que cette parole du prophète fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort....

En même temps, on crucifia avec lui deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. (Vers. 31--38.)

Ils se partagent ces vêtements dont l'attouchement seul avoit opéré de si éclatants miracles. Alors ils n'en firent point; Jésus-Christ ne le voulut point permettre. Ils se les partagent; ce qui n'avoit pas lieu même pour les plus vils et les plus méprisables des condamnés. Pag. 819.

Ils le crucifient entre deux voleurs, pour laisser croire que lui-même en était un.

(1) Supérieurement développé par Bossuet, dans son second *sermon du vendredi saint*, tom. VII, pag. 397, 398.

Leur fureur n'est point encore satisfaite. Nous l'allons voir sur la croix, exposé à de nouvelles insultes encore plus criantes.

Et ceux qui passoient par là, le blasphémoient en branlant la tête. (Vers. 39.)

Et lui disant : Toi qui détruis le temple de Dieu, et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es fils de Dieu, descends de la croix. (Vers. 40.)

Les princes des prêtres aussi se moquant de lui avec les scribes et les anciens, disoient :

Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui (V. 41, 42.)

Ce n'est pas assez de le confondre avec les voleurs : il faut qu'il passe pour un séducteur, pour un fourbe : *Toi qui détruis le temple.*

Si tu es le Fils de Dieu. C'est parce qu'il est le Fils de Dieu qu'il doit obéissance à la volonté de Dieu son Père ; qu'il a dû conséquemment mourir. « Ce divin Sauveur est attaché à la croix, et il se soumet à y mourir. Ce n'est pas seulement, remarque saint Chrysostôme, par un motif de charité, ce n'est pas le seul zèle de glorifier son Père, mais par obéissance et par la plus rigoureuse obéissance. Or quand je dis par obéissance, je dis par un commandement exprès du Ciel ; je dis par obligation, par nécessité, par l'engagement d'une volonté qui n'est plus à elle-même, et qui n'a plus aucun droit sur ses actions ; car l'obéissance comprend tout cela... Ce n'est pas tout encore ; non-seulement il est crucifié par obéissance à Dieu son Père, mais par obéissance aux hommes et aux plus indignes de tous les hommes, qui sont ses bourreaux et ses persécuteurs. Ces ministres d'iniquité en disposent comme il leur plaît ;

qu'ils parlent, il exécute; que la cruauté leur inspire une nouvelle manière de l'attacher à l'instrument de sa mort, il leur présente ses pieds et ses mains pour être percés de clous; il n'y a qu'un seul point sur lequel il refuse de les écouter. Car s'ils lui reprochent qu'ayant sauvé les autres il ne peut se sauver lui-même, s'ils le défient de descendre de la croix, s'ils lui demandent cette preuve de sa divinité, et s'ils lui promettent, après ce témoignage, de croire en lui, il préfère à de si belles espérances le mérite de l'obéissance. Bien loin de descendre de la croix, parce qu'il est le Fils de Dieu, c'est par cela même qu'il n'en descend pas (1). »

Si tu es le Fils de Dieu. Sa résurrection leur fait peur. Les monstres ! ils ont égorgé leurs prophètes, trempé leurs mains dans le sang de tant d'autres justes, qui sont morts. En étoient-ils moins prophètes, moins justes, parce que Dieu les a laissés mourir? L'étoient-ils moins parce qu'ils étoient calomniés?

Il a sauvé les autres. On voudroit rendre douteux des miracles si publics !

S'il est le roi d'Israël, etc. Mécontents de Pilate qui en a arboré sur la croix la solennelle reconnoissance, ils voudroient anéantir ce titre : efforts impuissants ! ils échoueront contre l'authentique déclaration que Jésus-Christ en a faite jusques dans le cours de sa passion, et le témoignage qu'il en a donné par les faits. Un des voleurs mourant à ses côtés confesse qu'il est roi, en lui demandant une place dans son royaume. Bientôt le peuple pleurera amèrement la perte de son roi; et s'il en est encore à qui le spectacle de ses ignominies dérobe le secret du mystère, la vérité

Luc. XXIII. 42.

(1) Bourdaloue, *Mystères*, tom I, pag. 237, 238.

n'en percera pas moins du sein même des apparentes contradictions qui l'offusquent.

Pour nous, mes frères, méditons les souffrances du Sauveur; faisons-nous de sa croix un bouclier contre les mouvements de la colère. Aussitôt qu'elle vient soulever votre cœur, armez-vous du signe de la croix. Rappelez-vous ce qu'a fait Jésus-Christ. Pensez à ce qu'il étoit, à ce que vous êtes; il étoit maître de ne pas souffrir, l'êtes vous? il souffroit pour les autres, vous, pour vous mêmes; il souffroit de la part des ingrats qu'il avoit comblés de biens et qui le crucifioient, qui l'abreuvoient d'outrages; vous le plus souvent, de la part de ceux qui avoient à se plaindre de vous. Il souffroit lui sous les yeux d'une ville entière, des Juifs et des étrangers; et que disoit-il? Rien que des paroles de miséricorde; vous, borné à quelques témoins, vous ne savez rien endurer..... Faites donc ces salutaires réflexions. Quelles que puissent être vos souffrances, les pouvez-vous mettre en comparaison avec celles de
Pag. 821. Jésus-Christ? On vous délaisse: lui, tous ses disciples l'abandonnent dans sa passion. Il ne reste plus autour de lui que des bourreaux qui vomissent contre lui d'horribles blasphèmes. Celui même des deux voleurs qui rend hommage à son innocence avoit commencé par l'insulter, jusqu'au moment où il est changé tout à coup par un miracle de la grâce. On vous a publiquement injurié : L'êtes-vous autant que Jésus-Christ? On vous a maltraité, chargé de coups, dépouillé : Voyez Jésus mutilé des pieds à la tête par le supplice de la flagellation. On vous a donné un soufflet : Jésus-Christ en a reçu bien plus que vous; et encore, de qui? Pourquoi? Comment? Lui, le Dieu du ciel et de la terre! Et personne pour le plaindre, personne qui osât ni prendre sa défense, ni

blâmer une aussi cruelle persécution; bien loin de là, tous conjurés contre lui, tous rivalisant de fureur, tous faisant cause commune avec ses bourreaux. Que faisoit Jésus-Christ? Jésus-Christ gardoit le silence. L'exemple de notre Dieu ne nous touche point. [Que l'on nous offense seulement par des paroles désobligeantes; nous perdons jusqu'au dernier sentiment d'humanité. Quelle différence, quand il s'agit des intérêts de Dieu! Mais dans notre propre cause : seroit-ce un ami qui blessât tant soit peu notre sensibilité, nous ne le reconnoissons plus; il n'est plus pour nous qu'un ennemi dont il faut se venger comme d'une bête féroce. Nous laissons raconter froidement les circonstances de la passion de Jésus-Christ : et que l'on vienne à dire en notre présence qu'un de ses disciples le trahissoit, que tous l'abandonnoient, que les Juifs s'acharnoient contre lui, qu'on lui crachoit au visage, qu'on lui donnoit des soufflets, qu'une soldatesque insolente le frappoit à grands coups, que des milliers de spectateurs versoient sur lui le sarcasme et l'opprobre, et qu'au milieu de tant de douleurs, Jésus ne répondoit pas un mot; nous nous garderions bien d'imiter son silence (*).]

[*Si vous êtes le Fils de Dieu, descendez de la croix.* Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Parce qu'il y avoit un plus grand miracle à ne le faire pas. Il reste sur la croix parce qu'il le veut, et la suite fera bien voir que c'est uniquement parce qu'il l'a voulu. Du haut de sa croix, il commande à la mort de sortir des corps dont elle s'est emparée; à bien plus forte raison pouvoit-il lui commander de ne pas approcher de sa personne; celui qui donne la vie aux autres peut bien s'il le veut se la donner à lui-même; et quand son nom

(*) Chrysost., *passim.*, Hom. LXXXIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 496.

seul invoqué sur les morts les rend à l'existence, il lui auroit été bien plus facile de s'appliquer à lui-même sa propre puissance (*).]

[Tandis que les scribes et les pharisiens l'accablent d'outrages, lui disant : *S'il est le roi des Juifs, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui;* que l'un des deux voleurs crucifiés à ses côtés, lui disoit : *Si tu es fils de Dieu, sauve-toi toi-même, et nous aussi;* l'autre, animé de sentiments bien différents, ne disoit rien : image du peuple Juif et de ce qui arrive encore de nos jours. L'un blasphème, il est réprouvé; l'autre croit, il est pénitent et sauvé. Celui-ci ne prend la parole que pour dire à son
Luc. XXIII. 46. compagnon : *Nous, c'est avec justice que nous sommes condamnés, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée; mais, pour celui-ci, il n'a fait aucun mal.* Puis,
Ibid. 42. s'adressant à Jésus : *Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume.* En présence du tribunal, il étoit bien éloigné de faire de semblables déclarations; à peine la violence des tortures lui avoit-elle arraché l'aveu de ses crimes; ici, il les confesse de son propre mouvement. Devant les hommes, se reconnoître coupable, c'est prononcer son arrêt; devant Dieu, confesser ses fautes, c'est mériter sa grâce et assurer sa vie. *Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez dans votre royaume.* Mais dites-moi un peu : Qu'avez-vous donc fait pour mériter que Jésus se souvienne de vous? N'est-ce qu'à titre de grâce ou bien de récompense, que vous faites cette demande? De récompense? Mais qu'a-t-il fait pour en mériter? A-t-il fait quelque bonne action, donné des aumônes, distribué ses biens, jeûné, prié? Qu'a-t-il donc fait de si extraor-

(*) *Expos. in ps.* XLVI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 214.

dinaire ? Il a cru à Dieu. Mais et les prophètes, et les patriarches, et les évangélistes, et les apôtres, et les martyrs ont cru à Dieu. Oui, à Dieu dans sa gloire ; celui-ci l'a reconnu dans ses humiliations. Mettez d'un côté mille serviteurs fidèles à leur maître tout le temps qu'il fut heureux, de l'autre, un seul serviteur qui lui est resté attaché au moment de la disgrâce et de l'exil, à qui donnerez-vous la préférence? Pierre a cru, mais quand il vit la gloire de sa résurrection ; Paul a cru, mais après qu'une lumière céleste eut dessillé ses yeux ; Abraham, Isaïe ont cru, mais à la suite des visions miraculeuses dont ils furent honorés. Celui-ci seul le confesse dans l'ignominie de sa passion. A ne considérer que la situation actuelle de ce voleur, qu'étoit-il ? rien, en apparence, qu'un malfaiteur, un assassin. « Je suis souillé de crimes, j'en conviens ; » mais j'ai au fond du cœur une foi intime, laquelle » est connue de celui-là seul qui souffre avec moi. A » juger par les dehors, il ne présente, lui aussi, que » l'image de la souffrance; mais, à travers ce voile » d'ignominie, je découvre et je me plais à proclamer » la majesté du dieu souverain. De même, ô mon Dieu, » ne vous arrêtez pas à regarder seulement les crimes dont » je suis souillé, percez plus avant, et voyez dans mon » cœur la foi qui l'anime.» Aussi le Sauveur, qui jusque-là ne daignoit pas ouvrir la bouche, et qui avoit gardé devant les tribunaux un profond silence, répond-il à ce voleur : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis.* Ce voleur est, de tous les hommes, le premier à qui il soit parlé de Paradis, depuis Adam qui en fut chassé. Dieu avoit parlé aux anciens d'une terre promise, où coulent le lait et le miel; il avoit parlé à ses Apôtres d'un royaume du ciel, destiné aux pauvres d'esprit. C'étoit à ce pénitent privilégié qu'étoit

Exod. III. 17.

Matth. v. 33.

réservée la promesse du Paradis. Pourquoi? Parce que sa foi a pénétré le mystère de la croix. De même qu'un seul crime de désobéissance de la part d'Adam, avoit fermé le Paradis, de même un seul acte de foi de la part du voleur l'a rouvert. On n'y pouvoit entrer, selon la parole de Jésus-
Joan. III. 3. Christ, *à moins de renaître de l'eau et de l'esprit.* L'eau et le sang qui jaillissent avec force du côté de Jésus-Christ, figure de nos sacrements, coulent sur ce voleur pour le régénérer et lui tenir lieu du baptême. D'où saint Paul con-
Hebr. XII. 24. clut avec raison : *Vous vous êtes approchés de la vraie montagne de Sion et de ce sang répandu, lequel parle plus avantageusement que celui d'Abel.* Oui, plus avantageusement; car le sang d'Abel ne jaillit que pour retomber sur la tête du fratricide, celui de Jésus-Christ pour renouveler les pécheurs (*).]

Pag. 824. *Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres.*

Et sur la neuvième heure, Jésus jeta un grand cri, en disant : Eli, Eli, lamma-sabactani, c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? (Vers. 45, 46.)

Jésus-Christ, pour marquer la vertu toute puissante de
Joann. VIII. 28. sa croix, avoit dit : *Lorsque vous aurez élevé de terre le Fils de l'homme, vous reconnoîtrez alors qui je suis;* c'est-à-dire, ô Juifs, quand vous m'aurez crucifié, et que vous croirez m'avoir vaincu, alors vous apprendrez à me connoître. Ce qui s'est vérifié, soit après sa mort, soit au moment même où il expire. Bientôt, en expiation de sa mort, leur ville fut détruite, leur état renversé, leur

(*) *De latrone in cruce*, Morel, *Opusc*, tom. VI, pag. 437—442; et *in ps.* XLVI, tom. X Bened., pag. 192.

gouvernement et leur liberté anéantis, tandis que la prédication évangélique s'étendoit en tous lieux, et portoit jusqu'aux extrémités du monde le témoignage de sa souveraine puissance. Au moment de sa mort, les merveilles qui éclatèrent attestèrent sa divinité. Et certes, commander à la nature du haut de ce gibet infâme où il étoit suspendu, étoit quelque chose de plus merveilleux que de la soumettre durant sa vie. Les Juifs lui avoient demandé un signe du ciel : alors il en parut, et de plus extraordinaires que les signes figuratifs qui avoient eu lieu dans l'Égypte pour la célébration de la Pâque. *Toute la terre fut couverte de ténèbres*, sur le midi, au moment où tous les peuples en pouvoient être les témoins. Jésus-Christ auroit-il mieux signalé sa puissance en descendant de la croix? Ce miracle Pag. 325.
ne convertit point encore tout l'univers. Il ne convertit pas même tous les Juifs, qui pourtant ne pouvoient ignorer que ce ne fût là un signe manifeste de la colère du Seigneur. Jésus-Christ attendit, pour mourir, que ces ténèbres se fussent répandues et fussent prêtes à finir, pour témoigner que c'étoit lui qui les avoit ordonnées, et pour faire un nouvel essai sur ces cœurs endurcis. Il s'écrie : *Eli, Eli, lamma-sabactani : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* choisissant à dessein les paroles de la pro- Ps. XXI. 1.
phétie, pour faire reconnoître dans sa personne l'accord des deux Testaments, et dans sa volonté la parfaite conformité avec celle de Dieu son père. Mais le peuple réprouvé ferme les oreilles et les yeux pour ne rien entendre, ni rien apercevoir. Son endurcissement impie ira jusqu'à lui percer le côté d'une lance, après sa mort. Mais avant d'expirer, *il jette, pour la seconde fois, un grand cri*, un cri dont la nature, dans une telle défaillance, seroit incapable, de telle sorte, que *Pilate s'étonne qu'il soit mort* après un tel

cri, et que le centurion reconnut bien ce qu'il y avoit là de surnaturel, tant Jésus-Christ avoit eu raison de dire auparavant : *J'ai le pouvoir de quitter ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre.*

Passion de Notre Seigneur, selon Saint Jean.
(CHAP. XVII, XVIII, XIX.)

T. VIII Bened. Pag. 472. Matth. v. 91.

Celui qui fera et enseignera, sera estimé grand dans le royaume des cieux, avoit dit Jésus-Christ. Parole pleine de justesse et de vérité. Il est si facile de prêcher la sagesse! mais l'exécution; voilà ce qui coûte, et qui suppose la force et l'énergie du caractère. Jésus-Christ veut recommander le précepte de la patience; c'est lui-même qu'il nous propose pour modèle (1). Après avoir annoncé à ses

Pag. 473.

Apôtres les tribulations qu'ils auroient à soutenir dans l'exercice de leur ministère; terminant par la prière son

Joann. XVIII. 1.

exhortation, il lève les yeux au ciel, et, s'adressant à Dieu son père : *Mon père*, s'est-il écrié, *l'heure est venue, glorifiez votre fils, afin que votre fils vous glorifie.* Il rappelle à ses disciples que c'est de son plein gré qu'il se présente à la croix, déclarant que le moment de sa passion s'apprête; l'appelant sa gloire, et une gloire qui intéresse, non-seulement sa personne, mais celle de Dieu son père. Jusque là sa

Isa. I. 3.

nation ne l'auroit pas connu, avoient dit ses prophètes. A peine l'aura-t-il soufferte, cette croix, l'univers tout entier

Pag. 475.

sera à ses pieds. *Je vous ai glorifié* sur la terre : Jésus-Christ dit fort bien *sur la terre;* car, dans le ciel, sa gloire étoit reconnue; la gloire fait l'Essence de sa divine nature : il y est

(1) Bossuet, *Serm. du dimanche des Rameaux*, tom. VI, pag. 184 et suiv., et *Serm. du vendredi saint*, tom. VII, pag. 354.

l'objet de la continuelle adoration des Anges. Cette gloire n'en seroit pas moins tout ce qu'elle est, quand nulle créature ne lui rendroit pas les hommages qui lui sont dus. Ce n'est pas de celle-là que parloit Jésus-Christ, mais de celle que les hommes lui avoient déniée jusque là, en transportant à d'autres qu'à lui leur culte et leurs adorations (1).

Le Fils de Dieu est qualifié dans la prophétie l'*Ange du grand conseil* (2), à cause de l'Evangile de grâce qu'il est venu apporter au monde, plus particulièrement parce qu'il nous a fait connoître le Père. Jésus Christ le déclare au moment de sa passion : Mon père, *j'ai fait connoître votre nom aux hommes*. Si les Juifs le connoissoient, il étoit ignoré du reste de l'univers. Aujourd'hui, grâce à la révélation chrétienne, Dieu est connu, non plus seulement comme Créateur, mais comme Père. Jésus-Christ l'a manifesté, tant par sa doctrine que par ses œuvres....

Pag. 477.

Joan. XVII 6.

La mort est quelque chose d'horrible; elle est pleine d'effroi et de terreur; mais non pour une âme nourrie de la céleste philosophie. Qui n'a nulle idée des choses futures, et ne voit dans la mort que la dissolution de son être, peut bien ne l'envisager qu'avec horreur, et la redouter, dans

Pag. 489.

(1) Vérité que les saints Anges vinrent révéler au monde, quand ils annoncèrent la naissance de Jésus-Christ par ce chant de triomphe : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux*, et que tous nos prédicateurs développent dans leurs sermons, tant sur le Mystère de l'incarnation que sur celui de la Passion de Notre Sauveur.

(2) Cette dénomination ne se trouve pas dans notre Vulgate, où on lit : *Un petit enfant*. Mais elle est dans les Septante de Rome et de Complute. Celle-ci porte : Il sera appelé *Ange du grand conseil*, *Admirable*, *Conseiller*, *Dieu fort*, *puissant*, *Prince de paix*, *Père du siècle futur*. On lit les mêmes mots dans saint Irénée, Eusèbe, saint Ignace d'Antioche, et dans plusieurs anciens manuscrits des Septante.

l'opinion où il est, qu'en cessant de vivre il n'est plus rien. Mais nous, à qui Dieu a fait la grâce de nous révéler les desseins cachés de sa sagesse, nous, pour qui la mort n'est qu'un passage à une vie meilleure, bien loin de la redouter, nous devons l'embrasser avec joie, puisqu'elle ne fait que nous transporter d'une vie d'un moment, à une autre incomparablement plus désirable, et qui n'aura jamais de terme. C'est-là ce que Jésus-Christ nous apprend par son exemple. Nous l'allons voir courir à la mort, non par force et par nécessité, mais de son choix et de son propre mouvement.

Jésus ayant dit ces choses, s'en alla avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron, où il y avoit un jardin, dans lequel il entra, lui et ses disciples. Judas, qui le trahissoit, connoissoit aussi ce lieu-là, parce que Jesus y avoit souvent été avec ses disciples (Chap. XVIII. Vers. 1. et suiv.)

C'est vers le milieu de la nuit que Jésus se met en marche, qu'il traverse le torrent, pour se rendre à ce jardin, que le traître Judas connoissoit bien; il veut ôter à ses en-
Pag. 490. nemis l'embarras de la recherche, et confirmer ses disciples dans la pensée consolante qu'il va de lui-même s'offrir à la mort. Le voilà qui se constitue soi-même comme prisonnier dans cet enclos.

C'étoit dans cette solitude écartée qu'il étoit dans l'usage de se rendre avec ses disciples, soit pour leur confier ses entretiens particuliers, soit pour y passer la nuit en prière, et Judas le savoit bien : *Judas ayant donc pris avec lui une compagnie de soldats et des gens envoyés par les princes des prêtres et par les pharisiens, il vint en ce lieu* (Vers. 3). Ce n'étoit pas la première fois que ces princes des prêtres et les pharisiens avoient attenté à la vie de Jésus, mais sans pouvoir exécuter leur criminel dessein. Il va enfin réussir,

parce que Jésus-Christ y consent. *Jésus, qui savoit tout ce qui lui devoit arriver, vint au-devant d'eux, et leur dit : Qui cherchez-vous?* (V. 4.) Il n'a pas besoin de s'informer d'eux-mêmes quel est est le motif qui les amène. Le premier, il s'avance vers eux, les interroge; eux répondent : *Jésus de Nazareth.* Observez que Jésus est au milieu d'eux, et ils ne le voient pas. Il s'est mis dans leurs mains; une puissance invincible les aveugle. Ce n'étoit pas faute de lumières, bien qu'il fût nuit, puisqu'ils avoient apporté des flambeaux, comme le remarque l'évangéliste. Ils auroient pu le reconnoître au seul son de sa voix, Judas surtout qui ne le quittoit pas. Celui-ci est frappé, comme les soldats, d'aveuglement; comme eux, il est renversé par terre; il étoit donc facile à Jésus-Christ d'échapper, s'il l'eût voulu, à leurs mains et à leurs regards. *Il leur demande encore une fois : Qui cherchez-vous?* (V. 7.) Jésus, d'une seule parole, les a tous renversés à ses pieds; ils viennent d'éprouver sa redoutable puissance; Jésus-Christ a fait ce qui dépendoit de lui pour les détourner de leur criminel projet ; ils n'en persistent pas moins. C'est alors qu'il s'abandonne à eux : *Je vous ai déjà dit que c'est moi. Or, Judas qui le trahissoit, étoit aussi là présent avec eux.* (V. 8.) Quelle modération dans l'évangéliste ! Nul emportement contre le traître. Il raconte simplement le fait. L'historien sacré ne s'attache plus particulièrement qu'à cette circonstance : que son divin maître s'est mis de lui-même au pouvoir de ses ennemis, mais non sans faire auparavant tout ce qui étoit en lui pour prévenir le crime qui se prépare, et que par là, il ne reste plus d'excuse à ceux qui le commettent.

On s'étonnera peut-être qu'ils ne se soient pas également saisis de la personne des disciples, qu'ils ne se soient

pas portés contre ceux-ci aux plus violentes extrémités, après surtout que l'un d'eux, Pierre, se fût servi de son épée pour en frapper un des serviteurs du grand-prêtre. Qui donc les a retenus? Si ce n'est la même puissance souveraine qui venoit de les renverser par terre? C'est ce qu'in-
Joan. VI. 39. sinue l'évangéliste : *Afin que cette parole qu'il avoit dite fût accomplie : Nul d'eux ne s'est perdu.* (V. 9.)

Pag. 491. Mais comment Pierre a-t-il oublié la défense que son maître a faite à ses disciples, de penser jamais à se venger? Je répondrai qu'ici Pierre songe moins à venger une injure personnelle qu'à défendre l'innocence de son maître. J'ajouterai qu'alors nos saints Apôtres étoient bien loin encore d'être parfaits. Attendez qu'ils soient parvenus à cette sublime philosophie à laquelle ils sont appelés : vous l'allez voir ce même Pierre, aujourd'hui si impétueux, soutenir sans se plaindre, sans même ouvrir la bouche, les plus affreuses tortures. Et pour nous apprendre quelle conduite nous devons tenir à l'égard de nos persécuteurs : Jésus-Christ signale, par un nouveau bienfait, sa divine toute-puissance, en remettant à ce serviteur l'oreille qui
Joann. XVIII. 10. venoit de lui être coupée. Saint Jean le nomme. C'est ce même Malchus qui, peu après, donna un soufflet à Jésus-Christ. Il le nomme, afin que ceux qui liroient son histoire pussent s'informer du fait, et en reconnoître la vérité.

S'adressant à Pierre : *ne faut-il pas*, lui dit Jésus-Christ, *que je boive ce calice que mon père m'a donné?* (V. 11.) Témoignant que ses ennemis agissoient moins par leur propre puissance que par la permission qui leur en étoit donnée d'en-haut, et qu'il obéissoit à la volonté de Dieu jusqu'à la mort.

Alors ils prirent Jésus et le lièrent, et ils l'amenèrent chez Anne, parce qu'il étoit beau-père de Caïphe! Et Caïphe

étoit celui qui avoit donné ce conseil aux Juifs, qu'il étoit utile qu'un seul homme mourût. (V. 13, 14.) En rappelant cette prophétie, en la produisant sous nos yeux, l'évangéliste nous fait connoître que tout cela s'est fait pour notre salut; et cette vérité d'une si haute importance, c'est par la bouche même de nos ennemis qu'elle nous est révélée. De peur encore qu'on ne se troublât d'entendre parler de liens, l'historien s'empresse de rapporter la prophétie qui désigne la mort de Jésus-Christ comme devant être le salut du genre humain.

Cependant Simon Pierre suivit Jésus, comme aussi un autre disciple. (V. 15.) Quel est cet autre disciple? Le même qui a écrit cet Évangile. Pourquoi ne se nomme-t-il pas? Par le même sentiment qui lui a fait taire son nom. Après avoir raconté qu'il s'est reposé sur le sein de Jésus au jour de la cène; sa modestie ne lui permettoit pas davantage de se nommer dans une action aussi courageuse que celle d'accompagner son maître, pendant que tous les autres l'ont abandonné. Seulement, parce qu'on pourroit être surpris de voir que tous les autres ayant fui, il ait pénétré dans le prétoire plus avant que Pierre lui-même, il ajoute que ce disciple *étoit connu du grand-prêtre* (V. 16.); rapportant à une cause toute naturelle ce qui étoit l'effet de son courage et de sa fermeté. Pag. 492.

Une servante ayant aperçu Pierre, lui dit: *N'êtes-vous pas aussi des disciples de cet homme? Il lui répondit: Je n'en suis point.* (V. 17.) Que dites-vous, Pierre? N'est-ce pas vous qui affirmiez, ces jours derniers, que s'il vous falloit mourir pour Jésus-Christ, vous étiez tout prêt à le faire? Et voilà qu'une servante vous fait peur! Vous n'en pouvez soutenir une simple demande qu'elle vous fait? Est-ce un soldat qui vous interroge? Est-ce quelqu'un de Matth. xxvi. 35.

ceux qui sont venus se saisir de Jésus-Christ? Il n'y a là qu'une misérable servante; rien de dur ni d'offensant dans la question. Elle ne vous dit pas : Êtes-vous attaché à ce fourbe, à ce séducteur, à ce méchant? mais simplement à cet homme. Il y a, dans ce mot, plus de compassion que de mépris.

Cependant le grand-prêtre interrogea Jésus, touchant ses disciples et touchant sa doctrine. (V. 19.) Mais il l'avoit si souvent entendu prêcher dans le temple publiquement, qu'a-t-il besoin de l'interroger de nouveau? Ne pouvant point s'en prendre à sa doctrine, il le questionne sur ses disciples, comme si l'école de Jésus-Christ eût été celle
Pag. 493. d'un séducteur et d'un factieux. Jésus répond : *Pourquoi m'interrogez-vous? interrogez ceux qui m'ont entendu?* (V. 21.) Il avoit dit, dès les commencements de sa pré-
Joan. VIII, 14. dication : *Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas véritable.* Interrogez plutôt mes ennemis, ceux qui ne cherchoient qu'à me tendre des piéges, ceux qui m'ont pris et livré à vous : qu'ils parlent. Le témoignage des ennemis ne sauroit être récusé.

Comme il eut dit cela, un des officiers qui étoit là présent donna un soufflet à Jésus. (V. 22.) O comble d'insolence! ciel, frémissez d'étonnement! tremblez terre, en voyant et la patience du maître, et la brutale effronterie de ses sujets! Jésus-Christ pouvoit bien s'en venger, en châtiant, en exterminant ces téméraires. Il ne le fait pas; il n'oppose à leurs outrages que des paroles pleines de douceur, et capables d'amollir les cœurs les plus féroces : *Si j'ai mal parlé, faites-moi voir le mal que j'ai dit.* C'est-à-dire, si vous pouvez trouver à reprendre dans mes paroles, montrez-le; *si vous ne le pouvez pas, pourquoi me frappez-vous?* (V. 23.) Quel contraste! D'un côté, un tribunal

tumultueux, emporté, livré à tout l'artifice comme à toute la violence des passions; de l'autre, l'innocence simple dans son langage. Quel parti y avoit-il à prendre? Il falloit réfuter ou acquiescer. On fait tout le contraire; et un valet frappe Jésus, parce qu'on ne trouve rien à reprendre en lui. On l'envoie *lié à Caïphe.* (V. 24.)

Cependant Pierre étoit debout près du feu et se chauffoit. Ah! combien peu ont duré cette ardeur et ces transports qu'il témoignoit au moment où l'on se saisissoit de son maître! Maintenant il ne se remue plus; il se chauffe. Combien nous sommes foibles, quand il plaît à Dieu de nous abandonner à nous-mêmes! Interrogé s'il n'étoit pas du nombre des disciples, il le nie pour la seconde fois. *Un des gens du grand-prêtre, parent de celui à qui Pierre avoit coupé l'oreille*, indigné de sa lâcheté, lui dit: *Ne vous ai-je pas vu dans le jardin?* (V. 26.) Ce jardin lui devoit rappeler à la mémoire ce qu'il y avoit fait, la noble ardeur qu'il y avoit témoignée. Pierre a tout oublié.

Si les saints évangélistes nous ont conservé si fidèlement le souvenir de son triple reniement, leur intention n'a pas été de déshonorer le chef de l'apostolat; mais de nous apprendre combien peu de confiance nous devons donner à Pag. 494.
nos propres forces. Pour vous, ô mon frère, admirez la Providence miséricordieuse du maître. Tout garrotté qu'il est, et chargé de chaînes, il s'occupe de son disciple infidèle, et d'un seul regard qu'il a jeté sur lui, il le relève de sa chute, et fait couler de ses yeux les larmes de la pénitence.

Ils menèrent donc Jésus de chez Caïphe à Pilate. (V. 28.) Pourquoi cette multitude de Juges? Ils vouloient faire croire au peuple qu'ils s'étoient exactement informés de la vérité. C'étoit avant le chant du coq, que Jésus avoit été

conduit chez Caïphe ; et c'est *le matin* qu'il est amené devant Pilate. De minuit jusqu'au matin, Caïphe avoit eu tout le temps qu'il falloit pour les renseignements ; et parce qu'il n'a pu rien découvrir à la charge de l'accusé, il finit par le renvoyer à Pilate.

Ils (les Juifs) *n'entrèrent point dans le prétoire, afin de ne pas se souiller, et d'être en état de manger la Pâque.* (V. 28.) Ils ne se font pas scrupule de commettre la plus horrible iniquité, et ils s'abstiennent de mettre le pied dans le prétoire, de peur de souillure, eux déjà souillés du meurtre de l'innocente victime.

Pilate commence l'interrogatoire, Pilate, moins féroce peut-être que les Juifs. Il va les trouver dehors, et leur demande : *De quel crime accusez-vous cet homme?* (V. 29.) S'il est Dieu, quel peut être son accusateur? dirai-je à la place de Pilate : A-t-il envahi, désiré même le bien d'autrui, lui qui ne possède rien et n'a pas même une pierre où il puisse reposer la tête? Imaginez, supposez quelque motif, un prétexte au moins tant soit peu plausible. Ils répondent : *Si ce n'étoit pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.* (V. 30.) La preuve bien péremptoire que celle qui reste dans le vague ! Articulez un fait, et ne laissez pas dans cette ignorance ceux qui vous écoutent.

Pag 495. Pilate leur dit : *Prenez-le vous-même, et jugez-le selon votre loi.* (V. 31.)

Les Juifs répondent : *Il ne nous est pas permis de faire mourir personne.* Pourquoi donc avoient-ils fait mourir Isaïe, Zacharie, tous les prophètes? Il ne vous est pas permis de faire mourir personne; parce que vous ne le pouvez plus, non parce que vous ne le voulez pas; depuis que les Romains leur en ont interdit le pouvoir. Pilate : *Je ne trouve en lui aucun crime.* Vous n'êtes pas le

seul, ô Pilate, qui lui rendiez ce témoignage. C'est là le cri et des Juifs, et des vivants et des morts, de la nature entière. Interrogez et tous les témoins et tous les prophètes : ils vous répondront par la voix d'Isaïe : *Il n'a commis aucun péché, et le mensonge n'a point été dans sa bouche.* Isa. LIII. 9.

Pendant que Pilate délibère, sa femme lui envoie dire : *Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste ; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée dans un songe à cause de lui.* Ainsi la vérité fut autrefois révélée à Joseph dans un songe. Mais vainement elle oppose son témoignage aux clameurs des Juifs ; ils répondent : Nous avons une loi, et selon cette loi il est digne de mort. Oui, d'après la loi qui porte : *Il a été mené à la mort comme un agneau, et comme une brebis qui est muette devant celui qui la tond, il n'a point ouvert la bouche.* Il a été conduit à la mort par les iniquités de mon peuple. *Nous n'avons point d'autre roi que César.* Qui donc vous gouverna dans le désert? De quel roi parloit donc Moïse, quand il disoit : *Le Seigneur est notre roi pour tous les siècles et pour toute l'éternité?* Puisque vous ne voulez plus de lui pour votre roi, demeurez donc désormais sans roi, traînant à jamais le joug de la servitude (*).] *Ibid.* 7. Exod. XV. 18.

Cependant ces mêmes Juifs qui ne craignoient pas de tremper leurs mains dans le sang de l'innocent, ils n'osent entrer dans le palais du gouverneur. Il faut que Pilate les aille trouver au dehors pour leur dire : *Quel est le crime dont vous accusez cet homme?* Il ne partage point l'envie qui l'a fait livrer. Bien que Jésus paroisse devant lui chargé de liens, il n'en conclut pas que l'on eût contre lui des chefs d'accusation certains et indubitables. Il l'inter-

(*) *In sanct. parascev.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 404—406.

rogera donc, pensant qu'il étoit absurde qu'après l'avoir eux-mêmes jugé les premiers, ils ne vinssent à lui que pour lui demander son supplice et son arrêt de mort, sans qu'il l'eût au préalable examiné, et jugé s'il étoit véritablement coupable. Que répondent les Juifs?

S'il n'étoit point un méchant, nous ne vous l'aurions pas livré entre les mains. (V. 30.) Pourquoi donc n'articulez-vous pas son crime? Ce mal qu'il a fait, pourquoi ne le déclarez-vous pas? Tous ces juges successivement se sont renvoyé l'un à l'autre l'accusé; Pilate, à son tour: *Quel est le crime dont vous accusez cet homme?* (V. 38.) Et ils n'ont rien à répondre, et se jettent dans les faux-fuyants.

Jésus est condamné à la mort. (Ch. XIX.)

Pag. 504. Les Juifs le chargent de la croix; il la traîne jusqu'au lieu appelé *Calvaire*, où quelques personnes assurent qu'Adam est mort, qu'il a été inhumé. Il étale le trophée de sa victoire, c'est-à-dire sa croix, dans le lieu même où la mort avoit exercé son empire.

Ce qui s'exécute à ce moment avoit été prédit et annoncé
Gen. XXII. 6. par une figure. Isaac a porté le bois pour son sacrifice. Ce sacrifice alors n'a eu d'accomplissement que dans la volonté du Père, parce qu'il étoit seulement figure de ce qui devoit arriver; mais aujourd'hui la figure s'accomplit, parce que c'est la réalité de la figure qui avoit précédé.

Jésus porte sa croix comme un trophée contre la tyrannie de la mort. De même que les vainqueurs portent les marques de leur victoire, ainsi le Sauveur portoit sur ses épaules le symbole de son triomphe.

Les Juifs le crucifient entre deux voleurs, accomplissant
Isa. LIII. 12. malgré eux la prophétie: *Il a été mis au nombre des scélé-*

rats. Vainement le Démon essaie d'obscurcir le triomphe du Sauveur. Trois ont été crucifiés en même temps, et il s'est fait des miracles. A qui les attribue-t-on? à Jésus seul. Les artifices du Démon ont tourné à sa honte, puisqu'un de ceux-mêmes qui ont été crucifiés avec lui, a obtenu le salut. Donc le crucifiement de ces deux voleurs, non-seulement n'a point terni la gloire de Jésus crucifié avec eux, mais au contraire n'a fait que l'illustrer davantage. Il n'étoit ni moins grand ni moins admirable de convertir un voleur, étant attaché sur une croix et de le faire entrer dans le paradis, que de faire trembler la terre et de fendre les rochers.

Pilate a fait mettre sur la croix une inscription en trois langues, portant ces mots, *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. (V. 19.) Sur quoi ce peuple, toujours plein d'envie contre Jésus-Christ, même après l'avoir crucifié, témoigne son mécontentement. Mais en quoi ces paroles pourroient-elles leur nuire? si Jésus étoit mortel, foible, impuissant, et si la mort devoit l'anéantir, pourquoi craignez-vous Pag. 505. des lettres, un écrit qui dit qu'il est le roi des Juifs? Pilate s'obstine à n'y vouloir rien changer; et, sans le savoir, servant les vues de la sage dispensation du Seigneur, proclame solennellement la royauté de Jésus-Christ.

Les soldats se partagent ses vêtements, mais non pas sa tunique. (V. 4.) Partout la méchanceté des ennemis de Jésus ne fait qu'accomplir les prophéties. Le prophète n'a pas dit seulement qu'ils ont divisé, mais encore qu'ils n'ont point divisé; ils ont divisé les vêtements, ils n'ont point divisé la tunique; mais ils l'ont jetée au sort.

«Quelle admirable tranquillité le Fils de Dieu ne fait-il pas paraître dans tout le cours de sa passion. Comme il se possède au milieu des plus cuisantes douleurs! Dans son

Pag. 506. agonie: la veille de sa mort, il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paroît terrible! et dans le fort de ses douleurs, il paroît changé tout à coup, et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis et sans s'émouvoir; il considère et reconnoît distinctement ceux des siens qui sont auprès de la croix; il leur parle et il les console. Après il lit dans les prophètes qu'on lui prépare encore un breuvage amer; il élève la voix pour le demander; il le goûte sans s'émouvoir; et ayant enfin remarqué que tout ce qu'il avoit à faire avoit été accompli; il rend aussitôt son âme à son Père, et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger *que personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne de lui-même, de son plein gré.* Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Comment est-ce que l'appréhension du mal l'afflige si fort, puisqu'il semble que le mal même ne le touche pas? Je sais bien qu'on pourroit répondre que l'économie de notre salut est un ouvrage de force et d'infirmité. Ainsi il vouloit montrer, par sa crainte, qu'il étoit comme nous sensible aux douleurs, et faire voir par sa constance qu'il savoit bien modérer tous ses mouvements, et les faire céder comme il lui plaisoit à la volonté de son Père. Cette raison, sans doute, est pieuse; mais si nous voulons pénétrer jusqu'au fond du mystère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Oliviers a vu si troublé, c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille; sur le mont des Oliviers il se considéroit comme la victime, il prenoit, si l'on peut parler de la sorte, l'action

Joan. x. 18.

et la posture d'une victime, et il la laissoit traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel, et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble; il ne fait plus paroître de crainte, parce qu'elle semble marquer quelque répugnance. Et encore que ses mouvements dépendent tellement de sa volonté que la paix de son âme n'en est point troublée, il ne veut plus souffrir la moindre apparence de trouble. afin, mes frères, que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'immole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut » (1).

Jésus ayant pris le vinaigre, dit : *Tout est accompli.* Pag. 507.
(V. 30.) Vous le voyez, Jésus, sans se troubler, sans s'émouvoir, fait tout avec autorité. Ce qui suit le démontre encore évidemment. Car, *toutes choses étant accomplies*, baissant la tête, remarquez-le bien, ce n'est point là l'action d'un homme qui est attaché avec des cloux; *il rendit l'esprit*, c'est-à-dire il expira. Cependant ce n'est pas après qu'on a baissé la tête qu'on expire; mais là c'est le contraire. Jésus n'a pas baissé la tête après qu'il eût expiré, comme il arrive ordinairement; mais après avoir baissé la tête, il a expiré. Par toutes ces circonstances, l'évangéliste déclare et fait sensiblement connoître que ce crucifié qui meurt avec tant de puissance et d'autorité, est le Seigneur et le maître de l'univers.

Les soldats ouvrent son côté avec une lance. Ce qu'ils

(1) Traduit par Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. VI, pag. 287—292.

font par esprit de méchanceté, établit et confirme la vérité
Zach. x. 10. de la prophétie : *Ils verront celui qu'ils ont percé.* Et non-seulement cette action impie a servi à l'accomplissement de la prophétie, mais encore à prouver dans la suite aux incrédules, comme à Thomas et à d'autres, la vérité du crucifiement et de la résurrection de Jésus. De plus encore, par là s'accomplit un grand et ineffable mystère ; car il en sortit du sang et de l'eau. Ce n'est point sans sujet ou par hasard que ces deux sources ont coulé de l'ouverture du sacré côté du Sauveur, puisque c'est d'elles que l'Eglise a été formée. Ceux qui sont initiés, ceux qui ont reçu le saint baptême entendent bien ce que je dis, eux qui ont été régénérés par l'eau et qui sont nourris de ce sang et de cette chair. C'est de cette généreuse et féconde source, que coulent nos mystères et nos sacrements (1). Toutes les fois donc que vous viendrez participer à notre redoutable coupe, approchez-en comme si vous alliez recevoir l'eau et le sang qui s'épanchent de ce sacrée côté. *Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable.* (V. 35.) C'est-à-dire : je ne l'ai pas appris des autres; mais je l'ai vu de mes yeux, étant présent, et mon témoignage est véritable. Et certes il a raison de le dire. Ce disciple raconte

(1) « Voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus : c'est l'eau sacrée du baptême, c'est l'eau de la pénitence, l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes ! mais elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus Christ, dont elle tire toute sa vertu. Chrétiens, j'entends le mystère, je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur prodiguant tant de sang avant sa mort, nous en gardoit encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort faisoit le prix de notre salut; celui qu'il répand après nous en montre l'application par les sacrements de l'église. » (Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. VII, pag. 440.)

l'outrage que l'on a fait à son maître ; en quoi il ne vous rapporte pas quelque chose de grand et d'extraordinaire que vous puissiez révoquer en doute et soupçonner de faux. Mais, considérant le trésor que renferment et produisent ces sources, il fait en détail le récit de ce qui s'est passé ; par où il ferme la bouche aux hérétiques, il prédit et annonce les mystères qui doivent s'opérer dans la suite. Bien loin donc de rougir de ce qui fait l'objet de notre foi, nous nous en glorifions, puisque c'est là ce qui a fait notre salut (*). Pag. 508.

§ IX.

Gloire de Jésus-Christ par ses humiliations. Vertu de sa croix.

Autant la création de l'univers manifeste la puissance de Dieu, autant la croix de Jésus-Christ fait reconnoître sa divine toute-puissance (**).

Est-il une maison où la croix ne se montre exposée à tous les yeux, comme étant un trophée érigé contre les Démons, une sauve-garde pour les âmes? On l'arbore sur nos vaisseaux pour en être le gouvernail ; sur les murailles de nos cités pour en être le rempart. Pas un roi qui n'en fasse l'ornement de son diadème, pas une Eglise qui ne la montre comme étant son égide (***).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 524—547.

(**) Hom. III *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 17 ; *Quod Christus sit Deus*, t. I Bened., p. 570, 571. Voy. au vol. XIII les pages 304, 621.

(***) *In ramos palmar.*, tom. X Bened., pag. 770. (Supplément.)

« Dieu a voulu soumettre le monde à la créance de ces inconcevables vérités, *jussit ;* et le monde s'y est soumis, *et creditum est :* et voilà, dit saint Jean Chrysostôme, le prodige de la croix ; que tout le monde ait marché à la suite de Jésus-Christ après la croix : *Post crucem orbis ad fidem accessit* (1) ».

Analyse de l'Homélie LXV *sur saint Matthieu.* (Chap. XX.)

Jésus-Christ avoit parlé souvent à ses Apôtres de sa mort prochaine, afin qu'au moment où elle arriveroit, ils n'en fussent pas troublés comme d'un événement inattendu. A mesure qu'il les avoit fortifiés dans cette idée, il leur avoit découvert les circonstances particulières de sa mort, afin que quand ils les verroient se développer successivement, ils n'eussent aucun doute à former sur la vérité de sa résurrection qu'il leur prédisoit en même temps. Il leur avoit fait assez connoître sa toute-puissance par ses miracles ; et relevé leur courage par les célestes espérances dont il avoit pénétré leurs cœurs. Les souffrances, les humiliations de sa passion étoient le sujet habituel de ses entretiens ; n'étoient-ils donc pas assez préparés à croire à sa glorieuse résurrection ?

T. VII Bened. pag. 643.

Pag. 644.

(1) La Rue, *sur la vérité de la religion chrétienne*, *Carême*, tom. I, pag. 240 ; Chrysost, *Tract. : Quod Christus sit Deus.*

Cependant ils ne comprenoient rien à tout cela ; ils s'en affligeoient, mais sans pouvoir démêler rien de précis dans ce mystère; et encore, au moment où il s'accomplit, vous entendez saint Pierre s'écrier : *Non,* Matth. xvi. 22. *à Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas.* Ils avoient bien vu des morts ressuscités, mais par d'autres. « Mais un mort se ressusciter lui-même, et ressuscité pour ne plus mourir : une semblable nouveauté ne pouvoit entrer dans leur esprit. Tant de certitudes données à l'avance de la résurrection de Jésus-Christ ne les rassuroient pas. Outre ce mot Pag. 645. de *mort* en général, qui les surprenoit étrangement, ils ne pouvoient se familiariser avec la pensée de ces *outrages*, de ces *fouets*, de tant d'ignominies qui devoient en être le préliminaire. Comment accorder une telle fin avec la toute-puissance de ses miracles? C'étoit une confusion d'idées qui les jetoit dans le trouble et la défiance; tantôt croyant, tantôt ne croyant pas. Ne nous scandalisons point de voir les Apôtres dans cette perplexité, si loin encore de la perfection. Attendez que le mystère de la croix se soit consommé; attendez que la force de l'Esprit Saint leur ait été communiquée; et vous apprendrez ce qu'ils sont; vous allez voir s'ils sont troublés, incertains, timides dans la foi (*). »

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. 1, pag, 703; Duguet, *Blasphèmes*, etc., pag. 5 et 18.

« Avec saint Chrysostôme je dirai : Ce Sauveur mourant a eu ses foiblesses ; mais le prodige est que ces foiblesses mêmes, que ces langueurs mêmes, que ces défaillances mêmes aient été dans le cours de sa passion autant de miracles. Car s'il a sué en priant dans le jardin, c'est d'une sueur de sang, et si abondante que la terre en est baignée ; si quelques moments après sa mort on lui perce le côté, par un autre effet également miraculeux, il en sort du sang et de l'eau ; et celui qui le rapporte assure qu'il l'a vu et qu'il en doit être cru. On diroit qu'il ne souffre et qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu (*). »

L'aspect de la croix nous rappelle les victoires que Jésus-Christ a remportées sur la mort et sur l'enfer. C'est la croix qui a rouvert pour nous les portes du paradis, fermées pour nos pères, la croix qui a triomphé de tous nos ennemis, la croix qui a rapproché le ciel de la terre et renouvelé le monde. C'est elle qui nous conduit à la vie ; elle est l'unique trésor du chrétien ; elle est le livre qui nous apprend tous nos devoirs et nous révèle tous les mystères du salut (**).

(*) Bourdaloue, *Carême*, tom. III, pag. 257 ; Chrysost., Hom. LXXIX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 762.

(**) *De adorat. pretiosæ crucis*, tom. II Bened., pag. 822—824 (Supplément.) Bossuet : « C'est là que Jésus-Christ étendant les bras nous ouvre le livre sanglant dans lequel nous pouvons apprendre tout l'ordre

Sur la croix et le mot cimetière.

Je me suis souvent demandé à moi-même pourquoi nos pères avoient établi et sanctionné par une loi l'usage d'aller à la solennité du vendredi saint hors des temples, hors des murs de la ville, pour se rassembler dans cette enceinte (1). Sans doute ils ont eu un motif et sagement médité. Je crois l'avoir trouvé; et certes rien de plus naturel ni de plus conforme à l'esprit de la fête que nous célébrons. Quelle est-elle? Nous faisons la mémoire de la croix. Or la croix où le Sauveur est mort fut dressée hors de la ville; voilà pourquoi l'on nous fait sortir hors de la ville. *Les brebis*, dit l'Évangile, *vont à la suite du pasteur;* où est le prince, là se rendent les soldats, et *les aigles se rassemblent à l'endroit où est le corps.* Je me fonde particulièrement dans mon opinion sur le témoignage de nos livres saints. Que dit saint Paul au sujet des sacrifices? *Les corps des animaux dont le sang est porté par le souverain sacrificateur dans le sanctuaire pour l'expiation des péchés, sont,*

T. II Bened. Pag. 397.

Joan. x. 4.

Matth. XXIV. 28.

Hebr. XIII. 11—13.

des secrets de Dieu, toute l'économie du salut des hommes, la règle fixe et invariable pour former tous nos jugements, la direction sûre et infaillible pour conduire droitement nos mœurs, en un mot, un mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile et de toute la théologie chrétienne. » (*Serm. du vendredi saint*, tom. VII, pag. 363.)

(1) L'église du cimetière qualifiée martyre, parce qu'il y avoit là plusieurs corps de saints confesseurs.

dit-il dans son épître aux Hébreux, *portés hors du camp; et c'est pour cette raison que Jésus-Christ, devant sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors des portes de la ville. Sortons donc aussi hors du camp, et allons à lui en portant l'ignominie de la croix.* L'Apôtre l'a dit, l'Apôtre l'a ordonné : nous avons obéi, et nous sommes sortis hors des portes.

Pourquoi encore choisir ce lieu plutôt qu'un autre? Si c'est pour honorer les précieux restes des martyrs ; grâces à Dieu, Antioche en est environnée de toutes parts; et leurs corps forment autour d'elle une sorte de rempart. Pourquoi donc ici plutôt qu'ailleurs? C'est parce que nous avons ici une grande multitude de morts; et pour rappeler la descente de Jésus-Christ vers les morts, qui a eu lieu à ce même jour.

L'enceinte où nous sommes, nous l'appelons *cimetière*, lieu de repos et de sommeil. Pourquoi? Pour que vous sachiez que ceux qui y sont déposés ne sont pas morts, mais qu'ils n'y sont qu'endormis. Avant Jésus-Christ, ce qu'on appelle mort en pouvoit bien porter le nom, et ce nom est fréquent dans nos saintes Ecritures... Depuis que le Sauveur est mort pour rendre la vie au monde, plus de mort, ce n'est qu'un sommeil, qu'un repos; le mot seul de cimetière l'indique assez, lieu où l'on dort. Mot consolant, mot profond, et plein de sagesse.

Toutes les fois que vous venez accompagner ici un corps privé de la vie, ne vous découragez point. Vous ne le menez pas à la mort, il va dormir. Pensez alors, vous surtout, sexe sensible et facile à vous laisser abattre par la douleur ; pensez, et au lieu où vous êtes, c'est le séjour du repos après les fatigues de la vie, et au temps où nous sommes ; plus rien de redoutable dans la mort : Jésus-Christ en a détruit la puissance. C'est à ce même jour que Jésus-Christ est entré en conquérant dans les lieux bas de la terre. C'est aujourd'hui *qu'il a brisé les portes d'airain, et* Isa. LV. 1. *rompu les verroux de fer,* dont parle Isaïe. Remarquez ces expressions. Le prophète ne dit pas qu'il les ait ouvertes, ni qu'il les ait enlevées, mais qu'il les a *brisées,* pour exprimer qu'il n'y a plus de prison, pour dire qu'il a anéanti ce séjour de captivité. Une prison où il n'y a plus ni portes ni verroux, ne peut plus retenir ceux qui s'y trouvent. Ces portes que Jésus-Christ a brisées, quelle main pourra les rétablir? Ces verroux qu'il a rompus, quel autre les replacera? Quand les princes de la terre envoient à des détenus des lettres de grâces qui les mettent en liberté, ils laissent subsister et portes et gardiens, pour annoncer que l'on y peut entrer encore. Ce Pag. 399. n'est point là comme en agit le Sauveur ; il témoigne, *en brisant les portes d'airain,* qu'il n'y a plus de captivité, plus de mort. Pourquoi *d'airain?* Pour nous faire connoître combien l'empire de la mort étoit

cruel, inexorable. Tyran inflexible, jamais, durant ce long cours de siècles écoulés avant Jésus-Christ, jamais aucun des captifs détenus dans ses liens n'avoit pu lui échapper, jusqu'au jour où le Souverain du ciel descendit dans ses abîmes pour lui arracher ses victimes. C'est lui qui le premier a triomphé du
Luc XI. 22. *fort armé*, l'a enchaîné, a rendu ses armes impuis-
Isa. XLIX. 24. santes, lui a enlevé ses *trésors ténébreux et cachés profondément*, inaccessibles à la lumière du jour. Trésors en effet d'un grand prix : c'étoient toutes les générations humaines, marquées du sceau de la mort depuis le péché du premier père. Jésus-Christ, en les arrachant à la mort, les a rendues à Dieu, à qui elles appartenoient. Tel qu'un prince qui, après avoir saisi dans le repaire où il se retiroit avec le fruit de ses brigandages, un chef de voleurs parcourant les cités, exerçant partout ses pirateries, le fait charger de chaînes en attendant le supplice qu'il lui prépare, et transporte dans le trésor de l'état les richesses qu'il devoit à ses crimes, ainsi Notre Seigneur, après avoir enchaîné par sa mort, et la mort et le Démon, a transporté ses richesses usurpées, je veux dire, la race humaine, dans les célestes trésors. C'est ce que nous fait entendre l'Apôtre par ces
Coloss. I. 13. paroles : *Dieu nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé*. Mais ce qui doit exciter ici toute notre admiration, c'est la générosité de notre prince,

qui daigne se rendre en personne dans la prison. Les autres se contentent d'envoyer leurs officiers élargir les détenus ; le nôtre n'a pas rougi, ni de l'aspect de ces cachots, ni de la misère des captifs ; tout captifs qu'ils étoient, c'étoit son ouvrage. *Il a brisé les portes, rompu les gonds.* Entré victorieux dans les enfers, il a mis les captifs en liberté, laissé la prison déserte ; et, après avoir chargé de chaînes le geôlier de l'infernal abîme, il revient à nous triomphant. Le tyran devient son captif, et sert à la Pag. 460. gloire de son triomphe ; le fort armé est mis aux fers, et la mort elle-même, vaincue, désarmée, vient tomber à ses pieds. Oh ! l'admirable conquête ! voilà quels ont été les exploits et les bienfaits de la croix. Elle nous arrache du sein de la mort pour nous rendre immortels. Voilà l'ouvrage de la croix. Vous connoissez sa victoire et la manière dont elle l'a remportée ; apprenez comment nous en avons profité sans qu'il nous en ait coûté ni travail, ni sueur. Nous n'avons point versé de sang, nous n'avons même point pris part au combat, nous n'en avons pas même été les témoins ; et cependant nous aussi nous avons remporté la victoire. C'est le combat de notre Dieu qui est devenu notre couronne. Puis donc que son triomphe est le nôtre, imitons les soldats victorieux ; célébrons ses conquêtes, chantons des hymnes à la louange du vainqueur. Disons, en louant le Seigneur : *La mort a été absorbée dans sa* Osée. XIII. 14.

I. Cor. xv. 55. *propre victoire. O mort, où est maintenant ta victoire? O enfer, où est maintenant ton aiguillon?* La croix a opéré pour nous toutes ces merveilles. La croix est devenue un trophée illustre élevé contre les Démons ; un glaive qui a donné la mort au péché ; un trait perçant lancé au cœur du serpent ennemi. La croix est l'objet des complaisances du Père, la source de la gloire du Fils, et les délices de l'Esprit Saint. La croix fait l'ornement du ciel, la sûreté de l'Eglise, la lumière du monde. C'est dans elle que se glorifioit saint Paul, et que tous les
Col. II 15. saints ont trouvé leur salut..... *Par elle, Jésus-Christ a désarmé les puissances et les a menées en triomphe en face de l'univers après les avoir vaincues.* Il a suspendu à sa croix les dépouilles de ses ennemis, glorieux trophée qu'il s'est érigé en l'honneur de sa victoire ; et, tel qu'un monarque magnanime, lequel, venu à bout d'une guerre embarrassée, d'où il est sorti maître du champ de bataille, attache à son char de victoire les armes du tyran qu'il a réduit, tel Jésus-Christ, après avoir terminé la guerre contre le Démon, a suspendu au haut de sa croix les armes de son ennemi, à savoir, la malédiction et la mort, dont il a fait un trophée éclatant exposé à tous les regards du ciel, de la terre et des enfers (*).

(*) *In cæmeterii appellation. et in crucem Domini et Dei salvatoris*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 431—434.

Homélie sur la croix et sur la confession du Larron.

Nous sommes réunis, mes très chers frères, pour fêter ensemble la mémoire du jour où Notre Seigneur est mort attaché à une croix. Peut-être il vous paroît étrange qu'un objet aussi sinistre soit pour nous un sujet de fête. Tout ce qui tient à l'ordre des choses spirituelles est en opposition avec nos préjugés humains. Pour vous en donner la preuve, la croix, qui auparavant étoit un signe de condamnation et de supplice, est aujourd'hui l'objet de nos hommages et de nos plus douces affections. D'un instrument d'opprobre et de châtiment, elle est devenue une source de gloire et d'honneur. Quelle dût être un titre de gloire, Jésus-Christ lui-même l'avoit déclaré dans cette prière qu'il adressoit à Dieu son père : *Mon père, glorifiez-moi*, disoit-il la veille de son sacrifice sur la croix, *comme j'étois glorifié dans votre sein avant que le monde existât*, parce que la croix alloit être le principe de notre salut. Que de biens ne devons-nous pas à la croix! Par elle, nous avons été réhabilités; et, d'étrangers, de proscrits que nous étions, nous avons été admis à la prérogative d'enfants de Dieu; par elle, nous ne sommes plus égarés çà et là, mais nous avons été appelés à la connoissance de la vérité; par elle, ces

T. II. Bened. Pag. 411.

Joann. XVII. 5.

mêmes hommes, qui adoroient le bois et la pierre, reconnoissent aujourd'hui le maître, le créateur de l'univers : nous avons cessé d'être les esclaves du péché, pour acquérir la liberté d'être justes ; par elle, la terre désormais est devenue le ciel. C'est la croix qui a dissipé nos erreurs, et nous a ramenés à la source du vrai ; c'est la croix qui nous a tirés de l'abîme du vice, pour nous élever au comble de la vertu. Si les Démons ne trompent plus les hommes par les vains prestiges de leurs oracles et de leurs séductions diverses, si ces malins Esprits sont partout mis en fuite, si nos temples ne sont plus remplis de la fumée et de l'odeur des victimes, si l'on n'y voit plus couler le sang des animaux, mais si l'adoration en esprit et en vérité est proclamée dans tous les lieux de l'univers, mêlée aux accents de la prière et aux hymnes de la piété ; si la virginité réside sur la terre depuis qu'un Dieu, né d'une vierge, a fait connoître au monde l'excellence de cette vertu, et si la pratique en a élevé la nature humaine à la perfection des Esprits célestes ; si la paix a succédé à la guerre, si, d'ennemis que nous étions de Dieu, éloignés de lui, victimes de sa haine, nous avons été réconciliés avec lui, rapprochés de lui, maintenant objets de son amour ; si nous n'avons plus à redouter
Pag. 412. les traits enflammés du Démon, ni les attaques *du loup dévorant*, parce que nous sommes sous la garde
Joan. x. 2. *du bon pasteur*, et que nous buvons à la source de

la vie, près de l'époux de nos âmes, près de notre monarque légitime, c'est à la croix que nous en sommes redevables. Que de motifs n'avons-nous donc pas de fêter ce jour! Aussi l'Apôtre nous le recommande-t-il par ces paroles : *Célébrons la fête, non avec l'ancien levain, avec le levain de la perversité et de la malice, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité...* Et pourquoi, ô bienheureux Paul, nous exhortez-vous à la célébrer? déclarez-nous-en la raison. C'est en ce jour que *Jésus-Christ, qui est notre véritable Pâque, a été immolé pour nous*, et cette immolation s'est faite sur la croix. Or, là où il y a immolation, sacrifice, il y a rémission des péchés, réconciliation avec le Seigneur; donc fête et allégresse. Aujourd'hui, *Jésus-Christ, notre véritable Pâque, a été immolé pour nous.* Où donc a-t-il été immolé? Sur la croix, autel extraordinaire, autel d'une espèce toute nouvelle, parce que le sacrifice est lui-même nouveau, inouï jusque là. Celui qui s'immole est à la fois et la victime et le pontife, victime dans sa chair, pontife selon l'esprit, victime qui est offerte, pontife qui offre. *Tout pontife pris parmi les hommes*, c'est la doctrine de saint Paul, *intercède pour les hommes auprès de Dieu; il faut donc nécessairement qu'il ait de quoi lui offrir;* et voilà ici Jésus-Christ qui s'offre lui-même. *Jésus-Christ*, c'est le même Apôtre qui parle, *a été offert une fois pour l'expiation des pé-*

I. Cor. v. 8.

Hebr. ix. 28.

Ibid. v. 1.

Ibid. ix. 28.

chés. Voilà donc ici Jésus-Christ offert : donc, à la fois victime et pontife, et la croix est l'autel du sacrifice (1).

Pourquoi, direz-vous, son sacrifice ne s'exécute-t-il pas dans un temple, dans celui de Jérusalem, mais hors de la ville, hors de l'enceinte de ses murailles ? Isa. LIII. 12. Il falloit accomplir la prophétie : *Il a été mis au rang des scélérats.* Il sera donc crucifié hors de la ville, comme les scélérats condamnés au dernier supplice. Mais pourquoi encore sur le haut d'une montagne, non dans un édifice particulier ? Comprenez-en le mystère. Pourquoi ? Afin que le sang de cette victime innocente suspendue dans les airs, entre la terre et le ciel, purifiât toute la nature. L'air au milieu duquel elle expire, elle le purifie des Esprits malins qui y sont répandus ; la terre, par le sang qui en découle sur elle, elle la purifie des péchés qui la souillent. D'après ces motifs, lui falloit-il un autre toit que celui du ciel ? « Mais ce sacrifice pouvoit se faire à Jérusalem, dans son temple. » S'il en eût été ainsi, Jérusalem auroit revendiqué pour elle seule ce sacrifice ; nous aurions pu croire nous-mêmes qu'il ne s'offroit que pour un peuple privilégié. Mais, en se consommant hors de ses murailles, il

(1) Dessein du troisième sermon de Bossuet pour le vendredi saint : « Raison de la volontaire immolation de Jésus-Christ sur la croix, nécessité de l'effusion de son sang : il y est pontife et victime. » (Tom. VII, pag. 426 et suiv.)

nous fait connoître que la victime qui s'offre est la victime universelle; et que l'oblation qui s'en fait est le sacrifice expiatoire pour le monde tout entier. Le peuple juif ne pouvoit sacrifier que dans son seul temple, tout le reste du monde étant souillé par les sacrifices abominables offerts aux idoles; Jésus-Christ veut mourir hors de Jérusalem, pour témoigner que désormais l'univers tout entier est le temple où il veut être honoré par le sacrifice et par la prière. Saint Paul le dit en termes exprès : *Élevant en tout lieu des mains pures*. Oui, il nous est donné d'élever dans tous les lieux du monde des mains pures et innocentes vers le ciel; oui, l'univers tout entier, purifié, est devenu le temple du Seigneur, temple plus excellent que celui de Jérusalem, à raison de la victime bien plus excellente qui s'est immolée sur le Calvaire.

Pag. 413.

I. Tim. II. 8.

Ecoutez encore une autre merveille opérée par la croix, merveille qui surpasse toute conception humaine. C'est aujourd'hui que le ciel, fermé depuis si long-temps, nous est enfin rouvert. Car, en ce même jour, à l'heure même où il meurt comme homme, comme Dieu il y introduit le voleur pénitent. Ouvrir le ciel, y introduire un voleur, quel double prodige! Avec lui, il nous rend aujourd'hui notre ancienne patrie, il nous ramène à la cité de nos pères. *Vous serez avec moi aujourd'hui*, lui dit-il, *dans le Paradis*. Que dites-vous, ô mon Sau-

Luc. XXIII. 43.

veur? Vous êtes crucifié, vous avez les pieds et les mains percés de clous ; et vous promettez le Paradis! Oui, nous répond-il, et c'est afin que vous appreniez quelle est ma souveraine puissance, lors même que je suis attaché à la croix. C'est donc précisément pour cela même, parce que la croix est quelque chose de lugubre, de méprisable en soi-même, qu'il l'a choisie pour y opérer ces merveilles, afin que tous nos regards s'arrêtent sur la puissance du crucifié, non sur la foiblesse de la croix. C'est par le contraste que se manifeste la force de son pouvoir. Ce n'est point en ressuscitant un mort, en commandant aux vents et à la tempête, en mettant les Démons en fuite, non; mais au moment où ses pieds et ses mains sont enchaînés à la croix sur laquelle il expire, au moment où il est accablé d'injures et de malédictions, couvert de crachats, chargé d'opprobres et d'ignominies, c'est alors qu'il a pu changer le cœur pervers d'un voleur de profession. Comme sa puissance éclate de toutes parts! Il a ébranlé toute la nature, il a brisé les pierres; et le cœur d'un brigand, plus dur que la pierre, il l'a amolli, il l'a changé.

Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis. Quoi donc? les Chérubins, armés d'une épée de feu, veillent à la porte du Paradis pour en défendre l'entrée ; et vous promettez à un voleur de lui en ouvrir les portes! Oui, car c'est moi qui suis le maître des

Chérubins, c'est moi à la voix de qui l'Enfer et ses feux obéissent, c'est moi qui suis le souverain dominateur de la vie et de la mort. *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis.* A la bonne heure, qu'il y remonte, lui; à son aspect les Vertus du ciel se rangeront pour faire place à leur monarque. Mais quel roi, venant faire son entrée dans sa capitale, s'est fait voir jamais accompagné d'un voleur, de quelqu'un de ses sujets, quel qu'il soit, assis avec Pag. 414. lui sur un même char de triomphe? C'est là pourtant ce que fait notre généreux monarque. En rentrant dans ses états, il y introduit un homme, auparavant couvert de crimes, sans que la présence d'un tel homme puisse souiller ce séjour de la sainteté. Au contraire, elle ajoute à sa gloire; car la gloire du royaume céleste est d'avoir un maître assez puissant et assez bon pour pouvoir rendre un voleur digne de ses chastes délices. Ainsi, lorsque déjà il avoit appelé à sa royale cour les courtisanes et les publicains, il faisoit reconnoître qu'il pouvoit les changer et les sanctifier de telle sorte, qu'ils devinssent capables de mériter les honneurs et les récompenses souveraines, semblable à un médecin dont l'habileté ne se fait jamais plus admirer que quand elle s'exerce avec succès sur des maladies déclarées incurables.

Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis. Honneur insigne! ineffable bonté! excès inouï de

miséricorde! Et pour comble de gloire, c'est dans la compagnie de son maître que le voleur en prend possession. Mais qu'a-t-il donc fait, m'allez-vous demander, qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire, ce voleur, pour passer aussi subitement du supplice de la croix aux félicités du paradis? Quelques mots suffiront pour faire comprendre comment il s'en est rendu digne. Le premier des Apôtres, Pierre, renioit Jésus-Christ chez le grand-prêtre; le larron le confesse sur la croix. En les mettant en opposition l'un avec l'autre, mon intention n'est pas d'injurier le premier, à Dieu ne plaise! Je ne veux que vous faire sentir la conduite vraiment magnanime de l'autre, et admirer sa profonde sagesse. Pierre donc s'effraie et succombe à la voix d'une simple servante; le voleur voit tout un peuple furieux qui environne la croix de Jésus-Christ, l'outrager par les imprécations de la rage, par des sarcasmes insolents, et n'est point ébranlé par la foiblesse apparente du crucifié; mais, s'élevant par les yeux de la foi au-dessus de préventions, ce semble, les plus naturelles, il reconnoît dans Jésus-Christ, au sein des humiliations et des opprobres, le roi du ciel et de la terre; et, se prosternant en esprit à ses pieds, il lui dit : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez dans votre royaume.* Arrêtons-nous un moment sur ces paroles; ne rougissons pas d'aller à l'école d'un voleur, il est de tout le genre humain le premier

Luc. XXIII. 42.

qui ait été jugé digne d'être admis au Paradis. Le Sauveur ne lui avoit pas dit à lui, comme à Pierre, à André : *Venez, et je vous ferai pêcheurs d'hommes*, ni comme à tous les autres Apôtres : *Vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* Non, Jésus-Christ ne lui avoit pas adressé la parole. Ce voleur n'avoit pas été témoin des miracles opérés par Jésus-Christ ; il n'avoit pas vu ni les morts ressuscités, ni les Démons chassés, ni la mer obéissante à ses ordres ; il ne l'avoit pas entendu parler à ses disciples du royaume des cieux (1) ? Admirez, mes frères, sa pénétration d'esprit : *L'un des deux voleurs crucifiés avec Jésus-Christ, le chargeoit d'outrages*, lisons-nous dans l'Evangile. Celui-ci qui, dans les commencements, au rapport de l'écrivain sacré, s'étoit uni à son compagnon, pour prodiguer au Sauveur les plus dures insultes, converti tout à coup, a changé de langage ; tandis que l'autre persiste à l'accabler d'injures. Ici donc vous avez sous les yeux deux hommes de même profession, tous deux ayant exercé le brigandage, tous deux expiant leurs crimes par le supplice du crucifiement : mais combien le dénouement est divers ! L'un trouve au sortir de la vie un royaume, l'autre l'abîme des enfers. Vous avez vu hier le

Matth. IV. 19.

Ibid. XIX. 28.

Pag. 415.

(1) Bossuet, *Serm. du vendredi saint*, tom. VII, pag. 198—208 ; Saurin, *Serm. sur les deux brigands*, tom. XI, pag. 408, et dans son troisième sermon *sur le renvoi de la conversion*, tom. I, pag. 136 et suiv.

même contraste parmi les disciples. L'un d'eux se préparoit à trahir son maître, les autres se dispo-
Matth. XXVI. 15. soient à le servir : *Que voulez-vous me donner,* disoit Judas, *et je vous le livrerai.* Les autres se ren-
Ibid. 17. doient auprès de Jésus pour lui demander : *Où voulez-vous que nous vous préparions la Pâque?* De même ici. De ces deux voleurs, l'un accable Jésus d'outrages, l'autre ferme la bouche au calomniateur; l'un blasphème, l'autre reprend le blasphé-
Luc. XXIII. 40. mateur : *Est-ce que tu ne crains pas le Seigneur?* lui dit-il, au milieu des clameurs d'une populace déchaînée, au milieu des souffrances et des ignominies où il voit Jésus-Christ plongé. *Est-ce que tu ne crains pas le Seigneur!* O généreuse liberté! et tout à la fois quelle haute sagesse! quelle force d'esprit! car enfin n'a-t-il pas aussi ses douleurs, attaché lui-même à une croix, percé de clous, en proie aux plus déchirantes tortures? Mais non, maître de son courage, insensible à ses souffrances, il s'occupe du salut de son compagnon, qu'il veut détromper, et lui donne des leçons, même sur la croix, en lui adressant ces paroles : *Est-ce que tu ne crains pas le Seigneur?* Il semble lui dire : Ne t'arrête pas à la sentence rendue par un tribunal humain. Ne prononce pas simplement d'après ce qui
Pag. 416. se passe sous tes yeux. Il est un autre juge invisible, dont le tribunal, souverainement juste, est inaccessible aux insinuations de l'artifice comme aux im-

pulsions de la violence. Trop souvent, dans les tribunaux humains, l'innocent est condamné, tandis que le coupable est absous. Il n'en est pas ainsi au tribunal du souverain juge. C'est là, c'est vers ce tribunal qu'il faut élever nos regards : et ce juste, que les hommes condamnent, le ciel et Dieu l'absolvent. « Et à ces paroles : *Est-ce que tu ne crains pas le Seigneur?* il ajoute celles-ci : *Quant à nous, nous subissons la même sentence*, s'avouant coupable, et digne de la mort qu'il subit. *Nous*, poursuit-il, *nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes*. Aveu qui remplit toutes les conditions de la loi, et lui mérite son pardon; fidèle à l'avis du prophète : *Confessez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifiés*. Personne ne l'a dénoncé, personne ne l'a contraint ni pressé : parce que c'est lui-même qui s'accuse, personne ne se rencontrera pour l'accuser : *Nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes ; au lieu que celui-ci n'a rien fait de mal*. Ce n'est pas un seul péché qu'il accuse, c'est sa vie tout entière ; et ce n'est qu'après avoir fait cette authentique déclaration et de tous ses crimes et de l'innocence de Jésus-Christ, qu'il ose lui adresser ces paroles : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez retourné dans votre royaume*. Apprenez de là quel est le fruit de la confession. Apprenez à ne point désespérer de vous-mêmes : pensez à l'infinie mi-

Ibid. 41.

Isa. LIII. 26.

Pag. 417.

séricorde de notre Dieu, et hâtez-vous de travailler à la réforme de vos mœurs. Si le Seigneur s'est montré si libéral envers le voleur sur la croix, que ne devons-nous pas attendre de sa bonté, quand nous venons faire à ses pieds l'humble aveu de nos fautes! Sa confession lui vaut le Paradis. Sa confession lui donne la confiance de demander le royaume du ciel (1).

Mais dites-moi, généreux pénitent qui parlez ici de royaume, qu'avez-vous sous les yeux qui puisse vous en donner l'idée? Une croix, des clous, un peuple qui se répand en insultes outrageantes, en sarcasmes amers, voilà tout ce qui s'offre à vos regards. — C'est cela même qui m'inspire un tel langage. Cette croix est à mes yeux le témoignage et

(1) « Le bon brigand voit de ses propres yeux le mystère de sa croix. Il est à côté du Rédempteur expirant; il voit ce sang précieux qui se répand pour le salut des hommes; il voit les exemples que Jésus-Christ donne sur la croix; il entend les paroles qui émanent de sa bouche; il est témoin de ses douleurs, de sa patience, de sa fermeté, de sa magnanimité. Ah! je suis moins étonné de voir un homme transformé par tous ces grands objets, que je ne le suis que tous ceux qui en furent témoins avec lui n'en aient pas transformés comme lui. Juifs obstinés! vous demandiez que Jésus-Christ vérifiât par quelque miracle la divinité de sa mission, et qu'il fît voir, en se délivrant de cette croix, où votre barbarie l'attache, qu'il étoit véritablement le Fils de Dieu! Ah! il n'est pas nécessaire que la terre tremble, que les pierres se fendent, que le soleil cache sa lumière, que les morts sortent de leurs tombeaux. La manière dont Jésus-Christ meurt nous dit assez qu'aucun de ceux qui le virent mourir ne put le méconnoître. » (Saurin, *sur les deux brigands*, *Serm.*, tom XI, pag. 434, 435.)

le symbole de sa royauté. C'est parce que je vois Jésus crucifié que je l'appelle roi. Il est d'un roi de donner sa vie pour ses sujets. Il a dit que *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Un bon roi doit donc aussi mourir pour ses sujets; et puisque celui-ci meurt aujourd'hui pour les siens, c'est à bon droit que je le proclame roi : *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume.* Joan. xi. 11.

Non, mes frères, vous ne savez pas encore combien la croix est en effet la marque et le signe de la royauté; combien elle est auguste et digne de nos hommages. Apprenez-le. Jésus-Christ ne l'a point laissée sur la terre; il l'a transportée avec lui dans le ciel. Comment? Ecoutez. Nous la reverrons avec lui à son second avénement. Le premier a été sans éclat, il devoit en être ainsi; Jésus-Christ venoit chercher ce qui avoit été perdu; mais le second sera son triomphe. *Alors,* nous dit-il, au jour où se fera ce second avénement, *le soleil s'obscurcira, la lune ne répandra plus sa lumière.* Une lumière nouvelle brillera d'une clarté si vive, que les astres les plus lumineux, éclipsés tout à coup, seront éteints. *Les étoiles,* nous dit l'Evangile, *tomberont; et alors on verra paroître dans le ciel le signe du Fils de l'homme.* Quelle est donc l'excellence de ce signe du Fils de l'homme? Quelles splendeurs! Quelles clartés! Le soleil en est obscurci, la lune éclipsée, les étoiles absorbées; il Matth. xxiv. 26 et suiv.

Pag. 418.

faut donc que sa lumière soit plus éclatante que celle des astres les plus brillants. Lorsqu'un roi vient faire son entrée dans ses états, il fait ouvrir son cortége par des troupes de soldats portant des étendards. Ainsi, lorsque le maître de l'univers descendra des cieux, il sera précédé par des légions d'Anges portant l'étendard de sa croix, et annonçant l'arrivée du Roi suprême. *Alors les Vertus des cieux seront ébranlées*, c'est-à-dire les Anges, les Archanges, toutes les puissances spirituelles, dans le tremblement et dans l'effroi, en présence du formidable tribunal auquel comparoîtront tous les mortels pour être jugés selon leurs œuvres. Non pas que les Esprits célestes doivent eux-mêmes subir le jugement comme les hommes. S'ils tremblent, ce n'est pas pour eux, mais par l'impression de terreur que répand autour de soi la majesté d'un juge sévère, quand il vient s'asseoir sur son tribunal. A son aspect, non-seulement les criminels, mais tout ce qui l'entoure, même les plus innocents, sont saisis d'effroi. Et pourquoi alors l'étendard de la croix? Afin que ceux qui l'ont crucifié y lisent l'accusation de leur crime. *Alors paroîtra le signe du Fils de l'homme, et toutes les tribus de la terre seront dans la consternation*, parce qu'il leur reprochera leur ingratitude et leur infidélité. *Ils verront*, dit le prophète, *celui qu'ils ont percé.* S'il se montre lui-même avec ses plaies, combien

Zach. XII. 10.

Pag. 419.

plus ne se fera-t-il pas reconnoître par sa croix, comme étant le Dieu crucifié (*)?

La croix est le gage de la résurrection des morts, le guide des aveugles, l'espérance de ceux qui sont condamnés, la voix qui nous ramène dans nos écarts, le recours de ceux qui sont persécutés, la consolation du pauvre, le frein du riche, l'aiguillon du pécheur, la terreur des Démons et l'instrument de la victoire remportée sur eux. La croix est l'école de l'enfance, le soutien de l'indigent, la boussole et le port du navigateur, le rempart, la colonne du juste et du foible, l'ornement de tous les âges, le flambeau qui nous éclaire. Elle est le plus riche diadème du monarque, le code qui a civilisé les nations barbares, affranchi les esclaves, donné la sagesse aux plus ignorants. C'est par la croix que les prophètes ont révélé leurs oracles, les Apôtres prêché l'Evangile, les martyrs glorifié la foi chrétienne, les solitaires étonné le monde par leurs austérités, les vierges signalé leur chasteté, les prêtres enfanté Jésus-Christ dans les âmes; que l'Eglise s'est élevée sur d'inébranlables fondements, que le monde a recouvré la paix, que les temples de l'idolatrie ont été renversés, les sacrifices impurs abolis, le scandale des Juifs a été levé,

(*) Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 437—446.

l'impiété anéantie, la foiblesse relevée et soutenue (*) (1)

Sur le portement de la croix par Simon le Cyrénéen.

« C'est la belle réflexion de saint Jean Chrysostôme : Si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs contraignirent de porter la croix de Jésus-Christ, eût su que c'étoit la croix du sauveur des hommes, que c'étoit le trésor du monde, l'instrument et le gage de notre rédemption ; que c'étoit la croix de son Dieu et du Dieu de l'univers; s'il en eût connu le prix infini et le mérite sans mesure ; si Dieu dans ce moment lui eût ouvert les yeux, pour voir tous les fruits de grâce et de salut que cette croix alloit produire, de quels sentiments de joie eût-il été transporté ! avec quelle ardeur l'eût-il embrassée ! Eût-il fallu le presser et le solliciter ? eût-il fallu le contraindre ? eût-il été besoin de lui promettre une récompense? en eût-il voulu d'autre que l'avantage et l'honneur de toucher ce bois précieux et de l'appliquer sur lui? ne s'y seroit-il pas présenté de lui-même ? n'auroit-il pas redoublé ses prières auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre ? Nous sommes à sa place, chrétiens, ce qu'il ne connoissoit pas, nous le connoissons; nous savons ce que c'est que la croix de Jésus-Christ, et quelle en est l'excellence et la valeur ; la foi nous l'apprend, et ce qu'elle nous en dé-

(*) *In venerab. crucem.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 292. Voy. plus haut, pag. 18.

(1) « Concluons de tout ce discours (*sur la royauté de Jésus-Christ*) que la croix est un trône magnifique, etc » (Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 51 ; Bourdaloue, *Carême*, tom. III, pag. 258.)

couvre ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs, surtout lorsque nous ne la portons pas tout entière (1). »

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Matth. XVI. 24. Trois choses à considérer dans cet oracle de Jésus-Christ. Il invite, il ne contraint pas : *Si quelqu'un veut.* Qu'est-ce que renoncer à soi-même? Vous voyez votre voisin insulté, maltraité, traîné en prison, sans le secourir, sans lui prêter main forte, sans même le plaindre; il est pour vous un étranger. Voilà ce qui nous est demandé pour notre corps. Qu'il ait à combattre, à souffrir, ce n'est point votre affaire. Renoncez à cet étranger. *Qu'il porte sa croix*, c'est là l'armure dont Jésus-Christ investit le soldat qui veut marcher sous ses bannières. Pas d'autres bouclier, ni de casque, ni de glaive. C'en est assez pour repousser tous les traits de l'ennemi, assez pour mériter la couronne, assez pour vous ouvrir tous les trésors promis à la vie présente et à la vie future. Porter sa croix, c'est être disposé à tout souffrir, tout, jusqu'à la mort elle-même. La nature ne nous condamne à mourir qu'une fois. Qui porte sa croix, est disposé comme saint Paul à mourir des milliers de fois, à mourir tous les jours. I. Cor. XV. 31. Porter sa croix, c'est en charger ses épaules comme

(1) Bourdaloue, *Exhortat.*, tom. VII, pag. 133, 134.

pour aller au supplice. Il n'est rien qui élève au-dessus de la crainte de la mort, comme de mépriser ainsi la mort. *Et qu'il me suive.* Qu'il pratique toutes les vertus dont j'ai donné l'exemple. C'est par là que les saints Apôtres se sont élevés à ce comble de gloire, par là qu'ils se rendoient ce témoignage : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Seroit-ce la persécution, l'angoisse, la mort?

Rom. VIII, 35

Tous nos actes de religion sont marqués du sceau de la croix, les fonts sacrés de la régénération, le banquet mystique où nous recevons la chair de Jésus-Christ, les ordinations qui consacrent les ministres, tout se fait par l'invocation de la croix. C'est en reconnoissance de sa vertu que nous l'imprimons sur les murailles de nos maisons, sur nos fronts et dans nos cœurs, comme étant le signe le plus manifeste de notre salut, de notre affranchissement et de la miséricorde de notre Dieu. C'est le sceau royal que nous apposons à chacun des dons que nous tenons de sa libéralité, pour en défendre la possession contre toute attaque étrangère. Lors donc que vous vous marquez de ce signe, rappelez-vous tout le mystère de la croix. Cette pensée suffira pour amortir tous les feux des passions. Quand vous l'imprimez sur votre front, sur votre poitrine, sur vos yeux, sur chacun de vos membres, faites de vous-mêmes une victime agréable au Seigneur.

Cette croix qui a pu rouvrir le ciel, fermer l'enfer et dompter le Démon, à plus forte raison pourra-t-elle vous défendre contre les poisons du vice. Grâces aux victoires de la croix, les Démons n'ont plus rien de formidable, la mort n'est plus qu'un sommeil. Que le Juif vienne vous reprocher d'adorer un homme qui fut attaché à la croix, répondez avec assurance : Oui, je l'adore, et ne cesserai de l'adorer jamais (1). S'il insiste en vous disant : Pourquoi celui que vous reconnoissez pour Dieu, Fils de Dieu, descendu sur la terre pour le salut des hommes, est-il mort sur une croix par le plus infâme de tous les supplices ? Répondez : Il a fallu que le Christ souffrît, qu'il fût crucifié, parce que les prophètes et la loi tout entière l'avoient ainsi prédit.... Parce que c'est elle, c'est la croix qui a triomphé de la mort, purifié la terre, réparé notre nature, anéanti la tyrannie du Démon.

C'est la croix qui nous garde durant le sommeil, nous défend durant le jour, nous protège dans nos dangers. Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas encore, ô mon Dieu, pour cet ineffable mystère d'amour et de miséricorde dont votre croix est le trésor ! Je l'adore, cette précieuse croix, source de vie : j'embrasse les souffrances que vous-même y

(1) Voyez une excellente lettre de Bossuet en réponse à la question : *Devons-nous adorer la croix ?* dans la collect. génér. in-4°, tom. v, pag. 272.

avez endurées. Je baise avec tendresse et les clous qui vous ont percé, et ces plaies imprimées sur votre corps, et ce roseau placé dans vos mains, et cette lance qui porta à votre bouche le fiel dont vous fûtes abreuvé. Je ceins ma tête de votre couronne d'épines comme d'un royal diadème; je porterai sur moi vos opprobres comme un magnifique ornement, et vous reconnois hautement comme vrai Dieu, la seconde personne de la très sainte Trinité, qui avez souffert la mort pour mon salut, qui vous êtes livré aux mains des Juifs, vos persécuteurs, avez été enseveli, et le troisième jour êtes ressuscité, et viendrez à la fin des siècles juger les vivants et les morts (*).

Pour bien comprendre quelle a été l'efficacité de la croix, remarquez ce qu'étoit le monde avant la croix, ce qu'il est devenu après la croix. Avant la croix, Jésus-Christ étoit inconnu : aujourd'hui son nom est dans toutes les bouches; aujourd'hui nous connoissons par Jésus-Christ, Dieu le Père et son divin Fils. Auparavant, c'étoit le Démon qui étoit l'objet du culte de l'univers; aujourd'hui son empire est tombé; et les puissances des ténèbres sont dissipées. Autrefois, les désordres les plus honteux étoient publiquement accrédités ; maintenant, non-seulement on en rougit, mais les vertus les

(*) *De adorat. sanct. crucis*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 612—619.

plus sublimes sont mises en pratique. Avant la prédication de la croix, le Démon poussoit les Juifs à conspirer contre Jésus-Christ : les Apôtres ont prêché l'Evangile de la croix, et les Juifs en foule sont amenés aux pieds de Jésus-Christ. La mort fut pour nos pères un objet d'épouvante; elle fait à présent la consolation du chrétien. Avant que la croix ne fût prêchée dans l'univers, le Paradis étoit inaccessible aux enfants d'Adam. La croix s'élève, et un larron est jugé digne d'entrer dans le royaume des cieux. O prodige des effets de la croix! l'étonnante révolution qu'elle a faite dans l'univers! A la plus profonde nuit a succédé la plus éclatante lumière; la vie a remplacé la mort. Quels immenses bienfaits ont découlé de cette source!

« Voir les peuples idolâtres adorer comme leurs dieux, ceux qu'ils avoient respectés comme leurs rois, leur attribuer la divinité avec le sceptre et la couronne, c'est une flatterie qui n'est pas nouvelle à l'esprit humain. Mais adorer un homme après le gibet et la croix, c'est ce qui est impraticable à l'esprit humain; cependant le monde tout entier s'y est soumis. Voir l'Asie et l'Afrique entrer dans les sentiments d'un prophète conquérant qui les menaçoit d'esclavage, et le suivre après la victoire qui lui faisoit chemin partout, c'est une foiblesse qui ne convient que trop à l'esprit humain. Mais courir en foule après la croix d'un homme mort, c'est à quoi l'esprit humain ne peut naturellement s'abaisser. Cependant voir un grand peuple attaché à la personne de

Jésus-Christ, à la vue de ses miracles, des pains multipliés, des aveugles guéris et des morts ressuscités, c'est l'effet d'une conviction dont l'esprit humain ne peut se défendre. Mais ne pas désavouer tous ces miracles après l'ignominie de la mort, le suivre encore après sa croix, c'est un effort dont l'esprit humain n'est pas naturellement capable. Effet par conséquent, non pas de l'évidence des mystères ni de la docilité de la raison, mais de la puissance de Dieu qui a voulu exercer son empire sur la raison, malgré toutes les résistances de la raison (1). »

Homélie iv *sur l'Epître aux Corinthiens.*

Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu et la puissance de Dieu. (Chap. I, vers. 18.)

T. x. Bened. Pag. 23.

L'âme a ses infirmités comme le corps. Il y a des maladies qui donnent du dégoût pour les meilleurs aliments. Dans cette disposition, les amis, même les plus fidèles, deviennent fâcheux, insupportables. On semble les méconnoître; leur aspect même effarouche. Ainsi de l'âme quand elle est affectée de telle manière. Elle ignore ce qui pourroit lui rendre la santé, et se complaît dans son ignorance. Elle ne voit que des ennemis dans ceux qui vou-

(1) La Rue, *sur la divinité de la relig. chrét.*, *Carême*, tom. I, p. 240, 241 : et il s'appuie de saint Jean Chrysostôme.

droient la guérir. Il est évident que c'est là un désordre où il n'y a rien de naturel, et qu'il faut attribuer au mauvais état des malades. C'est la frénésie qui prive de la raison, et ne répond que par des outrages et des violences aux tendres soins qu'on lui témoigne. Image trop vraie de l'infidèle qui s'opiniâtre dans son aveuglement.

Faut-il abandonner ces malades? tant s'en faut. Au contraire : comme ceux qui approchent les frénétiques ne les déplorent jamais plus que lorsqu'ils en sont plus maltraités, parce qu'ils regardent ces mauvais traitements comme la marque et l'effet d'une maladie tout-à-fait désespérée : plaignons de même ces âmes malades qui rejettent obstinément tout ce qu'on leur dit pour leur salut. Pleurons-les avec une abondance de larmes, et plus que les femmes ne pleurent leurs époux dont la mort les a séparées. Non : l'affection que les femmes doivent à leurs époux ne doit pas être ni plus tendre ni plus éclatante dans ses douleurs que celle qui nous est commandée pour tous les hommes, quels qu'ils soient, fidèles ou infidèles, chrétiens ou barbares, n'importe. Gémissons donc de ce que la parole de la croix, qui est la vertu et la puissance de Dieu pour ceux qui croient, est une folie pour les âmes égarées, malades, qui ne croient pas.

La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent. Parmi les Corinthiens qui avoient em-

brassé la foi, il s'en trouvoit qui, ébranlés par les raisonnements des infidèles, chanceloient et ne savoient que répondre aux détracteurs de la croix. Ne vous troublez pas, leur dit l'Apôtre, de ces raisons apparentes dont ils tâchent de vous éblouir.
Pag. 24. C'est leur ignorance qui cause leurs préventions. Le mystère de la croix est tel qu'il n'est point connu de ceux qui périssent. Ce sont des frénétiques qui ne répondent que par des injures à ceux qui veulent les guérir.

Ame malade et frappée d'un funeste aveuglément, qu'avez-vous à dire? Pour vous Jésus-Christ a pris la forme d'un esclave, pour vous il est mort sur une croix; il s'est ressuscité; et, au lieu de l'adorer, au lieu d'admirer ce qui l'a porté pour vous, qui étiez son ennemi, à des sacrifices que vous ne pouviez attendre d'un père, d'un ami, d'un fils; vous, au mépris de cet excès d'amour, vous taxez de folie ce chef-d'œuvre de sa sagesse! mais pourquoi s'en étonner? Qui va périr méconnoît ce qui pourroit le sauver. Ainsi, ô Corinthiens, ne vous troublez pas. Que l'insensé insulte, par ses railleries, ce qui s'élève au-dessus de lui, ce n'est point là quelque chose de si nouveau, de si extraordinaire. Dans le préjugé qui l'entête, il n'y a ni éloquence ni sagesse humaine qui puisse se faire jour jusqu'à lui. Je dis plus : loin de le persuader, vous ne faites que l'enfoncer davantage dans son incrédulité. L'empire

de la foi commence là où finit le domaine de la raison. Que nous entreprenions de prouver par des raisonnements humains comment un Dieu s'est fait homme, comment il s'est incarné dans le sein d'une vierge, nous ne faisons que provoquer les sarcasmes de l'incrédule. La foi toute seule tranche la question. Recourir au raisonnement, c'est vouloir périr. Je parle des mystères de l'Essence divine. Mais n'allons pas si loin ; ne sortons pas du cercle des choses créées : qu'un homme obstiné à ne croire que d'après les calculs de sa raison, vous demande comment nous voyons la lumière, tout ce que vous aurez à répondre sera de lui dire qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour la voir ; mais vous n'expliquez pas le phénomène. Pourquoi n'entendons-nous point par les yeux, ne voyons-nous pas par les oreilles? Quand le siége de ces organes est le même, qu'ils sont rapprochés si près l'un de l'autre, pour quelle raison leurs fonctions ne sont-elles pas communes? Essayez d'expliquer ces mystères : vous ne faites que prêter à rire à ceux qui vous entendent. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de rendre hommage à la puissance et à la sagesse du Créateur et de nous taire. Quoi! la nature est pour nous pleine d'obscurités, et la religion, qui doit être l'objet de nos adorations, n'auroit pas les siennes? Vouloir les expliquer par des raisonnements humains, prétention ridicule qui retombe, non sur la religion elle-

même, mais sur le travers d'esprit de ceux qui refusent d'y croire. La raison est trop foible pour atteindre des objets d'un ordre si relevé. Que je dise : Mon Dieu a été attaché à une croix ; le Gentil de me répondre : comment cela se pourroit-il accorder ? il n'a pu se secourir lui-même lorsqu'on le crucifioit. Comment, apres s'être laissé mourir sur une croix, auroit-il pu ressusciter pour secourir ensuite les autres ? S'il en avoit la puissance, il devoit commencer par lui-même. Ainsi parloient les Juifs ; et ils en concluoient qu'une telle croyance étoit contre la
Pag. 25. raison. Oui, contre la raison ; et c'est par là même que se manifeste la divine toute-puissance. Car, du sein de la plus profonde abjection, se relever aussitôt pour marcher à la victoire, être accablé par la plus extrême foiblesse, et en triompher, c'est là la preuve d'une puissance sans bornes. Les trois jeunes Hébreux sortis vivants de la fournaise ardente, étonnent bien plus que s'ils n'y fussent pas entrés. Jonas englouti par la baleine, n'étoit qu'un événement naturel ; Jonas plein de vie dans le ventre du monstre, voilà le miracle. De même Jésus-Christ faisoit bien mieux reconnoître sa divinité, en triomphant de la mort au sein de la mort elle-même, que s'il se fût empêché de mourir. Qu'on ne demande donc plus pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas sauvé lui-même lorsqu'il étoit sur la croix. Il vouloit lutter pour ainsi dire corps à corps avec la mort.

Il n'en a point voulu descendre, non par impuissance, mais par sa volonté propre. Autrement, comment les clous qui l'y attachoient auroient-ils pu retenir celui que la mort même ne put y enchaîner ?

Voilà, mes frères, ce que nous croyons, ce que nous nous disons publiquement ; mais il n'en est pas ainsi de l'infidèle. Aussi l'Apôtre dit-il : *Que la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent ; mais pour ceux qui se sauvent, c'est-à-dire pour nous, elle est la vertu de Dieu. C'est pourquoi il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages,* Isa. xxix. 14. *et j'abolirai la science des savants.* Il commence par s'appuyer du témoignage de l'Ecriture ; et, fort de cette autorité, il s'écrie : *Que sont devenus les sages? Que sont devenus les docteurs de la loi? que sont devenus les esprits curieux des sciences de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?* (V. 20.) Il perce du même trait les Juifs et les gentils. Car en est-il un seul parmi les philosophes, un seul parmi les plus subtils raisonneurs et les plus doctes d'entre les Juifs, qui ait conduit les hommes au salut, et leur ait fait connoître la vérité? Non. Nos pêcheurs de la Galilée ont tout fait, en confondant l'orgueil de la raison humaine, par cette sentence qui la flétrit à jamais : *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?* L'Apôtre nous donne le secret de la conduite

de Dieu : *Le monde avec sa sagesse humaine n'ayant point connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse*, bien qu'elle éclate avec magnificence dans les admirables spectacles que le ciel et la terre étalent sous nos yeux ; c'est par cette prétendue folie de la prédication que Dieu a voulu réformer et convaincre l'univers. Point de raisonnements ; la foi agit seule. Là où se montre la sagesse de Dieu, la sagesse de l'homme disparoît. Répondre que celui dont les mains avoient produit un aussi magnifique ouvrage ne pouvoit être que le Dieu tout-puissant, c'étoit parler le langage de la sagesse humaine ; c'étoit s'élever en quelque sorte jusqu'à la sublime Essence. On ne raisonne plus maintenant, on croît ; il ne faut ni philosophie ni raisonnements pour croire que Jésus-Christ est mort, qu'il a été enseveli ; il n'en faut plus pour être fermement persuadé qu'il est ressuscité, qu'il est monté au ciel : pour tout cela il ne faut que de la foi. Les Apôtres de Jésus-Christ n'ont point recherché les lumières d'une sagesse humaine ; ils ont cru ; et leur foi les a rendus plus sages que ces faux sages du monde. Croire humblement ce que Dieu dit, vaut mieux que tous les raisonnements du monde(1).... Ainsi la sagesse des sages du siècle ne leur a-t-elle servi à rien pour recevoir la prédication de l'Evangile, pas plus

(1) Voyez dans le vol. XI les articles *Foi. Mystères.*

que l'ignorance des simples n'a été un obstacle qui les empêchât de s'y soumettre. Je dirai plus : malgré l'apparente singularité de cette opinion, j'avance que la foi trouve dans les âmes simples un plus facile accès que chez les savants. La raison en est claire : les premières bannissent le raisonnement et se soumettent avec une humble docilité. C'est là le sens de la proposition de saint Paul, quand il dit que la sagesse des philosophes s'est corrompue, qu'elle a été détruite par elle-même, et qu'elle n'a plus servi de rien. Dans le temps où elle auroit dû agir, et faire preuve de force, pour amener l'homme de la créature au Créateur, elle a dédaigné de le faire : aujourd'hui qu'elle le voudroit, elle en est devenue incapable. Ce n'est plus là maintenant la voie que Dieu veut que l'on suive pour aller à lui. Nous avons pour le connoître un autre moyen plus noble et plus relevé. Dieu a frappé de folie la sagesse du siècle, c'est-à-dire qu'il a fait voir qu'elle étoit impuissante par elle-même pour embrasser la foi, et s'élever jusqu'à elle. Parce que les Corinthiens attachoient une haute idée à cette fausse sagesse, saint Paul a commencé par la réprouver. Comment, dit-il, donner le nom de sagesse à ce qui ne sauroit amener l'homme à la découverte des vrais biens? Dieu lui-même l'a marquée du sceau de la folie, en punition de ses honteux écarts. Si elle n'a servi de rien, quand avec les lumières de la raison on pou-

voit s'élever à la connoissance de Dieu, combien plus, à présent qu'il s'agit d'objets bien plus profonds, pour lesquels il faut de la foi, non de la science! Il est donc vrai que Dieu l'a convaincue de folie.

Et *il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* Pourquoi folie de la prédication? Non que c'en soit une réellement; mais parce qu'elle paroît telle aux hommes du siècle.

Conduite admirable de sa Providence! Pour démasquer la fausse sagesse du siècle, Dieu n'a point fait descendre du ciel une autre sagesse plus brillante; il n'a point attaqué un Platon, par exemple, par un nouveau philosophe plus sage et plus subtil. Il lui a opposé ce que l'on réputoit une folie, un pêcheur ignorant, sans études et sans lettres. A qui la victoire est-elle restée? A la sagesse de Dieu. Ce qui en rehausse singulièrement l'éclat, ce qui repousse toute comparaison, c'est le choix des moyens qu'il a pris pour triompher. Que de semblables moyens aient réussi, Dieu seul pouvoit le faire. Que les Juifs nous demandent des miracles et les gentils de pompeux raisonnements, nous n'avons que ces deux mots à leur répondre : Jésus-Christ est mort, Jésus-Christ est ressuscité : et ils se rendent. C'est là de la folie, c'est là tout ce qu'il y a de plus contraire aux miracles, aux pompeux rai-

Pag. 27.

sonnements à quoi ils s'attendent; toutefois c'est là ce qui les a fait tomber aux pieds de la croix de Jésus-Christ. Il faut donc qu'il y ait là quelque chose de supérieur à toute la puissance des miracles et des raisonnements. Voilà ce qu'ont fait les Apôtres : ils ont guéri le monde par la croix, comme leur maître avoit guéri l'aveugle-né, en couvrant ses yeux de boue, c'est-à-dire par un remède qui ne sembloit propre qu'à augmenter le mal, et l'auroit rendu aveugle s'il ne l'avoit pas été. La vaine sagesse du siècle a été mise en défaut par ce qu'il y avoit de plus contraire à la sagesse. Autrefois on avoit vu sous la main du prophète, un peu de bois tirer le fer du fond des abîmes et le faire nager sur l'eau. De même nous voyons ce vil bois de la croix arracher le monde entier à sa corruption, et faire triompher la vérité. Cette croix, réputée un sujet de scandale, non-seulement à cessé de l'être, mais elle a été pour ainsi dire l'aimant qui a attiré le monde. Aussi, dans l'admiration que lui donne une aussi étrange révolution, l'Apôtre conclut-il : *Cette folie apparente de la conduite de Dieu est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et cette foiblesse de Dieu est plus forte que la force de tous les hommes.* Folie tant que l'on voudra dans le langage des hommes, mais dans les vues de Dieu, l'instrument de la plus haute sagesse. Ce que tous les philosophes n'ont pu faire avec toute la subtilité de leur dialectique, Dieu l'a fait par le moyen

Joan. IX. 5.

IV. Reg. III. 12.

I. Cor. I. 25.

Pag. 28.

ce semble le plus insensé. De quel côté se manifeste la plus haute sagesse, ou dans celui qui convainc des peuples entiers, ou dans celui qui ne convainc personne? Voyez ce Platon consumant ses laborieuses recherches sur les questions les plus futiles, sans parvenir à rien de fixe, épuisant les ressources de son génie pour accréditer le dogme de l'immortalité des âmes, sans pouvoir ni établir aucun principe, ni gagner un seul disciple, et mourant sans école. Ce même dogme, la croix prêchée par quelques ignorants l'a persuadé à tout l'univers. Elle a ouvert une école où se traitent, non des questions oiseuses, mais où l'on apprend tout ce qu'il y a de plus relevé, la divine Essence et la vraie religion, la règle des mœurs, la future résurrection, et le compte que chacun de nous aura à rendre au jour du dernier jugement. Elle a fait des philosophes des hommes les plus étrangers à toute espèce de science. Combien donc sa prétendue folie est plus sage que la sagesse des hommes! Combien son apparente foiblesse plus forte que tout ce que les hommes estiment de plus fort! Oui, certes, de plus forte, puisque c'est cette prétendue folie qui a entraîné la persuasion de tout l'univers; c'est cette apparente foiblesse qui a triomphé de toutes les résistances. Vainement les obstacles et les ennemis se sont succédé pour anéantir le nom de Jésus crucifié; ils n'ont fait que l'étendre. Ce qu'il y avoit de

plus contraire aux progrès du christianisme est précisément ce qui a servi les progrès du christianisme. Ceux qui l'ont combattu, où sont-ils? Ils ne faisoient que courir à leur perte. Cette guerre opiniâtre qu'ils faisoient à un nom, à quoi a-t-elle abouti? A leur propre ruine. Tous leurs efforts ont été impuissants. La croix s'est élevée plus brillante du sein même des persécutions; et la conjuration de tout ce qu'il y avoit de vivant contre un mort n'a pu le vaincre.

Que l'infidèle vienne après cela m'accuser de folie : qui de nous deux mérite le mieux le nom d'insensé, quand moi, qui, dans son esprit, passe pour l'être, je suis, par le fait, plus sage que cet insensé qui se croit le seul sage? Qu'il me taxe d'esprit foible, quand il est convaincu lui-même d'être plus foible que moi; puisqu'encore une fois, ni les législateurs armés de toute la force du pouvoir, ni les philosophes et les orateurs avec les subtilités de leur génie, et les ressources de leur éloquence, n'avoient pas même entrevu ce que des hommes de néant, mais assistés de la grâce divine, ont réussi à persuader à toute la terre (*).

Courage de nos martyrs chrétiens, comparé avec le stoïcisme des philosophes. Triomphes de Jésus-Christ et de la croix, malgré les persécutions. Les Apôtres ont fini par arracher le monde aux ténèbres de l'idolâtrie; ce que les philosophes n'avoient pu faire (1). Pag. 30.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 34, 35.

(1) « Rassemblez toutes les circonstances que la cruauté ait pu inventer

T. XIII Bened. Pag. 400.

La croix de Jésus-Christ appelée la folie de Dieu! Une folie, dites-vous! mais qu'y eut-il jamais de plus sage? Une foiblesse! Eh! quoi de plus fort? Oui, une folie pour ceux qui se perdent; mais, est-ce bien à de tels hommes qu'il convient de juger des œuvres de Dieu? Des malades qui ont le goût dépravé, trouveront de l'amertume au miel. Qu'en conclure? Que ce sont des malades. De même, ce n'est pas à la croix qu'il faut s'en prendre que cer-

pour faire souffrir Jésus Christ, et vous trouverez qu'elles ont trompé l'attente de la cruauté. On le fait mourir entre deux brigands, pour flétrir sa belle vie par ce genre de mort, et l'un des deux rend témoignage en dépit de ses bourreaux. On place un centenier auprès de sa croix pour empêcher les disciples d'en approcher, et le centenier devient lui-même un de ses disciples. On l'attache à une croix, et cette circonstance, qui est l'un des caractères de sa vocation, le fait reconnoître pour le Messie. Plus sa croix est un supplice honteux, plus la gloire de ce divin crucifié éclate, lorsqu'il convertit tous les hommes à son Père par la prédication de sa croix. Plus on l'abaisse, et plus on l'élève. Il sort du sein de cette obscurité une lumière qui frappe toutes les nations. Il semble que le Fils de Dieu combat ici avec la honte et l'opprobre. La croix est le champ de bataille; l'opprobre est vaincu aussi-bien que la mort. Ce n'est point l'opprobre qui flétrira Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui rendra l'opprobre glorieux. On verra des hommes qui ne se glorifieront que dans la croix du Sauveur. On verra une nuée de martyrs quitter l'honneur du monde pour recevoir l'honneur de l'Église, renoncer aux couronnes de la terre pour recevoir la couronne du martyre, et se couvrir d'épines à l'exemple de Jésus-Christ. » (Abbadie.) Voyez encore dans les *Morc. chois. des protest.* les extraits analogues de Daillé, pag. 115; Amyrault, pag. 369, 370; Drelincourt, p. 141; Superville, Spanheim, etc., pour ne pas citer la longue liste de nos prédicateurs catholiques, qui ont emprunté à saint Jean Chrysostôme ses raisonnements et ses expressions, et n'en font pas mystère.

tains hommes la taxent de folie; mais à leur aveuglement. C'est ce qu'établit l'Apôtre dans son épître, où il démontre que la croix, bien loin d'être une folie, une foiblesse, a été l'instrument de la sagesse et de la puissance de Dieu. Il en compare les effets avec les œuvres de la création, avec les miracles de l'ancien Testament, avec les conceptions les plus vantées de la sagesse humaine, pour en conclure que tout admirables que soient la puissance et la sagesse qui s'y découvrent, il y en a bien davantage dans cette prétendue folie de la croix. C'est là ce qui lui met à la bouche cette vive exclamation : *Que sont devenus les sages? Que sont devenus les docteurs de la loi? Que sont devenus ces esprits curieux des sciences du siècle?* Les sages! A l'approche de la croix, ils se sont évanouis, dissipés comme la poussière. Sa lumière les a tellement éclipsés, qu'ils ont disparu entièrement avec la pompe de leur langage et la subtilité de leurs raisonnements. Les docteurs de la loi? La prédication évangélique les a réduits au silence. Ce que la loi elle-même n'avoit pu faire en faveur d'une seule nation, la croix l'a fait pour tous les peuples du monde: elle a réconcilié les pécheurs, enfanté les justes, sanctifié les hommes; elle a appris à connoître Dieu, ouvert le chemin du ciel. Les esprits curieux des sciences humaines? C'est à-dire l'hérétique et les vains raisonneurs, elle les a con-

1. Cor. 1. 20.

fondus, réduits au néant, en démasquant leur folie réelle (*).

Parcourez, en esprit, toutes les contrées de l'univers, aussi loin que votre imagination puisse vous transporter : partout vous verrez éclater la puissance de Jésus-Christ, partout vous entendrez publier sa parole et la gloire de son nom. Puis, vous repliant sur vous-même, dites-vous que celui qui a opéré une aussi merveilleuse révolution, est le même qui l'avoit prédite. Pour vous en tenir à une seule particularité : quel est le motif qui, de toutes les contrées de l'univers, engage à venir visiter un sépulcre vide? Pourquoi cet empressement à se rendre, des pays les plus éloignés, aux lieux où Jésus-Christ est né, où il est mort, où il a été enseveli? Quelle puissance la croix ne suppose-t-elle donc pas? Autrefois, elle manifestoit la plus infamante de toutes les morts ; maintenant, c'est un trophée de gloire. Bien loin d'en rougir, on aime à s'en parer, à s'en faire un ornement que les particuliers, que les fronts couronnés eux-mêmes portent avec un saint orgueil (**).

La croix est l'école de morale où s'apprennent toutes les vérités. Elle unit le ciel à la terre, le temps à l'éternité, l'homme à Dieu. Elle a dompté

(*) Hom. XIII *inter hactenus ineditas.*

(**) *Expos. in ps.* CIX, tom. V Bened., pag. 258, 259.

les passions, enchaîné les voluptés, réformé l'univers ; elle nous a fait connoître tous les secrets de Dieu, les profondeurs de sa justice, les richesses de sa miséricorde. Elle nous élève au-dessus des terreurs de la mort et des adversités de la vie. Voyez Jésus-Christ attaché en croix. Ses bras étendus, embrassant et les Juifs et les Gentils, les premiers pour les condamner, les autres pour les appeler (*) (1).

Il n'y a rien de plus opposé à l'esprit de l'Evangile que le repos et l'oisiveté. Rien qui s'accorde moins avec la profession de chrétien, avec l'exercice habituel de la guerre où nous sommes

(*) Analyse des homélies *sur l'Exaltat. de la Sainte Croix*, tom. VIII Bened., pag. 204—207 (Supplém.) ; Hom. X *inter ineditas*, tom. XIII Bened., p. 231 ; *in ps.* XLIV, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 202.

(1) « La mort de Jésus-Christ, système de morale qui nous trace toutes les vertus. S'il faut craindre la justice divine, où peut-on mieux l'apprendre que sur la croix de Jésus-Christ ? Qu'elle y paroît terrible cette justice ! elle va chercher sa victime jusque dans le ciel : elle étend sur l'autel un homme divin ; elle n'épargne pas le Fils, le propre Fils de Dieu. Et toi, misérable pécheur, qui ne saurois présenter aux yeux de ton juge rien que d'odieux, comment pourras-tu échapper à sa vengeance, si, violant les lois de l'Évangile, tu te rends d'autant plus coupable, que tu avois dans l'Évangile même un moyen plus efficace de t'en affranchir ? S'il faut avoir horreur de ses vices, ou peut-on mieux l'apprendre que sur la croix de Jésus-Christ ? Que celui qui se fait du péché des idées flatteuses, apprenne sur la croix de Jésus-Christ à le voir dans son véritable point de vue, qu'il connoisse la cause par les effets, et qu'il ne pense jamais au péché sans penser en même temps aux coups qu'il porta au Sauveur du monde. Et la suite. » (Saurin, *Serm.*, tom. V, pag. 186.)

engagés contre l'ennemi du salut, que l'attachement aux douceurs de la vie présente. Disciples d'un maître mort sur une croix, vous demandez le repos! Le voilà, lui, enchaîné sur le lit douloureux de la croix; et il vous faut, à vous, les délicatesses et les commodités de la vie! Puis-je reconnoître en vous le généreux soldat de Jésus-Christ? Combien l'Apô-
Phil. III. 18. tre avoit raison de dire : *Il y en a plusieurs de qui je vous ai parlé souvent, et dont je vous parle encore avec larmes, qui vivent en ennemis de la croix de Jésus-Christ.* Il y avoit donc, dès le temps de l'Apôtre, de ces faux chrétiens qui, même avec une apparente régularité, vivoient dans une mollesse tout à fait contraire aux maximes de la croix. C'est contre ceux-là que l'Apôtre s'élève. La croix veut une âme mortifiée, disposée à la souffrance, ennemie des délices. Vous vous dites chrétien; et vous êtes l'ennemi de la croix! Si vous l'aimiez, vous embrasseriez une vie crucifiée; vous ressembleriez par là du moins à votre maître, qui a bien voulu l'endurer pour vous. Attachez-vous de vos propres mains à cette croix; n'attendez pas que d'autres vous la préparent. Si vous aimez Jésus-Christ, mourez de sa mort. Tel est l'oracle de Jésus-Christ : *Si*
Luc. XIV. 27. *quelqu'un ne porte pas ma croix et ne marche après moi, il n'est pas digne de moi*; ce qui équivaut à ces paroles : Quiconque n'est pas préparé à la mort. Je le dis avec larmes : malheur à ces ennemis de la

croix qui recherchent les délices, victimes qui s'engraissent pour le sacrifice! Vous vivrez, aujourd'hui, demain, vingt ans, un siècle entier, si vous le voulez, dans cet état; à la fin, quels fruits en aurez-vous recueillis? les plus déplorables. Dieu vous a ouvert la lice afin de vous ménager l'occasion d'un triomphe; et vous la quittez sans combat (*) !

Le bruit des miracles de Jésus-Christ ayant commencé à se répandre, on dit qu'un gouverneur de la Judée, pour les Romains, écrivit au sénat, pour lui demander de le mettre au nombre des dieux. L'on ajoute que le sénat le refusa par une jalousie secrète de voir que le monde n'eût point attendu son décret pour reconnoître la puissance de Jésus-Christ, et rendre hommage à sa divinité. Dieu savoit bien pourvoir en dépit d'un sénat romain aux intérêts de la gloire de son divin Fils. Il ne vouloit pas que sa divinité parût être l'ouvrage des hommes; et qu'il n'eût des adorateurs que comme en avoient eu ces misérables idoles qu'un décret du sénat mettoit au rang des dieux. T. x Bened. Pag. 624.

Parce que la mort rend un solennel témoignage

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Philipp.*, tom. x Bened., pag. 297, 298; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 120, 121. Senault : « La croix de Jésus-Christ est inutile sans la nôtre : *Non sufficit crux sua sine tua.* Il faut prévenir la fureur des bourreaux par notre juste colère; il faut venger Dieu en notre personne, et nous crucifier nous-mêmes, sans attendre que les hommes nous crucifient. Qui aime la croix, mène une vie crucifiée. » (*Panégyr. de saint André*, tom. I, p. 76.)

à notre mortalité humaine, et déposoit contre la prétendue divinité des héros du paganisme, le Démon, père du mensonge, a pris une autre voie pour tromper les hommes sur leur compte, et pour affoiblir l'argument que la mort même de Jésus-Christ nous fournit en faveur de sa divinité. Par exemple, que l'on demande : Comment peut-il se faire qu'Alexandre soit un Dieu, puisqu'il est mort, et d'une manière assez misérable? Ce n'est point, répond le Démon, de son corps qu'il est question; mais de son âme, qui est immortelle. Remarquez que là où il s'agit de tromper les hommes sur les vrais principes, il ne craint plus de s'armer du dogme de l'immortalité de l'âme; et que quand c'est nous qui établissons ce même dogme comme une des plus glorieuses prérogatives que la bonté divine ait données à l'homme, il le conteste, il le nie, et nous dégrade et nous confond avec les animaux dans une même poussière où il n'y a plus que le néant. Mais que ce soient les chrétiens qui, en parlant de Jésus-Christ, disent que tout mort qu'il est, il est plein de vie; voilà qu'un rire de pitié s'élève contre nous, bien que ce soit là un fait incontestable, tant par les miracles qui l'attestèrent au moment de sa mort, que dans toute la suite des événements, et par la conversion de l'univers. Est-ce un mort qui auroit pu opérer une aussi étonnante révolution? Vous affirmez donc qu'Alexandre

est encore vivant ; vous le croyez, sans pouvoir citer de lui aucun miracle. — Pardonnez-moi, dites-vous, il en a fait beaucoup, et de premier ordre, quand il étoit sur la terre ; car il a soumis à son empire des villes et des peuples sans nombre, il a étendu sa domination jusqu'aux extrémités du monde. Soit. Eh bien, si je vous fais voir dans Jésus-Christ, un conquérant tel que ni Alexandre, ni aucun des héros les plus vantés n'en approchent pas, aurez-vous besoin d'autre preuve pour croire que nous n'avançons rien de trop en disant que tout mort qu'il étoit, il étoit plein de vie? Qu'un monarque entreprenne et termine avec succès des guerres durant sa vie ; que, soutenu par des forces militaires, il remporte des victoires, est-ce donc là un miracle si nouveau et si extraordinaire? Mais que, du haut d'une croix et du fond de son sépulcre, Jésus-Christ ait fait de si prodigieux changements par tout le monde, voilà certes de quoi surprendre, de quoi étonner. Et comment l'expliquer autrement que par une divine et souveraine toute-puissance? Alexandre meurt ; à peine il a fermé les yeux que son vaste empire se partage, tombe en lambeaux, sans qu'il soit possible à ce prétendu Dieu d'en relever les ruines, d'en rassembler les mem- Pag. 625.
bres épars. Jésus-Christ meurt, son règne commence à sa mort. Non-seulement lui, mais ses disciples eux-mêmes mourront comme lui pour

triompher par la mort et étendre l'empire de leur maître.

Dites-moi, où est aujourd'hui le tombeau d'Alexandre? Apprenez-moi, si vous le savez, quel jour il est mort? Je vous montre, moi, les tombeaux des serviteurs de Jésus-Christ (1). Je produis à vos yeux le théâtre de leur gloire, Rome, la cité reine, la capitale du monde. Je vous indiquerai le jour où ils sont morts, comme étant devenu une solennité pour tout l'univers. Ainsi, tandis que le tombeau d'Alexandre est ignoré, même parmi les siens, celui de nos Apôtres est honoré, même chez les Barbares. Il surpasse en magnificence les palais des maîtres du monde. La majesté du diadême s'abaisse à ses pieds; les plus puissants monarques viennent baiser avec respect la pierre qui couvre un pêcheur mort il y a déjà tant de siècles; ils implorent en suppliant sa protection auprès de Dieu. Maintenant,
Pag. 626. je vous le demande, oserez-vous dire encore qu'il ne soit plus vivant celui-là de qui les simples disciples, dans la poussière de leurs tombeaux, sont devenus les protecteurs et les soutiens des maîtres de l'univers (*)?

(1) Imité par Fénelon, *Serm. pour la fête de l'Epiphanie*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 326.

(*) Hom. XXVI *in* II *ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. V, p. 740, 741.

Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Lorsque Jésus-Christ, annonçant sa future ré- Matth. XII. 40.
surrection, s'étoit servi de l'exemple de Jonas enfermé trois jours dans le ventre de la baleine, les Juifs l'avoient bien compris, malgré l'apparente obscurité de ses paroles. La preuve, c'est qu'après l'avoir fait mourir, ils vinrent dire à Pilate : *Ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore vivant : Je ressusciterai après trois jours.* Et certes les paroles de Jésus-Christ ne laissoient pas la moindre équivoque. Il n'avoit pas dit qu'il seroit mis en terre, mais *dans le cœur de la terre* (1), pour mieux marquer son sépulcre, et pour éloigner toute ombre de soupçon sur la réalité de sa mort. C'est pour la même raison qu'il veut rester trois jours dans l'état de mort, afin que personne n'en pût douter. Il en confirme la certitude, non seulement parce qu'on l'a vu rendre sur la croix le dernier soupir, mais parce qu'on le verra durant trois jours enseveli dans le sépulcre. Il étoit important que sa mort fût bien constatée, pour que sa résurrection fût indubitable (*). *Ibid.* XXVII. 63.

Nous pressons l'incrédule par cet invincible ar-

(1) *Sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus.*

(*) Hom. XLIV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 487 ; Bossuet, *Élévat.*, tom. IX de la collect in-4°, pag. 278.

gument : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il reste donc dans l'état de mort. Comment se fait-il que ses Apôtres aient opéré des miracles en son nom? Dira-t-on qu'ils n'en aient pas opéré? Mais comment s'est-il formé une société chrétienne? C'est là du moins un fait que l'on ne niera pas, puisqu'il est sous les yeux. Eh bien ! les Apôtres n'ont pas fait de miracles, je le suppose; cette supposition tourne contre l'incrédule; car, sans miracle, avoir converti l'univers, l'avoir amené à la foi chrétienne par la prédication de douze misérables Apôtres sans doctrine et sans lettres, c'est assurément là le plus grand des miracles. On ne dira pas que ce soit par l'autorité de leurs richesses, ni de leur éloquence, ni par rien de semblable, que ces pêcheurs, pauvres et ignorants, aient conquis le monde. Puisqu'il devient impossible d'expliquer un aussi prodigieux changement par les seules forces humaines, il faut donc avouer malgré soi qu'ils n'ont pu le faire que par la vertu infinie de Dieu (*).

Que Jésus-Christ se fût montré au monde dans tout l'éclat de sa divine nature pour soumettre les cœurs, et pour éclairer les esprits par l'autorité de sa parole, ce seroit là un prodige moins étonnant que celui de le voir dans la foiblesse d'une

(*) Hom. 1 *in Act. Apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 8; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 16.

chair mortelle, manifester une gloire toute spirituelle et vraiment incomparable. Rendre la vie au monde, quand lui-même étoit plein de vie, eût été quelque chose de grand et d'admirable sans doute. Mais, du sein des ombres de la mort, commander à la mort, et jusque dans l'excès de l'abaissement faire éclater une gloire immortelle, voilà surtout ce qui prouve invinciblement sa divinité. (*).

Homélies lxxxix et xc *sur l'Évangile de saint Matthieu.*

L'erreur et l'imposture se sont de tout temps percées de leurs propres traits, et leurs efforts contre la vérité ne servent qu'à en assurer le triomphe. Après que Jésus-Christ eut expiré sur la croix, les princes des prêtres et les pharisiens s'étant assemblés, dit l'Evangile, vinrent trouver Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus » que ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore en » vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. » Commandez donc, s'il vous plaît, que le sépulcre » soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que » ses disciples ne viennent la nuit dérober son » corps, et ne disent : Il est ressuscité d'entre les » morts, et ainsi la dernière erreur sera pire que

T. VII Bened. Pag. 831.

Matth. XXVII. 62. 63.

(*) *De uno legislatore*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 5.

» la première ». Pesez bien toutes ces paroles : Il étoit de la plus haute importance que l'on fût bien assuré que Jésus-Christ étoit mort; qu'il avoit été mis dans le tombeau; qu'il étoit ressuscité; c'est le témoignage même de ses ennemis qui établit victorieusement chacune de ces circonstances. *Ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore en vie.* Il n'est donc plus vivant; il est donc mort. *Il a dit : Je ressusciterai trois jours après ma mort. En conséquence, ordonnez que le sépulcre soit gardé;* il est donc dans le sépulcre. *De peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps.* Si donc le sépulcre est protégé et par une garde, et par le sceau que l'on y appose, plus d'accès à l'artifice ni à l'imposture. Le mensonge est impossible; la résurrection demeure constatée; et les précautions mêmes dont la prévention s'est environnée, en forment la preuve la plus décisive. Vos précautions assuroient l'inviolabilité du sépulcre. Si donc il a été impossible de l'ouvrir, et si pourtant il s'est trouvé vide; il est clair, il est démontré que le mort n'est plus au nombre des morts, qu'il est donc ressuscité. Ce que disoient les ennemis de Jésus-Christ, nous le savons par le récit de ses disciples; et voyez comme leur bonne foi perce dans leurs dépositions. Ils ne craignent pas de répéter les qualifications les plus injurieuses données à la mémoire de leur maître. *Le séducteur, l'imposteur* a dit. Nulle réti-

Ibid. 64.

cence. Ils ne savent point mentir, ni les Juifs pardonner. La mort même de Jésus-Christ n'a point calmé leur furieux et sanguinaire ressentiment. Quand donc avoit-il dit aux Juifs qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort? Il l'avoit dit souvent à ses disciples. Pour les autres, il s'est contenté de le leur annoncer; mais, par une comparaison frappante, celle de Jonas sorti du ventre de la baleine, trois jours après y avoir été enseveli. C'en étoit assez pour le leur faire bien comprendre; et leur maligne incrédulité ne manque pas de s'appuyer sur cette prédiction. Que leur répond le gouverneur? *Vous avez une garde*, leur dit-il, *allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Et eux, s'en allant, mirent bonne garde au sépulcre, et en scellèrent la pierre*. Il ne suffira donc pas que les soldats gardent le sépulcre; mais, outre que ce sont des soldats de leur nation, Pilate ne veut prendre sur lui aucune responsabilité; il connoît trop bien quelle est l'ombrageuse défiance des ennemis de Jésus, et les laisse seuls chargés de tout ce soin, pour qu'ils ne puissent s'en prendre des suites qu'à eux-mêmes. Car si les précautions se fussent bornées à y poster une garde militaire et une garde cômposée d'étrangers; ils auroient pu dire, ce qui n'en eût pas moins été contre toute vérité, contre toute vraisemblance même, mais ce que leur impudence accoutumée n'eût pas manqué de répandre : que les soldats s'étoient en-

Pag. 832.

Ibid. 65. 66.

tendus avec les disciples pour enlever secrètement le corps dans le dessein d'accréditer la fable de sa résurrection. Mais puisque ce sont eux-mêmes qui sont chargés de tout, le mensonge ne seroit pas soutenable de leur part. C'est eux qui ont fait les premières démarches auprès de Pilate; c'est eux qui ont demandé la garde du corps; c'est à eux que le soin en est remis; c'est eux qui ont placé leurs soldats, muni le sépulcre de leur sceau, et se sont réduits par tant de précautions à l'impuissance de donner quelque couleur à l'imposture qu'ils ont depuis publiée. Car enfin, quand les disciples de Jésus auroient-ils dérobé son corps? Seroit-ce au jour du sabbat? Mais comment la chose eût-elle été possible, dans un jour où la loi ne permettoit pas même d'approcher d'un sépulcre? Mais en supposant qu'ils n'en tinssent pas compte, comment des hommes, jusque là si pusillanimes, auroient-ils pu exécuter leur dessein? Comment venir à bout de le persuader à tout le peuple? Qu'auroient-ils dit? qu'auroient-ils fait? Dans quelle intention pouvoient-ils se constituer les défenseurs de ce mort? Quelle récompense avoient-ils à en attendre? Quel dédommagement à tant de dangers et de sacrifices? Durant qu'il vivoit encore, ils l'ont abandonné lâchement; et quand ils l'ont vu mourir, ils auroient eu le courage de parler si généreusement pour lui, si en effet il n'étoit pas ressuscité? De bonne foi, où est ici la

vraisemblance? Non, certes, ils n'y pensoient pas; et ils l'auroient voulu, qu'ils n'auroient pas eu moyen d'inventer cette prétendue résurrection. Leur maître leur avoit vingt fois prédit sa résurrection; il ne cessoit de l'annoncer dans ses discours; les Juifs eux-mêmes le savoient, puisque vous les entendez ici dire : *Il s'est vanté qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort.* Si donc la prophétie n'avoit pas eu lieu, il est évident qu'ils n'auroient vu en lui qu'un faux prophète, qu'un imposteur dont ils se seroient bien gardés de défendre la mémoire contre une nation entière qui ne croyoit pas à sa résurrection. Il est évident qu'ils ne se seroient point laissés chasser de leurs maisons, expatrier pour un homme qui les auroit trompés; et que, bien loin de lui faire honneur d'un semblable prodige, ils n'auroient eu que de l'horreur pour un maître qui se seroit joué de leur bonne foi, et aussi étrangement compromis. Ils auroient voulu accréditer un pareil mensonge, sur quoi pouvoient-ils l'appuyer? De quelle considération jouissoient-ils dans le monde? Où sont leurs titres? L'éloquence et le charme de la parole? C'étoient les plus ignorants des hommes. Les ressources de l'opulence? Ils sont si pauvres, qu'à peine ils ont en leur possession un bâton et une chaussure. L'éclat de la naissance? Tous sont nés dans la lie du peuple. L'illustration de la patrie? Leur terre natale est à

Ibid. 63.

Luc. x. 4.

peine connue. Le nombre? Ils ne sont pas plus de onze, et encore dispersés. Des espérances fondées sur les promesses de leur maître? S'il n'est pas ressuscité, ils ne peuvent pas compter sur ses promesses. Comment donc résister à toutes les fureurs du peuple? Le premier d'entre eux, celui qu'ils regardent comme leur chef, n'a pu soutenir la voix
Pag. 833. d'une servante; tous les autres ont fui; ils se sont dispersés du moment où ils l'ont vu dans les mains de ses ennemis; comment auroient-ils pu se persuader qu'ils pouvoient aller à pas de géants jusqu'aux extrémités de la terre, et profondément enraciner dans la croyance des peuples la fable de la résurrection? Pierre pâlit à la voix d'une femme; tous les autres tremblent à l'aspect d'une assemblée tumultuaire; auroient-ils pu, je le demande, témoigner, comme ils l'ont fait après cela, une aussi intrépide assurance en présence des rois et des magistrats, en présence de peuples entiers, à la vue des tourments, des bûchers, des échafauds, des plus affreuses tortures; non pas une fois, mais tous les jours, et jusqu'à leur dernier moment? L'auroient-ils pu, à moins d'être soutenus par la force de celui dont ils annonçoient la résurrection? Les Juifs, témoins si long-temps des miracles en foule qu'opéroit Jésus-Christ, avoient refusé de croire à sa divinité; ils avoient trempé leurs mains dans son sang; et ils auroient pu consentir à croire à ce

miracle de la résurrection, sur la simple parole de ses Apôtres! Non, encore une fois, non; rien de tout cela n'est dans la nature.

Nous nous sommes souvenus que l'imposteur a dit : quand il vivoit : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Mais pourquoi tant d'alarmes et d'inquiètes précautions, s'il n'étoit qu'un imposteur? Pourquoi cette agitation et ces mesures? « Nous craignons » que ses disciples ne viennent l'enlever et n'éga- » rent le peuple. » L'enlever? Nous avons fait voir que la chose étoit impossible. Mais enfin, parce qu'ils le craignent, ils veulent que le sépulcre soit exactement gardé durant les trois jours. C'est le zèle de la loi qui leur inspire cette défiance; et pour faire croire que Jésus n'avoit été pendant sa vie qu'un imposteur, ils essaient d'imprimer jusque sur son tombeau cette odieuse imputation. Pour les confondre, Jésus-Christ se hâtera d'accomplir la promesse de sa résurrection. Maître de l'avancer sans qu'on pût l'en blâmer, il ne la recule point au-delà du terme précis, pour ne point tromper les espérances. S'il eût attendu que les gardes se retirassent, sa parole pouvoit sembler n'être pas exactement accomplie. Il falloit donc pour la justifier, que sa résurrection s'effectuât avant l'expiration des trois jours, tandis que son sépulcre étoit gardé rigoureusement. Par là toutes les précautions seront en défaut, et Jésus-Christ témoignera bien que tout ce qu'il a

souffert de la part des Juifs, il a bien voulu le souffrir, et que tous les efforts de ses ennemis ne réussiroient qu'à donner plus d'éclat à la vérité de sa résurrection. En effet :

Cette semaine étant passée, et le premier jour de la suivante commençant à peine à luire, Ma-
Pag. 834. *rie Magdeleine; et l'autre Marie, vinrent pour voir le sépulcre, et voilà que tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre; car un Ange du Seigneur descendit du ciel, et vint renverser la pierre qui étoit devant la porte du sépulcre et s'assit dessus. Son visage étoit brillant comme un éclair, et ses vêtements blancs comme la neige.* (Chap. XXVIII, vers. 1—3.)

Un Ange paroît aussitôt après la résurrection de Jésus-Christ. Il a écarté la pierre du sépulcre, afin que les mêmes femmes qui l'avoient vu gisant dans le sépulcre, assurées par le témoignage de leur yeux qu'il n'y avoit plus là de corps, commençassent
Vers. 5. à croire à la résurrection... *Ne craignez pas*, leur dit-il, ce n'est pas à vous à craindre, mais à ceux qui l'ont crucifié. *Je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié;* il ne rougit point de rappeler son supplice, parce que la croix est devenue la source du salut. *Il est ressuscité*, où en est la preuve? Dans sa parole : *ressuscité comme il l'avoit promis*...

Pag. 839. Mais pourquoi la terre a-t-elle tremblé? Pour étonner ces soldats qui iront rendre témoignage de

ce qu'ils ont vu, et rendront par leur effroi et par leur déposition un solennel hommage à la vérité de l'événement..... Répandus dans la ville, ils y sè- *Ibid.* XI. 12.
ment la nouvelle de ce qui vient d'avoir lieu en leur présence. Les prêtres, opiniâtres dans leur haine, *leur donnèrent*, poursuit l'évangéliste, *une somme d'argent*, les engageant *à publier que les disciples de Jésus étoient venus enlever son corps*. Imposture grossière, entreprise absurde, et dont l'exécution étoit bien évidemment impraticable de la part d'hommes tels que ceux-là, et avec d'aussi insurmontables difficultés. Ils avoient donc eu raison de dire, ces prêtres menteurs, que *l'erreur nouvelle seroit pire que la première ;* car leur sacrilége obstination va consommer leurs iniquités passées. Ils ont acheté le sang de Jésus-Christ par de l'argent ; ils voudroient encore acheter par de l'argent la nouvelle imposture qu'ils opposent à la certitude de sa résurrection (*).

Les disciples, informés par Marie de ce qui s'étoit T. VIII Bened. Pag. 509.
passé, accourent au sépulcre, et voient les linceuls qui avoient servi à la sépulture, restés là pour servir de témoignage à la résurrection : circonstance bien remarquable. Car si le corps eût été enlevé, les auteurs du rapt ne se seroient point assurément donné la peine de le dépouiller, d'en détacher avec soin les

(*) Hom. XC et XCI, Morel, *Nov. Test.*, t. I, p. 917– 927.

linges et le suaire, de ramasser le tout ensemble, au risque de perdre un temps précieux, de faire échouer leur dessein, et de se laisser surprendre. Ils l'auroient voulu qu'ils n'y auroient pas réussi, vu que la myrrhe employée avec abondance pour l'embaumement, comme l'observe ailleurs le saint évangéliste, avoit dû s'imprégner aux linceuls, et les attacher étroitement à la chair (*).

Joann. xix. 39.

On demande pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas fait voir aux Juifs aussitôt après sa résurrection. S'il avoit dû les convertir, il ne s'y seroit point refusé; mais ce qui avoit suivi la résurrection de Lazare prouvoit bien le contraire. Un événement aussi surnaturel que celui d'arracher au tombeau un corps enseveli depuis quatre jours, avec toutes les marques de la corruption, de le faire paroître vivant aux yeux de tout un peuple, avec les liens dont il étoit encore garrotté, n'avoit fait que les rendre plus furieux, au lieu de les convertir, puisque ce fut pour cela même qu'ils voulurent faire mourir Jésus-Christ. Ils ne lui avoient point pardonné la résurrection d'un autre, lui auroient-ils pardonné la sienne? Je sais bien qu'ils ne pouvoient plus rien sur sa personne; mais leur incrédulité implacable n'eût pas manqué de tenter un nouveau déicide. A quoi bon les y exposer? les châtiments qu'ils

Ibid. xi.

(*) Hom. LXXXV *in Joan.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 548, 549.

avoient mérités étoient déjà assez graves. Jésus-Christ les épargne en se dérobant à leurs regards; mais il ne s'en fait pas moins reconnoître par les miracles qui suivent sa résurrection. Ce n'étoit pas une moindre merveille d'entendre Pierre dire : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche*, que de voir Jésus-Christ lui-même ressuscité. Je dirai plus, un tel miracle devenoit une preuve plus sensible encore et plus convaincante de la résurrection de Jésus-Christ que son apparition. En voici la démonstration : Jésus-Christ ressuscité se fait voir à ses disciples. Thomas, qui ne s'étoit point trouvé au milieu d'eux, refuse de le croire, et ne se rendra que quand il aura, dit-il, porté ses mains dans les plaies de ses pieds et de son côté. Jugeons par analogie : Voilà un Apôtre, lequel, initié dans tous les secrets de sa doctrine comme de sa toute-puissance, ne consent à croire que quand il aura vu de ses yeux l'empreinte des clous et de la lance qui l'ont percé. De même tout le monde entier l'auroit vu ressuscité sans y croire. Mais en entendant Pierre dire : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche*, qu'arrive-t-il? Trois mille d'abord, puis cinq mille Juifs croient, et c'étoient des ennemis. Je n'ai allégué que le fait de saint Thomas. Mais tous avoient commencé comme lui par être incrédules. Ne les accusez pas, ô mon frère, ne soyez pas plus sévère à leur égard que le Sauveur lui-même : c'étoit pour

Act. III. 6.

Joan. XX. 25.

eux quelque chose de si extraordinaire, de si incroyable qu'un mort pût se ressusciter lui-même! Ses premières apparitions ne produisirent d'abord sur eux d'autre impression que celle de la crainte; et ce ne fut qu'à la longue qu'ils purent se persuader de la réalité de sa résurrection. L'Evangile le dit clairement. Après que Jésus-Christ, sorti du tombeau, se fut fait voir avec eux, en leur disant :

Luc. XXIV. 36. 41. La paix soit avec vous : *Eux, tout troublés et saisis de crainte, s'imaginoient voir un esprit.* Et Jésus leur dit : *D'où vient que vous vous troublez? regardez mes pieds et mes mains. En disant cela il leur montra ses pieds et ses mains. Mais comme dans la joie et dans l'étonnement où ils étoient, ils ne croyoient point encore; il leur dit : Avez-vous quelque chose à manger?* Vous ne croyez ni au témoignage de mon côté ouvert, ni au témoignage de mes plaies; mais les esprits ne mangent pas, et ma résurrection vous semble encore imaginaire. Aussi l'Apôtre saint Pierre a-t-il bien senti la force de ce témoignage.

Act. X. 41. Après avoir dit : *Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se fît voir;* à qui? ajoute-t-il; a nous, *qui avons bu et mangé avec lui.* Quand donc vous lisez au livre des Actes que Jésus-Christ s'est fait voir à ses Apôtres durant qua-

Ibid. I. 4. rante jours *mangeant avec eux*, n'en inférez pas que ce fût pour satisfaire au besoin de manger, mais pour leur donner la preuve la plus palpable

et la plus persuasive de la vérité de sa résurrection (*).

Jésus-Christ s'étoit fait voir à ses Apôtres depuis sa passion, et les avoit convaincus par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, leur apparoissant depuis quarante jours. Il ne leur apparoissoit point chaque jour, ménageant ses apparitions à dessein, les rendant assez fréquentes, pour les bien convaincre de la vérité de sa résurrection; assez rares pour leur en laisser une impression vive, par la diversité des formes sous lesquelles il se présentoit à leurs regards. Tantôt il venoit les trouver quand ils s'exerçoient à la pêche, et, sans se faire encore reconnoître à eux, il leur disoit *Enfants, n'avez-vous rien à manger?* C'étoit par une nouvelle pêche miraculeuse qu'il alloit se révéler à eux. Si nous comptons bien le nombre de ses apparitions, nous en trouverons onze faites aux seuls Apôtres, en différentes circonstances. D'abord il s'étoit fait voir à Marie et aux saintes femmes, près de son sépulcre, puis à Céphas et aux autres pélerins d'Emmaüs, à qui il se fit reconnoître à la fraction du pain. Ceux-ci, de retour à la ville, s'empressèrent d'annoncer aux disciples qu'ils avoient vu le Seigneur, *véritablement ressuscité, et qui auparavant s'étoit fait voir*

Act. I. 23.

Joann. XXI. 11.

Matth. XXVIII

Vers. 34.

(*) *Cur in Pentec. Acta legantur*, Morel, *Opusc*, tom. V, pag. 842—844.

à Pierre. Déjà le bruit s'en étoit répandu antérieurement à leur déclaration; ce que l'Apôtre saint
I.Cor.xv. 3-5. Paul atteste en ces termes : *Je vous ai principalement enseigné et comme donné en dépôt ce que j'avois moi-même reçu, savoir que Jésus-Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il a été mis dans le tombeau, et qu'il est ressuscité, selon les mêmes Ecritures, qu'il s'est fait voir à Céphas, puis aux onze Apôtres* ; une première fois en l'absence de Thomas, une autre fois, Thomas se trouvant réuni à eux. Successivement à cinq cents des
Ibid. 6. frères à la fois; ce qu'atteste le même Apôtre, et parmi ceux-là un grand nombre étoit encore existant; puis à sept des Apôtres sur les bords du lac de Tibériade; en particulier à Jacques, ce que nous
Ibid. 7. savons de saint Paul; ensuite à tous. Bientôt après, aux soixante-douze disciples; une autre fois sur une des montagnes de Galilée, sur le mont des Oliviers (*).

T. VIII Bened. Pag. 822. (Supplém.) Phil. IV. 4. Ps. CXVII. 24. *Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, mes très chers frères, je vous le dis encore, réjouissez-vous*. Célébrons tous ensemble cette fête avec joie, mais avec une joie chrétienne. *Voici véritablement le jour qu'a fait le Seigneur, réjouissons-nous et tres-*

(*) *In ascens. Domini et in principio Actor.*, tom. III Bened., p. 766, 767. Saurin développe, par une semblable énumération, l'invincible argument du témoignage, en faveur de la résurrection de Notre Seigneur, dans son sermon à ce sujet, tom. V, pag. 208.

saillons d'allégresse. Célébrons la résurrection du Sauveur ou plutôt la nôtre. Solennisons la mémoire de ce jour de salut ; publions la victoire remportée sur le Démon, la délivrance des chrétiens et la résurrection des morts. Grâces à la résurrection de Jésus-Christ, les flammes de l'enfer sont éteintes, le ver implacable est frappé de mort, l'empire de Satan est renversé, lui-même est consterné ; le péché est détruit, les Esprits malins sont mis en fuite ; les hommes nés de la terre sont transportés dans le ciel ; les captifs du Démon, affranchis de ses liens, s'écrient du sein de Dieu devenu leur asile : *O mort, où est ta victoire ? O enfer, où est ton aiguillon ?* Celui qui nous a procuré cette auguste et sainte solennité, c'est le même Jésus à qui nous devons tous les biens dont nous jouissons ; c'est lui dont la puissance souveraine nous a donné à tous l'existence, et nous tira du néant pour nous appeler à la lumière ; lui qui aujourd'hui nous rend à la liberté et à la vie que nous avions perdues, nous arrachant à la tyrannie du prince des ténèbres, anéantissant la cédule d'esclavage et de mort qui nous tenoit sous le joug du péché, *en se faisant lui-même anathème pour nous,* comme parle saint Paul : *Jésus-Christ nous a rachetés de l'anathème de la loi.* Il est donc bien juste de nous écrier dans le transport de notre reconnoissance : *Que rendrons-nous au Seigneur pour tous les bienfaits dont il nous a prévenus ?* Etant le Fils uni-

I. Cor. xv. 54.

Gal. III. 13.

Ps. CXV. 3.

que de Dieu, il a voulu se faire homme pour notre
Pag. 825. salut; il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort pour nous délivrer de la mort éternelle... Celui qui est la source de la vie, le principe de l'immortalité, a consenti à souffrir dans sa chair, à descendre dans le tombeau pour nous enrichir de l'immortalité. Durant son séjour parmi les hommes, on l'avoit vu faisant du bien à tous, guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, aux paralytiques l'usage de leurs membres, chassant les Démons, rendant la vie à Lazare enfermé depuis quatre jours dans le sépulcre, multipliant les pains pour nourrir un peuple entier dans le désert, marchant sur les eaux, prodiguant les miracles; et les Juifs ingrats, comment recevoient-ils d'aussi éclatants témoignages de sa divine bienfaisance? Tantôt ils cherchent à le lapider, tantôt à le précipiter du haut d'une montagne, et finissent par le faire mourir sur la croix. Mais lui ne répondoit à tous les emportements d'une jalousie furieuse que par le silence, tel que l'agneau qui tend la gorge au couteau qui l'immole. Le dessein de son premier avènement n'étoit pas de châtier et de punir ceux qui refusoient de le reconnoître, mais d'essayer, à force de patience et de bonté, à ramener dans le chemin du salut ceux qui s'en étoient égarés... Mais pour ôter à l'incrédulité toute excuse, c'est au moment même où il expiroit sur la croix, que vous l'avez vu signaler sa divinité

par les plus éclatants miracles. Il permettoit qu'on l'élevât sur cette croix, pour mettre en fuite les Esprits infernaux répandus dans l'air; qu'on l'attachât à l'arbre de la croix, pour combattre le péché qui avoit pris naissance sur l'arbre si funeste à la race humaine; qu'on lui perçât le côté d'une lance, pour réparer le crime de la femme sortie du côté d'Adam, et pour en faire jaillir la source féconde des sacrements qui nous donnent la grâce et la vie.... Que Pag. 826.
quelqu'infidèle vienne donc vous demander : Pourquoi votre Jésus a-t-il subi ce supplice de la croix? Répondez : Pour y enchaîner le Démon; pour y réparer, en mourant sur l'arbre de la croix, le crime dont l'arbre du jardin terrestre avoit été l'instrument. Pourquoi cette couronne d'épines? Pour féconder par les sacrifices de son obéissance cette terre condamnée par la désobéissance d'Adam, à ne produire que des ronces et des épines... Pourquoi ces insultes d'un peuple qui fléchit le genou devant lui par dérision? Pour forcer les Juifs à lui rendre hommage, en dépit d'eux-mêmes, et à reconnoître son empire même sur la terre. Alors ils ne lui rendoient que d'hypocrites adorations; un jour viendra où tous les genoux se courberont *en sa présence au* Phil. II. 10.
ciel, sur la terre et dans les enfers, où tous les hommes ressuscités confesseront que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père. Aveuglé par l'ignorance ou plutôt par la haine, le peuple déicide fer-

moit les yeux à la lumière, au moment même où la nature tout entière le reconnoissoit pour son maître et son auteur; car il étoit encore suspendu sur sa croix, lorsque le soleil, devenu sensible au spectacle de tant d'outrages accumulés sur la personne de celui qui est le vrai soleil de justice, reculant d'horreur, et repliant ses rayons, laissoit la terre couverte de ténébres, refusant d'éclairer des hommes qui se ren-
Pag. 827. doient coupables du plus criminel attentat. La terre elle-même paroissoit s'associer à son indignation, en s'ébranlant sous les pieds de ces ennemis de Dieu qu'elle sembloit ne porter qu'avec douleur... O sacrilége démence! les rochers se fendent, le voile du temple se déchire et laisse à découvert l'intérieur du Saint des saints, en signe de la réprobation de ce même temple, et pour l'accomplissement de la pa-
Matth. xxv. 38. role de Jésus-Christ : *Le temps approche où le lieu que vous habitez demeurera désert;* prédiction si bien justifiée par la désolation qui a suivi la mort de Jésus-Christ : eux ils sont restés insensibles. Voilà, pour le dire sommairement, l'objet de la solennité
I. Cor. x. 8. qui nous rassemble. *Célébrons-la, mais sans rien conserver du vieux levain*, comme parle l'Apôtre, *dans les azymes de la sincérité et de la vérité;* croyant au Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la Trinité consubstantielle, incréée; à la résurrection future, espérant le nouvel avénement de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui reviendra, non dans la bassesse de sa

première apparition, mais dans la gloire et dans la pompe de sa majesté souveraine, etc. (*).

C'est bien aujourd'hui que nous devons tous nous écrier avec le roi prophète : *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges ?* Nous y sommes enfin arrivés à cette fête, l'objet de tant de vœux, à cette fête du salut, à ce jour de la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ; le jour de l'alliance et de la réconciliation, qui a triomphé de tous nos ennemis, dompté la mort, désespéré le Démon; le jour où les hommes associés aux Esprits célestes, peuvent mêler leurs cantiques saints aux concerts qui retentissent dans le ciel; le jour où la tyrannie du Démon est détruite, où les liens de la mort sont rompus, où le triomphe de l'enfer est anéanti. Combien donc n'avons-nous pas raison de répéter avec le prophète : *O mort! où est ton aiguillon? O enfer! où est ta victoire?* C'est dans ce jour que Notre Seigneur Jésus-Christ a brisé les portes d'airain, qu'il a vaincu la puissance de la mort. Que dis-je, sa puissance? Il a triomphé de la mort tout entière, et lui a fait perdre jusqu'à son nom, puisque désormais la séparation de l'âme d'avec le corps n'est plus appelée mort; mais simplement repos,

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 611.

Ps. CV. 2.

Osée XIII. 14.

(*) *In triduan. resurr. D. N. J. C.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 442—448.

sommeil. Avant Jésus-Christ, avant que sa croix n'eût commencé un nouvel ordre de choses, le nom seul de la mort étoit un objet d'épouvante. La première fois que le Père du genre humain entendit ce mot, c'étoit pour lui la menace du plus rigou-
Gen. IV. 17. reux châtiment : *Le jour où tu mangeras de ce fruit*, lui avoit-il été dit, *tu mourras*.... Ce qui s'appeloit la mort, se nommoit aussi l'enfer dans nos Ecri-
Ibid. XXII. 38. ture. Jacob dit à ses fils : *Vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans l'enfer. L'enfer,*
Isa. V. 14. dit encore un prophète, *a ouvert son abîme.* Un
Ps. LXXXV. 13. autre : *Il me délivrera de l'enfer le plus profond.* Ce langage est commun à tous les livres de l'ancien
Pag. 642. Testament. Mais depuis que Notre Seigneur Jésus-Christ s'est offert lui-même pour nous en sacrifice ; depuis qu'il est sorti victorieux du tombeau, et qu'en se ressuscitant lui-même, il a ouvert la voie qui nous conduit à la résurrection ; ces mots ont perdu leur antique signification ; un mode d'existence nouveau et surnaturel a été imprimé à l'humanité. La sortie de cette vie mortelle n'a plus été qu'un sommeil. Ecoutez Jésus-Christ lui-même :
Joan. XI. 11. *Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller ;* parce qu'il étoit aussi facile au maître de la nature de le ressusciter, qu'il l'est à nous de réveiller un homme qui dort. Mais ce langage étant nouveau, extraordinaire, les disciples ne l'avoient pas compris. Ce qui porta le Sauveur, par égard pour leur

foiblesse, à le leur expliquer. Saint Paul écrit dans le même sens aux fidèles de Thessalonique : *Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes frères, ce que vous devez savoir, touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme ceux qui sont sans espérance.* Dans une autre de ses épîtres : *Ceux qui dorment en Jésus-Christ sont-ils péris sans ressource?* Ailleurs encore : *Nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis. Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui sont endormis.* Vous le voyez : partout la mort n'est plus dans le nouveau Testament qu'un repos, qu'un sommeil, et que *ce roi des épouvantements*, comme parle Job, cette mort si formidable avant Jésus-Christ, n'a plus rien que de méprisable depuis qu'il est ressusscité. Combien donc sont admirables les triomphes de sa résurrection! Quelle source de bienfaits! Par elle, nous foulons sous les pieds les terreurs de la mort; par elle, nous nous élevons au-dessus de la vie présente; par elle, dans le saint enthousiasme de nos espérances, nous prenons l'essor vers le ciel, et l'enveloppe de nos corps grossiers n'empêche point notre âme de s'unir aux intelligences spirituelles. C'est donc en ce jour que nous célébrons la victoire que notre Dieu nous a rendue commune avec

I. Thess. IV. 12.

I. Cor. XV. 18.

I. Thes. IV. 13-15.

Pag. 643.

lui, puisque le glorieux trophée qu'il s'est érigé à lui-même contre la mort et contre la domination des enfers subjugués par sa résurrection, nous a rouvert le chemin du salut. Faisons en conséquence éclater les transports de notre allégresse; car, bien que notre maître ait vaincu seul, la victoire et le triomphe n'en sont pas moins pour nous, puisque tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour notre salut. En effet, ce dont le Démon avoit fait l'instrument de notre perte, Jésus-Christ l'a changé en autant d'instruments de réparation. Les mêmes armes que notre ennemi avoit employées pour nous abattre et nous perdre, Jésus-Christ, pour nous sauver, les a tournées contre lui. Ecoutez comment : Une vierge, le bois, la mort, avoient été les instruments de notre ruine. Une vierge, puisqu'elle n'avoit point encore connu Adam jusqu'au jour où elle se laissa surprendre par les artifices du Démon; le bois, c'étoit l'arbre de la science du bien et du mal; la mort, le châtiment imposé à l'homme coupable. Ève est remplacée par Marie; le bois par l'arbre de la croix; Adam par la mort de Jésus-Christ. Le Démon avoit renversé l'homme par le bois de l'arbre; Jésus-Christ a terrassé le Démon par le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abîme; le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé, vaincu et captif, dans l'obscu-

rité d'une prison; le bois de la croix, en exposant à tous les yeux Jésus-Christ nu, percé de clous, l'a montré comme vainqueur. Adam avoit entraîné sa postérité tout entière dans la mort, Jésus-Christ a rendu la vie à ceux mêmes qui étoient morts dans la longue suite des siècles avant sa venue. Sa mort nous a valu l'immortalité; notre défaite a été réparée par le plus éclatant de tous les triomphes. Tels sont les œuvres de la croix, et les gages de la résurrection. Aujourd'hui, les Anges applaudissent par leurs ravissements de joie, à la rédemption du genre humain. Car, si c'est pour le ciel un sujet de joie, quand un seul pécheur sur la terre revient à la pénitence, combien plus, quand c'est le genre humain tout entier qui est sauvé! Aujourd'hui Jésus-Christ a affranchi notre nature de la tyrannie du Démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Quand je vois le premier né d'entre les morts, remporter une si noble victoire sur la mort, je ne redoute plus ni les coups de mon ennemi, ni sa puissance; je ne m'arrête plus même à considérer ma foiblesse: je n'envisage plus que cette toute-puissance divine qui s'est engagée à me secourir. Que s'il a triomphé de l'empire de la mort; s'il l'a réduite au néant, que ne fera-t-il pas désormais pour des hommes dont il a fait sa propre famille, en daignant se revêtir de cette même chair dont il a fait l'instrument de sa victoire sur le Démon?...

Luc. VII. 10.

Pag. 644.

Pag. 647. Jésus-Christ est ressuscité, et avec lui il a ressuscité tout le genre humain. Il s'est ressuscité en brisant les liens de la mort; il nous rappelle à la vie en dénouant les liens qui nous attachoient au péché. Adam, prévaricateur, subit la mort; Jésus-Christ, innocent, la subit de même. Pourquoi? Afin que le premier Adam qui avoit trouvé la mort dans son péché, fût délivré de la mort par un autre Adam, mort sans avoir péché. Il s'est substitué au débiteur. Vous devez une somme d'argent que vous êtes hors d'état de payer; vous êtes jeté en prison. Quelqu'un vient, qui, sans rien devoir, consent néanmoins à payer pour vous, et en se portant pour la caution d'un autre, délivre le débiteur. Voilà ce qu'a fait Jésus-Christ : mort pour mort (*).

Le péché nous avoit mis sous le joug d'une double mort; celle du corps et de l'âme. Quand nous vous parlons de la mort de l'âme, nous entendons la mort du châtiment éternel à quoi le péché la soumet; elle est immortelle de sa nature. Aussi Jésus-Christ
Matth. x. 28. dit-il dans son Evangile : *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et ne peuvent rien sur l'âme; craignez bien plutôt celui-là qui peut perdre le corps et l'âme en les précipitant dans l'abîme de l'enfer.* Perdre, ce n'est point anéantir; l'objet perdu ne laisse pas d'exister, seulement il n'est plus

(*) *In sacr. pascha*, tom. III, Bened., pag. 750 (Supplément).

présent aux regards. Puisque l'homme avoit été assujetti à deux espèces de mort, il falloit donc aussi, pour le réparer, deux sortes de résurrection. Jésus-Christ n'a subi que la mort de la chair; car, innocent et saint, il étoit à l'abri de la mort de l'âme, et en se ressuscitant, il n'y a eu pour lui qu'une seule résurrection, celle de la chair. Nous, nous ressuscitons de deux manières : l'une dans notre âme par la délivrance du péché, l'autre est promise à notre corps. La première, bien plus précieuse, nous a été conférée déjà par le saint baptême, dont les eaux, fécondées par le sang de Jésus-Christ, nous régénèrent à la vie spirituelle; l'autre est réservée au jour de la résurrection générale (*).

Sur le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les disciples étoient assemblés étant fermées par crainte des Juifs, Jésus vint, et paroissant au milieu d'eux, etc. Là où il y a crainte, survient celui qui ranime le courage. Que la tempête gronde : les prodiges de sa puissance éclatent, la tempête s'apaise. Il paroît au milieu d'eux, et leur dit, quoi? *Que la paix soit avec vous*, que vos cœurs se calment, que les orageuses pensées qui vous agitent cèdent à ma parole. *Que la paix soit avec vous :* la paix, qui met fin à la guerre, dissipe l'effroi, fait taire les préventions et Joann. xx. 19.

(*) *De resurrect. Christi*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 453, 454.

les inimitiés. *Que la paix soit avec vous.* Dieu l'avoit souvent donnée aux hommes, jamais avec ce caractère d'autorité qui émane de la présence même de Dieu; il ne l'avoit donnée que par le ministère des Anges et des prophètes, non en personne. C'étoit au Sauveur des âmes qu'il étoit réservé de la donner sans intermédiaire. Après ces paroles, *il leur montra ses mains et son côté.* Tel qu'un vainqueur qui, au retour d'une guerre où il a reçu d'honorables blessures, bien loin d'en rougir, les montre avec complaisance, comme étant plus glorieuses que les couronnes mêmes dont son front est paré, Jésus-Christ se plaît à faire voir les nobles cicatrices des plaies qu'il a consenti à recevoir pour l'honneur de la vérité et pour le salut du genre humain. Il leur montre ses mains encore percées des clous qui l'attachèrent à sa croix, son côté d'où a jailli la source vivifiante de ses mystères; il les montre pour attester la foi de sa résurrection (*).

Ibid. 20.

L'Apôtre saint Thomas aux incrédules.

J'ai appris d'une science certaine que Jésus-Christ est le Seigneur Dieu : je l'ai touché de mes mains, et la vérité s'est fait voir à mes yeux. C'est par le témoignage de mes sens que j'en ai eu l'assurance. Ce n'est pas un autre que lui-même qui

T. VIII. Bened. Pag. 15.

(*) *In ascension. Domini N. J. C. et in princip. Act.*, tom. III Bened., pag. 760, 761. (Supplément.)

me l'a appris : je n'en croyois pas ceux qui me disoient : *Nous avons vu le Seigneur.* Pierre et les Apôtres avoient beau me l'affirmer : loin de me rendre, je leur résistois. Pourquoi, leur disois-je, jeter le trouble dans mon cœur? pourquoi des paroles au lieu de faits? êtes-vous dans le droit de commander à ma croyance? A moins de voir, je ne croirai pas. Vous avez vu; que je voie aussi. Vous avez eu un maître, pourquoi n'en aurois-je pas? Que je sache bien ce que j'ai à prêcher, et je le prêcherai. On n'annonce pas ce que l'on ne connoît que par ouï-dire, ce qui n'a de fondement que dans la renommée. Quand on m'interrogera moi-même : Quelle preuve avez-vous de la résurrection de Jésus-Christ? j'aurai beau répondre : Je le tiens de Pierre; qui est-ce qui m'en croira sur parole? N'étant point convaincu le premier, comment convaincrai-je les autres? — Tel étoit mon langage, lorsque Jésus-Christ, en personne, est venu se montrer à moi et résoudre mes difficultés en me disant : Pourquoi vous mettre en opposition avec Pierre et tous les autres? vous voulez faire l'épreuve du miracle : A la bonne heure. Soyez-en bien assuré ; approchez votre main et touchez mon corps. Si vos doigts sont purs, portez-les dans mes plaies. Si vous avez de la foi, vous arriverez jusqu'au fond; si vous en manquez, vous ne les trouverez pas. Si vous doutez, vous ne comprendrez point les souffrances de mon humanité. — Ainsi Joan. xx. 25.

m'a parlé le Sauveur : et, renonçant à mon incrédulité, à tous mes doutes, je portai mes mains sur son corps, animé tout à la fois de joie et de frayeur ; mes regards plongèrent, en même temps que mes doigts, dans les profondeurs de ses blessures et de ses mystères ; ses deux natures devinrent sensibles à mes yeux : je m'écriai dans le transport de
Ibid. 82. mon admiration : *Mon Seigneur, et mon Dieu.* Voilà ce que ma propre expérience m'a appris ; ce que j'ai compris par le témoignage des sens et par les perceptions de la foi. Mais toi, ô hérétique ! à quelle école as-tu appris tes blasphèmes? d'où sais-tu ce que tu prêches? as-tu porté tes doigts dans ses blessures, et tes sens peuvent-ils déposer que tu l'aies vu? Toi, tu aurois tenu Jésus-Christ? de quelles mains? de celles peut-être qui ont envahi la dépouille du sanctuaire, usurpé le patrimoine des Apôtres, et reçu le salaire de tes impiétés? Non assurément. Le Seigneur se garderoit bien de se montrer à tes yeux, de te livrer son corps sacré. Non, tu n'as point touché celui que tu as reprouvé, tu n'as pas embrassé celui pour qui tu n'as que de la haine, tu n'as pas approfondi la divinité que tu foules sous les pieds. Car si tu avois voulu le connoître, tu ne l'aurois pas dégradé, comme tu le fais ; si tu l'avois cherché de bonne foi, tu n'aurois pas aussi outrageusement interprété sa doctrine (*).

(*) *In Thom. Apost.*, Morel, *Opusc.*, tom. II, pag. 325—327; tom. VIII Bened., pag. 15, 16. (Supplément.)

Jésus-Christ avoit tant de fois annoncé à ses disciples sa séparation d'avec eux, qu'ils s'attendoient bien à ne plus le revoir, et leurs cœurs en étoient pénétrés de tristesse. Quand après il se retrouve en leur présence, ils s'imaginent ne le revoir que comme nous voyons les morts dans le sommeil. Qu'après sa résurrection, il se fût contenté de se montrer à eux dans une substance spirituelle, ils auroient été bien loin d'être détrompés. Que si après avoir si long-temps demeuré et conversé avec Jésus-Christ, ses Apôtres ont eu d'abord tant de peine à comprendre ce que c'étoit que l'Esprit Saint qui devoit remplacer sa présence réelle au milieu d'eux, qu'auroit-ce été, s'il ne leur eût point apparu dans une substance corporelle et sensible? C'est pour cela qu'il y reste quarante jours, mangeant et buvant avec eux, de peur qu'ils ne le prissent pour un fantôme. Quand ils l'avoient vu marcher sur les eaux, ils l'avoient pris pour une ombre, bien qu'il eût le même visage et la même figure, et qu'il ne fût pas loin d'eux: à quels soupçons et quelles imaginations ne se seroient-ils pas livrés s'ils l'avoient vu ressusciter aussitôt après qu'ils l'avoient vu mort et enseveli dans le tombeau? Il ne leur devenoit donc plus possible de se méprendre sur la vérité de sa résurrection (**). T. VIII Bened. Pag. 442.

(*) Hom. LXXV *in Joann.*, LXXIV, Morel, *Nov. Testam*, tom. II, pag. 475, 476.

Les savants Bénédictins, éditeurs de notre saint archevêque, nous ont conservé sept homélies sur la solennité pascale, qu'ils ont reléguées avec raison parmi les œuvres apocryphes (1) : elles ne présentent qu'une allusion perpétuelle à la Pâque des Juifs, figure de celle des chrétiens. Nous en avons recueilli les traits les plus remarquables.

Conséquences de la résurrection.

T. IX. Bened. Pag. 526.

Saint Paul nous dit que le péché est mort en nous, depuis que Jésus-Christ, par les mérites de sa rédemption, en a détruit l'empire. Il dit ailleurs que

Rom. v. 11.

c'est nous qui sommes morts au péché. Eh ! qu'est-ce qu'être morts au péché ? C'est n'avoir plus commerce avec le péché ; c'est avoir fait un absolu divorce avec tout ce qui nous porte au péché. Or, voilà l'engagement que nous avons contracté par le baptême, engagement sacré auquel nous devons être fidèles : de telle sorte, que quand le péché viendroit nous solliciter, quand il viendroit mille fois à la charge, nous soyons sourds à toutes ses suggestions, aussi insensibles et immobiles qu'on l'est dans l'état de mort. Le baptême est au chrétien ce que la croix et le tombeau de Jésus-Christ ont été pour le Sauveur ; avec cette seule différence qu'il est mort dans sa chair ; qu'il a été enseveli

(1) Tom. VIII Bened., pag. 249—284. (Supplément.)

dans sa chair, et que nous devons mourir spirituellement au péché, être ensevelis spirituellement. De même quant à sa résurrection : Vous croyez que Jésus-Christ est mort, et qu'il est sorti vivant du tombeau. Sa résurrection n'est pas moins que sa mort et sa sépulture, l'image de ce que doit être la nôtre, un renouvellement de vie, qui nous arrache tout entiers à la mort et au tombeau du péché. D'impudique que vous étiez, d'avare, de colère et vindicatif, devenez chaste, miséricordieux, doux et simple de cœur : voilà une résurrection qui sera pour vous l'heureux présage de celle qui vous attend au jugement général. Résurrection bien réelle, puisqu'elle suppose un entier renouvellement de vie, une conversion efficace, persévérante (*).

Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Jésus-Christ, ressuscité des morts, s'étoit fait voir à ses disciples durant quarante jours, vivant familièrement avec eux. Il les réunit tous sur la montagne des Oliviers (1); et là, répétant à ses Apô- T. XIII Bened. Pag. 247.

(*) Hom. X *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. IV, pag. 126, 127. Doctrine lumineuse, qui fait tout le fond de nos discours chrétiens sur le mystère de la résurrection de Notre Seigneur. Voyez, entre autres, ceux de Bossuet, de Bourdaloue, du P. Lenfant.

(1) « C'étoit de la montagne des Oliviers qu'il s'élevoit au ciel ; c'est-à-dire, d'une montagne où il avoit sué sang et eau, d'une montagne où il s'étoit vu accablé de tristesse et d'ennui, d'une montagne où une douleur mortelle l'avoit couché par terre, et où un Ange étoit venu le consoler dans son agonie. Il n'en falloit pas davantage pour apprendre à ses disci-

Joan. VI. 58. tres ce qu'il leur avoit dit déjà : *Comme mon père m'a envoyé, ainsi*, leur dit-il, *je vous envoie : allez*
Matth. XXVIII. 19. *donc par tout le monde, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit*, pour la rémission des péchés ; *rendez la santé aux malades, ressuscitez les morts, chassez les Démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Rendez le bien pour le mal, bénissez ceux qui vous maudissent :* prenez modèle sur votre maî-
Pag. 248. tre. La marque à laquelle vous vous ferez reconnoître pour mes disciples, sera si vous aimez ceux qui vous haïront. Pensez alors aux maux que j'ai eu à souffrir de la part des Juifs ; et, si je ne me suis pas vengé d'eux, croyez-vous qu'il m'eût été si difficile de le faire ? Les Anges n'attendoient qu'un signe de ma volonté pour accourir à ma défense ; je ne l'ai point permis, mes bras étendus sur la croix deman-
Joan. X. 2. doient grâce pour eux. J'avois dit : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.* Pour elles, tout immortel que je suis, j'ai bien voulu subir la mort. Tous les commandements que je vous ai faits, je les

ples, témoins de son ascension, que ce n'étoit que par la voie des mortifications et des souffrances qu'ils pourroient arriver à la possession de ce royaume. Tel est particulièrement le point de vue sous lequel il convient d'envisager le mystère de l'ascension : « Le Sauveur du monde nous fait » connoître, par son exemple, que cette gloire est une récompense, et il » nous fait au même temps entendre que cette récompense est surtout le » fruit et le prix de ses souffrances. Arrêtons-nous à ces deux pensées. » (Bourdaloue, *Mystères*, tom. I, pag. 307.)

ai accomplis sur ma personne. Tout ce que mes prophètes avoient prédit sur moi, je l'ai fidèlement exécuté. Maintenant, voilà que je m'en vais monter vers mon père. Mais ne vous affligez pas ; je ne vous laisserai pas orphelins; je vous enverrai mon Esprit vivifiant, consubstantiel à Dieu mon Père et à moi, *et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*. De même que, dès le commencement, je fus avec mes prophètes, ainsi serai-je avec vous. C'est moi qui arrachai Moïse de la main des Egyptiens, moi qui soumettois à Josué les contrées infidèles, délivrois Elie des embûches de Jézabel, et David des fureurs de Saül, Daniel et ses compagnons des ardeurs de la fournaise. La même puissance qui les sauva, vous accompagnera vous-mêmes. J'avois donné à vos pères les Tables de l'alliance; je donne à l'univers l'Evangile du salut. Aujourd'hui je remonte vers mon Père. — Après avoir dit ces mots, Jésus-Christ recommande encore sa sainte mère à son Apôtre bien-aimé, il donne la paix à ses disciples ; et voilà que tout à coup des légions d'Anges l'environnent. Les Séraphins font entendre ce cantique : Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées ; le ciel et la terre sont pleins de sa gloire. Une nuée lumineuse l'enveloppe, il disparoît aux yeux de ses Apôtres. David l'attendoit sur son passage, chantant : *O Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate dans*

Ibid. xx. 17.

Ibid. xiv. 18.

Matth xxviii. 20.

Pag. 249.

Isa. vi. 3.

Ps. lvi. 6.

toute la terre. Dieu son père venoit au-devant de son
Ps. cix. 1. fils bien-aimé, en disant : *Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied*, etc. (*).

T. II Bened. Pag. 448. Aujourd'hui se consomme la réconciliation du ciel avec la terre ; aujourd'hui il n'y a plus de guerre entre Dieu et l'homme ; aujourd'hui la paix nous est rendue, paix admirable et que nous n'aurions pu jamais espérer. Comment oser croire que la majesté souveraine voulût bien se réconcilier avec
Pag. 449. l'homme ? Non pas que Dieu soit implacable ; mais l'homme, mais son esclave rebelle et toujours ingrat, le méritoit si peu ! Voulez-vous connoître jusqu'à quel point nous avions irrité sa clémence ? Il est bon de n'oublier pas ce qui avoit donné lieu à cette ancienne inimitié, pour nous exciter à l'admiration et à la reconnoissance dues au bienfaiteur miséricordieux par qui nous avons été, non seule-
Gen. vi. 13. ment pardonnés, mais élevés à tant d'honneur. Dieu avoit résolu de perdre l'homme, le genre humain, la terre tout entière ; il le déclare à Noé. Tout en proférant la menace, il daignoit s'abaisser encore à s'entretenir familièrement avec l'homme, il expose ses motifs ; il ménage aux coupables la faculté d'échapper par la pénitence. Nous avions été jugés indignes même d'habiter la terre : au-

(*) *In sanct. assumption. Servator. nostri.* Mêmes pensées dans le second discours pour la fête de l'Ascension, t. III Bened., p. 778. (Supplém.)

jourd'hui il nous ouvre les portes du ciel, il nous y prépare des trônes à ses côtés ; et cette même nature humaine, repoussée du paradis par l'épée du Chérubin qui en gardoit l'entrée, est aujourd'hui élevée par-dessus les Chérubins eux-mêmes... Jésus-Christ, notre médiateur, s'est interposé entre Dieu son père et l'homme criminel, en prenant sur lui nos crimes et nos châtiments, *et nous rachetant*, dit saint Paul, *de la malédiction de la loi par la malédiction qu'il a portée*. Voilà le triomphe que nous célébrons en ce jour... Cette nature à qui il avoit été dit : *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière*, régénérée par le divin médiateur, offerte par lui en prémices à Dieu son père, la voilà qui est appelée avec lui à s'asseoir à la droite de Dieu. *Venez vous asseoir à ma droite*. N'étoit-ce donc pas assez pour elle de franchir les cieux, de s'y voir associée aux chœurs des Anges ? Non : elle monte plus haut encore, par-delà les Anges, par-delà les Chérubins, par-delà les Puissances, jusque sur le trône de Dieu lui-même...

Pag. 450. Gal. III. 13. Pag. 451. Gen. III. 19. Ps. CIX.. 1.

« Imaginez-vous donc que nous étions tous renfermés en la personne de Jésus-Christ, et que nous avons passé avec lui dans tous les différents états de sa vie. Il a pris toute la chair quand il s'est incarné, il a crucifié toute la chair quand il est sorti du tombeau, il a porté toute la chair à la droite de Dieu

son Père quand il y est monté ; et nous conduisant
Pag. 454. ainsi par tous les lieux où il s'est trouvé lui-même, il a fait voir qu'il étoit véritablement notre espérance. Qu'Elie s'élève donc de la terre dans son charriot de feu ; qu'Enoch fende les airs et qu'il perce les nues : jamais ces prophètes ne feront l'espérance des hommes ; et tous ces prodiges n'ont été que de foibles figures de celui que nous admirons aujourd'hui. Ces justes ne pénétrèrent pas jusqu'au plus haut des cieux. Cet avantage étoit réservé à celui que nos Ecritures appellent les prémices du genre humain. Adam et Jésus-Christ ont été, selon saint Paul, deux pères qui ont représenté tous leurs enfants, deux hommes universels qui ont agi pour tous les autres, avec cette différence que l'un a agi pour leur perte, et l'autre pour leur salut ; l'un pour leur mort et leur condamnation, l'autre pour leur justification et leur vie. Comme donc Adam avoit perdu le ciel pour tous les hommes, il n'y avoit que Jésus-Christ qui pût le reconquérir pour tous les hommes. Comme nous avions tous reçu ce funeste arrêt en la personne du premier : *Tu es terre, et tu retourneras en terre ;* il falloit qu'on changeât de langage en la personne du second, et qu'on nous dit : Quoique tu sois terre, tu monteras cependant au ciel (1).... »

(1) Traduit par Fromentières, *sur la fête de l'Ascension*, *Serm.* . t. 1, p. 351—353.

C'est à nous, à nous tous que l'Apôtre adresse cette consolante parole : que nous serons enlevés dans le ciel pour aller à la rencontre de Jésus-Christ au jour de son dernier avénement. Quand je dis *nous*, je me comprends aussi moi-même dans ce nombre. Non pas que j'ignore mes foiblesses (1). Ah! si je me livrois à la sainte allégresse que m'inspire cette fête, je m'abandonnerois à l'affliction, en pensant à mes péchés. Mais si celui qui est riche, ne doit pas se glorifier de son opulence celui qui est pauvre ne doit pas non plus se décourager dans son indigence. Affligeons-nous sur nos péchés ; mais réjouissons-nous dans l'espérance que nous devons aux mérites de celui qui remet les péchés à la pénitence (*). Pag. 456. I. Thess. IV. 16.

(1) « Quand je parle de la sorte, n'ai-je pas sujet de craindre que je ne vous flatte trop, et que je ne vous inspire une fausse confiance, à laquelle vous ne vous sentez déjà que trop portés ? Espérez, je le veux, je vous y invite; mais prenez garde de ne pas faire prendre le change à cette vertu, et qu'au lieu d'elle, vous ne tombiez dans une présomption ou criminelle, ou mal fondée. Espérez, le ciel vous est ouvert : Jésus-Christ en a pris possession pour vous ; mais espérez comme Dieu veut que vous espériez, pour entrer un jour dans ce royaume. » (Fromentières, *ibid.*, p. 353.)

(*) *In Ascension. D. N. J. C.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 451 et seq.

Tout le beau sermon de Molinier, pour le jour de l'Ascension, n'est qu'une éloquente paraphrase de cette homélie. « Jésus-Christ monte au » ciel pour sa gloire ; Jésus-Christ monte au ciel pour achever notre sanc» tification. » (*Serm. chois.*, tom. VIII, pag. 205.)

Esprit du mystère. Jésus-Christ en prenant possession du royaume du ciel nous en ouvre les portes, et nous donne une ferme espérance de l'y accompagner, et de jouir du souverain bonheur, mais aux mêmes conditions que lui. Il n'y est entré que par la voie des souffrances, on n'y peut

Le Verbe de Dieu s'étant revêtu de notre chair ne s'en est plus dépouillé, mais il réside toujours en elle. S'il n'avoit pas voulu l'habiter pour toujours, il ne lui auroit pas fait l'honneur de la placer sur le trône royal ; et, la portant avec lui, il ne l'auroit pas fait adorer par toute l'armée céleste, par les Anges, par les Archanges, par les Trônes, par les Dominations, par les Principautés et les Puissances (*).

§ X.

Pentecôte. Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Miracles. Divinité du Saint-Esprit.

T. II. Bened. Pag. 468.

Nous venons de célébrer successivement les fêtes de la croix et de la passion du Sauveur, de sa ré-

arriver que par la même voie » (Dessein de Bourdaloue, dans son sermon sur cette fête, *Mystères*, tom. I, pag. 308.) Bossuet, dans un magnifique sermon sur ce mystère, établit que « Jésus, l'unique et véritable pontife, » figuré dans les cérémonies de l'ancienne loi est le seul qui ait rempli parfai- » tement les fonctions du sacerdoce : Besoin que nous avions d'un pareil » pontife. Lui seul pouvoit aussi monter au ciel pour nous ouvrir la voie, » qui nous étoit fermée par le péché d'Adam. Excellence de la qualité de » médiateur. Comment il est le médiateur universel. Avec quel succès il sol- » licite, comme notre avocat, la miséricorde divine en notre faveur. Grâces » et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel ; raisons qui doivent » nous porter a être éternellement enflammés des désirs célestes.» (*Serm.*, tom. VIII, pag. 370 et suiv.) « C'est presque la seule conséquence que tirent les Pères du mystère que nous célébrons : savoir, que Jésus-Christ notre chef étant au ciel, tous les fidèles, qui sont ses membres, ont lieu d'espérer un pareil bonheur. » (Cheminais, *sur l'ascension de Notre Seigneur*, tom. II, pag. 177.)

(*) Hom. XI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, p. 74.

surrection, de son ascension dans le ciel. La fête que nous célébrons aujourd'hui est le complément de nos solennités, la première ou métropole de toutes les fêtes, puisqu'elle accomplit toutes les promesses du Seigneur. *Si je m'éloigne de vous*, avoit-il dit à ses Apôtres, *je vous enverrai un autre consolateur, et je ne vous laisserai pas orphelins*. Reconnaissez à ces paroles la tendre sollicitude et l'ineffable bonté de Jésus-Christ pour les hommes! Avec son divin Esprit tous les biens vont descendre à la fois sur la terre. Et certes, est-il une grâce nécessaire au salut qui ne nous soit dispensée par son moyen? C'est lui qui nous affranchit, lui qui nous confère l'adoption divine, lui qui nous marque de son sceau, lui qui donne à l'Eglise ses prêtres et ses docteurs, à tous les fidèles les riches présents qui font le trésor de l'Eglise (*).

Pag. 469.

Joan. xvi. 7.

Quand l'Esprit Saint voulut faire connoître Jésus-Christ à Jean, il descendit sur sa tête sous la forme d'une colombe. Maintenant qu'il s'agit de changer cette multitude en d'autres hommes, il descend sous la figure du feu, comme pour consumer en eux ce qui y restoit d'humain et d'imparfait. De même que le feu en pénétrant l'argile en fait une substance solide, ainsi la flamme de l'Esprit Saint transformera les Apôtres en d'autres hommes (**).

Matth. iii. 16.

(*) *De sanct. Pentec.*, *orat.* II, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 481.

(**) Hom. II *in S. Pentec.*, t. II Bened., pag. 469; Hom. LXXVII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 497.

La grâce de l'Esprit Saint vient se répandre sur
Act. II. 3. les Apôtres. *En même temps,* dit le texte sacré, *on vit paroître comme des langues de feu qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux.* Des langues de feu, nous dit le Juif, comment ne les brûloient-elles pas? Je lui demanderai à mon tour,
Exod. III. 2. comment le buisson ardent brûloit sans se consumer; comment les corps des trois jeunes Hébreux
Dan. III. 50. jetés dans la fournaise de Babylone y restoient sans être atteints par ses flammes dévorantes. Pourquoi du feu? comme emblème de la sainte ardeur dont leur esprit et leur cœur alloit être embrasé. De misérables pêcheurs ont parcouru toute la terre en la renouvelant, en la purifiant : employoient-ils la lance ou le javelot? avoient-ils des trésors? étoient-ce des hommes éloquents? Rien de tout cela. Pour armure, pour tout vêtement, pour tout langage, la puissance de Jésus-Christ qui leur avoit promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Ils ont pourcouru le monde tout entier, semblables à des agneaux jetés au milieu des loups. Étrange nouveauté! Leur maître ne le leur avoit pas laissé
Matth. X. 16. ignorer : *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.* Jamais pasteur avoit-il agi de la sorte? A la vue du loup, le pasteur resserre ses brebis; Jésus-Christ au contraire lâche les siennes contre les loups, qui, bien loin d'en faire leur proie, se laissent désarmer par elles. Il ne leur a pas dit : *Allez,* mais *je vous envoie.* Vous n'avez en partage

que foiblesse ; mais celui qui vous envoie est le Tout-Puissant, celui près de qui toute résistance est vaine. Quoi de plus impétueux que la mer? Un grain de sable suffit pour arrêter sa fougue impétueuse. On les persécutera par l'exil et le bannissement, par la mort et les tortures : n'importe, l'Église de Jésus-Christ prendra naissance dans la foi de ses Apôtres et dans le sang de ses martyrs ; les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Vous l'avez vu, quelles ligues formidables menaçoient de l'anéantir à son berceau. Aujourd'hui qu'elle s'éleve jusqu'aux cieux, quelle force pourroit prévaloir contre la sienne? Jésus-Christ l'a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* Le Démon a épuisé son carquois sans que pas une de ses flèches soit allée frapper le cœur de l'Eglise (*). Matth. XXIV. 35.

Le Ciel avoit fait souvent au genre humain de riches présents : jamais sa magnificence ne s'étoit signalée par d'aussi éclatantes merveilles qu'elle l'a fait en ce jour. Dieu fit pleuvoir la manne sur son peuple, et le nourrit d'un pain tombé du ciel. *Le pain des Anges*, dit le prophète, *servit à la nourriture de l'homme.* Merveille bien digne assurément de la libéralité d'un Dieu. Bientôt après un feu allumé par la colère du ciel consuma un sa- Mor., *Opusc.*, t. v, p. 470. Ps. LXXVII. 25. Exod. XVI. 35.

(*) *In Pentec., serm.* 1, tom. III Bened., pag. 791. Voy. les articles *Eglise*, tom. XIII, pag. 99 et suiv. ; *Apôtres*, au volume suivant.

crifice impur offert par ce même peuple. Au temps
III.Reg.XVIII. 45. d'Elie, une pluie abondante, succédant à une affreuse sécheresse, rendit à la terre sa fertilité. Les prodiges que ce jour nous rappelle, l'emportent sur tous ceux-là. Ce n'est plus la manne du désert, ni le feu, ni
Pag. 471. la pluie qui tombent du ciel : c'est le monde tout entier qui va être renouvelé. Des hommes de chair et de boue participent à la puissance des Esprits célestes. Quel spectacle prodigieux ! Changés en des hommes nouveaux, les Apôtres commandent aux Démons, guérissent les maladies ; l'ombre seule de leur corps est plus forte que la mort et que l'enfer ; la lumière qu'ils répandent dissipe les ténèbres ; une seule de leurs paroles fait éclorre des richesses en
Pag. 472. foule.

Pour que l'on n'eût pas à demander : Qu'est allé faire Jésus-Christ dans le ciel ? est-il bien vrai qu'il nous ait réconciliés avec Dieu son Père ? Jésus-Christ s'empresse d'en donner l'éclatant témoignage. Du ciel où il est monté, notre Sauveur nous envoie son Esprit Saint ; il ne l'avoit pas envoyé avant qu'il n'eût été glorifié, c'est-à-dire qu'il n'eût été mis sur la croix ; car la passion, le crucifiement du Sauveur, c'est-là ce qu'il appelle sa gloire. Antérieurement donc à la passion de Jésus-Christ, le Saint-Esprit n'étoit point descendu sur la terre. Pourquoi ? Parce que le ciel étoit en guerre avec la terre, que le monde étoit tout entier sous le joug du péché, et que l'Agneau qui devoit en effacer les péchés n'a-

voit pas encore consommé son sacrifice : c'étoit à l'Esprit Saint qu'il étoit réservé de mettre le sceau à la réconciliation : il ne devoit donc descendre sur la terre qu'après l'ascension de Jésus-Christ dans le ciel. Ainsi l'avoit il déclaré à ses Apôtres : Si je ne m'en vais pas, pour opérer la réconciliation avec mon Père, vous ne recevrez point le Saint-Esprit. *Il vous importe donc que je vous quitte pour vous l'envoyer.* Nous étions en guerre tant qu'il n'étoit pas venu; maintenant qu'il s'est montré avec une telle abondance de grâces, il n'y a plus lieu de douter de la réconciliation. *Nous étions autrefois,* comme parle l'Apôtre, *insensés, incrédules, vivant dans l'erreur, esclaves de nos passions et de nos plaisirs, portés de malice et d'envie, dignes de haine, et nous haïssant les uns les autres. Mais depuis que la bonté et l'amour de Dieu notre Sauveur a paru, il nous a sauvés, non par les œuvres de justice que nous avions faites, mais par sa miséricorde, par le baptême de la régénération, et du renouvellement du Saint-Esprit.* Si nous avons cessé de l'être, c'est à la grâce du Saint-Esprit que nous en sommes redevables. Si nous sommes les enfants de Dieu ; si nous avons le droit d'appeler Dieu du nom de notre père, c'est l'Esprit Saint qui nous a conféré ce glorieux privilége, lui qui fait entendre dans nos cœurs ce cri : *Abba, mon Père.* S'il n'y avoit point de Saint-Esprit, il n'y auroit point dans l'Eglise de parole de

Joan. xvi. 7.

Tit. iii. 3.

Pag. 474.

Gal. iv. 6.

I. Cor. xv. 8. science et de sagesse, qui se distribue dans les cœurs selon qu'il lui plaît. S'il n'y avoit pas de Saint-Esprit, il n'y auroit point de pasteurs, point de docteurs dans l'Eglise, car c'est l'Esprit Saint qui les Act. xx. 28. donne, témoin ces paroles de l'Apôtre : *Prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques, pour gouverner l'église de Dieu.* Si la divine influence de l'Esprit Saint ne résidoit pas dans le vénérable pontife que nous avons à notre tête, toutes les fois que vous le voyez monter à l'autel, qu'il vous dit : *Que la paix du Seigneur soit avec vous,* pourquoi ré- Pag. 475. pondez-vous d'un cri unanime! *Et avec votre esprit?* Ne reconnoissez-vous pas que ce n'est pas l'homme qui agit et qui parle, mais qu'il n'est que l'organe de la grâce de l'Esprit Saint. L'homme que vous voyez n'est qu'instrument; celui qui agit, c'est le Dieu qui échappe à nos sens. Rien d'humain dans tout ce qui se fait au divin sacrifice. S'il n'y avoit pas d'Esprit Saint, il n'y auroit pas d'Eglise ; et puisqu'on ne peut contester l'existence de l'Eglise, on ne peut davantage révoquer en doute la vérité de l'Esprit Saint.

Mais pourquoi ne voyons nous plus aujourd'hui les miracles qui accompagnèrent la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres? On nous fait communément cette demande. Tous ceux qu'ils baptisoient, recevoient à la fois le don des langues ; aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Qu'entend-on par ce

mot, le don des langues? C'est-à-dire qu'à l'instant même les nouveaux baptisés parloient les langues des peuples divers, Indiens, Egyptiens, Perses, Scythes ou Thraces; et si vous eussiez vécu de ce temps, vous les auriez entendus vous parler dans la vôtre. Nous en voyons au livre des Actes l'incontestable témoignage. Pourquoi donc le miracle a-t-il cessé? Est-ce pour nous punir? Etoit-ce que les chrétiens d'alors fussent privilégiés? Je reponds: Les hommes nouvellement convertis à la foi, par conséquent se ressentant encore de la grossièreté dont les ténèbres de l'erreur les avoient si long-temps enveloppés, tenoient encore trop fortement aux impressions des sens, pour être si tôt accessibles à des grâces purement intérieures. Ils ne savoient pas même ce que c'étoit qu'une grâce spirituelle, qui ne se fait sentir que par la foi. Voilà pourquoi il falloit des miracles, et il s'en opéroit. Parmi les dons spirituels, il en est d'invisibles, et qui n'agissent que par la foi; d'autres opèrent à l'extérieur d'une manière sensible; ceux là étoient nécessaires pour la conversion des infidèles. Par exemple, la rémission des péchés est quelque chose de spirituel; c'est un don qui s'accomplit sans être vu, parce qu'il n'agit que sur l'âme, invisible de sa nature; mais parler diverses langues sans les avoir apprises, il y a bien là encore une action tout intérieure de l'Esprit Saint, mais en même temps un miracle extérieur et sensible,

Act. II. 9.

Pag. 476.

tel que l'infidèle étoit forcé de se rendre au surnaturel de l'événement. Dans ce cas, ce qui agit intérieurement dans l'âme sans être aperçu au-dehors se trouve justifié et manifesté par l'expression sensible de ce langage étranger que l'on entend. Or, nous dit
I. Cor. XII. 7. l'Apôtre, *les dons visibles du Saint-Esprit ne sont donnés à chacun* de ceux qui les reçoivent *qu'en proportion de l'utilité commune*. Maintenant, qu'ai-je besoin de miracles? Me faut-il de ces signes extraordinaires pour croire à la parole du Seigneur? C'est à l'incrédule qu'il en faut : moi qui crois à la parole de Dieu, ils me sont inutiles. Ai-je besoin de parler toutes les langues de l'univers pour être assuré que j'ai reçu la rémission de mes péchés? Bon pour les païens, qui n'auroient pas cru s'ils n'avoient vu des miracles. Aussi Dieu vouloit-il bien leur en accorder, pour les soumettre à la foi. Ce n'étoit donc
Ibid. XIV. 22. point *à titre de fidèles*, mais comme *à des infidèles que les miracles étoient donnés*, ainsi que l'Apôtre le déclare, pour les arracher à l'infidélité. En nous les retirant, Dieu ne prétend pas nous traiter moins favorablement. Au contraire, il ne veut que manifester notre foi en la rendant indépendante de ces signes extraordinaires. Il en falloit aux gentils pour entraîner leur confiance ; ma foi n'en a plus besoin pour croire. Voilà la raison pour laquelle il ne s'en fait plus aujourd'hui.

J'aurois pu vous entretenir du mystère de cette

fête; de ce qui en a été l'occasion, pourquoi la descente de l'Esprit Saint sur les Apôtres, dix jours après l'ascension du Sauveur; pourquoi ces langues de feu; mais je craindrois d'être trop long. Il me suffira de quelques notions générales.

Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, comme les disciples étoient tous rassemblés dans un même lieu, ils virent tout à coup paroître comme des langues de feu qui se partagèrent sur chacun d'eux. Ce n'étoient pas précisément des langues de feu; elles n'en avoient que l'apparence : ce que j'observe pour éloigner de votre esprit l'idée qu'il y eût dans l'opération de l'Esprit Saint rien qui fût le produit des sens. De même que quand il vint se reposer sur la tête de Jésus-Christ au jour de son baptême, il se montra sous la forme d'une colombe, et non pas comme étant en effet une colombe; ainsi descendit-il sur eux, non pas comme un feu réel, mais sous l'apparence de feu. De même avant l'apparition des langues, le bruit qui s'étoit fait entendre à leurs oreilles, ressembloit-il à celui d'un vent impétueux. Quand Ezéchiel avoit reçu le don de prophétie, c'étoit par un livre, non par cette image de feu qu'il lui avoit été communiqué. Pourquoi ici cette différence? Le livre donné à Ezéchiel, contenoit *des plaintes lugubres*, *des gémissements*, *des malédictions* contre les péchés du peuple d'Israël. Le feu envoyé aux Apôtres alloit consumer les péchés et renouveler l'univers.

Ezech. II. 9.

Pag. 477.

Il alloit exécuter dans les cœurs ce que le feu produit dans les campagnes. Qu'il tombe sur les épines, il les brûle, les fait disparoître et nettoie le champ.

Au lieu de se rendre à la lumière qui vient briller à leurs yeux, les Juifs s'opiniâtrent dans leur incré-
Act. II. 13. dulité; ils accusent les saints Apôtres d'être pris de vin. Quelle différence dans le ciel et sur la terre! Au moment où les Anges voyoient s'élever dans le ciel le Sauveur qui venoit nous en ouvrir les portes, ils faisoient éclater leurs transports d'allégresse, et
Ps. XXIII. 7. s'écrioient : *Princes de la cour céleste, ouvrez vos portes, ouvrez-vous, portes éternelles, le Roi de gloire vient faire son entrée triomphante;* et des hommes qui voient en descendre l'Esprit Saint, disent que ceux qui en ont reçu la grâce sont dans l'ivresse. Mais laissons les Juifs dans leur aveuglement; occupons-nous du bienfait pour en témoigner notre reconnoissance.

1 Cor. XV. 23. Jésus-Christ a pris pour lui les prémices de notre nature, et il nous a donné en échange la grâce de l'Esprit Saint. Et comme à la suite d'une longue guerre, quand elle est enfin terminée, que la paix est signée, les ennemis réconciliés se donnent réciproquement des gages de leur foi, voilà ce qui a eu lieu entre Dieu et notre nature. Du côté de celle-ci, les prémices de cette nature, dont Jésus-Christ avoit bien voulu se rendre le représentant; du côté de

Jésus-Christ, les dons ineffables de l'Esprit Saint. Tout est donc divin et vraiment royal dans cet échange. Je n'ai donc plus rien à redouter, puisque j'ai dans le ciel des arrhes de salut. Parlez-moi de ce ver qui ne meurt point, de ce feu qui ne s'éteindra jamais, des châtiments et des supplices d'une autre vie, je les dois craindre sans doute, si je viens à les mériter; mais je ne dois plus désespérer de mon salut (1). Si notre Dieu n'avoit pas voulu que l'homme fût sauvé, il n'auroit pas été *les prémices* de l'humanité qu'il a fait monter avec lui dans le ciel. Jusque là toutes les fois que nos yeux s'élevoient vers le ciel, c'étoit pour n'y apercevoir que les Vertus incorporelles qui l'habitent; et la pensée de leur grandeur nous ramenoit bientôt à celle de notre néant qui nous en séparoit. Maintenant que notre otage, prenant possession du ciel, nous y a introduits avec l'humanité dont il est les prémices, nos yeux ne craignent plus de fixer le ciel, d'y contempler le trône de Dieu lui-même qui nous y appelle à ses côtés. Un jour viendra qu'il en descendra, comme il y est monté, pour juger les hommes. Tenons-nous donc prêts et en état de ne pas déchoir de la gloire où il nous a élevés. Il ne se fera pas long-temps encore attendre, ce jour où nous le ver-

(1) Le P. de La Colombière finit sa première passion par un semlable mouvement : « Père éternel, je m'adresserai à vous, je vous présenterai votre fils, etc. » (*Serm.*, tom 1, pag. 192.)

rons environné des légions de ses Anges, des chœurs des martyrs, des justes, des prophètes et des Apôtres, déployer toute la pompe de sa royale magnificence.

T. IX Bened. Pag. 36. Lorsque l'Esprit Saint est venu s'arrêter sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, les peuples étonnés des prodiges qui s'opèrent, ne savent comment les Act. II. 13. expliquer. On s'écrie que ce sont des hommes pris de vin. Ainsi à la vue des miracles que faisoit leur Joann. VIII. 49. maître, s'écrioit-on qu'il étoit possédé du Démon, au moment même où il chassoit les Démons. *Pierre*, l'interprète, la bouche du collége apostolique, *élevant la voix*, que va-t-il dire? comment se fera-t-il entendre au milieu de cette multitude confuse, où tout le monde se demande avec inquiétude, avec une curiosité mêlée d'effroi, les causes du prodigieux événement que l'on a sous les yeux? Ce Juif grossier et ignorant, quel langage va-t-il tenir? Quand il faut parler en public, l'homme qui n'en a point l'habitude se déconcerte facilement en présence même de ses amis. A plus forte raison Pierre doit-il être troublé à l'aspect de ces visages étrangers, et au milieu de ces clameurs confuses. *Elevant la voix*, c'est-à-dire parlant avec une ferme assurance, il va bien faire reconnoître que ce qui arrive est l'effet de la grâce de l'Esprit Saint qui vient de se répandre dans les Apôtres. Quoi! cet homme que l'on a vu pâlir à la voix Pag. 37. d'une servante, et ne pouvoir soutenir une simple

interrogation qui lui étoit adressée, c'est le même qui, en présence de tout un peuple, et dans cette violente agitation des esprits, affrontant les murmures et les railleries, annonce hautement, avec le plus intrépide courage, que ce même Jésus par lui renié si lâchement, est ressuscité des morts. L'Esprit Saint qui s'est donné à lui en a fait un homme nouveau, un homme tout spirituel. Ces Apôtres, que l'on accuse d'être pris de vin, que l'on charge d'insultes et de calomnies, ils n'en sont point émus. Le même Esprit Saint dont ils sont pénétrés, les a élevés au-dessus de toutes les impressions humaines. De lâches qu'ils étoient, il les a transformés en héros. Cette flamme de l'Esprit Saint qui est venu se reposer sur leur tête, s'échappe de leur cœur et de leur bouche, pour embraser, comme une paille légère, tout ce qui les approche. Ils ne craignent plus cette multitude, eux qui bientôt lutteront contre les horreurs de la faim et de l'indigence, braveront les outrages et les opprobres, les fureurs et les haines des peuples conjurés, les glaives et les bûchers, les tyrans et les animaux féroces. Le voilà ce Pierre, qui jusque là ne connut que sa pêche et ses filets, en présence de sophistes et de rhéteurs accoutumés à toutes les subtilités des écoles de Platon et d'Aristote; il parle et les réduit tous au silence. Ce n'est pas seulement à ceux de sa nation qu'il adresse la parole; c'est aux Parthes, c'est aux Mèdes, aux Ela- Pag. 38.

mites, aux habitants de l'Inde, aux peuples reculés jusqu'aux extrémités de la terre. Il se fait entendre de tous à la fois. Qu'est devenue cette pompeuse éloquence du portique, cette renommée antique d'Athènes et de son lycée, cette philosophie humaine avec tous ses systèmes? Un Galiléen, un homme obscur, du méchant hameau de Bethsaïde, triomphe de l'orgueil des savants. Pourquoi l'Esprit Saint, pour exprimer ses oracles, a-t-il donc choisi la voix d'un tel homme, plutôt que celle d'un Platon et d'un Pythagore? c'est qu'il y avoit dans saint Pierre plus de véritable philosophie que dans tous ces philosophes si vantés (*) (1)?

Mor., *Opusc.*, t. v, p. 482.

La descente de l'Esprit Saint a été pour nous une source de biens. De tous ceux qui composent l'économie du salut, en est-il en effet un seul qui n'émane de l'Esprit Saint? C'est par lui que nous sommes affranchis de la servitude, appelés à la liberté, honorés de l'adoption divine; par lui que nous recevons une vie nouvelle, que nous sommes déchargés du poids de nos péchés. C'est l'Esprit Saint qui a formé ces tribus sacerdotales et ces ordres divers de docteurs que nous voyons. C'est de lui

(*) Hom. IV *in Act. Apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 43—46.

(1) Imité par le ministre Saurin, dans un sermon éloquent *sur le premier discours de saint Pierre pour le jour de la Pentecôte*, tom. V, p. 329 et suiv.

que vient et le don des prophéties et la grâce de guérir les maladies, tout ce qui compose le trésor spirituel de l'Eglise. *Tout cela*, nous dit l'Apôtre, *est produit par un même Esprit, qui distribue ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît.* Le Saint-Esprit est tout ce qu'est le Père : même vertu, même toute-puissance.... Attaquer la divinité de l'Esprit Saint, fureur impie, monstrueuse ingratitude, qui ferme toutes les voies au salut. Quel motif avez-vous donc, dirai-je à ces blasphémateurs, pour déclarer, comme vous le faites, la guerre à l'Esprit Saint, à vous-mêmes? oubliant ces paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Voyez-vous que Jésus-Christ établisse entre les trois personnes de la Sainte Trinité, quelque distinction ; qu'il ne les mette pas toutes au même rang? De quel droit prétendez-vous altérer les paroles du Souverain, en y ajoutant ou les diminuant! Ce que vous ne vous permettriez pas à l'égard d'un roi mortel, comment l'osez-vous à l'égard du Sauveur de tous les hommes ?

Eph. II. 2

Pag. 483.

Matt. XXVIII. 19.

Après avoir entendu les paroles du maître qui leur commande d'aller enseigner toutes les nations, les Apôtres restoient encore dans l'incertitude, dans l'ignorance même des lieux où ils devoient se diriger, des contrées diverses que chacun d'eux avoit à parcourir. L'Esprit Saint descend sur eux,

Pag 485.

sous la forme de langues de feu, qui se gravent et s'impriment dans leur cœur, et indiquent, en se partageant sur chacun d'eux, les divers départements où son apostolat aura à s'exercer. C'étoit par la division des langues que Dieu avoit puni autrefois l'orgueil des hommes qui vouloient élever une tour jusqu'au ciel. C'est par la division des langues que l'Esprit Saint vient réunir aujourd'hui tout l'univers dans une même foi. Langues de feu, qui, dévorantes comme la flamme, consumeront les épines répandues sur tout le champ de l'univers,
Pag. 485. pour y faire naître en leur place des fruits de vie et de salut. Quels sont-ils ces fruits? Ecoutez saint
Gal. v. 22. Paul : *Ces fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix.* Il met en tête la charité, parce que c'est là la racine de l'arbre, la base de l'édifice, la source qui fournit à tous les canaux qui en découlent (*).

Les Juifs n'avoient, dans le cours de l'année, que trois fêtes qui les obligeassent à venir se présenter devant le Seigneur. L'année tout entière doit être une fête continuelle pour les chrétiens.... Nous pouvons chaque jour célébrer la fête de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; car le Saint-Esprit descend chaque jour sur ceux qui

(*) *In sanct. Pentec.*, serm. II, tom. III Bened., pag. 792—795. (Supplément.)

aiment Dieu et qui gardent ses commandements (*).

Les Apôtres, jusque là si ignorants, les voilà tout à coup initiés dans la connoissance de toutes les langues du monde. Oseriez-vous les comparer avec les sophistes? Ceux-ci n'ont affaire qu'à une seule nation. Nos Apôtres, éclairés par l'Esprit Saint, se trouvent en rapport avec tous les peuples du monde. Un misérable juif de la Galilée converse avec les Mèdes, avec les Perses; il en connoît la langue; il se fait entendre dans tous les dialectes des différents peuples qui habitent le globe de la terre. Il le falloit bien pour se faire entendre. Pour devenir les docteurs de l'univers, il falloit bien qu'ils pussent parler toutes les langues de l'univers. Le pauvre docteur, que celui qui ne seroit pas entendu de ses disciples! Voilà le premier miracle qu'opère la grâce de l'Esprit Saint (**).

« A peine les Apôtres ont-ils reçu le Saint-Esprit, qu'ils deviennent des hommes tout spirituels, des hommes détachés du monde, des hommes au-dessus de tout intérêt; des hommes, non-seulement saints, mais d'une sainteté consommée, des hommes pleins de Dieu et vides d'eux-mêmes; en un mot, des hommes parfaits et irrépréhen-

(*) *Orat.* I *in Pentec.*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 469.

(**) *Serm.* II *in Pentec.*, tom. III Bened., pag. 792. (Supplément.)

Saurin presse cet argument avec beaucoup de force, dans un de ses sermons pour la Pentecôte, tom. v, pag. 331—334.

sibles. Ils ne sont plus, dit saint Chrysostôme, cet or de la terre grossier et informe, tel que la terre le produit, mais cet or purifié et éprouvé, qui a passé par le feu: *Igne examinatum*, *probatum terræ*, *purgatum septuplum* (1) ».

Morel, *Nov. Tes.*, to m. 1, pag. 477.

Jésus-Christ, avant de remonter au ciel, avoit dit à ses Apôtres : *Je m'en vais à mon Père ;* et cependant, *je serai tous les jours avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Comment des choses aussi contraires en apparence peuvent-elles se concilier? Entre le ciel et la terre, séparation immense ; c'est-à-dire : La vertu de ma résurrection vous a fait connoître que durant tout le temps que j'ai été avec vous sur la terre, je n'ai point été séparé de mon Père ; de même, réuni à mon Père, je n'en serai pas moins avec vous. Les œuvres mêmes que vous ferez, rendront un témoignage public et de mon secours et de ma continuelle assistance auprès de vous. Vous le connoîtrez, que je suis toujours avec vous, parce que vous agirez avec confiance, vous parlerez avec liberté ; vous le connoîtrez que je suis avec vous, parce que vous verrez la prédication tous les jours plus florissante, et que tout le monde se soumettra à la sainte et pieuse doctrine que vous répandrez. *Vous le connoîtrez*

(1) Bourdaloue, *pour la fête de la Pentecôte*, *Mystères*, tom. 1, pag. 357.

alors, quand vous aurez reçu la plénitude de la foi, avec l'Esprit Saint dont la force et la science vous pénètreront.

Et certes, nous le voyons de nos yeux ce prodigieux changement. Ces disciples, auparavant si timides, si craintifs, à peine ils ont reçu l'Esprit Saint, ils se jettent au milieu des périls, des glaives, des bêtes féroces, des mers, et s'exposent hardiment à toutes sortes de supplices. Des hommes sans lettres et sans études, les plus ignorants, les plus grossiers des hommes, parlent avec tant de constance et de fermeté, qu'ils étonnent tous ceux qui les entendent. Cette vile boue s'est changée en un fer impénétrable. Avec l'agilité de l'aigle; ils se répandent dans les contrées les plus reculées, ils percent les nuages, et planent dans les mystères les plus sublimes.

Telle est la grâce du Saint-Esprit; telle est sa force et son efficace. Si dans un cœur elle trouve de la tristesse, elle la dissipe; si elle y rencontre des désirs déréglés, elle les consume et les éteint. D'abord, elle demande la crainte; et l'homme qu'elle anime, bientôt elle en bannit la crainte. Elle fait plus; elle lui imprime une ardeur qui l'élève jusqu'au ciel, et là, elle lui fait contempler les choses divines. Vous les entendez, ces disciples, déclarer qu'ils ne possèdent rien; vous les voyez mettre tout en commun, persévérer dans la prière

avec joie et simplicité de cœur. C'est là surtout
Gal. v. 22. l'esprit du christianisme : *Les fruits de l'Esprit Saint sont la joie, la paix, la foi, la douceur* (*).

Esprit du mystère. Comme esprit de vérité, l'Esprit Saint nous éclaire; comme esprit de sainteté, il nous purifie; et comme esprit de force, il nous anime. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagements criminels; et comme esprit de force, il nous fait triompher de nos foiblesses (1).

T. VIII Bened. Pag. 259. Joan. VI. 8. *Lorsque le Consolateur sera venu, il convaincra le monde*, c'est-à-dire que les ennemis de la vérité seront confondus, réduits au silence. Les œuvres extraordinaires que Jésus-Christ avoit déjà faites, suffisoient bien sans doute pour les convaincre; mais lorsque l'Esprit Saint sera venu opérer de nouveaux miracles plus grands encore, que sa doctrine sera plus pleinement répandue, et que le prodige de sa résurrection aura fait éclater sa toute-puissance, alors ses ennemis subiront un plus rigoureux jugement et une condamnation plus sévère. Maintenant, qu'ils disent : Cet homme, quel
Marc. VI. 3. est-il? *le fils d'un charpentier, dont nous connoissons*

(*) Hom. LXXIV *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 477, 479; Bossuet, *Serm. pour la Pentecôte*, tom. IX, pag. 57 et suiv.

(1) Dessein du sermon de Bourdaloue sur le mystère de cette fête. Il le développe par les textes de saint Jean Chrysostôme, qu'il rapporte dans chacun des trois points de cet éloquent discours.

le père et la mère. Mais quand ils verront la mort vaincue, l'injustice condamnée, et par la seule invocation de mon nom, les boiteux redressés, les morts ressuscités, l'Esprit Saint se répandre avec la plénitude de ses dons, qu'auront-ils à répondre? Mon père m'a rendu témoignage, le Saint-Esprit me le rendra aussi; il me l'a rendu dès le commencement, et maintenant encore il me le rendra.

Il convaincra *touchant le péché*, c'est-à-dire qu'il leur enlèvera tous les vains prétextes dont ils essaient de couvrir leur iniquité. *Touchant la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus*, c'est-à-dire, j'ai mené une vie irréprochable, et en voici la preuve : *Je m'en vais à mon Père.* Les Juifs refusoient de croire que Jésus-Christ fût l'envoyé de Dieu; ils alloient jusqu'à publier qu'il étoit un méchant. Mais, après que le Saint Esprit sera venu leur apprendre qu'il est allé à son Père, non pour quelques moments, mais pour toujours, mais *pour y demeurer*, ce qu'il déclare par ce mot : *Vous ne me verrez plus*, oseront-ils prétendre encore qu'il soit un méchant, un pécheur, qu'il ne soit pas l'envoyé de Dieu? Un pécheur fait-il des miracles? un pécheur peut-il être l'envoyé de Dieu? un pécheur va-t-il se reposer dans le sein de Dieu? *Et touchant le jugement, parce que le prince du monde est déjà jugé*, par la victoire que Jésus-Christ ressuscité a obtenue sur le Démon, et c'est là

Joan. XVI. 9.

Ibid. 10.

Pag. 250.

Ibid. 11.

le prince du monde. Quel pécheur, quel juste même en feroit autant? (*)

Saint Luc prouve que la mission de saint Paul lui vint, non des hommes, mais de Dieu; il le raconte dans ces termes :

Act. XIII. 1. « Il y avoit dans l'église d'Antioche des prophètes » et des docteurs. Or, pendant qu'ils jeûnoient, » le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Paul et » Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appe- » lés. » Il est clair, par ce seul texte, que la divine toute-puissance est la même dans le Fils et le Saint-Esprit, puisque saint Paul, qui avoit reçu sa mission du Saint-Esprit, déclare cependant qu'il est envoyé

Ibid XX. 28. par le Fils. Ailleurs, s'adressant aux vieillards de l'église de Milet : « Veillez, leur dit-il, sur vous et » sur tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a » fait pasteurs et évêques. » Ecrivant aux Corinthiens pour dire que Dieu a établi dans son Eglise, d'abord les Apôtres, après eux les prophètes, les pasteurs et les docteurs, il donne indifféremment à Dieu ce qui appartient au Saint-Esprit, et au Saint-Esprit ce qui appartient à Dieu (**),

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 70. *Jésus-Christ ayant demandé aux Juifs : Que vous semble du Christ? de qui est-il fils? ils lui ré-*

(*) Hom. LXXVIII, LXXVII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 495.

(**) *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. X Bened., pag. 659, 660.

pondirent : De David. Et comment donc, répliqua Jésus, David, étant inspiré par le Saint-Esprit, l'appelle-t-il son Seigneur? Pourquoi cette parole ? *inspiré par le Saint-Esprit.* Parce qu'il n'étoit pas possible, avec les seuls yeux de la chair, d'apercevoir de si loin le futur avénement de celui qu'il appelle son Seigneur, et que ce ne pouvoit être là que le secret mouvement du Saint-Esprit. Tous les prophètes n'ont incontestablement prédit, comme David, l'avenir que parce qu'ils étoient inspirés par l'Esprit Saint. C'est avec grande raison, disoit l'Apôtre aux Juifs, que le Saint-Esprit, qui a parlé à nos pères par le prophète Isaïe, a dit (le Seigneur lui-même l'avoit également déclaré par la bouche de Joël) : *Je répandrai mon Esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront.* Je le demande à nos adversaires : hésiteront-ils de répondre que le Saint-Esprit ait parlé en effet par la bouche des prophètes? Mais pourroient-ils se refuser à la clarté des paroles que nous venons d'alléguer? Mais cet Esprit qui s'exprimoit par la voix des prophètes, qu'est-il autre chose que Dieu lui-même ? Ecoutez Zacharie : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple, de ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de son serviteur David, selon qu'il avoit promis par la bouche de ses saints prophètes qui ont été dans les siècles passés* Si donc celui qui a parlé est le Sei-

Matth. xxii. 42. 43.

Act. xxviii.

Joël. ii. 28.

Luc. ii. 68. 69.

gneur, Dieu d'Israël, concluez que le Saint-Esprit est Dieu. Pourquoi donc, ô hérétique (1), ce zèle hypocrite pour l'essence divine? Pourquoi méconnoissez-vous la dignité du Saint-Esprit? Pourquoi mentir à votre propre confession de foi? Vous dites : Je crois au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Est-ce donc pour vous donner le démenti à vous-même? Ce que vous énoncez clairement, distinctement, voulez-vous le combattre et le détruire par des subtilités mensongères? renier la foi que vous avez jurée, intervertir le code sacré auquel vous avez été initié? Que porte votre confession de foi? Au nom de qui avez-vous été baptisé? Je crois, dites-vous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; j'ai été baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et l'ancien et le nouveau Testament, tout vous parle de l'Esprit Saint. Est-il un don qui n'en provienne pas? un bien dont il ne soit la source? Parcourez nos saintes Ecritures : partout où vous rencontrez le récit de quelque événement supérieur aux forces de la nature, le principe en est rapporté à la puissance de l'Esprit Saint. C'est la force de l'Esprit Saint qui remplit Samson et Moïse ; c'est elle qui anime la sainte intrépidité des Apôtres. Pierre, rempli de l'Esprit Saint, parle au peuple assemblé dans ces

(1) Les Macédoniens, qui refusoient de reconnoître dans le Saint-Esprit la parfaite consubstantialité avec les deux autres personnes de la très sainte Trinité. (Chrysost., t. III Bened., p 806. (Supplément.)

termes. L'écrivain sacré commence par ce mot, *rempli du Saint-Esprit*, pour que l'on ne soit point étonné de l'efficacité de ses discours (*). Act. IV. 8.

« Nous devons confesser une divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et trois hypostases ou personnes. Par là, nous ne tomberons point dans l'erreur de Sabellius, qui confondoit les personnes, ni dans celle d'Arius, qui prétendoit que la distinction des personnes étoit une marque de la diversité de substance entre elles (1) ».

Il est important d'arrêter nos méditations sur le divin Esprit, et de vous exposer, non pas nos pensées humaines, mais les oracles énoncés par lui-même, tant par ses prophètes que par ses Apôtres, qui en ont recueilli la lumière. Les noms que nous donnons à l'Esprit Saint, sont ceux d'Esprit de vérité, d'Esprit du Seigneur, Esprit du Père, Esprit du Fils, Esprit de Jésus-Christ. Quand nous disons Esprit de Dieu, nous n'entendons pas qu'il en soit produit comme étant son ouvrage, ainsi que nous parlons du ciel et de la terre; mais qu'il en procède, comme étant l'émanation de sa divine substance (**).

(*) *De serpente æneo et de Trinitate*, tom. VI Bened., pag. 526.

(1) D. Ceillier, *Jugement sur la doctrine de saint Jean Chrysostôme*, *Hist.*, tom. XI, pag. 681; *Traité du Sacerdoce*, liv. IV, tom. IX Bened., pag. 410; *Bibliothèque choisie*, tom. X, pag. 396, et note, pag. 421.

(**) Hom. *de Spiritu Sancto*, tom. III Bened., pag. 797 et seq. (Supplément.)

Nous savons que le Saint-Esprit procède du Père; mais le mystère de cette divine procession nous est caché (*).

Il n'appartient qu'à l'Esprit de Dieu d'enseigner et de persuader toute vérité, car il y a des vérités que la chair et le sang ne révèlent point, des vérités qui choquent et qui révoltent la raison humaine; des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes; mais qui sont par là même des vérités salutaires et nécessaires; en un mot, des vérités que l'homme, selon le terme de l'Evangile, ne sauroit porter, beaucoup moins goûter, ni aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être sincèrement et efficacement persuadé, ce ne peut être que l'effet d'un Esprit supérieur qui agit en lui; et il n'y a que l'Esprit de Dieu qui ait ce pouvoir. « L'Esprit de l'homme, dit saint Jean Chrysostôme, apprend à l'homme, et lui persuade ce qui satisfait l'amour-propre, ce qui satisfait la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité; voilà ce qui est de son ressort. Mais ce qui combat nos passions, et ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme, ne pouvant venir du fond de l'homme, et d'ailleurs étant vérité, il faut nécessairement que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous l'enseigne et nous le persuade (1). »

Il n'est pas possible d'endurer le martyre, de prêcher l'Evangile comme il doit l'être, en un mot,

(*) Hom. 1 *de incomprehensib. Dei*, tom. 1 Bened., pag. 447.

(1) Bourdaloue, *pour la fête de la Pentecôte*, *Mystères*, tom. 1, pag. 344; Chrysost., Hom. XXIX *in* 1 *ad Cor.*, tom. X, pag. 263.

de rien faire de grand ou d'utile, à moins d'être aidé par la vertu de l'Esprit Saint. Ce que j'appelle martyre, ce n'est pas seulement l'honneur de verser son sang pour la confession du nom de Jésus-Christ; mais le zèle à rendre témoignage à la vérité. Or, pour cela, il faut la grâce particulière de l'Esprit divin (*).

« Il est du devoir des prédicateurs, concluoit saint Chrysostôme, de faire connoître au monde ce divin Esprit (**) ».

De tous les péchés, le blasphème contre l'Esprit Saint est celui qui peut le moins espérer de grâce. Quoi donc? Est-ce un crime plus énorme que celui d'avoir crucifié Jésus-Christ? Oui, parce que ses bourreaux ne le connoissoient pas; mais le Saint-Esprit, ils le connoissoient, puisque c'étoit lui qui leur parloit par la bouche de ses prophètes. L'ancien Testament ne cessoit d'en publier les oracles rendus sensibles à tous les yeux. Refusez de me recevoir, moi, à cause de la bassesse de la chair dont je me suis revêtu; mais prétendriez-vous avoir ignoré mon Esprit Saint? Tout ce que vous avez osé contre moi, avant de m'attacher à la croix, je vous le pardonne; alors les Juifs ne croyoient pas à ma

(*) *In ascens. Domini*, tom. III Bened., pag. 762.

(**) Bourdaloue, *pour le jour do la fête de la Pentecôte*, *Mystères*, tom. I, pag. 339; Chrysost., Hom. *de Spiritu Sancto*, tom. III Bened., pag. 797.

divinité. Aujourd'hui que l'éclat des prophéties et des miracles a manifesté sa divinité, la nier devient le crime en effet irrémissible (*).

T. x Bened. Pag. 45.

Pourquoi ne se fait-il plus de miracles comme autrefois? S'il y en avoit de nos jours, s'il s'en opéroit sous mes yeux, à la bonne heure, je croirois. — Vous qui nous tenez ce langage, dites-moi, croyez-vous ou non qu'il y ait eu des miracles du temps des Apôtres? Si vous ne le croyez pas, je vous demanderai, encore une fois, comment il a pu se faire sans miracle que des hommes déclarés contre tout l'univers par une doctrine aussi contraire à ses religions et à ses mœurs, des hommes en butte à la haine publique, chassés, poursuivis dans tous les lieux du monde, n'offrant dans leur personne aucun des titres à la considération, puisqu'ils étoient sans éloquence, sans richesse, sans naissance, sans éducation, sortis du milieu d'un peuple vil et du sein d'une profession obscure, des hommes tels que nos Apôtres, prêchant et les dogmes les plus difficiles à croire et les préceptes les plus durs à pratiquer, et les prêchant, à qui? à des peuples plongés dans tous les excès de la mollesse et de la corruption, comment, dis-je, sans miracles, de tels prédicateurs ont-ils pu triompher de toutes les résistances, faire prévaloir la croyance de leurs mys-

(*) Hom. XLI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 448, 449.

tères et de leur morale sur tous les obstacles qui les devoient anéantir. S'ils y ont réussi sans avoir fait des miracles, cela même n'est-il pas le plus étonnant de tous? Parce qu'il ne s'en feroit plus aujourd'hui, n'allez pas en conclure qu'il n'y en ait pas eu autrefois. Alors il étoit bon qu'il y en eût. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Il falloit suppléer Pag. 46.
par l'éclat des miracles, à la simplicité, à l'apparente rudesse de la prédication évangélique. Non pas que nous, venus après eux, nous empruntions un autre mode de langage que les saints Apôtres. Ils ne parloient que comme l'Esprit de Dieu leur commandoit de parler. Et nous aussi, nous ne disons que ce qu'ils nous ont eux-mêmes appris; comme eux, rejetant toutes doctrines humaines, nous appuyant sur l'autorité et des saintes Ecritures et des miracles des Apôtres. Comme nous, à l'autorité de leurs miracles ils joignoient celle des oracles de l'Ecriture, puisés dans l'ancien Testament. Pourquoi donc ne faisons-nous plus les mêmes miracles qu'eux; et n'en obligeons-nous pas moins à croire sans miracles? Pour répondre à cette question, je suppose tel incrédule de nos jours, vivant au moment où Jésus-Christ viendra juger tous les hommes, dans toute la pompe de sa gloire et tout l'appareil de sa majesté souveraine. Je lui demande si alors, malgré toute sa résolution d'incrédulité, il ne se rendra point, et s'il ne consentira pas enfin

à reconnoître Jésus-Christ pour Dieu. Nul doute ; car à l'aspect des cieux qui s'ouvrent, du Fils de l'homme qui vient sur les nuées du ciel, des légions célestes rassemblées autour de lui, des torrents de feu qui s'apprêtent à fondre sur l'univers, du genre humain tout entier abattu, prosterné, tremblant aux pieds de son redoutable juge, il n'y a plus d'incrédulité qui tienne. Cet esprit fort à qui il falloit des miracles pour l'obliger à croire, le voilà vaincu. Je demande où est son mérite? Quel cas faire d'un hommage et d'une reconnoissance qui n'ont eu lieu que parce qu'il a été impossible de les refuser? Cet homme s'est rendu à la nécessité, non à la foi. Il n'a pas été libre de croire ou de ne croire pas. Il a été subjugué par l'évidence et par la grandeur de l'événement. Plus le spectacle fut imposant, moins il y a de mérite dans la foi. *Heureux ceux qui, sans avoir vu, croient*, répond le Sauveur à Thomas. Qu'il se fît aujourd'hui des miracles, à quelle récompense aurions-nous droit? Ce ne seroit plus de la foi, mais pure évidence. Que deviendroit cet oracle de l'Apôtre : *Nous marchons ici-bas par la foi, non par la claire vue ?* La foi consiste à croire ce qui est au-dessus du raisonnement humain.

Joann. xx. 29.

II. Cor. v. 7.

Que si pourtant il vous faut des miracles, vous en avez aujourd'hui sous les yeux, quoique d'un ordre différent, vous voyez l'accomplissement des

Pag. 47.

prophéties, car il n'en est pas une qui soit restée sans exécution ; la conversion de l'univers tout entier, et la gentilité appelée à la révélation évangélique, à la réforme des mœurs, à la pratique des plus sublimes vertus (*).

Les miracles sont pour les infidèles. Les Juifs en demandoient à Jésus-Christ, et il leur en donnoit ; si quelquefois il les refusoit à leur empressement, c'est parce qu'ils ne les demandoient pas pour se guérir de leur aveuglement, mais pour s'y fortifier davantage, et n'en devenir que plus méchants.

Les Juifs demandoient à Jésus-Christ des miracles : étoit-ce pour y croire? Non. Ce n'étoit que pour le tenter. Aujourd'hui encore on en voudroit : comme les Juifs d'autrefois, on demande des miracles. Jésus-Christ vous les refuse ainsi qu'il les refusoit aux Juifs. La foi n'a pas besoin de miracles. Si vous êtes fidèle comme vous devez l'être, si vous aimez Jésus-Christ de l'amour que nous lui devons, vous ne les demanderez pas. Les miracles sont pour les infidèles. Mais les Juifs l'étoient ; et il ne leur en fut point donné. Pourtant ils n'en ont pas manqué. S'il ne leur en a pas été accordé toutes les fois qu'ils sembloient les désirer, c'est qu'ils ne les demandoient pas avec l'intention de se guérir de leur

(*) Hom. VI *in* I *ad Cor.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 55—57 ; Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 171.

aveuglement; au contraire, c'étoit pour s'y enfoncer davantage, et demeurer opiniâtres dans leur incrédulité (*).

Act. VIII. 27. L'eunuque de la reine de Candace est converti par la lecture d'un passage d'Isaïe. Il n'a point vu le Sauveur; il ne fut témoin d'aucun miracle. Il n'a point vu l'accomplissement des prophéties sur Jérusalem. L'Apôtre Philippe lui explique le pas-

Isa. LIII. 7. sage, et il croit. Ce passage, quel est-il? *Il s'est laissé mener à la mort comme l'agneau à la boucherie,* etc. C'en est assez pour lui apprendre que Jésus-Christ a été crucifié, qu'il est mort, qu'il fut sans péché, qu'il a pu devenir le Sauveur du monde, que sa génération est inénarrable, qu'à sa mort les pierres se sont fendues, le voile du temple s'est déchiré, les morts ont été rappelés à la vie. Ce simple passage de la prophétie a fourni à l'Apôtre la matière de toute cette démonstration. Tel est le fruit que l'on recueille de la lecture de nos livres saints.

(*) Hom. XXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., p. 138; Morel, *Nov. Test.*, t. II, pag. 149. « On entend souvent des gens qui disent : Il ne me faudroit qu'un miracle, et je serois converti. Ils se trompent. Leur imagination seroit frappée de ce spectacle; mais cette légère impression ne passeroit pas jusqu'au cœur. » (Fléchier, *Panégyr. de saint Thomas*, *Panégyr.*, tom. II, pag. 141; Cambacérès, *Serm.*, t. I, p. 48; Bourdaloue, *Pensées*, t. I, p. 121; et *Carême*, t. I, p. 245. Pascal : « Il est dit : Croyez à l'Eglise; mais il n'est pas dit : Croyez aux miracles; à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avoit besoin de précepte, et non pas l'autre. » (*Pensées*, pag. 200.)

Avec les prophètes, on n'a pas besoin des miracles (*) !

Qu'est-ce donc qui, plus que tout le reste, a signalé la vertu des Apôtres? Le généreux mépris qu'ils ont fait des richesses; le détachement absolu de toutes les choses de la terre. Sans cela, auroient-ils ressuscité des milliers d'hommes, s'ils avoient vécu comme nous faisons? Esclaves de leurs passions, bien loin de faire aucun bien, ils n'auroient passé que pour des fourbes et des séducteurs. Quels ont été les miracles de Jean, qui amena tant d'âmes à la pénitence? L'Evangile témoigne expressément qu'il ne fit point de miracles. Nous admirons le prophète Elie, moins pour ses miracles que pour son intrépide liberté en présence des rois, pour le saint zèle qui l'animoit, et pour son renoncement à tous les biens. Quels miracles Job avoit-il faits pour que le Démon lui portât envie? Il rendoit hommage à sa vertu, à son invincible fermeté. Lisons-nous que David ait fait des miracles pour mériter que Dieu ait dit de lui, dès le temps de sa jeunesse : *J'ai trouvé David, fils de Jessé, un homme selon mon cœur?* Voyons-nous dans l'histoire d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'ils aient ressuscité des morts, rendu des lépreux à la santé.

T. VII Bened. Pag. 484.

Joann. X. 41.

Paral. XIII. 22.

Quand Jésus-Christ donnoit à ses Apôtres ses in-

(*) Hom. XIX *in Act.*, tom. IX, pag. 158.

structions, leur disoit-il : Faites des miracles, afin que les hommes vous rendent témoignage? Non.

Matth. v. 17. Que leur dit-il? *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils en glorifient votre père qui est dans les cieux.*

Pag. 485. Il ne dit point à saint Pierre : *Si vous m'aimez,*

Ibid. xxi. 16. faites des miracles; mais *paissez mes brebis.* Pourquoi la préférence qu'il accorde à cet Apôtre ainsi qu'à Jacques et à Jean sur tous les autres, à qui il avoit donné aussi-bien qu'à ceux-ci la puissance de faire des miracles? Elle leur venoit uniquement de la grandeur de leur vertu et de leur courage : *Vous*

Ibid. vii. 15. *les reconnoîtrez*, dit Jésus-Christ, *à leurs fruits.* Or ces fruits de vie, quels sont-ils? Les bonnes œuvres seules; les miracles n'en sont que la conséquence. Dieu n'en accorde le don que pour récompenser les saints, et ne le leur accorde que comme moyen, soit d'édification, soit de conversion pour les autres. Jésus-Christ ne fait les siens qu'à cette intention, pour accréditer sa personne et engager le monde par l'autorité de ses miracles, à se soumettre à sa doctrine. Aussi ne détache-t-il jamais l'un de l'autre. S'il fait des miracles, ce n'est qu'en établissant sa doctrine sur les peines d'enfer, sur les récompenses du ciel, en proposant aux hommes des lois si étranges et si nouvelles, en réformant leurs mœurs pour introduire sur la terre la pureté des Esprits célestes.

Vous auriez le pouvoir de faire des miracles, par exemple, de convertir en or les plus viles matières: tout le monde voudroit en faire; témoin Simon le magicien; et l'indigne passion de l'amour des richesses ne connoîtra plus de frein. Que l'on vous voie ne faire aucun compte des richesses, votre exemple fera une impression salutaire, et l'avarice n'osera se montrer. Menez une vie chrétienne, c'est-à-dire, ayez pour vos frères la charité vive, affectueuse, que demande Jésus-Christ; partagez votre pain avec celui qui n'en a pas; réprimez la colère, l'orgueil, l'envie; à l'exemple de Jésus-Christ, *soyez humble et doux de cœur* : Vous n'aurez point, comme ses Apôtres, la vertu de faire des miracles; vous n'en serez pas moins appelé aux mêmes récompenses. Vous ne chasserez point comme eux les Démons; vous en triompherez (*). Matth. xi. 29. Pag. 486.

Vous voudriez voir aujourd'hui les miracles que faisoient autrefois les Apôtres, des lépreux guéris, Des démons chassés, des morts ressuscités. La preuve la plus signalée que vous puissiez donner à Dieu de votre foi et de votre charité, c'est de croire à sa parole sans avoir besoin de miracles. Dieu les a fait cesser pour plus d'un motif. Car, si de nos jours où ces œuvres extraordinaires n'ont plus lieu, nous voyions des hommes supérieurs par la science ou la T. VII Bened. Pag. 375.

(*) Hom. XLVI *in Matth.*, XLVII, Morel, *Nov. Testam.*, t. I, p. 516—518.

vertu, concevoir d'eux-mêmes une idée trop avantageuse qui les pousse jusqu'à mépriser les autres, s'en séparer et faire schisme ; que seroit-ce s'ils avoient le don des miracles? Ce n'est point là de ma part une simple conjecture, nous en avons la preuve dans l'histoire des premiers siècles, où saint Paul se vit obligé de reprendre les Corinthiens au sujet des divisions qui s'étoient élevées parmi eux, parce qu'ils comptoient trop sur les miracles. Demandons à Dieu moins les miracles que la pureté des mœurs.

Pag. 376. Ne désirez point de voir un mort ressuscité, puisque vous savez qu'un jour tous les morts ressusciteront, ni qu'un aveugle recouvre la vue, quand vous avez sous les yeux l'univers tout entier guéri de l'aveuglement où le tenoit l'idolâtrie, et éclairé de la lumière évangélique. Veillez sur vos regards pour en écarter tout ce qui peut en altérer la pureté ; cela vaut un miracle. Si nos mœurs étoient ce que l'Evangile nous commande qu'elles soient, les infidèles en seroient plus touchés que par les plus grands miracles. On en suspecte quelquefois la vérité, on les attribue à l'opération des Démons ; soupçon qui ne put tomber jamais sur ceux qui ont eu lieu dans notre Eglise. Une vie pure est une sorte de prodige qui désarme l'incrédulité, éloigne toute défiance, réduit au silence la malignité...

Vous souhaiteriez de voir des miracles : surmontez le péché ; et votre souhait sera accompli. C'est un

Démon et bien plus redoutable que le péché. En le chassant de votre cœur, vous faites un miracle, et plus grand encore que n'en font nos exorcistes en chassant les Démons des possédés. *Désirez,* nous dit saint Paul, *entre les dons ceux qui sont les plus excellents, et je vous montrerai une voie beaucoup plus élevée au-dessus de tous ces dons.* Laquelle? L'Apôtre s'explique lui-même : Ce n'est ni la résurrection des morts, ni la guérison des lépreux, mais la charité. Dans les dernières instructions que Jésus-Christ donna à ses disciples la veille de sa mort ; *On reconnoîtra,* leur dit-il, *que vous êtes mes disciples, non pas si vous chassez les Démons, mais si vous vous aimez les uns les autres.* I. Cor. XII. 31. Joan. XIII. 35.

Que les miracles servent à ceux qui les voient ; ils ont été souvent nuisibles à ceux qui les opéroient, en leur inspirant un secret orgueil. Une bonne vie fut toujours également profitable, et à ceux qui en sont les témoins et à ceux qui la pratiquent. Travaillez donc à bien vivre, et vous ferez des miracles. D'avare que vous êtes, devenez libéral : vous aurez guéri une main desséchée qui ne pouvoit s'étendre pour donner l'aumône. Renoncez au théâtre pour venir à l'église : vous aurez rendu l'agilité à ces pieds boiteux ; détournez vos regards de ces attraits dangereux qui l'entraînent dans le mal : vous êtes l'aveugle à qui l'on a rendu l'usage de ses yeux ; n'ayez plus que de l'horreur pour vos chants Pag. 370.

profanes et corrupteurs, que votre bouche ne s'ouvre qu'à nos saints cantiques : vous aurez fait parler un muet. Voilà de tous les miracles, les plus importants, ceux qui contribuent le plus efficacement à assurer notre propre gloire, et à convertir les autres (*).

Miracles contemporains.

Les miracles qui s'étoient autrefois opérés du temps des prophètes avoient pour but de faire éclater la grandeur et la toute-puissance du Dieu d'Israël aux yeux des peuples barbares à qui ils inspiroient une grande admiration, et enlevoient le droit de dire qu'en triomphant d'un peuple qui lui étoit consacré, ils avoient triomphé de Dieu lui-même. De là les prodiges opérés dans l'Egypte, à Babylone. Cependant il s'en étoit fait un assez grand nombre qui n'avoient eu pour témoins que les Hébreux ; par exemple durant leur séjour au désert, qui les isoloit de toute nation. Même économie pour ceux qui ont eu lieu parmi nous. Quand la lumière évangélique commença à jeter ses premiers rayons, les miracles furent nombreux ; il falloit cet éclat pour forcer l'incrédulité des Juifs et des païens. Et le cours n'en fut suspendu que quand la foi prêchée dans tout l'univers eut commencé à y jeter de profondes racines.

(*) Hom. XXXII *in Matth.*, XXXIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I. pag. 389—391.

Il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont jamais entièrement cessé, même de nos jours (*).

Dieu ne cesse jamais de manifester sa puissance par des miracles. Il n'en est pas besoin pour celui dont l'âme élevée s'applique à l'étude de la véritable sagesse. *Heureux ceux qui croient sans avoir vu.* Jean. x. 20. Mais parce que sa bonté daigne s'accommoder à la foiblesse des simples, il n'a pas laissé presque s'écouler une génération sans l'avoir rendue témoin d'événements surnaturels. C'est sans doute un assez grand miracle que l'ordre toujours subsistant de cet univers. Mais pour éveiller notre curiosité, il produit sur le théâtre de ce même univers des événements extraordinaires, publics ou particuliers, tels qu'un déluge, la confusion des langues, l'incendie de Sodome, tant de prodiges survenus au temps d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, à la sortie d'Egypte, dans le séjour au désert, dans la terre de Chanaan, durant et après la captivité, lors des Machabées, depuis l'avénement de Jésus-Christ et au moment de sa naissance, tous ceux qui l'ont suivi, et dont nous

(*) Hom. III *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 5.

Nos lecteurs n'ont point oublié les sages réflexions du même saint, dans son *Traité du Sacerdoce*, au sujet des miracles (*Biblioth. chois.*, tom. X, pag. 393); à quoi il faut ajouter les notes de Giacomelli. (*Ibid.*, p. 416.) Saint Jean Chrysostôme assure, dans le même ouvrage (*Ibid.*, pag. 476 et 530), tenir de la bouche d'un saint vieillard que, durant le saint sacrifice, il avoit vu une multitude d'Anges environnant l'autel, revêtus de robes éclatantes.

sommes encore les témoins; la ruine de Jérusalem, l'établissement de l'Eglise, la propagation évangélique à travers les obstacles, et la semence de la foi fécondée par les flots du sang chrétien. Combien de miracles opérés dans nos villes et dans nos maisons? Arrêtons-nous seulement à ceux qui avoient un intérêt général, et qui ont eu la plus éclatante publicité, sous l'empereur Julien, de nos persécuteurs le plus impie qui fût jamais, sous Maximin, et antérieurement. Qu'on se rappelle ce que nous avons vu, les croix qui parurent tout à coup empreintes sur les vêtements, le temple de Delphe consumé par le feu du ciel, ce qui s'est passé lors de la translation des reliques de saint Babylas, au bourg de Daphné, les Démons réduits au silence, le châtiment exercé sur l'intendant des trésors de l'empereur, les morts tragiques de ce même Julien et de son oncle, tant de fléaux divers par lesquels la vengeance céleste s'est signalée contre leur impiété. Rien de plus notoire que ce qui est arrivé lorsque les Juifs se mirent en tête de relever de ses ruines le temple de Jérusalem. Un feu souterrain s'échappa des fondements, dispersant les ouvriers, et les forçant de renoncer à l'entreprise; prodige attesté par les restes d'ouvrage qui s'en voient encore aujourd'hui (*) (1).

(*) *Expos. in ps.* CX, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 301, 302.

(1) Voy. le vol. XIII de cette *Bibliothèque*, pag. 319, 322; 347. War

Sous le règne de Julien, le plus impie de tous les princes, de nombreux miracles ont eu lieu à Jérusalem. Les Juifs ayant entrepris d'en rebâtir le temple, on a vu un feu souterrain, s'échappant avec violence des fondements, disperser et mettre en fuite les ouvriers bientôt forcés de cesser leur travail. On a vu la vengeance du ciel s'appesantir avec éclat sur la personne de son trésorier, et de son oncle de même nom que lui, au moment où, par les ordres de l'empereur, ils portoient leurs profanes mains sur les vases sacrés. On a vu dans divers pays des sources abondantes tarir tout à coup, à cause des sacrifices abominables que l'on y avoit faits, et les horreurs de la famine se répandre sur toute la terre, en même temps que le prince y répandoit ses lois impies. Pouvoit-on à des événements aussi extraordinaires méconnoître les vengeances du Très-Haut? Combien après ce miracle n'en avons nous pas vu d'autres; par exemple, l'incendie du temple de Daphné consumé par le feu du ciel; le silence des oracles du dieu, devenu muet de son propre aveu par la présence du corps du saint martyr Babylas (1); la vengeance miraculeuse que Dieu tira de l'oncle de l'empereur

burton a prouvé d'une manière invincible la vérité de ce prodige. Voyez l'*Hist. de l'Eclectisme*, t. 1, p. 251; et le livre intitulé : *Accord de la foi avec la raison*, 1 vol. in-12, Paris, 1757, pag. 93 et suiv.

(1) « A l'arrivée de saint Babylas, Apollon cessa de rendre des oracles, soit que Dieu pour honorer son serviteur imposât silence au Démon, soit

Julien, comte d'Orient, dévoré par les vers qui s'engendrèrent dans son corps, en punition de ce qu'il avoit profané les vases sacrés (1); les fontaines de cette ville, d'où l'eau jaillissoit par torrents, taries tout à coup; la famine répandant ses fléaux par tout l'univers, et s'asseyant sur un même trône avec le sacrilége empereur; les désastres de son armée, la mort violente de Julien dans le pays des Perses, et le bienfait inespéré du retour de nos soldats sous la conduite de Jovien; les triomphes de la croix, et l'établissement de la religion chrétienne dans toutes les parties du monde, malgré tous les efforts des princes, des peuples et des Démons conjurés pour la détruire (*).

Durant la translation des reliques des saints martyrs, nous entendions au loin les cris lamentables et les hurlements de rage par lesquels les Démons exprimoient les tortures brûlantes qu'ils ressentoient en leur présence, dévorés lentement par le feu secret jaillissant de ces précieux restes (**).

que les prêtres du temple n'osassent plus risquer leurs fraudes accoutumées. » (La Bletterie, *Vie de Julien*, pag. 322.) Voy. plus bas l'article *Martyrs*, et *Panégyrique de saint Babylas*.

(1) *Ibid*, pag. 353 L'écrivain moderne ajoute : « Toute Antioche regarda cette mort comme une punition visible. »

(*) Hom. IV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 35, 36; et *de laudibus sancti Pauli*, Hom. IV, tom. II Bened., pag. 492, 493.

(**) *Hom. inter ineditas*, tom. XII Bened., pag. 352.

§ XI.

De la Très-Sainte Trinité.

Ceux qui osent attaquer par des doutes injurieux, blasphématoires, le dogme de la Sainte Trinité, la consubstantialité des personnes divines, leur indivisibilité, et qui attentent à la dignité du Fils unique, comme à celle du Saint-Esprit, se trouvent réfutés à l'avance par le Saint-Esprit lui-même qui a parlé par les prophètes, et par le Verbe qui, en manifestant de sa propre bouche son avénement dans une chair semblable à la nôtre, qu'il a prise pour notre salut dans le sein d'une vierge, nous a fait connoître l'excellence de l'ineffable et indivisible Trinité. Ils seront condamnés au jour du dernier jugement, alors que Jésus-Christ redescendra du ciel pour être glorifié dans ses saints, et faire éclater ses merveilles dans ceux qui auront conservé une foi inviolable à ses paroles. Les disciples d'Arius, et les Macédoniens, qui partagent leur délire, nous parlent d'un Dieu grand et petit, d'un Dieu créé; langage qui nous ramène aux extravagances du paganisme, où l'on adore ce qui n'est qu'une simple créature, où l'on établit des divinités plus ou moins considérables. S'il y avoit infériorité dans le Fils ou le Saint-Esprit, ils ne seroient plus Dieu. Adorer

T. 1 Bened. Pag. 832. (Supplém.)

dans la personne du Fils une pure créature, comme ils le font quand ils disent le Fils et le Saint-Esprit qui a été créé, ce seroit retomber sous l'anathème porté par Moïse contre quiconque adore quoi que ce soit, ouvrage de la main des hommes. Pour nous, nous n'adorons rien qui ait été créé. Nous reconnoissons une Trinité incréée, immuable, consubstantielle, dans laquelle il n'y a ni accident, ni dépendance, ni progression.

Deut. xxvii. 15.

[1]Textes de l'Ecriture. Réfutation des Ariens, des Anoméens et des Macédoniens.

Pag. 833. Sur les paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

Comment osez vous détacher de la substance du Père, le Fils ou le Saint-Esprit? S'ils en sont distincts, Jésus-Christ les auroit-il mis tous les trois sur la même ligne? Quelle seroit, dans l'opinion de nos adversaires, la raison pourquoi nous les voyons ici placés à côté du Père? Si le Fils ou le Saint-Esprit ont été créés, pourquoi sont-ils au même rang que Dieu? Et s'il n'y a que le Père au nom de qui l'on puisse être sauvé, pourquoi ajouter les noms de simples créatures, comme si celui du Père ne suffisoit pas? Vous en croyez l'adjonction nécessaire : Donc vous avez beau nier qu'elles soient consubstantielles, vous êtes par là seul forcés de reconnoître qu'elles sont égales en toutes choses.

« C'est pourquoi saint Chrysostôme donne au baptême un beau nom, en l'appelant le sceau de l'adorable Trinité, et la marque par laquelle elle nous assujettit à son domaine, et veut que nous lui appartenions : *Obsignati sumus Trinitati.* Nous sommes engagés par des titres particuliers à la Sainte Trinité : pourquoi ? *Nam baptisma Trinitatis signaculum.* C'est parce que le sacrement du baptême est le sceau dont elle se sert pour nous consacrer à elle (1) (*). »

De ce que l'Apôtre à dit de Jésus-Christ : *Parce qu'il s'est abaissé lui-même jusqu'à souffrir la mort, et la mort de la croix, c'est pour cela, à cause de sa passion, que Dieu l'a élevé,* conclurez-vous qu'il n'ait obtenu son élévation, qu'à cause de sa passion? C'est là le blasphème de l'hérétique. Si ce n'est qu'en conséquence de sa croix qu'il ait été élevé à la gloire : pourquoi Jean-Baptiste avoit-il dit de lui avant sa passion : *Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ?* Pourquoi lui-même avoit il dit aux Juifs : *En vérité, en vérité je vous le dis : avant qu'Abraham ne vînt au monde, moi j'étois ?* Oui certes ; car il est, il fut, il sera dans tous les temps, et sans avoir jamais de fin. Donc, gloire à Jésus-Christ, gloire à Dieu. Célébrons la grandeur du Fils unique, glorifions la

T. I Bened. Pag. 570. Phil. II. 8.

Joan. III. 31.

Ibid. VIII. 63. Pag. 572.

(1) Fromentières, *Serm.*, tom. I, pag. 493, 394.

(*) *De sancta et consubstantiali Trinitati*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 189 et suiv. Autres preuves dans les volumes XIII, pag. 542; XIV, pag. 505 et suiv., sur la parfaite consubstantialité des trois personnes divines.

majesté du Père. Ne croyons pas attenter à la dignité d'aucune des trois personnes divines, si nous plaçons indistinctement l'une avant l'autre. Il n'y a point de rang entre elles; nulle distinction qui les sépare : chacune d'elles est hors de tout rang. Je nommerai le Père la première, non qu'elle soit supérieure aux autres, mais simplement pour garder un ordre méthodique, comme ayant engendré le Fils unique, comme étant le principe et la tige d'où sort ce fruit béni. J'appellerai Fils la seconde, lumière éternelle, émanant de l'éternelle lumière. Si donc vous entendez parmi les fidèles placer le Fils
II.Thes.v.23. avant le Père, comme dans ces paroles : *Que Jésus-Christ et son Père vous bénissent, vous conservent,* ne vous en offensez pas sous le prétexte que l'ordre et l'harmonie entre les personnes en seroient violées. Nullement. Saint Paul écrivoit bien à ceux de Thessalonique : *Que Notre Seigneur Jésus-Christ, et Dieu son Père vous sanctifient.* Il n'y a dans la Trinité Sainte nulle préséance. Peu importe laquelle des trois personnes vous mettiez en avant. Première, seconde, troisième, toutes sont égales en gloire, en puissance; elles forment un tout indivisible (*).

(*) *De dict. Abrah.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 34, 35.

§ XII.

La Vierge Marie, mère de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi voyons-nous, dans l'ancien Testament, des femmes stériles devenir mères? Dieu l'ordonnoit ainsi, afin qu'au moment où l'on verroit une vierge enfanter le Sauveur des hommes, l'incrédulité n'eût pas d'objections à faire, et que l'admiration excitée à la vue de ces premiers prodiges, le fût encore davantage en voyant une vierge devenir mère. Que le Juif vous demande : Comment celle qui étoit vierge a-t-elle pu mettre un enfant au monde? Demandez-lui à votre tour : Comment Sara, par exemple, et d'autres encore, dans un âge si avancé, et sans nul espoir légitime de postérité, sont-elles devenues fécondes? Marie du moins n'avoit qu'un seul obstacle à combattre : elle ne connoissoit point le mariage. La fécondité de Sara a préparé les voies à celle de Marie. Pour preuve : écoutez les paroles que lui adresse l'ange Gabriel. Il s'est rendu près d'elle; il lui dit : *Vous concevrez dans votre sein, vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus.* A ces mots, la vierge, saisie d'étonnement et d'effroi, répond : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connois point d'homme?* L'Ange réplique : *Le Saint-Esprit descendra en vous.* Ne voyez point

T. III. Bened. Pag. 349.

Luc. I. 31-35.

Pag. 350. ici, lui dit-il, l'ordre naturel des choses dans un événement tout surnaturel; que votre pensée ne s'arrête à rien de ce qui accompagne le mariage : une génération toute nouvelle va s'opérer en vous. *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connois point d'homme?* C'est précisément pour cela même que la chose va se faire; car, s'il en eût été autrement, vous cessiez d'être digne du ministère auquel vous êtes appelée. Ce qui vous paroît incroyable est ce qui doit assurer votre croyance. Femme, vous n'aviez rien de plus que les autres femmes; vierge, Dieu accorde cette récompense à votre amour pour la virginité (1). Le roi du ciel, faisant son entrée sur la terre, doit s'y introduire par la voie la plus auguste. Il étoit dans le plan de sa sagesse tout à la fois de participer à la commune naissance des hommes et de s'en écarter : double disposition qu'assortit le prodige d'une vierge mère. Par la nécessité qu'il s'impose de naître dans le sein d'une femme, Jésus-Christ concilie sa grandeur avec notre nature; en choisissant le sein d'une vierge, il surpasse toutes les forces de la nature. Admirable économie! Ni la majesté de sa divine Essence ne préjudicie en rien aux droits de l'alliance qu'il vient contracter avec

(1) « Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre; c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter, ni espérer de les comprendre par la pensée. » (Bossuet, *Elévat.*, tom. x, pag. 191.) Tous les Panégyriques de la Sainte Vierge.

notre humanité, ni l'adoption qu'il fait de notre humanité, ne déroge point aux droits de la majesté de sa divine Essence.

Pour dissiper le doute qui pouvoit s'élever dans son esprit sur l'union de sa maternité avec sa virginité, et pour mieux engager sa foi à la promesse qui lui étoit faite, l'Ange ajoute : *L'Esprit Saint descendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Voilà de quelle manière vous allez devenir mère. Rien de terrestre, rien d'humain : tout vient d'en haut; c'est la grâce de l'Esprit Saint qui opère. — Bannissez de votre esprit toute idée charnelle; cherchez ailleurs que dans la nature le secret de ce prodige. — Un tel langage eût été trop relevé pour l'humble Marie. L'Ange descend à une comparaison dont l'objet étoit sous ses yeux : *Voici,* lui dit-il, *qu'Élizabeth, votre cousine, a conçu aussi elle-même un fils dans sa vieillesse, et qu'elle, qui étoit connue pour stérile, est à présent dans son sixième mois.* Le rapprochement est sensible. La miraculeuse conception d'Elizabeth justifioit à l'avance celle de Marie; car, autrement, pourquoi lui parler de sa parente, devenue enceinte contre toute espérance? pourquoi cet âge si avancé? pourquoi cette déclaration, *qui est connue pour être stérile*, si ce n'est pour l'amener à croire ce dont elle-même offrira l'exemple? L'Ange n'allègue point ceux de Sara, de Rébecca, de Rachel, qui avoient été

Ibid. 36.

Pag. 351.

long-temps stériles et qui n'avoient eu des enfants que dans leur vieillesse ; ce qui ne s'étoit point fait sans miracle. Les événements extraordinaires qui se passent de nos jours et sous nos yeux, persuadent bien plus fortement que des événements qui tiennent à des époques reculées. L'expérience que sa parente vient de faire de la toute-puissance divine dispose Marie à tous les sentiments de foi et de respect que son esprit et son cœur doivent à ce nouveau mystère. La miraculeuse conception d'Elisabeth, inférieure à la sienne, supérieure à la nôtre, est en quelque sorte l'intermédiaire entre l'enfantement des hommes et l'enfantement d'un Dieu. Elisabeth est un pont jeté entre le ciel et la terre, d'où sa foi s'élève à toute la sublimité du mystère dont elle est l'instrument (*).

Il étoit bien raisonnable que le sein si pur où le Créateur du monde alloit prendre naissance, ne fût altéré par aucun trouble; que l'âme de celle qui avoit été choisie pour être l'instrument d'un aussi profond mystère, ne reçût point l'atteinte d'aucune de nos passions humaines (**).

De toutes les créatures, pas une n'est comparable à Marie. Celui que les patriarches et les prophètes n'avoient vu qu'en énigme, Marie a eu l'honneur de

(*) *Peccata fratrum non evulganda*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 654.

(**) Hom. iv *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, t. i, p. 41.

le porter dans son sein. Parcourez le ciel et la terre, considérez toute la nature ; et dites-nous si vous rencontrez ailleurs merveille aussi étonnante. L'ancien et le nouveau Testament nous présentent des femmes dignes de tous les hommages de l'admiration ; toutes s'éclipsent en présence de Marie : vraiment heureuse parmi toutes les femmes par la glorieuse prérogative de mère de Dieu (*).

(*) *In S. Virgin. et deiparam Mariam.*, tom. VIII Bened., pag. 236, 237. (Supplément.)

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE QUATORZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CONTINUATION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

ARTICLE. III.

Jésus-Christ homme.

§ I. — Histoire de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ sur la terre..... 1
Extraits des homélies sur l'Evangile de saint Matthieu et autres..... 3
§ II. — Miracles de Jésus-Christ..... 67
Guérison du lépreux..... 75
Le centenier..... 81
Tempête apaisée..... 86
Guérison des possédés..... 88
Multiplication des pains..... 92
Guérison de l'aveugle-né..... 93
Autres miracles..... *Ibid.*
Paralytique de la piscine..... 97
L'aveugle de Jéricho..... 99
Résurrection de Lazare..... 104

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

Pages.
§ III. — Sacerdoce de Jésus-Christ..... 106
Homélie sur le psaume CIX, *le Seigneur a dit à mon Seigneur*..... 111
§ IV. — Jésus-Christ prophète. Prédictions qu'il a faites..... 121
Prédiction de la ruine de Jérusalem; de la perpétuité de son Église..... 124
§ V. — Noms donnés à Jésus-Christ..... 136
§ VI. — Jésus-Christ législateur. Sa doctrine. Ses paraboles..... 145
Le débiteur de mille talents..... 176
L'enfant prodigue..... 187
Les vierges folles..... 201
Ouvriers envoyés à la vigne..... 211
Le pharisien et le publicain..... 215
Le levain mêlé à la pâte..... 217
La divine parole comparée à la semence..... *Ibid.*
Le Samaritain, etc..... 225
Lazare et le mauvais riche..... 227
§ VII. — Dogme de la rédemption..... 269
§ VIII. — Mystères.
1. Nativité de Notre Seigneur..... 279
2. Circoncision de Notre Seigneur..... 297
3. Epiphanie. Baptême. Tranfiguration de Jésus-Christ..... 301
4. Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.
Extrait du commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu et autres..... 315
Passion de Notre Seigneur, selon saint Jean..... 386
§ IX. — Gloire de Jésus-Christ par ses humiliations. Vertu de sa croix..... 401

Pages.
Homélie sur la croix et le mot cimetière..... 405
Homélie sur la croix et la confession du Larron..... 411
Homélie IV sur les paroles de l'Epître aux Corinthiens : *La parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent, mais*, etc..... 432
5. Résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ.... 453
Conséquences de la résurrection..... 484
6. Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ..... 485
§. X. — Pentecôte. Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Miracles. Divinité du Saint-Esprit..... 492
Miracles contemporains..... 530
§ XI. — De la Très-Sainte Trinité..... 535
§ XII. — La vierge Marie, mère de Notre Seigneur Jésus-Christ..... 539

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 01125762 2b
GUILLON MARIE NICOLAS
BIBLIOTHEQUE CHOISIE D